

**Karl MARX (1859)**

**CONTRIBUTION  
À LA CRITIQUE  
DE  
L'ÉCONOMIE POLITIQUE**

Traduit de l'allemand par Maurice Husson et Gilbert Badia.

Un document produit en version numérique par Jean-Marie Tremblay,  
professeur de sociologie au Cégep de Chicoutimi

Courriel: [jmt\\_sociologue@videotron.ca](mailto:jmt_sociologue@videotron.ca)

Site web: <http://pages.infinit.net/sociojmt>

Dans le cadre de la collection: "Les classiques des sciences sociales"

Site web: [http://www.uqac.quebec.ca/zone30/Classiques\\_des\\_sciences\\_sociales/index.html](http://www.uqac.quebec.ca/zone30/Classiques_des_sciences_sociales/index.html)

Une collection développée en collaboration avec la Bibliothèque

Paul-Émile-Boulet de l'Université du Québec à Chicoutimi

Site web: <http://bibliotheque.uqac.quebec.ca/index.htm>

Une édition électronique réalisée à partir de l'œuvre de KARL MARX, **CONTRIBUTION À LA CRITIQUE DE L'ÉCONOMIE POLITIQUE**. Traduit de l'allemand par Maurice Husson et Gilbert Badia. Paris : Éditions sociales, 1972, 309 pages.

L'ouvrage comporte 3 textes :

1<sup>er</sup> texte : Critique de l'économie politique

2<sup>e</sup> texte : Introduction à la critique de l'économie politique

3<sup>e</sup> texte : Fragment de la version primitive de la «Contribution à la critique de l'économie politique» (1858).

# Table des matières

[\\_ <](#)

[Avertissement](#)

[CRITIQUE DE L'ÉCONOMIE POLITIQUE](#)

[Préface](#)

[PREMIER LIVRE : Du capital](#)

Première section : le capital en général

[CHAPITRE I. - LA MARCHANDISE](#)

[A. Considérations historiques sur l'analyse de la marchandise.](#)

[CHAPITRE II. - LA MONNAIE OU LA CIRCULATION SIMPLE](#)

I. [Mesure des valeurs](#)

[B. Théories sur l'unité de mesure de la monnaie](#)

II. [Moyen de circulation](#)

- a) [La métamorphose des marchandises](#)
- b) [La circulation de la monnaie](#)
- c) [Le numéraire. Le signe de valeur](#)

III. [La monnaie](#)

- a) [Thésaurisation](#)
- b) [Moyen de paiement](#)
- c) [Monnaie universelle](#)

IV. [Les métaux précieux](#)

[C. Théories sur les moyens de circulation et la monnaie](#)

## INTRODUCTION A LA CRITIQUE DE L'ÉCONOMIE POLITIQUE

### A. INTRODUCTION. 1. Production, consommation, distribution, échange (circulation)

#### I. PRODUCTION

Éternisation des rapports de production historiques. Production et distribution en général. Propriété

#### II. RAPPORTS GÉNÉRAUX ENTRE LA PRODUCTION ET LA DISTRIBUTION, L'ÉCHANGE, LA CONSOMMATION

- a) La production est aussi immédiatement consommation.
- b) Distribution et production
- c) Échange et production

#### III. LA MÉTHODE DE L'ÉCONOMIE POLITIQUE

#### IV. PRODUCTION. MOYENS DE PRODUCTION ET RAPPORTS DE PRODUCTION. RAPPORTS DE PRODUCTION ET RAPPORTS DE CIRCULATION. FORMES DE L'ÉTAT ET DE LA CONSCIENCE PAR RAPPORT AUX CONDITIONS DE PRODUCTION ET DE CIRCULATION. RAPPORTS JURIDIQUES. RAPPORTS FAMILIAUX

## FRAGMENT DE LA VERSION PRIMITIVE DE LA « CONTRIBUTION À LA CRITIQUE DE L'ÉCONOMIE POLITIQUE » (1858)

L'argent en tant que tel

Forme de propriété

- 3° L'argent : moyen d'achat et de paiement international, monnaie universelle
- 4° Les métaux précieux, substrat de la fonction monétaire ....
- 5° Manifestation de la loi d'appropriation dans la circulation simple
- 6° Passage au capital

## CHAPITRE. III. - LE CAPITAL

### A. Procès de production du capital.

#### 1. Transformation de l'argent en capital

## INDEX

INDEX DES OEUVRES CITÉES  
INDEX DES NOMS CITÉS

# AVERTISSEMENT

↓ ↵

La *critique de l'économie politique*, pierre angulaire du socialisme scientifique, a été pendant presque toute sa vie une des préoccupations dominantes de Karl Marx et le thème essentiel de ses recherches. Le Capital est en effet le fruit d'une longue élaboration, et cette œuvre maîtresse plonge ses racines jusque dans la jeunesse même de son auteur.

C'est en 1842, en étudiant dans la *Rheinische Zeitung* la législation sur les vols de bois et la situation des paysans de la Moselle, qu'il a été amené à donner toute leur importance aux relations économiques<sup>1</sup>. Ce n'est pas la volonté des hommes qui donne à l'État sa structure, mais l'état objectif des rapports entre eux. Ce n'est pas l'armature juridique qui explique la société bourgeoise, ainsi que le voulait Hegel; elle n'est qu'une superstructure et la société bourgeoise trouve son explication dans les rapports de propriété. Cette idée, qui prendra corps dans l'*Introduction à la critique de la philosophie du droit* de Hegel, va orienter ses recherches, et, lorsqu'il arrive à Paris en 1844, il dépouille les œuvres d'économistes célèbres, comme Adam Smith, J.-B. Say, Ricardo ou Boisguillebert. Déjà, les *Manuscrits de 1844* rendent compte de cette première élaboration critique des catégories de l'économie politique bourgeoise. L'*Esquisse d'une critique de l'économie politique* qu'Engels publie dans les *Deutsch-Französische Jahrbücher* aura sur lui une influence déterminante qu'il a reconnue lui-même dans la préface de sa *Contribution à la critique de l'économie politique*.

Si Marx a abordé le domaine de l'économie politique en partant d'un point de vue philosophique, qui s'exprime dans les œuvres de jeunesse, ses recherches scientifiques, ses contacts avec les théoriciens du socialisme français, la fréquentation des clubs d'ouvriers révolutionnaires vont l'amener très rapidement à ses positions fondamentales. Dans les leçons qu'il fait en janvier 1848, devant l'Association des ouvriers allemands à Bruxelles, et qui sont connues sous le titre : Travail salarié et capital, Marx a déjà fixé les grandes lignes de sa découverte la plus importante, la théorie de la plus-value. Il avait à cette époque non seulement élaboré sa conception du matérialisme historique telle qu'on la trouve dans *L'Idéologie allemande* (1845-1846), mais aussi écrit *Misère de la Philosophie*, ouvrage dirigé contre Proudhon, dont il critique les doctrines économiques. Si dans ce livre, publié en 1847, s'ébauche déjà dans ses grandes lignes la critique de l'économie politique, celle-ci n'est pas encore développée avec cette rigueur scientifique

---

1

qui apparaîtra quelques années plus tard. Bien qu'il ait parfaitement conscience de l'étroitesse de Ricardo et du caractère dépassé de ses théories, il y accepte encore sa théorie de la monnaie et de la rente. Certes, il montre déjà ce qu'il y a dans celle-ci d'illogique du point de vue de Ricardo lui-même. Mais, avant de le réfuter, il faut élaborer dans le détail sa propre doctrine économique, qui n'est encore fixée que dans ses rudiments.

On sait comment la révolution de 1848 arracha Marx à ses études et la place qu'il prit dans le combat pour la révolution démocratique en Allemagne. Il faudra attendre son exil et son installation à Londres en 1850 pour qu'il puisse reprendre ses recherches d'économie politique. Il y était placé à un poste d'observation idéal, au cœur même du pays qui avait élaboré le plus parfaitement cette théorie de la société bourgeoise qu'est l'économie politique classique. La riche documentation du British Museum, le nouveau stade de développement dans lequel était entrée la vie économique avec la découverte de l'or australien et californien sont pour lui autant de sources d'observation et d'étude. Dès le numéro de la revue Neue Rheinische Zeitung qui paraît à l'automne 1850, il dresse le bilan de la vie économique des dernières années, avec sa crise économique de 1847 et la prospérité retrouvée dans les années 48 et 49, et il en lire la conclusion suivante :

*Dans cette prospérité générale, où les forces productives de la société bourgeoise se développent avec toute la luxuriance dont elles sont susceptibles dans le cadre des rapports bourgeois, il ne peut être question d'une véritable révolution. Une telle révolution n'est possible que dans des périodes où ces deux facteurs, les forces de production modernes et les formes de production bourgeois, entrent en conflit. Les différentes querelles auxquelles se livrent présentement les représentants des diverses fractions des partis de l'ordre sur le continent et dans lesquelles ils se compromettent réciproquement, bien loin de donner l'occasion de révoltes nouvelles, ne sont au contraire possibles que parce que la base des rapports est momentanément si sûre et, ce que la réaction ne sait pas, si bourgeoise. Toutes les tentatives de réaction arrêtant le développement bourgeois s'y briseront aussi sûrement que toute indignation morale, ou toutes les proclamations enthousiastes des démocrates. Une nouvelle révolution ne sera possible qu'à la suite d'une nouvelle crise. Mais elle est aussi sûre que celle-ci<sup>1</sup>.*

Une période de calme relatif s'annonce dont Marx va profiter pour pousser ses recherches économiques. Chaque jour il travaille au British Museum. Il progresse rapidement et, le 2 avril 1851 déjà, il annonce à Engels :

*J'en suis au point que dans cinq semaines j'en aurai fini de toute cette scie économique. Et cela fait, j'élaborerai l'économie à la maison et, au Museum, je me mettrai à une autre science. Ça commence à m'ennuyer. Au fond, cette science n'a plus progressé depuis A. Smith et D. Ricardo, malgré tout ce qui a été fait dans des études isolées, souvent ultra-délicates<sup>2</sup>.*

---

<sup>1</sup>

<sup>2</sup>

Mais celui-ci lui répond avec prudence:

Tant que tu as encore à lire un livre tenu pour important, tu ne pourras pas te mettre à écrire <sup>1</sup>.

En fait c'est dans une masse d'ouvrages économiques que Marx est plongé et il n'en verra pas la fin si tôt. Mais la vie qu'il mène est très dure. Ces années comptent parmi les plus difficiles qu'il connaîtra. Il est pratiquement sans ressources, et il lui faut faire face aux besoins d'une famille qui s'accroît. Pour pallier la misère, Marx accepte de se livrer, pour le New York Daily Tribune, à une besogne de correspondant qui va lui prendre une grosse partie de son temps, malgré l'aide dont Engels ne sera jamais avare. Il acceptera même d'écrire des notices pour l'encyclopédie que dirige Dana, un des éditeurs du quotidien. Sa collaboration au journal durera pratiquement à un rythme assez régulier jusqu'en 1862, et si nous lui devons toute une série d'articles précieux qui témoignent de l'attention avec laquelle Marx suivait le déroulement des événements politiques, elle n'en a pas moins retardé la maturation et la mise au point de son ouvrage économique.

Cependant, en 1857, la crise qui s'est amorcée depuis deux ans et dont Marx et Engels ont soigneusement noté les signes annonciateurs dans leur correspondance, entre dans une phase critique. Les spéculations financières en France et en Allemagne, l'effondrement des cours à New York, quelques krachs industriels retentissants indiquent que le monde économique va connaître des bouleversements profonds.

Il ne sera pas si facile à la Révolution de retrouver une table rase aussi belle que cette fois-ci... Heureusement... ce n'est qu'en ayant du cœur au ventre et la détermination la plus résolue qu'on pourra faire quelque chose, car on n'aura plus à craindre un reflux aussi rapide qu'en 1848,

remarque Engels dans sa lettre à Marx du 17 novembre 1856 <sup>2</sup>. Et le 11 juillet 1857, Marx note, dans une lettre à Engels :

La révolution s'approche, ainsi que le montre la marche du Crédit Mobilier et les finances de Bonaparte en général <sup>3</sup>.

Dans leur esprit, l'explosion révolutionnaire est donc liée à la crise et « aussi sûre que celle-ci ». Mais cette fois, pensent-ils, le capitalisme aura beaucoup plus de peine à rétablir la situation qu'il y a dix ans et, dans le camp socialiste, bien des illusions ont disparu, ce qui permettra une action plus énergique et plus claire.

Pour Marx, ces considérations ont aussi un autre sens. En étudiant l'économie classique, il est arrivé à un certain nombre de conclusions qui mettent en lumière les

---

<sup>1</sup>

<sup>2</sup>

<sup>3</sup>

contradictions fondamentales du régime bourgeois et les impasses auxquelles aboutit l'œuvre de ses théoriciens. La classe ouvrière peut disposer maintenant d'une base scientifique pour fonder son action révolutionnaire. Et il est urgent d'exposer cette critique de l'économie capitaliste à laquelle Marx a travaillé depuis sept ans. N'écrira-t-il pas à Engels, le 8 décembre 1857 :

*Je travaille comme un fou, toutes les nuits, à faire la synthèse de mes études économiques afin d'avoir mis au clair au moins les grandes lignes avant le déluge<sup>1</sup>.*

Les études auxquelles Marx s'est livré sont déjà assez poussées pour qu'il envisage tout de suite de passer à la rédaction de ses conclusions. Et dès le 23 août 1857 il commence à écrire une introduction à la critique de l'économie politique qui constitue le premier en date des travaux originaux, fruits de ses recherches personnelles dont l'aboutissement sera *Le Capital*<sup>2</sup>. Le plan qu'il adopte montre que déjà cette critique de l'économie politique est extrêmement claire dans son esprit. Examinant à la suite les unes des autres les grandes catégories adoptées par les savants bourgeois, il montre quelle est leur imprécision et met en lumière leurs rapports dialectiques. Par là même il définit sa propre méthode qui s'oppose aussi bien à la classification abstraite des concept\$ généraux de l'économie qu'à leur étude dans l'ordre où ils se sont présentés historiquement. Les phénomènes économiques apparaissent, au stade de développement qu'est le capitalisme, sous un aspect qui permet leur étude somme toute à l'état pur. Il faut partir du concept pour remonter à l'abstrait, et, une fois les concepts clairement établis, revenir vers le concret pour les enrichir de toute la complexité de leurs déterminations. C'est donc une étude de méthodologie que représente à vrai dire celle introduction; elle montre que Marx a déjà élaboré une critique assez poussée de la science bourgeoise de l'économie politique pour en déceler les vices de méthode et s'élever au point de vue philosophique. Mais, en la rédigeant, Marx sent lui-même qu'elle est plutôt une mise au point de ses réflexions personnelles qu'une véritable introduction. Aussi, à partir du point IV se contente-t-il de noter des titres de rubriques, les faisant suivre de notations destinées en lait à une rédaction dont il entrevoit déjà le cadre. Et quand ses projets auront pris forme avec la Contribution à la critique, il dira dans la préface :

*Je supprime une introduction générale que j'avais ébauchée, parce que, réflexion faite, il me paraît qu'anticiper sur des résultats qu'il faut d'abord démontrer ne peut être que fâcheux, et le lecteur qui voudra bien me suivre devra se décider à s'élever du singulier au général.*

Marx voit s'esquisser le plan d'une œuvre d'ensemble. Aussi, dès octobre 1857, va-t-il noter sur des cahiers les résultats de ses recherches et formuler ses propres découvertes. Travaillant de nuit la plupart du temps, il va remplir sept cahiers<sup>3</sup> jusqu'au mois de mars

---

<sup>1</sup>

<sup>2</sup>

<sup>3</sup>

où une grave crise de santé, consécutive à ce surmenage, va l'obliger à arrêter ses travaux pendant trois mois. Ces manuscrits, qui constituent un gros volume de près de 1100 pages, sont composés selon un plan qui comprend deux grandes parties : le chapitre de l'argent et le chapitre du capital.

Dans l'ensemble, le problème central, celui de la plus-value, est élucidé pour lui. Mais il s'agit maintenant d'ordonner et de clarifier les détails qui lui sont apparus au cours de ses recherches. Selon la méthode qui lui est familière, il prend pour base un auteur dont il discute les théories, exposant par là même les siennes. Ainsi, il part de la théorie prudhonienne de la monnaie et lui oppose ses propres idées. Mais, chemin faisant, il parvient à des découvertes <sup>1</sup> : par exemple sur le rapport de la valeur et de l'argent, sur le rôle de l'argent, marchandise particulière aux aspects contradictoires de mesure des prix et de moyen d'échange. Et peu à peu il voit s'élargir son plan primitif et s'ébaucher les grandes lignes de ce qui sera *Le Capital*.

La lettre que Marx écrit à Lassalle le 2 février 1858 <sup>2</sup> confirme absolument la chose. Après avoir dit que depuis quelques mois il a entrepris l'élaboration finale de ses travaux économiques, il ajoute :

*Mais la chose n'avance que très lentement ; dès que l'on veut en finir avec des sujets dont on a fait depuis des années l'objet principal de ses recherches, ils ne cessent d'apparaître sous de nouveaux aspects et de vous donner des scrupules...*

*Le travail dont il s'agit en premier est la critique des catégories économiques ou, si tu préfères, l'exposé critique du système de l'économie bourgeoise. C'est à la fois l'exposé du système et, par le biais de l'exposé, sa critique. Je n'ai pas la moindre idée du nombre de feuillets d'imprimerie qu'il faudra pour le tout. Si j'avais le temps, le loisir et les moyens de mettre au point l'ensemble avant de le soumettre au public, je le condenserais beaucoup, car j'ai toujours aimé cette méthode. Mais ainsi (cela vaut peut-être mieux pour que le public comprenne, mais cela nuit à coup sûr à la forme), imprimée sous forme d'une suite de fascicules, la chose s'étendra nécessairement un peu.*

Et pour la première fois Marx expose le plan de son travail :

*L'exposé, je veux dire la manière, est tout à fait scientifique, donc ne contrevient pas aux règlements de police au sens habituel. Le tout est divisé en six livres : 1. Du capital (avec quelques chapitres préliminaires) ; 2. De la propriété foncière ; 3. Du salariat 4. De l'État ; 5. Le commerce international; 6. Le marché mondial. Je ne puis naturellement m'empêcher de soumettre d'autres économistes à la critique, en particulier de polémiquer contre Ricardo, dans la mesure où, même lui, parce que bourgeois, il est obligé de commettre des bêtises, du point de vue strictement économique. Mais, dans l'ensemble, la critique et l'histoire de l'économie*

---

<sup>1</sup>

<sup>2</sup>

*politique et du socialisme devraient faire l'objet d'un autre travail. Enfin une brève esquisse historique du développement des catégories et des rapports économiques devrait faire l'objet d'un troisième.*

Lassalle se met en quête d'un éditeur et, dès le 3 mars, demande à Marx des précisions sur les conditions du contrat qu'il pourrait signer. Le 26 mars, il lui annonce l'accord de l'éditeur Franz Duncker qui paiera à Marx 3 friedrichs d'or (soit 17 taler) par feuille d'imprimerie, alors que les professeurs d'université n'en reçoivent que deux. Il semble que l'avenir de l'œuvre économique de Marx soit assuré, il ne lui reste plus qu'à passer à la rédaction définitive.

Malheureusement, au moment où ces bonnes nouvelles arrivaient à Londres, Marx avait dû interrompre son travail et s'aliter. Les nuits sans sommeil, les tracas financiers, son travail de correspondant au New York Tribune avaient eu raison de sa santé et une grave crise de joie s'était déclarée. Au printemps, il est assez remis pour aller faire, du 6 au 20 mai, chez Engels, à Manchester, un séjour qui lui fera le plus grand bien. Le 31 mai, de retour à Londres, il écrit à Engels qu'il se sent « en forme » et va se remettre au travail. Mais entre temps son projet primitif s'était précisé. Le 2 avril 1858, il avait fait à Engels l'exposé de son plan <sup>1</sup> qui prévoit maintenant pour la première partie, le capital, ces quatre rubriques : A) le capital en général; B) la concurrence; C) le crédit; D) le capital par actions. Le premier chapitre, le capital en général, se subdivise lui-même en : 1. La valeur; 2. L'argent, a) l'argent comme mesure, b) l'argent comme moyen d'échange ou la circulation simple, c) l'argent comme monnaie; 3. Le capital. Pendant son séjour à Manchester, il avait discuté de son projet avec Engels, qui lui avait déjà apporté, lors de la rédaction des « cahiers », tout le fruit de son expérience commerciale. Bref, quand il retrouve ses notes, il juge nécessaire de faire un index de ses sept carnets <sup>2</sup>. Il veut y voir clair avant d'entreprendre la rédaction définitive.

L'été amène une nouvelle interruption de travail. D'abord sa situation financière est devenue de plus en plus difficile. La santé de Mme Marx exige absolument un changement d'air et Marx passe une partie de son temps en quête de créanciers susceptibles d'escompter un prêt à long terme qu'Engels lui a consenti, mais qu'il ne pourra verser que dans quelques mois. Ensuite il continue à travailler ferme pour le journal de New York et l'encyclopédie de Dana qui sont ses uniques sources de revenu. Enfin la maladie de foie, à laquelle le séjour à Manchester et la pratique de l'équitation avaient apporté quelque soulagement, reprend avec les chaleurs. Marx se sent incapable d'écrire. Ce n'est qu'en septembre qu'il pourra se remettre à son travail de rédaction. Il écrit en effet le 21 septembre à Engels, après avoir rappelé son mauvais état de santé, l'été durant :

*C'est aussi pour cette raison que mon manuscrit ne partira que maintenant (dans deux semaines), mais deux fascicules d'un seul coup. Bien que je n'aie eu rien d'autre à faire que de remettre en bon style des choses déjà écrites, il m'arrive de rester des heures avant d'avoir pu mettre debout quelques phrases <sup>3</sup>.*

---

<sup>1</sup>

<sup>2</sup>

<sup>3</sup>

En réalité, l'œuvre grandit entre ses mains. En reprenant ses notes et en les mettant en forme, Marx développe plus à fond certaines parties et il rédige en trois cahiers un nouveau texte, qui n'est pas encore d'ailleurs la Contribution à la critique. Une partie de ces manuscrits a été retrouvée, sous la forme de deux cahiers baptisés « version primitive » de la Contribution<sup>1</sup>. C'est apparemment la fin de ce travail que nous possédons. Il commence en effet par l'étude de l'argent en tant que monnaie, ce qui correspond à la troisième partie du chapitre II de la Contribution. On y trouve pour l'essentiel les mêmes rubriques que dans l'œuvre définitive. Mais Marx reste fidèle à son plan antérieur et traite ici pour la première fois de la transformation de l'argent en capital, partie qui ne sera pas reprise avant le Livre 1er du Capital. De même on y trouve un chapitre sur « les manifestations de la loi d'appropriation dans la circulation simple ». Ces cahiers sont un texte essentiel pour comprendre clairement l'élaboration de la pensée économique de Marx. D'abord ils contiennent des éléments nouveaux sur l'origine du mode de production capitaliste. D'autre part, on y trouve des formulations d'une extrême importance qu'on ne retrouvera plus nulle part, ni chez Marx ni chez Engels. Enfin ces manuscrits, et ce n'est pas là leur moindre intérêt, sont encore rédigés dans un langage philosophique très proche du vocabulaire hégélien, et l'on y voit Marx se livrer à une déduction des diverses déterminations du capital en partant du concept même de capital. Ils constituent donc la véritable charnière entre la pensée philosophique de la jeunesse et l'œuvre scientifique de la maturité. Leur étude systématique sera de nature à enrichir très sensiblement notre connaissance de l'évolution de Marx et de sa méthode.

Cependant, Lassalle s'inquiète de ne pas voir arriver le manuscrit promis. Le 12 novembre 1858, Marx lui écrit une lettre très importante où il lui dit notamment :

Pour ce qui est du retard dans l'envoi du manuscrit, tout d'abord la maladie m'en a empêché et ensuite il m'a fallu rattraper d'autres travaux rémunérateurs en retard. Mais la véritable raison est la suivante : j'avais la matière devant moi, il ne s'agissait plus que de la forme. Or, dans tout ce que j'écrivais, je sentais à travers le style la maladie de foie. Et j'ai deux raisons de ne pas permettre à cette œuvre d'être gâchée par des causes relevant de la médecine :

1. Elle est le résultat de quinze années d'études, donc du meilleur temps de ma vie.
2. Elle représente pour la première fois d'une façon scientifique une importante manière de voir les rapports sociaux. C'est donc mon devoir à l'égard du parti que la chose ne soit pas défigurée par cette manière d'écrire maussade et raide qui est le propre d'un foie malade.

Je n'aspire pas à l'élégance de l'exposé, mais seulement à écrire à ma manière ordinaire, ce qui, pendant ces mois de souffrance, m'a été impossible, sur ce sujet du moins, puisque dans le même temps j'ai été dans l'obligation d'écrire au moins deux volumes d'éditoriaux en anglais *de omnibus rebus et quibusdam aliis*<sup>2</sup> et qu'en

---

<sup>1</sup>

<sup>2</sup>

conséquence je les ai écrits. Je pense que si cet état de choses est présenté à M. Duncker même par quelqu'un de moins habile que toi, il ne pourra qu'approver mes procédés, qui, en ce qui le concerne en tant que libraire, se ramènent tout simplement au fait que je cherche à lui donner pour son argent la meilleure marchandise possible.

J'aurai fini dans quatre semaines environ, car à proprement parler je viens seulement de commencer à écrire.

Autre chose, mais que tu n'auras à défendre qu'à l'arrivée du manuscrit: Il est vraisemblable que la première section : *Le capital en général* prendra tout de suite deux fascicules ; à la mise au net, je trouve en effet qu'ici, où il s'agit d'exposer la partie la plus abstraite de l'économie politique, trop de concision rendrait la chose indigeste pour le lecteur. Mais, d'autre part, cette deuxième section doit paraître en même temps. L'enchaînement interne l'exige, et tout l'effet en dépend <sup>1</sup>.

C'est donc vers cette date que Marx entreprend la rédaction définitive de ce qui sera la Contribution à la critique de l'économie politique. Comme la grosseur moyenne des fascicules était estimée, dans les premiers accords, à quatre feuillets d'imprimerie, il s'aperçoit déjà que la matière à traiter dépassera ce volume. Il explique lui-même les raisons de son retard dans sa lettre à Engels du 29 novembre 1858, et il ajoute, après avoir mentionné son mauvais état physique et ses soucis financiers :

Enfin, la première section a pris plus d'extension ; en effet, les deux premiers chapitres, dont le premier, la marchandise, n'était pas du tout rédigé dans le premier brouillon, et dont le second, l'argent ou la circulation simple, n'était que très brièvement ébauché, ont été développés avec plus d'ampleur que je ne l'avais en vue à l'origine <sup>2</sup>.

Le travail continue pendant tout le mois de décembre et le début de janvier. Enfin, le 15 janvier 1859, il peut annoncer à Engels :

Le manuscrit fait à peu près 12 feuillets d'imprimerie (3 fascicules) et - tiens-toi bien - quoi qu'il ait pour titre : *Le Capital en général*, ces fascicules ne comportent encore rien sur le capital, mais seulement les deux chapitres : 1. *La marchandise*, 2. *L'argent ou la circulation simple*. Tu vois donc que là partie élaborée dans le détail (en mai, lorsque je suis allé te voir) ne paraît pas encore. Mais cela est bon à deux points de vue. Si la chose marche, le troisième chapitre, *Du Capital*, pourra suivre rapidement. En second lieu, comme, de par la nature des choses, ces sagouins ne peuvent pas réduire leur critique, pour la partie publiée, à de simples injures tendancieuses et que le tout à l'air extrêmement sérieux et scientifique, j'oblige ces canailles à prendre ensuite plutôt au sérieux mes conceptions du capital. D'ailleurs, je pense que, mises à part les fins pratiques, le chapitre sur l'argent sera intéressant pour les spécialistes <sup>3</sup>.

Cette fois l'œuvre touche bien à sa fin. Mais d'ultimes difficultés surgissent. Le 21 janvier 1859, Marx écrit encore à Engels :

---

<sup>1</sup>

<sup>2</sup>

<sup>3</sup>

*Le malheureux manuscrit est terminé, mais ne peut être expédié, car je n'ai pas un farthing pour l'affranchir et l'assurer. C'est nécessaire, car je n'en possède aucune copie. Aussi me vois-je obligé de te prier de m'envoyer un peu d'argent d'ici lundi...*

Et Marx ajoute avec une amère ironie:

*Je ne crois pas qu'on ait jamais écrit sur « l'Argent » en en manquant à ce point. La plupart des auteurs qui en ont traité étaient profondément en paix avec le sujet de leurs recherches<sup>1</sup>.*

Naturellement Engels vole au secours de son ami et le manuscrit peut enfin partir le 25 janvier. Les soucis n'étaient pas cependant finis. Duncker tarde à accuser réception du colis. Et ce n'est que le 9 février que Marx est rassuré. Il peut maintenant envoyer la préface, datée de janvier 1859, ce texte admirable par sa clarté et Sa concision, qui donne, avec le rappel de la carrière de Marx, cette immortelle définition du matérialisme historique qui compte parmi les plus belles pages de la littérature marxiste.

Le livre paraîtra au début de juin - le 1er juin si nous en croyons une lettre de Lassalle - tiré à mille exemplaires. Il ne semble pas que la Contribution à la critique de l'économie politique ait eu l'écho que Marx en attendait. Si l'on excepte les deux articles qu'Engels écrivit dans *Das Volk*, journal qui paraissait à Londres<sup>2</sup>, on ne relève pas dans la presse allemande de recension. La conspiration du silence est bien organisée autour de l'œuvre de Marx. Sans doute le livre était-il d'une lecture assez difficile et, dans sa lettre à Kugelmann du 28 décembre 1862, Marx le reconnaît lui-même:

*Dans le premier fascicule le mode d'exposition était certes très peu populaire. Cela tenait soit à la nature abstraite du sujet, soit à la place limitée qui m'était prescrite, soit au but de l'ouvrage... Des tentatives scientifiques pour révolutionner une science ne peuvent jamais être vraiment populaires... Je me serais toutefois attendu, par contre, à ce que les spécialistes allemands, ne fut-ce que par décence, n'ignorent pas aussi totalement mon travail. J'ai en outre fait cette expérience, nullement réjouissante, qu'en Allemagne, des camarades de parti qui se sont depuis longtemps occupés de cette science, qui, en privé, se sont livrés dans leurs lettres à des transports d'admiration et de louanges excessives sur le fascicule I, n'ont pas fait le moindre geste pour écrire une critique ou même seulement insérer la table des matières dans des revues qui leur étaient accessibles<sup>3</sup>. Si c'est là la tactique du parti, j'avoue que son secret m'est impénétrable.*

Si ce livre ne connut pas lors de sa publication le succès qu'il méritait, s'il n'y eut pas de réédition du vivant de Marx, nous ne pouvons plus le séparer du reste de son oeuvre économique. Il n'en était pour lui que le début. Et il comptait bien, après s'être un peu

<sup>1</sup>

<sup>2</sup>

<sup>3</sup>

reposé, en continuer la rédaction. Mais, une fois de plus, elle allait être interrompue. L'année 1860 allait amener l'affaire Vogt, et Marx va passer une partie de son temps à rassembler les documents nécessaires à la rédaction de son *Herr Vogt*. Puis c'est au début de 1862 que sa source de revenus essentielle, les correspondances du *New York Tribune*, va tarir. Il sera dans une situation financière désespérée, songeant même à entrer comme employé dans une compagnie de chemins de fer pour assurer la subsistance de sa famille. En fait ce n'est guère qu'à partir de 1863 qu'il se remettra à ses travaux économiques et *Le Capital* ne paraîtra qu'en 1867. Mais ce qui devait être le chapitre suivant de la Contribution à la critique de l'économie politique sera entre temps devenu le grand ouvrage que l'on connaît. Le plan a changé et la critique de l'économie politique ne figure plus que comme sous-titre dans le nouvel ouvrage. Dans la préface, Marx écrira

*L'ouvrage dont je livre au public le premier volume forme la suite d'un écrit publié en 1859 sous le titre de : Critique de l'économie politique. Ce long intervalle entre les deux publications m'a été imposé par une maladie de plusieurs années.*

*Afin de donner à ce livre un complément nécessaire, j'y ai fait entrer, en le résument dans le premier chapitre, l'écrit qui l'avait précédé. Il est vrai que j'ai cru devoir, dans ce résumé, modifier mon premier plan d'exposition. Un grand nombre de points, d'abord simplement indiqués, sont ici développés amplement, tandis que d'autres, complètement développés d'abord, ne sont plus qu'indiqués ici. L'histoire de la théorie de la valeur et de la monnaie, par exemple, a été écartée ; mais, par contre, le lecteur trouvera dans les notes du premier chapitre de nouvelles sources pour l'histoire de cette théorie* <sup>1</sup>.

Lorsque Marx parle des points « qui ne sont plus qu'indiqués » dans *Le Capital*, il pense évidemment au chapitre sur l'argent. Et il est de fait que nous avons dans la Contribution à la critique l'exposé le plus complet de la théorie de l'argent chez Marx. Il y traite de questions de la circulation monétaire et de la théorie de la monnaie qui ne seront plus soulevées que dans le Livre III du Capital, une fois qu'auront été étudiés le procès de production et le procès de circulation. Il est donc difficile de considérer cette œuvre comme un simple commencement et *Le Capital* comme sa suite. Si l'analyse de la marchandise n'y est encore qu'ébauchée et sera plus amplement développée dans le Livre 1er, par contre, dans le domaine de la théorie de l'argent, l'ouvrage nous fait déjà entrevoir les contours de l'œuvre entière. C'est ce qui donne au livre sa figure originale, ce qui en fait le complément des autres études économiques de Marx. C'est une œuvre dont rien ne peut remplacer la lecture et qui sera la source de fécondes méditations.

La traduction que nous présentons de la Contribution à la critique de l'économie politique a été faite d'après l'édition publiée à Berlin en 1951. Ce texte, reprenant celui de 1859, est cependant amélioré par la prise en considération des corrections et notes de bas de page que comportait l'exemplaire personnel de Marx, dont les photocopies se trouvent à l'Institut du marxisme-léninisme à Moscou.

Pour l'Introduction, nous avons comparé avec le texte du manuscrit tel qu'il est publié au début des *Grundrisse*. Ceci nous a amené à rétablir le texte de Marx sur des points où

---

<sup>1</sup>

Kautsky avait jugé bon de le modifier ou de le corriger et souvent avec peu de bonheur. Nous donnons en note la version de Kautsky.

Enfin nous publions pour la première fois en français la traduction de la version primitive, telle qu'elle est imprimée dans l'édition des *Grundrisse der Kritik der politischen Oekonomie* (Moscou, 1939-1941).

Il nous reste à remercier les traducteurs, MM. Husson et Badia, ainsi que toutes les personnes qui ont collaboré à la mise au point de cette édition, et, en particulier, M. Auguste Cornu.

On trouvera en fin de volume les index habituels.

E. B.

Avril 1957.

**Karl MARX (1859)**

**CRITIQUE  
DE  
L'ÉCONOMIE  
POLITIQUE**

Traduction de  
MAURICE HUSSON



# PRÉFACE

◀

J'examine le système de l'économie bourgeoise dans l'ordre suivant: capital, propriété foncière, travail salarié ; État, commerce extérieur, marché mondial. Sous les trois premières rubriques, j'étudie les conditions d'existence économiques des trois grandes classes en lesquelles se divise la société bourgeoise moderne; la liaison des trois autres rubriques saute aux yeux. La première section du livre premier, qui traite du capital, se compose des chapitres suivants: 1<sup>o</sup> la marchandise; 2<sup>o</sup> la monnaie ou la circulation simple; 3<sup>o</sup> le capital en général. Les deux premiers chapitres forment le contenu du présent volume. J'ai sous les yeux l'ensemble de la documentation sous forme de monographies jetées sur le papier à de longs intervalles pour mon propre éclaircissement, non pour l'impression, et dont l'élaboration systématique, selon le plan indiqué, dépendra des circonstances.

Je supprime une introduction générale que j'avais ébauchée <sup>1</sup> parce que, réflexion laite, il me paraît qu'anticiper sur des résultats qu'il faut d'abord démontrer ne peut être que fâcheux et le lecteur qui voudra bien me suivre devra se décider à s'élever du singulier au général. Quelques indications, par contre, sur le cours de mes propres études d'économie politique me semblent être ici à leur place.

L'objet de mes études spécialisées était la jurisprudence à laquelle cependant le ne m'adonnais que comme à une discipline subalterne à côté de la philosophie et de l'histoire. En 1842-1843, en ma qualité de rédacteur à la *Rheinische Zeitung*, le me trouvai, pour la première fois, dans l'obligation embarrassante de dire mon mot sur ce qu'on appelle des intérêts matériels. Les délibérations du Landtag rhénan sur les vols de bois et le morcellement de la propriété foncière, la polémique officielle que M. von Schaper, alors premier président de la province rhénane, engagea avec la *Rheinische Zeitung* sur la situation des paysans de la Moselle, enfin les débats sur le libre-échange et le protectionnisme, me fournirent les premières rai-sons de m'occuper de questions économiques. D'autre part, à cette époque, où la bonne volonté d'« aller de l'avant » remplaçait souvent la compétence, s'était fait entendre dans la *Rheinische Zeitung* un écho, légèrement teinté de philosophie, du socialisme et du communisme français. Je me prononçai contre ce travail d'apprenti, mais, en même temps, j'avouai carrément, dans une controverse avec l'*Allgemeine Augsburger Zeitung*, que les études que j'avais faites jusqu'alors ne me permettaient pas de risquer un jugement quelconque sur la teneur même des tendances françaises. Je

---

<sup>1</sup>

préférail profiter avec empressement de l'illusion des gérants de la *Rheinische Zeitung*, qui croyaient pouvoir faire annuler l'arrêt de mort prononcé contre leur journal en lui donnant une attitude plus modérée, pour quitter la scène publique et me retirer dans mon cabinet d'étude.

Le premier travail que j'entrepris pour résoudre les doutes qui m'assaillaient /ut une révision critique de la Philosophie du droit, de Hegel, travail dont l'introduction parut dans les *Deutsch-Französische Jahrbücher*, publiés à Paris, en 1844. Mes recherches aboutirent à ce résultat que les rapports juridiques - ainsi que les formes de l'État - ne peuvent être compris ni par eux-mêmes, ni par la prévue évolution générale de l'esprit humain, mais qu'ils prennent au contraire leurs racines dans les conditions d'existence matérielles dont Hegel, à l'exemple des Anglais et des Français du XVIII<sup>e</sup> siècle, comprend l'ensemble sous le nom de « société civile », et que l'anatomie de la société civile doit être cherchée à son tour dans l'économie politique. J'avais commencé l'étude de celle-ci à Paris et je la continuai à Bruxelles où j'avais émigré à la suite d'un arrêté d'expulsion de M. Guizot. Le résultat général auquel j'arrivai et qui, une fois acquis, servit de fil conducteur à mes études, peut brièvement se formuler ainsi: dans la production sociale de leur existence, les hommes entrent en des rapports déterminés, nécessaires, indépendants de leur volonté, rapports de production qui correspondent à un degré de développement déterminé de leurs forces productives matérielles. L'ensemble de ces rapports de production constitue la structure économique de la société, la base concrète sur laquelle s'élève une superstructure juridique et politique et à laquelle correspondent des formes de conscience sociales déterminées. Le mode de production de la vie matérielle conditionne le processus de vie social, politique et intellectuel en général. Ce n'est pas la conscience des hommes qui détermine leur être; c'est inversement leur être social qui détermine leur conscience. À un certain stade de leur développement, les forces productives matérielles de la société entrent en contradiction avec les rapports de production existants, ou, ce qui n'en est que l'expression juridique, avec les rapports de propriété au sein desquels elles s'étaient mues jusqu'alors. De formes de développement des forces productives qu'ils étaient ces rapports en deviennent des entraves. Alors s'ouvre une époque de révolution sociale. Le changement dans la base économique bouleverse plus ou moins rapidement toute l'énorme superstructure. Lorsqu'on considère de tels bouleversements, il faut toujours distinguer entre le bouleversement matériel - qu'on peut constater d'une manière scientifiquement rigoureuse - des conditions de production économiques et les formes juridiques, politiques, religieuses, artistiques ou philosophiques, bref, les formes idéologiques sous lesquelles les hommes prennent conscience de ce conflit et le mènent jusqu'au bout. Pas plus qu'on ne juge un individu sur l'idée qu'il se fait de lui-même, on ne saurait juger une telle époque de bouleversement sur sa conscience de soi; il faut, au contraire, expliquer cette conscience par les contradictions de la vie matérielle, par le conflit qui existe entre les forces productives sociales et les rapports de production. Une formation sociale ne disparaît jamais avant que soient développées toutes les forces productives qu'elle est assez large pour contenir, jamais des rapports de production nouveaux et supérieurs ne s'y substituent avant que les conditions d'existence matérielles de ces rapports soient écloses dans le sein même de la vieille société. C'est pourquoi l'humanité ne se pose jamais que des problèmes qu'elle peut résoudre, car, à y regarder de plus près, il se trouvera toujours, que le problème lui-même ne surgit que là où les conditions matérielles pour le résoudre existent déjà ou du moins sont en voie de devenir. À grands traits, les modes de production asiatique, antique, féodal et bourgeois moderne peuvent être qualifiés d'époques progressives de la formation

sociale économique. Les rapports de production bourgeois sont la dernière forme contradictoire du processus de production sociale, contradictoire non pas dans le sens d'une contradiction individuelle, mais d'une contradiction qui naît des conditions d'existence sociale des individus; cependant les forces productives qui se développent au sein de la société bourgeoise créent en même temps les conditions matérielles pour résoudre cette contradiction. Avec cette formation sociale s'achève donc la préhistoire de la société humaine.

Friedrich Engels, avec qui, depuis la publication dans les *Deutsch-Französische Jahrbücher* de sa géniale esquisse d'une contribution à la critique des catégories économiques, j'entretenais par écrit un constant échange d'idées, était arrivé par une autre voie (comparez sa *Situation des classes laborieuses en Angleterre*) au même résultat que moi-même, et quand, au printemps de 1845, il vint lui aussi s'établir à Bruxelles, nous résolûmes de travailler en commun à dégager l'antagonisme existant entre notre manière de voir et la conception idéologique de la philosophie allemande; en lait, de régler nos comptes avec notre conscience philosophique d'autrefois. Ce dessein fut réalisé sous la forme d'une critique de la philosophie post-hégélienne. Le manuscrit, deux forts volumes in-octavo, était depuis longtemps entre les mains de l'éditeur en Westphalie lorsque nous apprîmes que des circonstances nouvelles n'en permettaient plus l'impression. Nous abandonnâmes d'autant plus volontiers le manuscrit à la critique rongeuse des souris que nous avions atteint notre but principal, voir clair en nous-mêmes. Des travaux épars dans lesquels nous avons exposé au public à cette époque nos vues sur diverses questions, je ne mentionnerai que le *Manifeste du Parti communiste*, rédigé par Engels et moi en collaboration, et le *Discours sur le libre-échange* publié par moi. Les points décisifs de notre manière de voir ont été pour la première fois ébauchés scientifiquement, encore que sous forme polémique, dans mon écrit, paru en 1847, et dirigé contre Proudhon: *Misère de la philosophie*, etc. L'impression d'une dissertation sur le *Travail salarié*, écrite en allemand et rassemblant les conférences que j'avais laites sur ce sujet à l'Association des ouvriers allemands de Bruxelles, fut interrompue par la révolution de Février et par mon expulsion de Belgique qui en résulta.

La publication de la *Neue Rheinische Zeitung* en 1848-1849 et les événements ultérieurs interrompirent mes études économiques, que je ne pus reprendre qu'en 1850 à Londres. La prodigieuse documentation sur l'histoire de l'économie politique amoncelée au British Museum, le poste favorable qu'offre Londres pour l'observation de la société bourgeoise, et, enfin, le nouveau stade de développement où celle-ci paraissait entrer avec la découverte de l'or californien et australien, me décidèrent à recommencer par le commencement et à étudier à fond, dans un esprit critique, les nouveaux matériaux. Ces études me conduisirent partiellement d'elles-mêmes à des disciplines qui semblaient m'éloigner de mon propos et auxquelles il me fallut m'arrêter plus ou moins longtemps. Mais ce qui surtout abrégea le temps dont je disposais, ce fut l'impérieuse nécessité de faire un travail rémunérateur. Ma collaboration qui dure maintenant depuis huit ans, au *New York Tribune*, le premier journal anglo-américain, entraîna, comme je ne m'occupe qu'exceptionnellement de journalisme proprement dit, un épargillement extraordinaire de mes études. Cependant, les articles sur les événements économiques marquants en Angleterre et sur le continent formaient une partie si considérable de mes contributions, que je lus contraint de me familiariser avec des détails pratiques qui ne sont pas du domaine de la science propre de l'économie politique.

Par cette esquisse du cours de mes études sur le terrain de l'économie politique, j'ai voulu montrer seulement que mes opinions, de quelque manière d'ailleurs qu'on les juge et pour si peu qu'elles concordent avec les préjugés intéressés des classes régnantes, sont le résultat de longues et consciencieuses études. Mais, au seuil de la science comme à l'entrée de l'enfer, cette obligation s'impose

Qui si convien lasciare ogni sospetto  
Ogni viltà convien che qui sia morta <sup>1</sup>

Londres, janvier 1859.

Karl MARX.

---

<sup>1</sup>

# PREMIER LIVRE : DU CAPITAL

## PREMIÈRE SECTION

### LE CAPITAL EN GÉNÉRAL

←

# Chapitre premier

## LA MARCHANDISE

◀

A première vue, la richesse bourgeoise apparaît comme une immense accumulation de marchandises et la marchandise prise isolément comme la forme élémentaire de cette richesse. Mais chaque marchandise se présente sous le double aspect de *valeur d'usage* et de *valeur d'échange*<sup>1</sup>.

La marchandise est d'abord, comme disent les économistes anglais, « une chose quelconque, nécessaire, utile, ou agréable à la vie », l'objet de besoins humains, un moyen de subsistance au sens le plus large du mot. Ce mode d'existence de la marchandise en tant que valeur d'usage coïncide avec son mode d'existence physique tangible. Le froment, par exemple, est une valeur d'usage particulière, qui se distingue des valeurs d'usage que sont le coton, le verre, le papier, etc. La valeur d'usage n'a de valeur que pour l'usage et ne se réalise que dans le procès de la consommation. La même valeur d'usage peut être utilisée différemment. Toutefois, son mode d'existence d'objet doué de propriétés déterminées embrasse la somme de ses possibilités d'utilisation. De plus, la valeur d'usage n'est pas déterminée que qualitativement, elle l'est aussi quantitativement. Selon leurs particularités naturelles, des valeurs d'usage différentes se mesurent différemment : par exemple, un boisseau de froment, une main de papier, une aune de toile, etc.

Quelle que soit la forme sociale de la richesse, des valeurs d'usage en constituent toujours le contenu, et ce contenu est tout d'abord indifférent à cette forme sociale. Le goût du froment n'indique pas qui l'a cultivé, serf russe, paysan parcellaire français ou capitaliste anglais. Bien qu'objet de besoins sociaux, donc liée à l'ensemble social, la valeur d'usage n'exprime pas de rapport social de production. Prenons, par exemple, un diamant comme marchandise en tant que valeur d'usage. A voir le diamant, on ne reconnaît pas en lui une marchandise. Utilisé comme valeur d'usage, pour les besoins de l'esthétique ou de la technique, sur la gorge de la lorette ou dans la main du tailleur de verre, il est diamant, et non marchandise. Il semble que, pour la marchandise, ce soit une

---

<sup>1</sup>

condition nécessaire que d'être valeur d'usage, mais qu'il soit indifférent à la valeur d'usage d'être marchandise. Quand la valeur d'usage est indifférente à toute détermination économique formelle, c'est-à-dire quand la valeur d'usage est prise en tant que valeur d'usage, elle n'entre pas dans le domaine de l'économie politique<sup>1</sup>. Elle n'y rentre que lorsqu'elle constitue elle-même une détermination formelle. Elle constitue alors la base matérielle, sur laquelle se manifeste de façon immédiate un rapport économique déterminé, la *valeur d'échange*.

La valeur d'échange apparaît tout d'abord comme un *rapport quantitatif* selon lequel des valeurs d'usage sont échangeables entre elles. Dans un tel rapport, elles représentent la même grandeur d'échange. C'est ainsi qu'un volume de Properce et huit onces de tabac à priser peuvent représenter la même valeur d'échange, malgré le caractère disparate des valeurs d'usage du tabac et de l'élegie. En tant que valeur d'échange, une valeur d'usage a exactement la même valeur qu'une autre, à condition que soient respectées les proportions voulues. La valeur d'échange d'un palais peut s'exprimer en un nombre déterminé de boîtes de cirage. Inversement, des fabricants de cirage londoniens ont exprimé en palais la valeur d'échange de leurs milliers de boîtes. Totalement indifférentes donc à leur mode d'existence naturel et sans considération de la nature spécifique du besoin pour lequel elles sont des valeurs d'usage, les marchandises, prises en quantités déterminées, s'équilibreront, se substituent l'une à l'autre dans l'échange, sont réputées équivalentes et représentent ainsi, malgré la bigarrure de leurs apparences, la même unité.

Les valeurs d'usage sont, de façon immédiate, des moyens de subsistance. Mais, inversement, ces moyens d'existence sont eux-mêmes des produits de la vie sociale, le résultat d'une dépense de force vitale humaine, ils sont du *travail matérialisé*. En tant que matérialisation du travail social, toutes les marchandises sont des cristallisations de la même unité. C'est le caractère déterminé de cette unité, c'est-à-dire du travail, qui se manifeste dans la valeur d'échange, qu'il nous faut maintenant étudier.

Supposons que 1 once d'or, 1 tonne de fer, 1 *quarter* de froment et 20 aunes de soie représentent des valeurs d'échange d'égale grandeur. En tant qu'équivalents, où se trouve éteinte la différence qualitative de leurs valeurs d'usage, ces produits représentent un volume égal du même travail. Le travail qui se matérialise en quantités égales dans ces divers produits doit lui-même être un travail uniforme, indifférencié, simple, auquel il est tout aussi indifférent de se manifester dans l'or, le fer, le froment ou la soie, qu'il l'est à l'oxygène de se trouver dans la rouille, l'atmosphère, le jus de raisin ou le sang humain. Mais extraire de l'or, tirer du fer de la mine, cultiver du froment et tisser de la soie sont des genres de travaux qualitativement différents les uns des autres. En fait, les différences objectives des valeurs d'usage se manifestent dans le procès de production sous forme de différences de l'activité qui donne naissance aux valeurs d'usage. Indifférent à la substance particulière des valeurs d'usage, le travail créateur de valeur d'échange est également indifférent à la forme particulière du travail lui-même. De plus, les différentes valeurs d'usage sont les produits de l'activité d'individus différents, donc le résultat de travaux différenciés par leur caractère individuel. Mais en tant que valeurs d'échange elles

---

<sup>1</sup>

représentent du travail égal non différencié, c'est-à-dire du travail dans lequel s'efface l'individualité des travailleurs. Le travail créateur de valeur d'échange est donc du travail *général abstrait*.

Si 1 once d'or, 1 tonne de fer, 1 quarter de froment et 20 aunes de soie sont des valeurs d'échange d'égale grandeur, ou des équivalents, 1 once d'or, 1/2 tonne de fer, 3 boisseaux de froment et 5 aunes de soie sont des valeurs d'échange de grandeur entièrement différente, et cette différence *quantitative* est la seule qu'elles soient susceptibles d'offrir en tant que valeurs d'échange. Comme valeurs d'échange de grandeur différente elles représentent plus ou moins des quantités plus ou moins grandes de ce travail simple, uniforme, général abstrait, qui constitue la substance de la valeur d'échange. La question qui se pose est : comment mesurer ces quantités ? Ou plutôt : quel est le mode d'existence quantitatif de ce travail lui-même, étant donné que les différences de grandeur des marchandises, en tant que valeurs d'échange, ne sont que les différences de grandeur du travail matérialisé en elles. De même que le mode d'existence quantitatif du mouvement est le temps, de même le mode d'existence quantitatif du travail est le *temps de travail*. La qualité du travail étant supposée donnée, c'est par sa propre durée seulement qu'il peut se différencier. Comme temps de travail, il aura pour étalon les mesures normales du temps : heure, jour, semaine, etc. Le temps de travail, c'est l'existence vivante du travail, peu importe sa forme, son contenu, son individualité; c'est son mode d'existence vivante sous sa forme quantitative, en même temps que sa mesure immanente. Le temps de travail matérialisé dans les valeurs d'usage des marchandises est à la fois la substance qui fait d'elles des valeurs d'échange, donc des marchandises, et l'étalon qui sert à mesurer la grandeur précise de leur valeur. Les quantités corrélatives des différentes valeurs d'usage, dans lesquelles se matérialise le même temps de travail, sont des équivalents, ou encore toutes les valeurs d'usage sont des équivalents dans les proportions où elles contiennent le même temps de travail mis en oeuvre, matérialisé. Entant que valeurs d'échange, toutes les marchandises ne sont que des mesures déterminées de *temps de travail coagulé*.

Pour bien comprendre comment la valeur d'échange est déterminée par le temps de travail, il importe de ne pas perdre de vue les idées essentielles suivantes. la réduction du travail à du travail simple, pour ainsi dire dénué de qualité ; la façon spécifique dont le travail créateur de valeur d'échange, donc producteur de marchandises, est du *travail social*; enfin la distinction entre le travail, en tant qu'il se réalise en valeurs d'usage, et le travail, en tant qu'il se réalise en valeurs d'échange.

Pour mesurer les valeurs d'échange des marchandises au temps de travail qu'elles contiennent, il faut que les différents travaux eux-mêmes soient réduits à un travail non différencié, uniforme, simple, bref à un travail qui soit qualitativement le même et ne se différencie donc que quantitativement.

Cette réduction apparaît comme une abstraction, mais c'est une abstraction qui s'accomplit journellement dans le procès de production social. La résolution de toutes les marchandises en temps de travail n'est pas une abstraction plus grande ni en même temps moins réelle que la résolution en air de tous les corps organiques. En fait, le travail, qui est ainsi mesuré par le temps, n'apparaît pas comme le travail d'individus différents, mais les différents individus qui travaillent apparaissent bien plutôt comme de simples organes du travail. Autrement dit, le travail, tel qu'il se présente dans les valeurs d'échange,

pourrait être qualifié de travail *humain général*. Cette abstraction du travail humain général *existe* dans le travail moyen que peut accomplir tout individu moyen d'une société donnée, c'est une dépense productive déterminée de muscle, de nerf, de cerveau, etc., humains. C'est du travail *simple*<sup>1</sup>, auquel peut être dressé tout individu moyen, et qu'il lui faut accomplir sous une forme ou sous une autre. Le caractère de ce travail moyen diffère lui-même selon les pays et les époques de la civilisation, mais dans toute société existante il apparaît comme donné. Ce travail simple constitue la partie de beaucoup la plus importante de tout le travail de la société bourgeoise, comme on peut s'en convaincre en consul tant n'importe quelle statistique. Que A produise du fer pendant six heures et pendant six heures de la toile, et que B produise également du fer pendant six heures et pendant six heures de la toile, ou que A produise du fer pendant douze heures et B de la toile pendant douze heures, cela ne représente de toute évidence qu'une utilisation seulement différente du *même* temps de travail. Mais qu'en sera-t-il du travail complexe, qui s'élève au-dessus du niveau moyen, en tant que travail de plus grande intensité, de poids spécifique supérieur ? Ce genre de travail se résout en une somme de travail simple, en travail simple à une puissance supérieure, un jour de travail complexe équivalant par exemple à trois journées de travail simple. Le moment n'est pas encore venu d'étudier les lois qui règlent cette réduction du travail complexe au travail simple. Mais il est évident qu'elle a lieu : car, en tant que valeur d'échange, le produit du travail le plus complexe est, dans des proportions déterminées, l'équivalent du produit du travail moyen simple ; il est donc mis en équation avec un quantum déterminé de ce travail simple.

La détermination de la valeur d'échange par le temps de travail suppose de plus que, dans une marchandise donnée, une tonne de fer, par exemple, se trouve matérialisée une *quantité égale* de travail, celui-ci étant indifféremment le travail de A ou de B, ou encore, que des individus différents emploient un temps égal pour produire la même valeur d'usage qualitativement et quantitativement déterminée. En d'autres termes, on suppose que le temps de travail contenu dans une marchandise est le temps de travail *nécessaire* à sa production, c'est-à-dire le temps de travail requis pour produire un nouvel exemplaire de la même marchandise dans des conditions générales de production données.

Ainsi qu'il résulte de l'analyse de la valeur d'échange, les conditions du travail créateur de valeur d'échange sont des déterminations sociales du travail ou des déterminations du travail social, non pas social tout court, mais d'une manière particulière. C'est une forme spécifique des rapports sociaux. Tout d'abord, la simplicité non différenciée du travail signifie l'égalité des travaux d'individus différents, elle signifie qu'on peut comparer leurs travaux les uns aux autres, comme s'il s'agissait d'un travail identique, et cela en réduisant effectivement tous ces travaux à un travail de même espèce. Le travail de tout individu, pour autant qu'il se manifeste en valeurs d'échange, possède ce caractère social d'égalité et il ne se manifeste que dans la valeur d'échange, pour autant que, rapporté au travail de tous les autres individus, il est considéré comme du travail égal.

De plus, dans la valeur, d'échange, le temps de travail de l'individu isolé apparaît de façon immédiate comme temps *de* travail général, et ce caractère général du travail individuel, comme caractère social de ce dernier. Le temps de travail représenté dans la valeur d'échange est le temps de travail de l'individu, mais, sans qu'on fasse la différence

---

<sup>1</sup>

entre cet individu et les autres, c'est le temps de travail de tous les individus, pour autant qu'ils accomplissent un travail égal, donc pour autant que le temps de travail demandé à l'un pour produire une marchandise déterminée est le temps de travail *nécessaire* qu'emploierait tout autre pour produire la même marchandise. C'est le temps de travail de l'individu, *son* temps de travail, mais seulement en tant que temps de travail commun à tous : il est donc indifférent de savoir *de quel* individu c'est le temps de travail. Comme temps de travail général, il se réalise dans un produit général, un *équivalent général*, un quantum déterminé de temps de travail matérialisé, qui, indifférent à la forme déterminée de la valeur d'usage, sous laquelle il apparaît de façon immédiate comme produit d'un individu, peut être converti à volonté en toute autre forme de valeur d'usage, sous laquelle il se manifeste comme produit de tout autre individu. Il n'est une grandeur *sociale* qu'en tant qu'il est une grandeur *générale*. Pour que le résultat du travail de l'individu soit une valeur d'échange, il faut qu'il aboutisse à un *équivalent général* : il faut que le temps de travail de l'individu représente du temps de travail général, ou encore, que le temps de travail général représente le temps de travail de l'individu. Tout se passe comme si les différents individus avaient mis en commun leur temps de travail et avaient donné la forme de valeurs d'usage différentes aux différentes quantités de temps de travail dont ils disposaient collectivement. Le temps de travail de l'individu isolé est ainsi, en fait, le temps de travail dont a besoin la société pour produire une valeur d'usage déterminée, c'est-à-dire pour satisfaire un besoin déterminé. Mais il ne s'agit ici que de la forme spécifique, sous laquelle le travail acquiert un caractère social. Le temps de travail déterminé d'un fileur se matérialise, par exemple, en 100 livres de fil de lin. Supposons que 100 aunes de toile, produit du tisserand, représentent le même quantum de temps de travail. Dans la mesure où ces deux produits représentent un quantum égal de temps de travail général et sont par suite des équivalents de *toute* valeur d'usage contenant une égale quantité de temps de travail, ils sont des équivalents l'un de l'autre. C'est seulement du fait que le temps de travail du fileur et le temps de travail du tisserand se présentent comme temps de travail général et que, par suite, leurs produits se présentent comme des équivalents généraux qu'ici le travail du tisserand pour le fileur et celui du fileur pour le tisserand devient le travail de l'un pour le travail de l'autre, c'est-à-dire, pour l'un et pour l'autre, l'existence sociale de leurs travaux. Dans l'industrie patriarcale rurale, au contraire, où fileur et tisserand habitaient sous le même toit, où dans la famille les femmes filaient et les hommes tissaient, mettions pour les propres besoins de la famille, le fil et la toile étaient des produits *sociaux*, filer et tisser étaient des travaux *sociaux* sans dépasser le cadre de la famille. Mais leur caractère social ne résidait pas dans le fait que le fil s'échangeait en tant qu'équivalent général contre de la toile en tant qu'équivalent général, ou que tous deux s'échangeaient l'un contre l'autre en tant qu'expressions équivalentes quelconques du même temps de travail général. C'est plutôt le cadre familial, avec sa division du travail primitive, qui marquait le produit du travail de son empreinte sociale particulière. Ou bien encore, prenons les corvées et redevances en nature du moyen âge. Ce sont les travaux déterminés des individus sous leur forme de prestations en nature, c'est la particularité et non la généralité du travail, qui constituent ici le lien social. Ou bien enfin, prenons le travail collectif sous sa forme originelle, tel que nous le trouvons au seuil de l'histoire de tous les peuples civilisés<sup>1</sup>. Ici, le caractère social du travail ne

---

<sup>1</sup>

provient manifestement pas de ce que le travail de l'individu prend la forme abstraite de la généralité, ou de ce que son produit prend celle d'un équivalent général. C'est le régime communautaire, sur lequel repose la production, qui empêche le travail de l'individu d'être du travail privé et son produit d'être un produit privé, et qui fait au contraire du travail individuel directement la fonction d'un membre de l'organisme social. Le travail qui se manifeste dans la valeur d'échange est, par hypothèse, le travail de l'individu isolé. C'est en prenant la forme de son contraire immédiat, la forme de la généralité abstraite, qu'il devient travail social.

Le travail créateur de valeur d'échange se caractérise enfin par le fait que les relations sociales entre les personnes se présentent pour ainsi dire comme inversées, comme un rapport social entre les choses. Ce n'est que si l'on compare une valeur d'usage à une autre en sa qualité de valeur d'échange, que le travail des diverses personnes est comparé sous son aspect de travail égal et général. Si donc il est juste de dire que la valeur d'échange est un rapport entre les personnes<sup>1</sup>, il faut ajouter : un rapport qui se cache sous l'enveloppe des choses. De même que, malgré la différence de leurs propriétés physiques et chimiques, une livre de fer et une livre d'or représentent la *même* masse, de même les valeurs d'usage de deux marchandises, contenant le même temps de travail, représentent la *même valeur d'échange*. La valeur d'échange apparaît ainsi comme une forme naturelle des valeurs d'usage socialement déterminée, forme déterminée qui leur est dévolue en tant qu'objets et grâce à laquelle, dans le processus d'échange, elles se substituent l'une à l'autre dans des rapports quantitatifs déterminés et forment des équivalents, à la façon dont des corps chimiques simples se combinent dans certains rapports quantitatifs et forment des équivalents chimiques. Seule l'habitude de la vie quotidienne fait considérer comme banal et comme allant de soi le fait qu'un rapport social de production prenne la forme d'un objet, donnant au rapport entre les personnes dans leur travail l'aspect d'un rapport qui s'établit entre les choses et entre ces choses et les personnes. Cette mystification est encore toute simple dans la marchandise. Tout le monde soupçonne, plus ou moins vaguement, que le rapport entre les marchandises en tant que valeurs d'échange est bien plutôt un rapport entre les personnes et leur activité productive réciproque. Cette apparence de simplicité disparaît dans les rapports de production d'un niveau plus élevé. Toutes les illusions du système monétaire proviennent de ce que l'on ne voit pas que l'argent<sup>2</sup>, sous la forme d'un objet naturel aux propriétés déterminées, représente un rapport social de production. Chez les économistes modernes, qui ont un sourire sarcastique pour les illusions du système monétaire, se trahit la même illusion, dès qu'ils s'occupent de catégories économiques supérieures, par exemple du capital. Elle éclate dans l'aveu de leur naïf étonnement quand leur apparaît bien vite comme rapport social l'objet que, lourdement, ils s'imaginaient tenir en main à l'instant même, et qu'inversement; les nargue sous la forme d'objet ce qu'ils viennent tout juste de cataloguer dans la catégorie des rapports sociaux.

---

1

2

La valeur d'échange n'étant, en fait, rien d'autre que le rapport entre les travaux des individus, considérés comme du travail égal et général, rien d'autre que l'expression objective d'une forme de travail spécifiquement sociale, c'est une tautologie de dire que le travail est la source *unique* de la valeur d'échange et, par suite, de la richesse, pour autant que celle-ci consiste en valeurs d'échange. C'est la même tautologie de dire qu'en soi la matière à l'état naturel ne renferme pas de valeur d'échange<sup>1</sup>, puisqu'elle ne renferme pas de travail, et que la valeur d'échange en soi ne renferme pas de matière à l'état naturel. Mais quand William Petty appelle « le travail le père, et la terre, la mère de la richesse » ; quand l'évêque Berkeley demande « si les quatre éléments et le travail humain qui s'y vient mêler ne sont pas la vraie source de la richesse »<sup>2</sup> ; ou encore, quand l'Américain Th. Cooper explique sous une forme populaire :

Ôtez à une miche de pain le travail qu'elle a coûté, le travail du boulanger, du meunier, du fermier, etc., qu'est-ce qu'il reste ? Quelques graines d'herbe folle impropre à tout usage humain<sup>3</sup>,

dans toutes ces manières de voir il s'agit non du travail abstrait, source de la valeur d'échange, mais du travail concret, en tant qu'il est une source de richesse matérielle, bref, du travail produisant des valeurs d'usage. En posant la valeur d'usage de la marchandise, on suppose l'utilité particulière, le caractère déterminé et systématique du travail qu'elle a absorbé ; mais, du point de vue de la marchandise, ces considérations épuisent toute référence à ce travail en tant que travail utile. Ce qui nous intéresse dans le pain en tant que valeur d'usage, ce sont ses propriétés alimentaires, et nullement les travaux du fermier, du meunier, du boulanger, etc. Si quelque invention supprimait les dix-neuf vingtièmes de ces travaux, la miche de pain rendrait les mêmes services qu'avant. Si elle tombait du ciel toute cuite, elle n'en perdrat pas pour autant un atome de sa valeur d'usage. Tandis que le travail créateur de valeur d'échange se réalise dans l'égalité des marchandises en tant qu'équivalents généraux, le travail en tant qu'activité productive systématique se réalise, lui, dans l'infinie diversité des valeurs d'usage qu'il crée. Tandis que le travail créateur de valeur d'échange est un travail *général abstrait et égal*, le travail créateur de valeur d'usage est, lui, un travail concret et particulier qui, suivant la forme et la matière, se divise en une variété infinie de genres de travaux.

Du travail créateur de valeurs d'usage, il est inexact de dire qu'il est *l'unique* source de la richesse qu'il produit, c'est-à-dire de la richesse matérielle. Il est l'activité qui adapte la matière à telle ou telle fin, il presuppose donc nécessairement la matière. Le rapport entre travail et matière naturelle est très variable selon les différentes valeurs d'usage, mais la valeur d'usage recèle toujours un substrat naturel. Activité systématique en vue de s'approprier les produits de la nature sous une forme ou une autre, le travail est la

---

<sup>1</sup>

<sup>2</sup>

<sup>3</sup>

condition naturelle de l'existence humaine, la condition - indépendante de toute forme sociale - de l'échange de substances entre l'homme et la nature. Le travail créateur de valeur d'échange, au contraire, est une forme de travail spécifiquement sociale. Dans sa détermination matérielle d'activité productive particulière, le travail de tailleur, par exemple, produit l'habit, mais non la valeur d'échange de l'habit. Ce n'est pas en sa qualité de travail de tailleur, mais en tant que travail général abstrait, qu'il produit cette valeur, et ce dernier fait partie d'un ensemble social à l'édification duquel l'aiguille du tailleur n'a contribué en rien. C'est ainsi que dans l'industrie domestique antique les femmes produisaient l'habit, sans produire la valeur d'échange de l'habit. Le travail, source de richesse matérielle, n'était pas moins connu du législateur Moïse que du fonctionnaire des douanes Adam Smith <sup>1</sup>.

Considérons maintenant quelques déterminations plus précises qui résultent de la réduction de la valeur d'échange au temps de travail.

En tant que valeur d'usage, la marchandise exerce une action causale. Le froment, par exemple, agit comme aliment. Une machine supplée au travail dans des proportions déterminées. Cette action de la marchandise, action qui seule en fait une valeur d'usage, un objet de consommation, on peut l'appeler son service, le service qu'elle rend comme valeur d'usage. Mais, en tant que valeur d'échange, la marchandise n'est jamais considérée que comme résultat. Il ne s'agit pas du service qu'elle rend, mais du service <sup>2</sup> qui lui a été rendu à elle-même en la produisant. Ainsi la valeur d'échange d'une machine, par exemple, est-elle déterminée non par la quantité de temps de travail qu'elle remplace, mais par la quantité de temps de travail qui a été mise en oeuvre pour la construire et qui est par conséquent requis pour produire une nouvelle machine de la même espèce.

Si donc la quantité de travail requise pour la production de marchandises restait constante, leur valeur d'échange serait invariable. Mais facilité et difficulté de la production varient continuellement. Quand la force productive du travail augmente, on produit la même valeur d'usage dans un temps plus court. Si la force productive du travail diminue, la production de la même valeur d'usage exigera plus de temps. La grandeur du temps de travail contenu dans une marchandise, c'est-à-dire sa valeur d'échange, est donc une valeur variable : elle augmente ou diminue en raison inverse de l'augmentation ou de la diminution de la force productive du travail. La force productive du travail, que l'industrie manufacturière utilise dans une proportion déterminée à l'avance, est conditionnée aussi dans l'agriculture et l'industrie extractive par des circonstances naturelles incontrôlables. Le *même* travail permettra une extraction plus ou moins grande des différents métaux selon la rareté ou l'abondance relative de ces métaux dans l'écorce terrestre. Le *même* travail pourra, si la saison est propice, se matérialiser sous la forme de deux boisseaux de froment, et d'un seul boisseau peut-être, si elle est défavorable. Sous forme de circonstances naturelles, la pénurie ou l'abondance semblent ici déterminer la

---

<sup>1</sup>

<sup>2</sup>

valeur d'échange des marchandises, parce qu'elles déterminent la force productive, liée à des circonstances naturelles, d'un travail concret particulier.

Des valeurs d'usage différentes renferment, sous des volumes inégaux, le même temps de travail ou la même valeur d'échange. Plus est petit, par rapport aux autres valeurs d'usage, le volume de la valeur d'usage sous lequel une marchandise renferme un quantum déterminé de temps de travail, plus est grande sa *valeur d'échange spécifique*. Si l'on constate qu'à des époques différentes de la civilisation, très éloignées les unes des autres, certaines valeurs d'usage forment entre elles une série de valeurs d'échange spécifiques, entre lesquelles subsiste, sinon exactement le même rapport numérique, du moins un même rapport général de hiérarchisation comme, par exemple, l'or, l'argent, le cuivre, le fer, ou le froment, le seigle, l'orge, l'avoine, cela prouve seulement que les progrès dans le développement des forces productives sociales influent d'une manière uniforme ou sensiblement uniforme sur le temps de travail qu'exige la production de ces différentes marchandises.

La valeur d'échange d'une marchandise n'apparaît pas dans sa valeur d'usage propre. Toutefois, la valeur d'usage d'une marchandise étant la matérialisation du temps de travail social général, il existe certaines relations entre la valeur d'usage de cette marchandise et les valeurs d'usage d'autres marchandises. La valeur d'échange de l'une se manifeste ainsi dans les valeurs d'usage des autres. L'équivalence, c'est, en fait, la valeur d'échange d'une marchandise exprimée dans la valeur d'usage d'une autre. Quand on dit, par exemple, qu'une aune de toile-vaut deux livres de café, la valeur d'échange de la toile est exprimée dans la valeur d'usage du café, dans une quantité déterminée de cette valeur d'usage. La proportion une fois donnée, on peut exprimer en café la valeur de toute quantité de toile. Il est évident que la valeur d'échange d'une marchandise, de la toile par exemple, ne trouve pas son expression exhaustive dans la proportion où une autre marchandise particulière, le café par exemple, constitue son équivalent. La quantité de temps de travail général que représente l'aune de toile se trouve réalisée simultanément dans l'infinie variété des volumes des valeurs d'usage de toutes les autres marchandises. Dans la proportion où la valeur d'usage de toute autre marchandise représente un temps de travail de même grandeur, elle constitue un équivalent de l'aune de toile. La valeur d'échange de cette marchandise prise isolément ne trouve donc son expression exhaustive que dans l'infinité des équations où elle a pour terme équivalent les valeurs d'usage de toutes les autres marchandises. Ce n'est que dans la somme de ces équations, ou dans la totalité des différents rapports indiquant dans quelle proportion telle marchandise peut s'échanger contre toute autre, qu'elle trouve son expression exhaustive d'équivalent général. Par exemple, à la série d'équations

- 1 aune de toile = 1/2 livre de thé;
- 1 aune de toile = 2 livres de café ;
- 1 aune de toile = 8 livres de pain;
- 1 aune de toile = 6 aunes de cotonnade;

on peut donner la forme:

1 aune de toile = 1/8 de livre de thé + 1/2 livre de café + 2 livres de pain + 1 aune 1/2 de cotonnade.

Si donc nous avions devant nous la somme totale des équations, dans lesquelles la valeur d'une aune de toile trouve son expression exhaustive, nous pourrions représenter sa valeur d'échange sous la forme d'une série. Cette série est en fait infinie, puisque le cercle des marchandises n'est jamais définitivement clos, mais s'élargit constamment. Or, si une marchandise trouve ainsi la mesure de sa valeur d'échange dans les valeurs d'usage de toutes les autres marchandises, inversement, les valeurs d'échange de toutes les autres marchandises se mesurent dans la valeur d'usage de cette marchandise particulière qui trouve en elles sa mesure<sup>1</sup>. Si la valeur d'échange d'une aune de toile s'exprime par 1/2 livre de thé, 2 livres de café, 6 aunes de cotonnade ou 8 livres de pain, etc., il s'ensuit que le café, le thé, le tissu de coton, le pain, etc., sont égaux entre eux dans la mesure où ils sont égaux à une troisième marchandise, la toile, et que la toile sert ainsi de commune mesure de leurs valeurs d'échange. Chaque marchandise, en tant que temps de travail général matérialisé, c'est-à-dire en tant que quantum déterminé de temps de travail général, trouve l'expression de la mesure de sa valeur d'échange, tour à tour dans des quantités déterminées des valeurs d'usage de toutes les autres marchandises, et les valeurs d'échange de toutes les autres marchandises se mesurent, inversement, dans la valeur d'usage de cette marchandise exclusive. Mais, en tant que valeur d'échange, chaque marchandise est à la fois la marchandise exclusive qui sert de commune mesure aux valeurs d'échange de toutes les autres marchandises et, d'autre part, elle n'est aussi que l'une des nombreuses marchandises dans la série totale desquelles chacune des autres marchandises représente directement sa valeur d'échange.

La *grandeur de valeur* d'une marchandise n'est pas affectée par le fait qu'il existe en dehors d'elle peu ou beaucoup de marchandises d'un autre genre. Mais le fait que la série des équations, dans lesquelles se réalise sa valeur d'échange, est plus ou moins étendue, dépend de la plus ou moins grande variété des autres marchandises. La série des équations, par exemple, qui représentent la valeur du café exprime la sphère de son échangeabilité, les limites dans lesquelles il joue le rôle de valeur d'échange. A la valeur d'échange d'une marchandise, en tant que matérialisation du temps de travail social général, correspond l'expression de son équivalence dans une variété infinie de valeurs d'usage.

Nous avons vu que la valeur d'échange d'une marchandise varie avec la quantité de temps de travail directement incorporé en elle-même. Sa valeur d'échange réalisée, c'est-à-dire exprimée dans les valeurs d'usage d'autres marchandises, doit nécessairement dépendre également des proportions, dans lesquelles varie le temps de travail employé à la production de toutes les autres marchandises. Si, par exemple, le temps de travail nécessaire à la production d'un boisseau de froment restait le même, alors que le temps de travail qu'exige la production de toutes les autres marchandises doublait, la valeur d'échange du boisseau de froment, exprimée dans ses équivalents, aurait baissé de moitié. Le résultat serait pratiquement le même, si le temps de travail, requis pour la production du boisseau de froment, avait diminué de moitié et si le temps de travail requis pour la production de toutes les autres marchandises était resté sans changement. La valeur des marchandises est déterminée par la proportion, dans laquelle elles peuvent être produites dans le même temps de travail. Pour voir quelles sont les variations possibles de cette

---

1

proportion, prenons deux marchandises A et B. *Premièrement*: supposons que le temps de travail exigé pour la production de B reste le même. Dans ce cas, la valeur d'échange de A exprimée en B diminue ou augmente proportionnellement à la diminution ou à l'augmentation du temps de travail requis pour la production de A. *Deuxièmement*: supposons que le temps de travail exigé pour la production de A reste le même. La valeur d'échange de A, exprimée en B, diminue ou augmente en raison inverse de la diminution ou de l'augmentation du temps de travail requis pour la production de B. *Troisièmement*: supposons que les temps de travail requis pour la production de A et de B diminuent ou augmentent dans la même proportion. L'expression de l'équivalence de A et de B reste alors sans changement. Si, par suite de quelque circonstance, la force productive de tous les travaux diminuait dans la même mesure, de telle sorte que toutes les marchandises exigent plus de temps de travail pour leur production, et que cette augmentation s'effectue dans la même proportion, la valeur de *toutes* les marchandises aurait augmenté, l'expression concrète de leur valeur d'échange serait restée la même, et la richesse réelle de la société aurait diminué, puisqu'il lui aurait fallu plus de temps de travail pour créer la même masse de valeurs d'usage. *Quatrièmement*: les temps de travail exigés pour la production de A et de B peuvent augmenter ou diminuer pour l'une et pour l'autre, de manière inégale ; ou encore, le temps de travail exigé pour A augmente alors que celui qui est exigé pour B diminue, ou inversement. Tous ces cas peuvent se ramener simplement à celui-ci : le temps de travail requis pour la production d'une marchandise reste le même alors que celui qu'exige la production de l'autre augmente ou diminue.

La valeur d'échange de chaque marchandise s'exprime dans la valeur d'usage de toute autre marchandise, soit en grandeurs entières, soit en fractions de cette valeur d'usage. En tant que valeur d'échange, toute marchandise est aussi divisible que le temps de travail lui-même qui est matérialisé en elle. L'équivalence des marchandises est indépendante de la divisibilité physique de leurs valeurs d'usage; de même, la somme des valeurs d'échange des marchandises est indifférente au changement de forme concret, que peuvent subir les valeurs d'usage de ces marchandises en se fondant en *une seule* marchandise nouvelle.

Jusqu'ici, nous avons considéré la marchandise à un double point de vue, celui de la valeur d'usage et celui de la valeur d'échange, et, dans les deux cas, de manière unilatérale. En tant que marchandise, cependant, elle est, de façon immédiate, *unité* de la valeur d'usage et de la valeur d'échange ; en même temps, elle n'est marchandise que par rapport aux autres marchandises. Le rapport *réel* des marchandises les unes aux autres est leur *procès d'échange*. C'est un procès social dans lequel entrent les individus, indépendants les uns des autres, mais ils n'y entrent qu'en tant que possesseurs de marchandises ; leur existence réciproque les uns pour les autres, c'est l'existence de leurs marchandises, et ils n'apparaissent ainsi, en fait, que comme des supports consciens du procès d'échange.

La marchandise *est* valeur d'usage, froment, toile, diamant, machine, etc., mais en même temps, en tant que marchandise, elle *n'est pas* valeur d'usage. Si elle était valeur d'usage pour son possesseur, c'est-à-dire un moyen immédiat de satisfaire ses propres besoins, elle ne serait pas marchandise. Pour lui, elle est bien plutôt *non-valeur d'usage*, elle est simplement le support matériel de la valeur d'échange ou simple *moyen d'échange* ; en tant que support actif de la valeur d'échange, la valeur d'usage devient moyen d'échange. Pour son possesseur, elle n'est plus valeur d'usage qu'en tant que valeur

d'échange<sup>1</sup>. Il faut donc d'abord que la marchandise *devienne* valeur d'usage, en premier lieu pour d'autres. N'étant pas valeur d'usage pour son propre possesseur, elle est valeur d'usage pour le possesseur d'une autre marchandise. Sinon le travail de son possesseur a été un travail inutile et le résultat de ce travail n'est donc pas une marchandise. D'autre part, il lui faut devenir valeur d'usage *pour lui-même*, car c'est en dehors d'elle, dans les valeurs d'usage de marchandises d'autrui, que résident ses propres moyens de subsistance. Pour *devenir* valeur d'usage, la marchandise doit affronter le besoin particulier, pour lequel elle est objet de satisfaction. Les valeurs d'usage des marchandises *deviennent* donc valeurs d'usage en permutant de façon universelle, en passant des mains où elles sont moyens d'échange dans celles où elles sont objet d'usage.

C'est seulement en vertu de cette aliénation universelle des marchandises que le travail qu'elles recèlent devient du travail utile. Dans ce *procès*, où elles se rapportent les unes aux autres en tant que valeurs d'usage, les marchandises n'acquièrent pas de forme économique déterminée nouvelle. Il y a, au contraire, disparition de la forme déterminée qui les caractérisait comme marchandises. Le pain, par exemple, en passant des mains du boulanger dans celles du consommateur, ne change pas de mode d'existence en tant que pain. Inversement, c'est seulement le consommateur qui se réfère au pain en tant que valeur d'usage, en tant que tel aliment déterminé, alors que, dans la main du boulanger, le pain était le support d'un rapport économique, un objet sensible et supra-sensible. Le seul changement de forme, que subissent les marchandises en devenant valeurs d'usage, est donc la suppression du mode d'existence forme], où elles étaient non-valeurs d'usage pour leur possesseur, et valeurs d'usage pour leur non-possesseur. Pour devenir valeurs d'usage, les marchandises doivent être universellement aliénées, entrer dans le procès d'échange, mais leur existence pour l'échange est leur existence comme valeurs d'échange. Pour se réaliser comme valeurs d'usage, il faut donc qu'elles se réalisent comme valeurs d'échange.

Si, du point de vue de la valeur d'usage, la marchandise prise isolément apparaissait à l'origine comme un objet indépendant, en revanche, comme valeur d'échange, elle était dès l'abord considérée par rapport à toutes les autres marchandises. Toutefois, cette relation n'était qu'un rapport théorique, existant dans la pensée. C'est seulement dans le procès d'échange qu'il se manifeste. D'autre part, la marchandise *est* bien valeur d'échange, pour autant qu'elle renferme un quantum déterminé de temps de travail mis en oeuvre pour la produire et qu'elle est ainsi du *temps de travail matérialisé*. Mais, telle qu'elle est de façon immédiate, elle est seulement du temps de travail individuel matérialisé, ayant un contenu particulier, et non du temps de travail *général*. Elle n'est donc pas immédiatement valeur d'échange, mais doit tout d'abord le *devenir*. En premier, elle ne peut être matérialisation du temps de travail général qu'autant qu'elle représente du temps de travail appliqué à un but utile déterminé, donc contenu dans une valeur d'usage. C'était seulement à cette condition matérielle que le temps de travail contenu dans les marchandises était supposé travail général, social. Si donc la marchandise ne peut devenir valeur d'usage qu'en se réalisant comme valeur d'échange, elle ne peut, d'autre part, se réaliser comme valeur d'échange qu'en s'affirmant valeur d'usage dans son aliénation. Une marchandise ne peut être aliénée comme valeur d'usage qu'au profit de celui pour qui elle est valeur d'usage, c'est-à-dire objet de besoin particulier. D'autre part, elle n'est aliénée

---

1

qu'en échange d'une autre marchandise, ou encore, en nous plaçant au point de vue du possesseur de l'autre marchandise, celui-ci ne peut également aliéner, c'est-à-dire réaliser, sa marchandise qu'en la mettant en contact avec le besoin particulier dont elle est l'objet. Dans leur aliénation universelle, en tant que *valeurs d'usage*, les marchandises sont rapportées les unes aux autres d'après leur différence matérielle d'objets particuliers, satisfaisant par leurs propriétés spécifiques des besoins particuliers. Mais, en tant que simples valeurs d'usage, elles sont choses indifférentes les unes aux autres, et, bien plutôt, sans rapport entre elles. En tant que valeurs d'usage, elles ne peuvent être échangées qu'en se rapportant à des besoins particuliers. Mais elles ne sont échangeables qu'en tant qu'équivalents, et elles ne sont des équivalents que comme quantités égales de temps de travail matérialisé, ce qui efface toute considération de leurs qualités naturelles de valeurs d'usage et, par suite, du rapport des marchandises aux besoins particuliers. Comme valeur d'échange, au contraire, une marchandise se manifeste en remplaçant comme équivalent n'importe quel quantum déterminé de toute autre marchandise, la première marchandise, étant indifféremment valeur d'usage ou non pour le possesseur de l'autre marchandise. Mais, pour le possesseur de l'autre marchandise, elle ne devient marchandise que dans la mesure où elle est pour lui valeur d'usage et, pour son propre possesseur, elle ne devient valeur d'échange que dans la mesure où elle est marchandise pour l'autre. Le rapport entre les marchandises doit donc être à la fois un rapport où elles apparaissent en tant que grandeurs essentiellement semblables, ne différant que quantitativement ; il doit s'exprimer par une mise en équation où elles apparaissent comme matérialisation du temps de travail général, et il doit en même temps être leur rapport en tant qu'objets qualitativement différents, que valeurs d'usage particulières répondant à des besoins particuliers, bref un rapport qui distingue les marchandises en tant que valeurs d'usage réelles. Or cette mise en équation et cette différenciation s'excluent réciproquement. Ainsi s'établit non seulement un cercle vicieux, la solution de l'un des problèmes supposant l'autre résolu, mais un ensemble d'exigences contradictoires, la réalisation de l'une des conditions étant directement liée à la réalisation de son contraire.

Le procès d'échange des marchandises doit être à la fois le développement et la solution de ces contradictions, qui ne sauraient toutefois s'y manifester sous une forme aussi simple. Nous avons vu seulement que les marchandises elles-mêmes sont rapportées les unes aux autres en tant que valeurs d'usage, c'est-à-dire que les marchandises apparaissent comme valeurs d'usage à l'intérieur du procès d'échange. La valeur d'échange, au contraire, telle que nous l'avons considérée jusqu'ici, n'existe que sous la forme abstraite que nous lui avons donnée ou, si l'on veut, sous la forme abstraite que lui donne le possesseur de marchandises individuel, qui a la marchandise, en tant que valeur d'usage, dans son grenier, et l'a, en tant que valeur d'échange, sur la conscience. Or, à l'intérieur du procès d'échange, les marchandises elles-mêmes doivent exister les unes pour les autres, non seulement comme valeurs d'usage, mais comme valeurs d'échange, et ce mode d'existence qui est le leur doit apparaître comme le propre rapport des marchandises entre elles. La difficulté, qui nous a tout d'abord arrêtés, était que, pour se manifester comme valeur d'échange, comme travail matérialisé, la marchandise doit être préalablement aliénée comme valeur d'usage, trouver acquéreur, alors qu'en inversement son aliénation comme valeur d'usage suppose son existence comme valeur d'échange. Mais supposons cette difficulté résolue. Supposons que la marchandise ait dépouillé sa valeur d'usage particulière et que, par l'aliénation de celle-ci, elle ait rempli la condition matérielle d'être du travail socialement utile au lieu d'être du travail particulier de l'individu pour lui-même. Il faut alors que, dans le procès d'échange, la marchandise, en

tant que valeur d'échange, devienne pour les autres marchandises équivalent général, travail général matérialisé, et qu'elle acquière ainsi non plus il efficacité limitée d'une valeur d'usage particulière, mais la faculté d'être représentée immédiatement dans toutes les valeurs d'usage considérées comme ses équivalents. Or chaque marchandise est la marchandise qui doit, par l'aliénation de sa valeur d'usage particulière, apparaître comme la matérialisation directe du temps de travail général. Mais, d'autre part, dans le procès d'échange, seules s'affrontent des marchandises particulières, c'est-à-dire des travaux d'individus isolés que matérialisent des valeurs d'usage particulières. Le temps de travail général lui-même est une abstraction qui, comme telle, n'existe pas pour les marchandises.

Considérons l'ensemble des équations dans lesquelles la valeur d'échange d'une marchandise trouve son expression concrète, par exemple :

$$\begin{aligned} 1 \text{ aune de toile} &= 2 \text{ livres de café} \\ &= 1/2 \text{ livre de thé} \\ 1 \text{ aune de toile} & \\ 1 \text{ aune de toile} &= 8 \text{ livres de pain, etc.} \end{aligned}$$

Sans doute, ces équations indiquent-elles seulement qu'un temps de travail général, social, de même grandeur, se matérialise dans une aune de toile, 2 livres de café, 1/2 livre de thé, etc. Mais, en fait, les travaux individuels qui se manifestent dans ces valeurs d'usage particulières ne deviennent du travail général et, sous cette forme, du travail social <sup>1</sup> qu'en s'échangeant réellement entre eux proportionnellement à la durée du temps de travail que contiennent ces valeurs d'usage <sup>2</sup>. Le temps de travail social n'existe pour ainsi dire qu'à l'état latent dans ces marchandises et il ne se révèle que dans leur procès d'échange. Le point de départ n'est pas le travail des individus sous forme de travail collectif, mais au contraire les travaux particuliers de personnes privées, travaux qui dans le procès d'échange seulement se révèlent travail social général en perdant leur caractère primitif. Le travail social général n'est donc pas une condition prête d'avance sous cette forme, mais un résultat auquel on aboutit. D'où cette nouvelle difficulté que, d'une part, les marchandises doivent entrer dans le procès d'échange comme temps de travail général matérialisé et que, d'autre part, la matérialisation du temps de travail des individus comme temps de travail général n'est elle-même que le résultat du procès d'échange.

Chaque marchandise doit, par l'aliénation de sa valeur d'usage, donc de son mode d'existence primitif, acquérir son mode d'existence adéquat de valeur d'échange. La marchandise doit donc avoir dans le procès d'échange un mode d'existence double. D'autre part, son second mode d'existence comme valeur d'échange ne peut être qu'une autre marchandise, car dans le procès d'échange ne s'affrontent que des marchandises. Comment représenter directement une marchandise particulière comme temps de travail *général matérialisé*, ou encore, ce qui revient au même, comment donner directement au temps de travail individuel qui est matérialisé dans une marchandise particulière le caractère de la généralité ? L'expression concrète de la valeur d'échange d'une

---

<sup>1</sup>

<sup>2</sup>

marchandise, c'est-à-dire de chaque marchandise en tant qu'équivalent général, se représente par une somme illimitée d'équations telles que

1 aune de toile = 2 livres de café 1 aune de toile = 1/2 livre de thé 1 aune de toile = 8 livres de pain 1 aune de toile = 6 aunes de cotonnade; 1 aune de toile = etc.

Cette représentation de la valeur d'échange était théorique dans la mesure où la marchandise était seulement *pensée* comme un quantum déterminé de temps de travail général matérialisé. Pour que, de pure abstraction qu'il était, le mode d'existence d'une marchandise particulière en tant qu'équivalent général devienne le *résultat* social du procès d'échange, lui-même, il suffit de renverser les termes dans la série d'équations ci-dessus. Soit par exemple

$$\begin{aligned} 2 \text{ livres de café} &= 1 \text{ aune de toile}; \\ 1/2 \text{ livre de thé} &= 1 \text{ aune de toile} \\ 8 \text{ livres de pain} &= 1 \text{ aune de toile} \\ 6 \text{ aunes de cotonnade} &= 1 \text{ aune de toile}. \end{aligned}$$

Tandis que le café, le thé, le pain, la cotonnade, bref toutes les marchandises expriment en toile le temps de travail qu'elles contiennent elles-mêmes, inversement, la valeur d'échange de la toile se déploie dans toutes les autres marchandises, considérées comme ses équivalents, et le temps de travail matérialisé dans cette marchandise devient, de façon immédiate, le temps de travail général, qui se manifeste en quantités égales dans des volumes différents de toutes les autres marchandises. La toile devient ici *équivalent général* par *l'action universelle* exercée sur elle par toutes les autres marchandises. En tant que valeur d'échange, chaque marchandise devenait mesure des valeurs de toutes les autres marchandises. Ici, inversement, toutes les marchandises mesurant leur valeur d'échange dans une marchandise particulière, la marchandise exclue devient le mode d'existence adéquat de la valeur d'échange, son mode d'existence comme équivalent général. Par contre, la série illimitée d'équations, ou encore les équations en nombre illimité pair lesquelles était représentée la valeur d'échange de chaque marchandise, se réduisent à une seule équation de deux termes seulement. 2 livres de café = 1 aune de toile est maintenant l'expression exhaustive de la valeur d'échange du café puisque à ce moment la toile <sup>1</sup> apparaît directement comme il équivalent d'un quantum déterminé de toute autre marchandise. A l'intérieur du procès d'échange, les marchandises existent donc maintenant les unes pour les autres, ou encore elles apparaissent les unes aux autres en tant que valeurs d'échange sous forme de toile. On sait qu'en tant que valeurs d'échange toutes les marchandises se trouvent rapportées les unes aux autres comme simples quantités différentes de temps de travail général matérialisé; ce fait se présente maintenant ainsi : en tant que valeurs d'échange, toutes les marchandises représentent simplement des quantités différentes du *même* objet, la toile. De son côté, le temps de travail général se présente donc alors comme une chose particulière, comme une marchandise à côté et en dehors de toutes les autres marchandises. Mais en même temps l'équation dans laquelle la marchandise se présente pour la marchandise comme valeur d'échange, par exemple 2 livres de café = 1 aune de toile, est une équivalence qu'il reste encore à réaliser. C'est seulement par son aliénation en tant que valeur d'usage, aliénation qui exige qu'elle s'affirme, dans le procès d'échange, objet d'un besoin, que la marchan-

<sup>1</sup>

dise passe réellement de son mode d'existence de café à son mode d'existence de toile, qu'elle prend ainsi la forme de l'équivalent général et devient réellement valeur d'échange pour toutes les autres marchandises. Inversement, de ce que toutes les marchandises, par leur aliénation comme valeur d'usage, se métamorphosent en toile, il résulte que la toile devient la forme métamorphosée de toutes les autres marchandises, et c'est seulement en tant que résultat de cette métamorphose de toutes les autres marchandises en elle qu'elle devient, de façon immédiate, *matérialisation du temps de travail général*, c'est-à-dire produit de l'aliénation universelle, élimination des travaux individuels. Si, pour apparaître les unes aux autres comme valeurs d'échange, les marchandises acquièrent ainsi un double mode d'existence, la marchandise exclue, en tant qu'équivalent général, acquiert, elle, une double valeur d'usage. Outre sa valeur d'usage particulière comme marchandise particulière, elle acquiert une valeur d'usage générale.

Cette valeur d'usage, qui lui est propre, est elle-même une détermination formelle, c'est-à-dire qu'elle résulte du rôle spécifique que joue cette marchandise dans le procès d'échange, en raison de l'action universelle qu'exercent sur elle les autres marchandises. Objet d'un besoin particulier, la valeur d'usage de chaque marchandise a une valeur différente entre des mains différentes ; elle a, par exemple, une autre valeur entre les mains de celui qui l'aliène, qu'entre les mains de celui qui se l'approprie. La marchandise exclue comme équivalent général est maintenant l'objet d'un besoin général engendré par le processus d'échange lui-même et a pour tous la même valeur d'usage : elle est support de la valeur d'échange, moyen d'échange général. Ainsi se trouve résolue, dans cette marchandise, la contradiction que renferme la marchandise en soi : comme valeur d'usage particulière, la marchandise est à la fois équivalent général et, par suite, valeur d'usage générale. Tandis, donc, que maintenant toutes les autres marchandises trouvent tout d'abord la représentation de leur valeur d'échange dans une équation idéale, qu'il faut d'abord réaliser avec la valeur d'usage de la marchandise exclusive, dans cette marchandise exclusive la valeur d'usage, bien que réelle, apparaît dans le procès même comme un mode d'existence purement formel, qui ne se réalisera qu'en se transformant en valeurs d'usage réelles. A l'origine, la marchandise se présentait comme marchandise en général, comme temps de travail général matérialisé dans une valeur d'usage particulière. Dans le procès d'échange, toutes les marchandises se rapportent à la marchandise exclusive en tant que marchandise tout court, à *la marchandise*, mode d'existence du temps de travail général dans une valeur d'usage particulière. En tant que marchandises *particulières*, les marchandises se comportent donc de façon antithétique à l'égard d'une marchandise particulière considérée comme la marchandise *générale*<sup>1</sup>. Ainsi, le fait que les possesseurs de marchandises se réfèrent réciproquement à leurs travaux en tant que travail social général se présente ainsi : ils se réfèrent à leurs marchandises comme valeurs d'échange, le rapport réciproque des marchandises entre elles, entant que valeurs d'échange, apparaît dans le procès d'échange comme leur rapport général à une marchandise particulière, considérée comme l'expression adéquate de leur valeur d'échange, et à son tour ce rapport apparaît inversement comme le rapport spécifique de cette marchandise particulière à toutes les autres marchandises et par suite comme le caractère déterminé, pour ainsi dire social par sa nature, d'un objet. La marchandise particulière qui représente ainsi le mode d'existence adéquat de la valeur d'échange de toutes les marchandises, ou encore la valeur d'échange des marchandises sous la forme

---

<sup>1</sup>

d'une marchandise particulière, exclusive, c'est... *l'argent*. Il est une cristallisation de la valeur d'échange des marchandises que celles-ci produisent dans le procès d'échange lui-même. Donc, tandis qu'à l'intérieur du procès d'échange les marchandises accèdent les unes pour les autres à l'existence de *valeurs d'usage*, en dépouillant toute détermination formelle et en se rapportant les unes aux autres sous leur forme matérielle immédiate, il leur faut, pour apparaître les unes aux autres comme *valeurs d'échange*, acquérir une nouvelle détermination formelle, en venir à la création de l'argent. L'argent n'est pas un symbole, pas plus que l'existence d'une valeur d'usage comme marchandise n'est un symbole. Le fait qu'un rapport social de production se présente sous la forme d'un objet existant en dehors des individus et que les relations déterminées, dans lesquelles ceux-ci entrent dans le procès de production de leur vie sociale, se présentent comme des propriétés spécifiques d'un objet, c'est ce renversement, cette mystification non pas imaginaire, mais d'une prosaïque réalité, qui caractérise toutes les formes sociales du travail créateur de valeur d'échange. Dans l'argent, elle apparaît seulement de manière plus frappante que dans la marchandise.

Les propriétés physiques nécessaires de la marchandise particulière, dans laquelle va se cristalliser le mode d'existence monétaire de toutes les marchandises, sont, pour autant qu'elles résultent directement de la nature de la valeur d'échange, la divisibilité à volonté, l'homogénéité des parties et l'identité de tous les exemplaires de cette marchandise. En tant que matérialisation du temps de travail général, elle doit être une matière homogène et susceptible de représenter des différences purement quantitatives. L'autre propriété que doit nécessairement posséder cette marchandise est la suivante : sa valeur d'usage doit être durable, car elle ne doit pas cesser de subsister au cours du procès d'échange. Les métaux précieux possèdent ces propriétés à un degré remarquable. Comme la monnaie n'est pas le produit de la réflexion ou de la convention, mais se constitue instinctivement dans le procès d'échange, des marchandises très diverses, plus ou moins improches, ont tour à tour fait fonction de monnaie. A un certain stade du procès d'échange, la nécessité de distribuer polairement entre les marchandises les déterminations de valeur d'échange et de valeur d'usage, l'une jouant par exemple le rôle de moyen d'échange alors que l'autre est aliénée à titre de valeurs d'usage, a pour conséquence que partout la marchandise ou plusieurs marchandises, dont la valeur d'usage a le caractère le plus général, remplissent d'abord fortuitement le rôle de monnaie. Si ces marchandises ne sont pas objet d'un besoin immédiat, le fait d'être matériellement l'élément le plus important de la richesse leur assure un caractère plus général qu'aux autres valeurs d'usage.

Le troc direct, forme primitive du procès d'échange, représente plutôt la transformation des valeurs d'usage en marchandises son début, que celle des marchandises en argent. La valeur d'échange n'acquiert pas une forme indépendante, mais est encore directement liée à la valeur d'usage. Deux faits le montrent. La production elle-même, dans toute sa structure, est orientée vers la valeur d'usage, non vers la valeur d'échange, et c'est donc seulement parce qu'elles passent la mesure où elles sont requises pour la consommation que les valeurs d'usage cessent ici d'être valeur d'usage pour devenir moyen d'échange, marchandise. D'autre part, elles ne deviennent marchandises que dans les limites de leur valeur d'usage immédiate, quoique distribuées de façon polaire, les marchandises à échanger par leurs possesseurs devant être valeur d'usage pour tous deux, chacune cependant pour celui qui ne la possède pas. A l'origine, en effet, le procès d'échange des marchandises n'apparaît pas au sein même des communautés

primitives <sup>1</sup>, mais là où celles-ci s'arrêtent, à leurs frontières, aux rares points où elles entrent en contact avec d'autres communautés. C'est là que commence le troc et c'est de là qu'il ricoche à l'intérieur de la communauté sur laquelle il exerce une action dissolvante. Aussi les valeurs d'usage particulières qui, dans le troc entre communautés différentes, deviennent marchandises, telles l'esclave, le bétail, les métaux, constituent-elles le plus souvent la première monnaie à l'intérieur des communautés elles-mêmes. Nous avons vu que la valeur d'échange d'une marchandise se manifeste comme valeur d'échange à un degré d'autant plus haut que la série de ses équivalents est plus longue, ou encore que la sphère d'échange pour cette marchandise est *plus grande*. L'extension progressive du troc, l'accroissement des échanges et la multiplication des marchandises échangées développent donc la propriété valeur d'échange de la marchandise, poussent à la création de la monnaie et exercent ainsi une action dissolvante sur le troc direct. Les économistes font généralement dériver la monnaie des difficultés extérieures auxquelles se heurte le troc une fois qu'il s'est étendu, mais ils oublient alors que ces difficultés ont leur origine dans le développement de la valeur d'échange et, par suite, du travail social en tant que travail général. Par exemple, comme valeurs d'usage, les marchandises ne sont pas divisibles à volonté, ce qu'elles doivent être en tant que valeurs d'échange. Ou bien la marchandise de A peut être valeur d'usage pour B, alors que la marchandise de B n'est pas valeur d'usage pour A. Ou bien encore les possesseurs de marchandises peuvent avoir besoin dans des proportions de valeur inégale des marchandises qu'ils ont à échanger et qui ne sont pas divisibles. En d'autres termes, tout en prétextant qu'ils considèrent le troc simple, les économistes se représentent vivement certains aspects de la contradiction que recèle le mode d'existence de la marchandise comme unité immédiate de la valeur d'usage et de la valeur d'échange. D'autre part, ils s'en tiennent ensuite fermement et avec logique au troc considéré comme forme adéquate du procès d'échange des marchandises et qui présenterait seulement certaines difficultés techniques pour la solution desquelles aurait été astucieusement imaginé l'expédient de la monnaie. Aussi, partant de ce point de vue des plus plats, un ingénieur économiste anglais pouvait-il prétendre avec raison que l'argent était un instrument purement matériel, tel un bateau ou une machine à vapeur, mais non la représentation d'un rapport social de production, et que, par suite, il n'était pas une catégorie économique. Ce ne serait donc qu'abusivement que l'on traiterait de la monnaie en économie politique, laquelle n'a effectivement rien de commun avec la technologie <sup>2</sup>.

Le monde des marchandises presuppose une division du travail développée, ou plutôt elle se manifeste de façon immédiate dans la diversité des valeurs d'usage qui s'affrontent comme marchandises particulières et qui recèlent une égale diversité de genres de travaux. La *division du travail*, en tant que totalité de tous les genres d'occupation productifs particuliers, est l'aspect d'ensemble du travail social envisagé sous l'angle

---

<sup>1</sup>

<sup>2</sup>

matériel, considéré comme travail créateur de valeurs d'usage. Mais, comme telle, elle n'existe du point de vue des marchandises et à l'intérieur du procès d'échange que dans son résultat, dans le caractère de particularité qu'elle donne aux marchandises elles-mêmes.

L'échange des marchandises est le procès dans lequel l'échange de substances social, c'est-à-dire l'échange des produits particuliers des individus privés, est en même temps création de rapports sociaux de production déterminés dans lesquels entrent les individus au cours de cet échange de substances. Les rapports en voie de constitution des marchandises entre elles se cristallisent sous la forme de déterminations distinctes que possède l'équivalent général, et le procès d'échange est ainsi en même temps le procès de formation de la monnaie. L'ensemble de ce procès, qui se manifeste comme le déroulement de procès différents, est la circulation.

## A. - CONSIDÉRATIONS HISTORIQUES SUR L'ANALYSE DE LA MARCHANDISE

1. ↪

La réduction analytique de la marchandise en travail sous la double forme de la réduction de la valeur d'usage en travail concret, ou activité productive pour une fin déterminée, et de la réduction de la valeur d'échange en temps de travail, ou travail social égal, est le résultat critique des recherches poursuivies pendant plus d'un siècle et demi par l'économie politique classique, qui commence en Angleterre avec William Petty, en France avec Boisguillebert<sup>1</sup>, et finit en Angleterre avec Ricardo et en France avec Sismondi.

Petty résout la valeur d'usage en travail sans se faire d'illusion sur le fait que la nature conditionne sa force créatrice. Il conçoit immédiatement le travail réel sous son aspect social général, comme *division du travail*<sup>2</sup>. Cette conception de la source de la richesse

---

1

2

matérielle ne reste pas chez lui plus ou moins stérile, comme par exemple chez son compatriote Hobbes; elle le conduit à *l'Arithmétique politique*, cette première forme sous laquelle l'économie politique s'individualise comme science indépendante. Toutefois, il prend la valeur d'échange comme elle *apparaît* dans le procès d'échange des marchandises, en tant que monnaie, et la monnaie elle-même en tant que marchandise existante, comme or et argent. Prisonnier des conceptions du système monétaire, il déclare que le genre particulier de travail concret, par lequel s'acquièrent l'or et l'argent, est un travail créateur de valeur d'échange. Il pense, en effet, que le travail bourgeois n'a pas à produire de valeur d'usage Immédiate, mais de la marchandise, une valeur d'usage capable, par son aliénation dans le procès d'échange, de se manifester sous forme d'or et d'argent, c'est-à-dire de monnaie, c'est-à-dire de valeur d'échange, c'est-à-dire de travail général matérialisé. Son exemple montre cependant de façon frappante que reconnaître le travail comme source de la richesse matérielle n'exclut nullement la méconnaissance de la forme sociale déterminée sous laquelle le travail constitue la source de la valeur d'échange.

*Boisguillebert*, de son côté, sinon consciemment, du moins en fait, résout la valeur d'échange de la marchandise en temps de travail lorsqu'il détermine la « juste valeur » par l'exacte proportion, dans laquelle le temps de travail des individus est réparti entre les branches particulières de l'industrie, et qu'il représente la libre concurrence comme le procès social qui établit cette exacte proportion. Mais en même temps, et au contraire de Petty, il s'attaque fanatiquement à l'argent, dont l'intervention troublerait selon lui l'équilibre naturel ou l'harmonie de l'échange des marchandises et qui, fantastique Moloch, exigerait en sacrifice toute la richesse naturelle. Or si, d'un côté, cette polémique contre l'argent est liée à des circonstances historiques déterminées, Boisguillebert guerroyant<sup>1</sup> contre la passion de l'or, aveugle et destructrice qui régnait à la cour d'un

---

1

Louis XIV, chez ses fermiers généraux et dans sa noblesse, alors que Petty, lui, célèbre dans la passion de l'or le ressort puissant qui pousse un peuple au développement industriel et à la conquête du marché mondial, on voit néanmoins en même temps surgir ici l'antagonisme de principe plus profond qui réapparaît comme un contraste permanent entre les économies politiques typiquement anglaise et typiquement française<sup>1</sup>. Boisguillebert, en effet, n'a en vue<sup>2</sup> que le contenu matériel de la richesse, la valeur d'usage, la jouissance<sup>3</sup>, et il considère la forme bourgeoise du travail, la production des valeurs d'usage en tant que marchandises et le procès d'échange des marchandises comme la forme sociale naturelle sous laquelle le travail individuel atteint ce but. Aussi, quand il se trouve en face du caractère spécifique de la richesse bourgeoise, comme dans le cas de l'argent, croit-il à l'ingérence de facteurs étrangers usurpateurs et s'emporte-t-il contre le travail bourgeois sous l'une de ses formes tout en l'exaltant, en utopiste, sous l'autre<sup>4</sup>. Boisguillebert nous donne la preuve que l'on peut tenir le temps de travail pour mesure de la grandeur de valeur des marchandises, tout en confondant le travail matérialisé dans la valeur d'échange des marchandises et mesuré par le temps avec l'activité naturelle immédiate des individus.

La première analyse qui, consciemment et avec une clarté qui frise presque la banalité, réduise la valeur d'échange en temps de travail, se trouve chez un homme du nouveau monde, où les rapports de production bourgeois, importés en même temps que leurs agents, grandissaient rapidement sur un sol qui compensait par une surabondance d'humus son manque de tradition historique. Cet homme est *Benjamin Franklin* qui, dans son ouvrage de jeunesse, écrit en 1719 et envoyé à l'impression en 1721, formula la loi fondamentale de l'économie politique moderne<sup>5</sup>. Il affirme la nécessité de rechercher une autre mesure des valeurs que les métaux précieux. Cette mesure est, selon lui, le travail.

Par le travail, on peut tout aussi bien mesurer la valeur de l'argent que celle de toutes les autres choses. Supposez, par exemple, qu'un homme soit occupé à produire du blé tandis qu'un autre extrait et raffine de l'argent. Au bout de l'année ou de toute autre période de temps déterminée, le produit total en blé et celui en argent constituent les prix naturels l'un de l'autre et, si l'un représente 20 boisseaux et l'autre 20 onces, le travail employé pour produire un boisseau de blé vaut alors une

<sup>1</sup>

<sup>2</sup>

<sup>3</sup>

<sup>4</sup>

<sup>5</sup>

once d'argent. Mais si, grâce à la découverte de mines plus proches, plus facilement accessibles, d'un rendement supérieur, un homme arrive à produire désormais 40 onces d'argent aussi aisément que 20 auparavant, et si le même travail reste nécessaire pour produire 20 boisseaux de blé, alors 2 onces d'argent n'auront pas plus de valeur que le même travail employé pour produire un boisseau de blé et le boisseau, qui avait auparavant la valeur d'une once, en vaudra désormais deux, *caeteris paribus* [toutes choses égales d'ailleurs]. La richesse d'un pays doit donc être évaluée par la quantité de travail que ses habitants sont capables d'acheter<sup>1</sup>.

Du point de vue de l'économie politique, le temps de travail se présente tout d'abord chez Franklin sous l'aspect limité de mesure des valeurs. La transformation des produits réels en valeurs d'échange va de soi et il ne s'agit donc que de trouver un étalon pour leur grandeur de valeur.

*Comme le commerce, dit-il, n'est en général autre chose qu'un échange de travail contre travail, c'est par le travail qu'on estimera le plus exactement la valeur de toutes choses<sup>2</sup>.*

Si l'on remplace ici le mot travail par travail réel, on s'aperçoit immédiatement qu'il y a confusion entre le travail sous une forme et le travail sous son autre forme. Le commerce, par exemple, consistant en un échange de travail de cordonnier, de travail de mineur, de travail de fileur, de travail de peintre, etc., est-ce en travail de peintre que s'évaluera le plus exactement la valeur de bottes ? Franklin pensait au contraire que la valeur de bottes, de produits miniers, de filés, de tableaux, etc., est déterminée par le travail abstrait, qui ne possède pas de qualité particulière et n'est donc mesurable que par la seule quantité<sup>3</sup>. Mais, comme il ne pousse pas son développement jusqu'à faire du travail contenu dans la valeur d'échange le travail général abstrait, le travail social issu de l'aliénation universelle des travaux individuels, il lui est nécessairement impossible de reconnaître dans l'argent la forme d'existence immédiate de ce travail aliéné. Pour lui, il n'y a donc pas de connexion interne entre l'argent et le travail créateur de valeur d'échange, et l'argent est au contraire un instrument introduit du dehors dans l'échange pour la commodité technique<sup>4</sup>. L'analyse de la valeur d'échange de Franklin demeura sans influence immédiate sur la marche générale de la science parce qu'il se contente de traiter des points particuliers de l'économie politique à l'occasion de problèmes pratiques déterminés.

L'opposition entre travail utile réel et travail créateur de valeur d'échange a occupé l'attention de l'Europe au cours du XVIII<sup>e</sup> siècle sous la forme du problème suivant : quel genre particulier de travail réel est la source de la richesse bourgeoise ? Cela sous-entendait donc que n'importe quel travail qui se réalise dans des valeurs d'usage, ou qui procure des produits, ne crée pas immédiatement pour autant de la richesse. Pour les

---

<sup>1</sup>

<sup>2</sup>

<sup>3</sup>

<sup>4</sup>

physiocrates toutefois, comme pour leurs adversaires, la question brûlante n'est pas de savoir quel travail crée la *valeur*, mais lequel crée la *plus-value*. Ils traitent ainsi le problème sous une forme complexe avant de l'avoir résolu sous sa forme élémentaire, ainsi qu'il arrive dans toutes les sciences, dont la marche historique ne conduit qu'après mille détours et traverses aux véritables points de départ. A la différence d'autres architectes, les savants ne dessinent pas seulement des châteaux en l'air, ils construisent un certain nombre d'étages habitables avant de poser la première pierre de l'édifice. Sans nous arrêter ici plus longtemps aux physiocrates et passant sous silence toute une série d'économistes italiens dont les intuitions plus ou moins pertinentes ont effleuré l'analyse exacte de la marchandise<sup>1</sup>, venons-en tout de suite à l'Anglais qui, le premier, ait traité dans son ensemble du système de l'économie bourgeoise, à *sir James Stewart*<sup>2</sup>. Comme les catégories abstraites de l'économie politique sont encore chez lui en voie de séparation de leur contenu matériel, elles ont un aspect fluide et peu fixé ; c'est le cas de la valeur d'échange. A un endroit, il détermine la *valeur réelle* par le temps de travail (*What a workman can perform in a day* [ce que peut accomplir un travailleur en une journée]), mais, à côté, figurent dans une entière confusion salaire et matière première<sup>3</sup>. A un autre endroit, on le voit de façon plus frappante encore aux prises avec le contenu matériel de la marchandise. Le matériau naturel contenu dans une marchandise, par exemple l'argent dans un tissu d'argent, il l'appelle la *valeur intrinsèque* [*intrinsic worth*] de la marchandise, tandis qu'il appelle le temps de travail qu'elle contient, sa *valeur d'usage* [*useful value*].

*La première, dit-il, est quelque chose de concret en soi..., la valeur d'usage au contraire doit être évaluée d'après le travail qu'il en a coûté pour la produire. Le travail employé à la transformation de la matière représente une portion du temps d'un homme, etc...<sup>4</sup>*

Ce qui distingue Steuart de ses prédécesseurs et de ses successeurs, c'est la différenciation rigoureuse qu'il établit entre le travail spécifiquement social, qui se manifeste dans la valeur d'échange, et le travail concret, qui a pour but la production de valeurs d'usage. « Le travail, dit-il, qui, par son aliénation [*alienation*], crée un équivalent général [*universal equivalent*], je l'appelle *industrie*. » Le travail en tant qu'industrie, il ne le distingue pas seulement du travail concret, mais aussi d'autres formes sociales du travail. C'est pour lui la forme bourgeoise du travail par opposition à ses formes antiques et médiévales. Ce qui l'intéresse en particulier, c'est l'opposition entre le travail bourgeois et le travail féodal, qu'il avait étudié dans sa période de déclin aussi bien en Écosse même qu'au cours des grands voyages qu'il avait faits sur le continent. Steuart savait naturellement fort bien qu'aux époques prébourgeoises aussi le produit revêt la forme de la marchandise et la marchandise la forme de l'argent, mais il prouve avec force détails

---

<sup>1</sup>

<sup>2</sup>

<sup>3</sup>

<sup>4</sup>

que la marchandise, en tant que forme fondamentale élémentaire de la richesse, et l'aliénation, en tant que forme prédominante de l'appropriation, n'appartiennent qu'à la période de la production bourgeoise et que, partant, le caractère du travail créateur de valeur d'échange est spécifiquement bourgeois<sup>1</sup>.

Après que l'on eut déclaré tour à tour que les formes particulières du travail concret, l'agriculture, la manufacture, la navigation, le commerce, etc., étaient les vraies sources de la richesse, *Adam Smith* proclama que le travail en général, le travail sous son aspect social général en tant que *division du travail*, était l'unique source de la richesse matérielle ou des valeurs d'usage. Alors que l'élément naturel lui échappe ici totalement, cet élément le poursuit dans la sphère de la richesse purement sociale, de la valeur d'échange. Sans doute, Adam détermine-t-il la valeur de la marchandise par le temps de travail qu'elle contient, mais pour reléguer ensuite la réalité de cette détermination de la valeur dans les temps préadamites. Autrement dit, ce qui lui semble vrai au point de vue de la simple marchandise, devient pour lui obscur dès que se substituent à elle les formes plus élevées et plus complexes de capital, travail salarié, rente foncière, etc. C'est ce qu'il exprime en disant que la valeur des marchandises était mesurée par le temps de travail qu'elles contiennent au *paradise lost* [paradis perdu] de la bourgeoisie, où les hommes s'affrontaient non comme capitalistes, salariés, propriétaires fonciers, fermiers, usuriers, etc., mais seulement comme simples producteurs de marchandises et simples échangistes de marchandises. Il confond constamment la détermination de la valeur des marchandises par le temps de travail qu'elles recèlent, avec la détermination de leurs valeurs par la valeur du travail ; partout il hésite quand il entre dans le détail et prend à tort l'équation objective qu'établit brutalement le procès social entre les travaux inégaux, pour l'égalité de droits subjective<sup>2</sup> des travaux individuels<sup>3</sup>. Quant au passage du travail réel, au travail créateur de valeur d'échange, c'est-à-dire au travail bourgeois sous sa forme fondamentale, il cherche à le réaliser par la *division du travail*. Or autant il est exact que l'échange privé suppose la division du travail, autant il est inexact que la division du travail suppose l'échange privé. Chez les Péruviens, par exemple, le travail était extrêmement divisé bien qu'il n'y eût pas d'échange privé, d'échange de produits sous forme de marchandises.

---

<sup>1</sup>

<sup>2</sup>

<sup>3</sup>

Contrairement à Adam Smith, *David Ricardo* a nettement dégagé le principe de la détermination de la valeur de la marchandise par le temps de travail et il montre que cette loi régit également les rapports de production bourgeois qui semblent le plus en contradiction avec elle. Les recherches de Ricardo se bornent exclusivement à la *grandeur de valeur* et, en ce qui concerne cette dernière, il soupçonne tout au moins que la réalisation de la loi suppose des conditions historiques déterminées. Ainsi, il dit que la détermination de la grandeur de valeur par le temps de travail n'est valable que pour les marchandises « qui peuvent être multipliées à volonté par l'industrie et dont la production est soumise à une concurrence illimitée <sup>1</sup> ». Cela signifie seulement, en fait, que la loi de la valeur suppose, pour son complet développement, la société de la grande production industrielle et de la libre concurrence, c'est-à-dire la société bourgeoise moderne. Au reste, Ricardo considère la forme bourgeoise du travail comme la forme naturelle éternelle du travail social. Au pêcheur et au chasseur primitif, qu'il considère comme possesseurs de marchandises, il fait immédiatement échanger poisson et gibier proportionnellement au temps de travail matérialisé dans ces valeurs d'échange. Il commet à cette occasion l'anachronisme qui consisterait à faire se référer le pêcheur et le chasseur primitifs, pour l'évaluation de leurs instruments de travail, aux tableaux d'annuités ayant cours à la Bourse de Londres en 1817. Les « Parallélogrammes de monsieur Owen » semblent être la seule forme de société qu'il ait connue en dehors de la forme bourgeoise. Bien que prisonnier de cet horizon bourgeois, Ricardo dissèque l'économie bourgeoise, qui a dans ses profondeurs un aspect totalement différent de ce qu'elle paraît être à la surface, avec une telle rigueur théorique, que lord Brougham a pu dire de lui : *Mr. Ricardo seemed as if he had dropped from another planet.* [M. Ricardo semblait tombé d'une autre planète.] Dans une polémique directe avec Ricardo, *Sismondi*, en même temps qu'il insistait sur le caractère spécifiquement social du travail créateur de valeur d'échange <sup>2</sup>, indiquait comme la « caractéristique de notre progrès économique » la réduction de la grandeur de valeur au temps de travail *nécessaire*, au « rapport entre le besoin de toute la société et la quantité de travail qui suffit pour satisfaire ce besoin <sup>3</sup> ». Sismondi s'est libéré de la conception de Boisguillebert suivant laquelle le travail créateur de valeur d'échange serait falsifié par l'argent, mais, comme Boisguillebert l'argent, il dénonce, lui, le grand capital industriel. Si, avec Ricardo, l'économie politique tire sans ménagements sa dernière conséquence et trouve ainsi sa conclusion, cette conclusion est complétée par Sismondi chez qui on la voit douter d'elle-même.

Comme c'est Ricardo qui, donnant à l'économie politique classique sa forme achevée, a formulé et développé de la façon la plus nette la loi de la détermination de la valeur par le temps de travail, c'est naturellement sur lui que se concentre la polémique soulevée par les économistes. Si l'on dépouille cette polémique de la forme inerte qu'elle revêt la plupart du temps <sup>4</sup>, elle se résume dans les points suivants :

---

<sup>1</sup>

<sup>2</sup>

<sup>3</sup>

<sup>4</sup>

*Premièrement.* - Le travail lui-même a une valeur d'échange et des travaux différents ont une valeur d'échange différente. C'est un cercle vicieux de faire d'une valeur d'échange la mesure de la valeur d'échange, puisque la valeur d'échange, qui sert à mesurer, a besoin elle-même à son tour d'une mesure. Cette objection se fond dans le problème suivant: le temps de travail comme mesure immanente de la valeur d'échange étant donné, développer sur cette base le salaire du travailleur. La réponse est donnée par la théorie du travail salarié.

*Deuxièmement.* - Si la valeur d'échange d'un produit est égale au temps de travail qu'il contient, la valeur d'échange d'une journée de travail est égale au produit d'une journée de travail. Ou encore, il faut que le salaire soit égal au produit du travail<sup>1</sup>. Or c'est le contraire qui se produit. Ergo [donc] cette objection se fond dans le problème suivant : comment la production, sur la base de la valeur d'échange déterminée par le seul temps de travail, conduit-elle à ce résultat, que la valeur d'échange du travail est inférieure à la valeur d'échange de son produit ? Nous résoudrons ce problème en étudiant le capital.

*Troisièmement.* - Le prix de marché des marchandises tombe au-dessous ou dépasse leur valeur d'échange suivant les variations de l'offre et de la demande. *Par conséquent*, la valeur d'échange des marchandises est déterminée par le rapport de l'offre et de la demande et non par le temps de travail qu'elles contiennent. Pratiquement, cette étrange conclusion soulève simplement la question suivante : comment se forme sur la base de la valeur d'échange un prix marchand différent de cette valeur, ou plus exactement comment la loi de la valeur d'échange ne se réalise-t-elle que dans son propre contraire ? Ce problème est résolu dans la théorie de la concurrence.

*Quatrièmement.* - La dernière contradiction et la plus péremptoire en apparence, quand elle n'est pas, comme à l'ordinaire, présentée sous la forme d'exemples baroques, est la suivante : si la valeur d'échange n'est autre que le temps de travail contenu dans une marchandise, comment des marchandises qui ne contiennent pas de travail peuvent-elles posséder une valeur d'échange, ou, autrement dit, d'où vient la valeur d'échange de simples forces de la nature ? Ce problème est résolu dans la théorie de la rente foncière.

---

<sup>1</sup>

# Chapitre deuxième

## LA MONNAIE OU LA CIRCULATION SIMPLE

◀

Dans un débat parlementaire sur les « Bank-Acts » de sir Robert Peel de 1844 et 1845, Gladstone faisait remarquer que l'amour lui-même n'avait pas fait perdre la tête à plus de gens que les ruminations sur l'essence de la monnaie. Il parlait d'Anglais à Anglais. Les Hollandais, par contre, gens qui, en dépit des doutes de Petty, ont de tout temps possédé une « miraculeuse intelligence » pour les spéculations d'argent, n'ont jamais laissé sombrer leur intelligence dans la spéulation sur l'argent.

La principale difficulté de l'analyse de la monnaie se trouve surmontée dès que l'on a compris que l'argent a son origine dans la marchandise elle-même. Ceci admis, il ne s'agit plus que de concevoir nettement les formes déterminées qui lui sont propres. La chose est rendue un tant soit peu plus difficile par le fait que tous les rapports bourgeois apparaissent transformés en or ou en argent, apparaissent comme des rapports monétaires et que la forme argent semble par suite posséder un contenu infiniment varié qui lui est étranger à elle-même.

Dans l'étude qui va suivre, il convient de retenir qu'il s'agit seulement des formes de la monnaie qui naissent immédiatement de l'échange des marchandises, et non de celles appartenant à un stade plus élevé du procès de production, comme par exemple la monnaie de crédit. Pour simplifier, on supposera que l'or est partout la marchandise-monnaie.

### I. - MESURE DES VALEURS

◀

Le premier procès de la circulation est pour ainsi dire un procès théorique, préparatoire de la circulation réelle. Les marchandises, qui existent comme valeur d'usage, se créent d'abord la forme sous laquelle elles apparaissent idéalement les unes aux autres comme valeurs d'échange, comme des quantités déterminées de travail général matérialisé. Le premier acte nécessaire de ce procès, on le voit, consiste en ce que les marchandises excluent une marchandise spécifique, mettons l'or, en tant que

matérialisation immédiate du temps de travail général ou équivalent général. Revenons un instant à la forme sous laquelle les marchandises transforment l'or en monnaie :

1 tonne de fer	=	2 onces d'or;
1 quarter de blé	=	1 once d'or ;
1 quintal de café	=	1/4 once d'or
1 quintal de potasse	=	1/2 once d'or
1 tonne de bois du Brésil	=	1 1/2 once d'or;
1 marchandise	=	x once d'or.

Dans cette série d'équations, le fer, le blé, le café, la potasse, etc., apparaissent les uns aux autres comme la matérialisation de travail uniforme, de travail matérialisé dans l'or, où s'efface complètement toute particularité des travaux réels représentés dans leurs différentes valeurs d'usage. En tant que valeur, ces marchandises sont identiques, elles sont matérialisation du *même* travail, ou encore la *même* matérialisation du travail, de l'or. En tant que matérialisation uniforme du même travail, elles n'offrent *qu'une* seule différence, une différence quantitative, ou encore elles apparaissent comme des grandeurs de valeur différentes parce que leurs valeurs d'usage contiennent un temps de travail *Inégal*. En tant que marchandises isolées, elles se rapportent en même temps les unes aux autres comme matérialisation du temps de travail général parce qu'elles se rapportent au temps de travail général lui-même comme à une marchandise exclue, l'or. Le même rapport en voie de constitution, par lequel elles se représentent les unes pour les autres comme valeurs d'échange, représente le temps de travail contenu dans l'or comme temps de travail général, dont un quantum donné s'exprime en des quanta différents de fer, de blé, de café, etc., bref dans les valeurs d'usage de toutes les marchandises, ou encore se déploie directement dans la série illimitée des équivalents en marchandise. Les marchandises exprimant universellement leurs valeurs d'échange en or, l'or exprime directement sa valeur d'échange dans toutes les marchandises. En se donnant à elles-mêmes les unes pour les autres la forme de la valeur d'échange, les marchandises donnent à l'or la forme d'équivalent général ou de monnaie.

C'est parce que toutes les marchandises mesurent leurs valeurs d'échange en or, dans la proportion selon laquelle une quantité déterminée d'or et une quantité déterminée de marchandises contiennent autant de temps de travail, que l'or devient *mesure des valeurs* ; et c'est d'abord uniquement en raison de cette fonction de mesure des valeurs, fonction dans laquelle sa propre valeur se mesure directement dans le cercle entier des équivalents en marchandise, que l'or devient équivalent général ou monnaie. D'autre part, la valeur d'échange de toutes les marchandises s'exprime désormais en or. Il y a lieu de distinguer dans cette expression de la valeur un moment qualitatif et un moment quantitatif. La valeur d'échange de la marchandise se présente sous la forme de matérialisation du même temps de travail uniforme ; la grandeur de valeur de la marchandise trouve alors sa représentation exhaustive, car, dans la proportion où l'on pose les marchandises égales à l'or, on les pose égales les unes aux autres. D'un côté apparaît le caractère *général* du temps de travail qu'elles contiennent, de l'autre la quantité de ce même temps de travail matérialisé dans leur équivalent d'or. La valeur d'échange des marchandises ainsi exprimée comme équivalence générale et en même temps comme degré de cette équivalence par rapport à une marchandise spécifique, ou encore exprimée dans une seule équation liant les marchandises à une marchandise spécifique, c'est le *prix*. Le prix est la

forme métamorphosée sous laquelle *apparaît* la valeur d'échange des marchandises à l'intérieur du procès de circulation.

C'est donc par le même processus que les marchandises représentent leurs valeurs en prix-or et qu'elles font de l'or la mesure des valeurs, qu'elles en font par conséquent la monnaie. Si elles mesuraient universellement leurs valeurs en argent, en blé ou en cuivre, donc les représentaient sous la forme de prix-argent, prix-blé ou prix-cuivre, l'argent, le blé, le cuivre deviendraient mesure des valeurs et par là équivalent général. La circulation, pour que les marchandises y apparaissent sous forme de prix, suppose celles-ci comme valeurs d'échange. L'or ne devient mesure des valeurs que parce que c'est en lui que toutes les marchandises évaluent leur valeur d'échange. Mais l'universalité de ce rapport en voie de constitution, qui seul donne à l'or son caractère de mesure, suppose que chaque marchandise prise à part se mesure en or proportionnellement au temps de travail contenu en elle et dans l'or, suppose donc que la mesure réelle entre la marchandise et l'or est le travail lui-même, autrement dit que la marchandise et l'or sont posées par le troc direct comme égaux l'un à l'autre en tant que valeurs d'échange. Il n'est pas possible de traiter dans la sphère de la circulation simple de la façon dont s'opère pratiquement cette mise en équation. Il est toutefois évident que, dans les pays qui produisent de l'or et de l'argent, un temps de travail déterminé s'incorpore immédiatement à une quantité déterminée d'or et d'argent, tandis que dans les pays qui ne produisent pas d'or ni d'argent on arrive au même résultat par un détour, par l'échange direct ou indirect des marchandises nationales, c'est-à-dire une certaine portion du travail moyen national, contre une quantité déterminée de temps de travail des pays possesseurs de mines, matérialisé dans l'or et l'argent. Pour pouvoir servir de mesure des valeurs, il faut que l'or soit virtuellement une valeur *variable* ; il ne peut, en effet, devenir l'équivalent d'autres marchandises que comme matérialisation du temps de travail, mais ce même temps de travail, suivant la variation des forces productives du travail concret, se réalise sous la forme de volumes inégaux des mêmes valeurs d'usage. De même que lorsque la valeur d'échange de chaque marchandise est représentée dans la valeur d'usage d'une autre marchandise, de même, lorsque toutes les marchandises sont évaluées en or, on suppose seulement que l'or représente à un moment donné une quantité donnée de temps de travail. En ce qui concerne son changement de valeur, la loi des valeurs d'échange précédemment développée demeure valable. Si la valeur d'échange des marchandises reste inchangée, une montée générale de leur prix-or n'est possible que si la valeur d'échange de l'or baisse. Si la valeur d'échange de l'or demeure inchangée, une hausse générale des prix-or n'est possible que s'il y a hausse des valeurs d'échange de toutes les marchandises. C'est l'inverse dans le cas d'une baisse générale des prix des marchandises. Si la valeur d'une once d'or baisse ou monte par suite d'une variation du temps de travail exigé pour la produire, elle baisse ou monte *uniformément* pour toutes les autres marchandises, et elle représente donc après comme avant, vis-à-vis de toutes les marchandises, un temps de travail de grandeur *donnée*. Les mêmes valeurs d'échange s'évaluent alors en quantités d'or plus grandes ou plus petites qu'avant, mais elles s'évaluent en proportion de leurs grandeurs de valeur et conservent donc le même rapport de valeur entre elles. Le rapport 2: 4: 8 reste le même que le rapport 1 : 2 : 4 ou 4 : 8 : 16. Le changement de la quantité d'or qui sert à évaluer les valeurs d'échange suivant la variation de la valeur de l'or n'empêche pas plus l'or de remplir sa fonction de mesure des valeurs, que la valeur quinze fois moindre de l'argent ne l'empêche de supplanter l'or dans cette fonction. Le temps de travail étant la mesure entre l'or et la marchandise, et l'or ne devenant mesure des valeurs qu'autant que toutes les marchandises se mesurent en lui,

c'est une simple illusion du procès de circulation qui fait croire que c'est la monnaie qui rend les marchandises commensurables<sup>1</sup>. C'est au contraire la commensurabilité des marchandises en tant que temps de travail matérialisé, qui, seule, transforme l'or en monnaie.

La forme concrète, sous laquelle les marchandises entrent dans le procès d'échange, est celle de leurs valeurs d'usage. Elles ne deviendront équivalent général réel que par leur aliénation. La détermination de leur prix, c'est leur transformation purement idéale en l'équivalent général, c'est une mise en équation avec l'or, qu'il reste encore à réaliser. Mais, comme leurs prix ne transforment les marchandises en or que de façon idéale, ou encore ne les transforment qu'en or purement figuré, et comme leur mode d'existence sous forme de monnaie n'est pas encore véritablement séparé de leur mode d'existence réel, l'or n'est encore transformé qu'en monnaie idéale ; il n'est encore que mesure des valeurs et, en fait, des quantités d'or déterminées ne font encore qu'office de dénominations pour des quantités déterminées de temps de travail. De la façon déterminée suivant laquelle les marchandises représentent les unes pour les autres leur propre valeur d'échange, dépend dans chaque cas la forme déterminée sous laquelle l'or se cristallise en monnaie.

Les marchandises qui s'affrontent ont maintenant un double mode d'existence, réel en tant que valeurs d'usage et idéal en tant que valeurs d'échange. Elles représentent maintenant les unes pour les autres la double forme du travail qu'elles contiennent, le travail concret particulier existant réellement dans leur valeur d'usage, tandis que le temps de travail abstrait général revêt dans leur prix une existence figurée, où elles constituent la matérialisation uniforme et ne différant que quantitativement de la même substance de valeur.

D'un côté, la différence entre valeur d'échange et prix semble être purement nominale : le travail, dit Adam Smith, est le prix réel et l'argent le prix nominal des marchandises. Au lieu d'évaluer 1 *quarter* de froment à trente jours de travail, on l'évalue maintenant à 1 once d'or, si 1 once d'or est le produit de trente jours de travail. D'un autre côté, cette différence est si peu une simple différence d'appellation qu'en elle se concentrent au contraire tous les orages qui menacent la marchandise dans le procès de circulation réel. Trente journées de travail sont contenues dans le *quarter* de froment et il n'y a donc pas lieu de le représenter d'abord en temps de travail. Mais l'or est une marchandise distincte

---

<sup>1</sup>

du froment et c'est dans la circulation seulement qu'il est possible de vérifier si le *quarter* de froment devient réellement l'once d'or comme son prix l'indique par anticipation. Le tout dépend de ceci : le froment se confirmera-t-il comme valeur d'usage ou non, la quantité de temps de travail qu'il contient se confirmera-t-elle ou non comme la quantité de temps de travail nécessairement requise par la société pour produire un *quarter* de froment. La marchandise en tant que telle *est* valeur d'échange, elle a un prix. Dans cette différence entre valeur d'échange et prix, il apparaît que le travail individuel particulier contenu dans la marchandise doit d'abord être représenté par le procès de l'aliénation comme son contraire, comme travail général abstrait, impersonnel et social seulement sous cette forme, c'est-à-dire comme monnaie. Qu'il soit susceptible d'être représenté comme tel ou non semble chose fortuite. Donc, bien que dans le prix la valeur d'échange de la marchandise n'acquière qu'idéalement une existence différente de la marchandise et que le double mode d'existence du travail <sup>1</sup> qu'elle contient n'existe plus que sous la forme d'une expression différente, bien que, par suite, d'un autre côté, la matérialisation du temps de travail général, l'or, n'affronte plus la marchandise réelle que comme mesure de valeur figurée, le mode d'existence de la valeur d'échange comme prix, ou de l'or comme mesure de valeur, recèle à l'état latent la nécessité de l'aliénation de la marchandise contre de l'or sonnant et la possibilité de sa non-aliénation, bref toute la contradiction résultant de ce que le produit est marchandise, ou encore de ce que le travail particulier de l'individu privé doit nécessairement, pour avoir un effet social, prendre la forme de son contraire immédiat, le travail général abstrait. Les utopistes qui veulent la marchandise, mais non l'argent, qui veulent la production fondée sur l'échange privé sans les conditions nécessaires de cette production, sont donc conséquents lorsqu'ils « suppriment » l'argent non pas seulement sous sa forme tangible, mais dès qu'il apparaît sous sa forme éthérée et chimérique de mesure des valeurs. Derrière l'invisible mesure des valeurs, le dur argent est là qui guette.

Une fois supposé le processus par lequel l'or est devenu la mesure des valeurs, et la valeur d'échange le prix, toutes les marchandises ne sont plus dans leurs prix que des quantités d'or figurées de grandeur différente. Sous la forme de ces quantités différentes d'une même chose, l'or, elles s'égalent, se comparent et se mesurent entre elles, et ainsi se développe la nécessité technique de les rapporter à une quantité d'or déterminée considérée comme *unité de mesure*, unité de mesure qui se transforme en étalon, l'unité se divisant en parties aliquotes et celles-ci se subdivisant à leur tour en parties aliquotes <sup>2</sup>. Or des quantités d'or en tant que telles se mesurent par les poids. L'étalon se trouve donc déjà tout prêt d'avance dans les mesures de poids générales des métaux qui, partant, servent, dès l'origine, effectivement d'étalons des prix dans toute circulation métallique. Les marchandises ne se rapportant plus les unes aux autres comme des valeurs d'échange devant se mesurer par le temps de travail, mais comme des grandeurs de même dénomination mesurées en or, de *mesure des valeurs* qu'il était, l'or devient *étalon des prix*. La comparaison des prix des marchandises entre eux comme quantités d'or

<sup>1</sup><sup>2</sup>

différentes se cristallise ainsi dans les figures empreintes dans une quantité d'or figurée et le désignant comme étalon de parties aliquotes. L'or, selon qu'il se présente comme mesure des valeurs ou comme étalon des prix, possède des déterminations formelles tout à fait différentes, et la confusion entre ces déterminations a fait naître les théories les plus insensées. Mesure des valeurs, l'or l'est en tant que temps de travail matérialisé ; étalon des prix, il l'est en tant que poids déterminé de métal. L'or devient mesure des valeurs quand on le rapporte en tant que valeur d'échange aux marchandises en tant que valeurs d'échange ; dans l'étalon des prix, une quantité déterminée d'or sert d'unité à d'autres quantités d'or<sup>1</sup>. L'or est mesure des valeurs parce que sa valeur est variable, étalon des prix parce qu'on l'a fixé comme unité de poids invariable. Ici, comme dans toutes les déterminations de mesure de grandeurs de même dénomination, la fixité et la précision des rapports de mesure jouent un rôle décisif. La nécessité de fixer un quantum d'or comme unité de mesure et des parties aliquotes comme subdivisions de cette unité a fait naître l'idée fausse qu'on avait établi un rapport de valeur fixe entre une quantité d'or déterminée, qui a naturellement une valeur variable, et les valeurs d'échange des marchandises ; on oubliait seulement que les valeurs d'échange des marchandises sont transformées en prix, en quantités d'or, avant que l'or ne prenne la forme d'étalon des prix. Quelles que soient les variations de la valeur de l'or, des quantités d'or différentes représentent toujours entre elles le même rapport de valeur. Si la valeur de l'or tombait de 1000 pour 100, 12 onces d'or posséderaient après comme avant une valeur douze fois plus grande qu'une once d'or, et il ne s'agit dans les prix que du rapport entre elles de différentes quantités d'or. Comme, d'autre part, la baisse ou la hausse de sa valeur n'entraîne nul changement de poids d'une once d'or, le poids de ses parties aliquotes ne change pas davantage et l'or, en tant qu'étalon fixe des prix, ne cesse pas de rendre le même service quelles que soient les variations de sa valeur<sup>2</sup>.

Un procès historique, dont nous trouverons plus loin l'explication dans la nature de la circulation métallique, a eu pour résultat que, pour un poids qui variait et diminuait sans cesse, on a conservé aux métaux précieux le même nom de poids dans leur fonction d'étalon des prix. C'est ainsi que la livre anglaise désigne moins d'un tiers de son poids primitif, que la livre écossaise d'avant l'Union n'en désigne plus que 1/36, la livre de France 1/74, le maravedi espagnol moins de 1/1000 et le rei portugais une fraction beaucoup plus petite encore. C'est ainsi qu'historiquement les noms monétaires des poids des métaux se séparèrent de leurs noms de poids généraux<sup>3</sup>. Comme la détermination de l'unité de mesure, de ses parties aliquotes et de leurs noms est, d'une part, purement

---

1

2

3

conventionnelle et que, d'autre part, elle doit posséder à l'intérieur de la circulation le caractère de l'universalité et de la nécessité, il fallait qu'elle devienne une détermination *légale*. Le soin du côté purement formel de cette opération échut donc aux gouvernements<sup>1</sup>. Le métal déterminé qui servait de matière à la monnaie était socialement donné. L'étalement légal des prix diffère naturellement avec les pays. En Angleterre, par exemple, l'once en tant que poids de métal se divise en *pennyweights*, *grains* et *carats troy*, mais l'once d'or en tant qu'unité de mesure de la monnaie se divise en 3 7/8 *sovereigns*, le souverain en 20 shillings, le shilling en 12 pence, en sorte que 100 livres d'or à 22 carats (1 200 onces) = 4 672 souverains et 10 shillings. Sur le marché mondial toutefois, où disparaissent les frontières des différents pays, ces caractères nationaux des mesures monétaires disparaissent à leur tour pour faire place aux mesures de poids générales des métaux.

Le prix d'une marchandise, ou la quantité d'or en quoi elle est idéalement métamorphosée, s'exprime donc maintenant dans les noms monétaires de l'étalement or. Au lieu donc de dire que le *quarter* de froment est égal à une once d'or, on dirait en Angleterre qu'il est égal à 3 livres sterling 17 shillings 10 1/2 pence. Les mêmes dénominations servent ainsi à exprimer tous les prix. La forme propre, que donnent à leurs valeurs d'échange les marchandises, est métamorphosée en *noms monétaires*, par lesquels elles se disent les unes aux autres quelle est leur valeur. L'argent de son côté devient *monnaie de compte*<sup>2</sup>.

La transformation de la marchandise en monnaie de compte, mentalement, sur le papier, dans le langage, se produit chaque fois qu'un genre quelconque de richesse est

---

<sup>1</sup>

<sup>2</sup>

fixé du point de vue de la valeur d'échange <sup>1</sup>. Pour cette transformation, la matière de l'or est nécessaire, mais sous une forme figurée seulement. Pour évaluer la valeur de 1 000 balles de coton en un nombre déterminé d'onces d'or et pour exprimer à son tour ce nombre d'onces lui-même dans les noms de compte de l'once, en livres sterling, shillings, pence, il n'est besoin d'aucun atome d'or réel. C'est ainsi qu'avant le Bank-Act de sir Robert Peel en 1845, il ne circulait pas une once d'or en Écosse, bien que l'once d'or, et même exprimée en tant qu'étalement de compte anglais en 3 livres sterling 17 shillings 10 1/2 pence, servît de mesure légale des prix. C'est ainsi que l'argent sert de mesure des prix dans l'échange des marchandises entre la Sibérie et la Chine, bien que le commerce ne soit en fait qu'un simple troc. Pour la monnaie en tant que monnaie de compte, il est par suite également indifférent que soient réellement monnayées ou non soit son unité de mesure, soit ses subdivisions. En Angleterre, au temps de Guillaume le Conquérant, 1 livre sterling, alors 1 livre d'argent pur, et le shilling, 1/20 d'une livre, n'existaient que comme monnaie de compte, tandis que le penny, 1/240 de la livre d'argent, était la plus forte monnaie d'argent existante. Dans l'Angleterre actuelle, au contraire, il n'existe pas de shillings ni de pence, bien que ce soient les noms de compte légaux de fractions déterminées d'une once d'or. D'une façon générale, la monnaie, en tant que monnaie de compte, peut n'exister qu'idéalement, alors que la monnaie existante réellement est monnayée d'après un tout autre étalement. C'est ainsi que, dans de nombreuses colonies anglaises de l'Amérique du Nord, la monnaie circulante consistait jusqu'en plein Ville siècle en espèces espagnoles et portugaises, alors que la monnaie de compte était partout la même qu'en Angleterre <sup>2</sup>.

Comme l'or en tant qu'étalement des prix se présente sous les mêmes noms de compte que les prix des marchandises, qu'ainsi, par exemple, une once d'or est exprimée, tout comme une tonne de fer, en 3 livres sterling, 17 shillings 10 1/2 pence, on a appelé ces noms de compte de l'or le *prix monétaire* de l'or. De là est née l'étrange conception suivant laquelle l'or serait évalué dans sa propre matière et que, à la différence de toutes les autres marchandises, un prix *fixe* lui serait attribué par l'État. On confondait la fixation de noms de compte pour des poids d'or déterminés avec la fixation de la valeur de ces poids <sup>3</sup>. L'or, quand il sert d'élément dans la détermination des prix, et, partant, de monnaie de compte, non seulement n'a pas de prix *fixe*, mais il n'a pas de prix du tout. Pour qu'il eût un prix, c'est-à-dire pour qu'il s'exprimât comme équivalent *général* dans une marchandise *spécifique*, il faudrait que cette autre marchandise jouât dans le procès de circulation le même rôle exclusif de l'or. Or deux marchandises excluant toutes les autres s'excluent

---

<sup>1</sup>

<sup>2</sup>

<sup>3</sup>

mutuellement. Aussi, là où l'or et l'argent subsistent légalement l'un à côté de l'autre comme monnaie, c'est-à-dire comme mesure de valeur, a-t-on toujours vainement tenté de les traiter comme *une seule et même matière*. Supposer que le même temps de travail se matérialise de façon constante dans la même proportion d'argent et d'or, c'est supposer en fait que l'argent et l'or sont la même matière et que l'argent, le métal de moindre valeur, est une fraction constante de l'or. Depuis le règne d'Édouard III jusqu'à l'époque de George II, l'histoire de la monnaie anglaise se déroule en une succession continue de perturbations, provoquées par le conflit opposant le rapport de valeur de l'or et de l'argent, légalement établi, aux fluctuations de leur valeur réelle. Tantôt c'était l'or qui était estimé trop haut, et tantôt l'argent. Le métal estimé trop bas était retiré de la circulation, refondu et exporté. Le rapport de valeur des deux métaux était alors de nouveau modifié par la loi, mais bientôt la nouvelle valeur nominale entraînait dans le même conflit que l'ancienne avec le rapport de valeur réel. A notre époque même, la baisse très faible et passagère de la valeur de l'or par rapport à l'argent, entraînée par la demande d'argent dans l'Inde et en Chine, a provoqué le même phénomène en France sur la plus grande échelle, exportation de l'argent et remplacement de ce métal par l'or dans la circulation. En France, pendant les années 1855, 1856, 1857, l'excédent de l'importation d'or sur l'exportation s'élevait à 41.580.000 livres sterling, alors que l'excédent de l'exportation d'argent sur l'importation se montait à 14.704.000 livres sterling. En fait, dans les pays comme la France, où ces deux métaux sont légalement mesures de valeur et ont tous deux un cours forcé, mais où l'on peut indifféremment payer avec l'un ou l'autre, le métal dont la valeur est en hausse est l'objet d'un agio et, comme toute autre marchandise, il mesure son prix dans le métal surestimé, tandis que ce dernier sert seul de mesure de valeur. Toute l'expérience fournie dans ce domaine par l'histoire se ramène simplement à ce fait que, là où deux marchandises remplissent légalement la fonction de mesure de valeur, il n'y en a pratiquement jamais qu'une qui maintienne sa position comme telle<sup>1</sup>.

## B. -THÉORIES SUR L'UNITÉ DE MESURE DE LA MONNAIE

[◀](#)

Le fait que les marchandises, sous la forme de prix, ne sont transformées qu'idéalement en or et que par suite l'or n'est transformé qu'idéalement en monnaie, a donné lieu à la théorie de *l'unité de mesure idéale de la monnaie*. Comme il n'entre dans la détermination des prix que de l'or ou de l'argent figuré, que l'or et l'argent fonctionnent seulement comme monnaie de compte, on a prétendu que les termes de livre, shilling, pence, thaler, franc, etc., au lieu de désigner des fractions de poids d'or ou d'argent ou du travail matérialisé de quelque manière que ce soit, désignaient au contraire des atomes de valeur idéaux. Si donc, par exemple, la valeur d'une once d'argent venait à monter, c'est qu'elle contiendrait un plus grand nombre de ces atomes et devrait par suite être évaluée

<sup>1</sup>

et monnayée en un nombre plus grand de shillings. Cette doctrine, remise en honneur pendant la dernière crise commerciale en Angleterre et même défendue au Parlement dans deux rapports spéciaux annexes au rapport du Comité de la Banque qui siégeait en 1858, date de la fin du XVII<sup>e</sup> siècle. Lors de l'avènement de Guillaume III, le prix monétaire anglais d'une once d'argent s'élevait à 5 shillings 2 pence, ou encore 1/62 d'une once d'argent portait le nom de penny, et 12 de ces pence celui de shilling. Conformément à cet étalon, un poids d'argent de 6 onces d'argent par exemple était monnayé en 31 pièces du nom de shilling. Mais le *prix marchand* de l'once d'argent passa de son prix *monétaire* de 5 shillings 2 pence à 6 shillings 3 pence ; autrement dit, pour acheter une once d'argent brut, il fallait payer 6 shillings 3 pence. Comment le prix marchand d'une once d'argent pouvait-il dépasser son prix monétaire, si le prix monétaire n'était qu'un nom de compte pour les parties aliquotes d'une once d'argent ? L'éénigme était facile à résoudre. Sur les 5 600 000 livres sterling de la monnaie d'argent alors en circulation, 4 millions étaient usées et rognées. Une expérience permit de constater que 57 200 livres sterling d'argent, qui devaient peser 220 000 onces, ne pesaient que 141 000 onces. La Monnaie frappait toujours suivant le même étalon, mais les shillings légers réellement en circulation représentaient des parties aliquotes de l'once plus petites que ne l'indiquait leur nom. Pour l'once d'argent brut, il fallait donc payer sur le marché une quantité plus grande de ces shillings devenus plus petits. Lorsque, à la suite de la perturbation ainsi produite, fut décidée une refonte générale, *Lowndes*, Secretary to the Treasury [secrétaire au Trésor], prétendit que la valeur de l'once d'argent avait monté et qu'il fallait désormais la monnayer en 6 shillings 3 pence au lieu de 5 shillings 2 pence comme auparavant. Il prétendait donc en fait que, la valeur de l'once ayant monté, la valeur de ses parties aliquotes avait baissé. Mais la théorie fausse de Lowndes servait seulement à masquer un objectif pratique juste. Les dettes publiques avaient été contractées en shillings légers ; devait-on les rembourser en shillings lourds ? Au lieu de dire : remboursez à 4 onces d'argent les 5 onces que vous avez reçues en valeur nominale et qui ne représentent en réalité que 4 onces, il disait à l'inverse : remboursez à 5 onces en valeur nominale, mais réduisez leur teneur en métal à 4 onces et appelez shilling ce que vousappelez jusqu'ici 4/5 de shilling. Pratiquement, Lowndes s'en tenait donc à la teneur métallique, alors que théoriquement il restait attaché au nom de compte. Ses adversaires, au contraire, qui ne s'attachaient qu'au nom de compte et déclaraient qu'un shilling trop léger de 25 à 30 p. 100 était identique à un shilling de poids normal, prétendaient ne s'en tenir qu'à la teneur en métal. *John Locke*, qui défendait la nouvelle bourgeoisie sous toutes ses formes, les industriels contre les classes ouvrières et les *paupers* [indigents], les commerçants contre les usuriers à l'ancienne mode, l'aristocratie financière contre les débiteurs de l'État, et qui démontrait dans un ouvrage spécial que la raison bourgeoise était le simple bon sens, releva aussi le gant jeté par Lowndes. *John Locke* l'emporta, et l'argent emprunté à 10 ou 14 shillings la guinée fut remboursé en guinées de 20 shillings<sup>1</sup>. Sir *James Steuart* résume toute la transaction en ces termes ironiques :

---

<sup>1</sup>

*Le gouvernement fit des bénéfices considérables sur les impôts, les créanciers sur le capital et les intérêts, et la nation, seule victime de l'escroquerie, ne se sentit pas de joie parce que son standard [l'étalon de sa propre valeur] n'avait pas été abaissé* <sup>1</sup>.

Steuart pensait qu'un développement ultérieur du commerce rendrait la nation plus avisée. Il se trompait. Environ 120 ans plus tard se répeta le même quiproquo.

Il était normal que l'évêque *Berkeley*, le représentant d'un idéalisme mystique dans la philosophie anglaise, donnât une allure théorique à la doctrine de l'unité de mesure idéale de la monnaie, ce qu'avait négligé de faire le pratique « *Secretary to the Treasury* » : « Les noms de livre, livre sterling, couronne, etc., demande-t-il, ne doivent-ils pas être considérés comme de simples *noms de rapport* ? » [*A* savoir de rapport de la valeur abstraite en soi.] « L'or, l'argent ou le papier sont-ils autre chose que de simples billets ou jetons en vue de le calculer, de l'enregistrer et de le contrôler ? » [ce rapport de valeur]. a Le *pouvoir* de régir l'industrie d'autrui » [le travail social], a n'est-ce pas là la richesse ? Et la monnaie est-elle en fait autre chose qu'une marque ou un signe du transfert ou de l'enregistrement de ce pouvoir, et faut-il attacher une grande importance à ce qui constitue la matière de ces marques <sup>2</sup> ? » Il y a là confusion, d'une part, entre la mesure des valeurs et l'étalon des prix, et, d'autre part, entre l'or ou l'argent en tant que mesure et en tant que moyen de circulation. Les métaux précieux pouvant être remplacés par des billets dans l'acte de la circulation, *Berkeley* en conclut que ces billets, de leur côté, ne représentent rien, c'est-à-dire uniquement le concept abstrait de valeur.

La doctrine de l'unité de mesure idéale de la monnaie a trouvé chez *James Steuart* un si complet développement que ses successeurs - successeurs inconscients, puisqu'ils ne le connaissent pas - ne trouvent ni une formule nouvelle, ni même un exemple nouveau.

---

<sup>1</sup>

<sup>2</sup>

La monnaie de compte, *dit-il*, n'est autre chose qu'un étalon arbitraire de parties égales inventé pour mesurer la valeur relative d'objets marchands. La monnaie de compte est totalement différente de l'argent monnayé (money coin), qui est le prix <sup>1</sup>, et elle pourrait exister sans qu'il y eût au monde de substance qui fût un équivalent proportionnel pour toutes les marchandises. La monnaie de compte remplit la même fonction pour la valeur des choses que les degrés, les minutes, les secondes, etc... pour les angles, ou les échelles pour les cartes géographiques, etc... Dans toutes ces inventions, la même dénomination est toujours prise comme unité. Tous ces procédés ont pour simple utilité d'indiquer la proportion et il en est de même pour l'unité monétaire. Elle ne peut donc pas représenter une proportion établie de façon immuable par rapport à une partie quelconque de la valeur, c'est-à-dire qu'elle ne peut pas être fixée à une quantité déterminée d'or, d'argent ou de quelque autre marchandise. L'unité une fois donnée, on peut s'élever par multiplication à la valeur la plus grande. Comme la valeur des marchandises dépend d'un concours général de circonstances agissant sur elles, ainsi que du caprice des hommes, leur valeur devrait être considérée comme changeant seulement dans leur rapport réciproque. Tout ce qui apporte du trouble et de la confusion dans la constatation du changement de proportion au moyen d'un étalon général déterminé et invariable porte nécessairement préjudice au commerce. L'argent <sup>2</sup> est un étalon purement *idéal* de parties égales. Demande-t-on ce qui devrait être l'unité de mesure de la valeur d'une partie, je réponds par cette autre question : quelle est la grandeur normale d'un degré, d'une minute, d'une seconde ? Ils n'en possèdent pas, mais, dès qu'une partie est déterminée, tout le reste doit, conformément à la nature de tout étalon, s'ensuivre proportionnellement. On trouve des exemples de cette monnaie idéale dans la monnaie de la Banque d'Amsterdam et dans la monnaie de la côte africaine d'Angola <sup>3</sup>.

Steuart s'en tient simplement aux *manifestations* de l'argent dans la circulation comme étalon des prix et comme monnaie de compte. Si des marchandises différentes sont respectivement cotées dans le prix courant à 15 shillings, 20 shillings, 36 shillings, ce n'est effectivement ni la teneur en argent, ni le nom de shilling, qui m'intéressent dans la comparaison de leur grandeur de valeur. Les rapports numériques 15, 20, 36 disent maintenant tout et le nombre 1 est devenu l'unique unité de mesure. L'expression purement abstraite de la proportion n'est d'ailleurs que la proportion numérique abstraite elle-même. Pour être conséquent, Steuart devait donc se désintéresser non seulement de l'or et de l'argent, mais encore de leurs noms de baptême légaux. Ne comprenant pas la transformation de la mesure des valeurs en étalon des prix, il croit naturellement que le quantum d'or déterminé qui sert d'unité de mesure est rapporté en tant que mesure non à d'autres quanta d'or, mais à des valeurs en tant que telles. La transformation de leurs valeurs d'échange en prix faisant apparaître les marchandises comme des grandeurs de même dénomination, il nie la qualité de la mesure qui les réduit à la même dénomination et, la grandeur de la quantité d'or servant d'unité de mesure dans cette comparaison de différentes quantités d'or étant conventionnelle, il prétend qu'il lie faut pas la fixer du tout. Au lieu d'appeler degré la 360e partie d'un cercle, il peut bien appeler degré la 180e partie ; l'angle droit serait alors mesuré par 45 degrés au lieu de 90 et les angles aigus et obtus le

<sup>1</sup><sup>2</sup><sup>3</sup>

seraient de manière correspondante. La mesure de l'angle n'en resterait pas moins, après comme avant, premièrement une figure mathématique qualitativement déterminée, le cercle, et deuxièmement une portion de cercle quantitativement déterminée. En ce qui concerne les exemples économiques de Steuart, dans l'un il fournit des verges pour se faire battre et l'autre ne prouve rien. La monnaie de la Banque d'Amsterdam n'était, en effet, qu'un nom de compte pour les doublons espagnols, auxquels un paresseux séjour dans les caves de la banque ne faisait rien perdre de leur embonpoint ni de leur poids, tandis que les dures frictions avec le monde extérieur amaigrissaient l'industrieuse monnaie courante. Quant aux idéalistes africains, il nous faut les abandonner à leur destin jusqu'à ce que des relations de voyage critiques nous apportent sur eux des informations plus précises <sup>1</sup>. Comme monnaie approximativement idéale au sens de Steuart, on pourrait noter l'assignat français : « Propriété nationale. Assignat de 100 francs. » Il est vrai qu'ici la valeur d'usage, que devait représenter l'assignat, était spécifiée ; c'était les biens-fonds confisqués ; mais on avait oublié de déterminer quantitativement l'unité de mesure et par suite le terme de « franc » n'était qu'un mot vide de sens. La portion plus ou moins grande de terres que représentait un franc-assignat dépendait, en effet, du résultat des enchères publiques. Dans la pratique, cependant, le franc-assignat circulait comme signe de valeur de la monnaie d'argent, aussi est-ce à cet étalon d'argent que se mesurait sa dépréciation.

L'époque de la suspension des paiements en espèces par la Banque d'Angleterre fut à peine plus fertile en communiqués de batailles qu'en théories monétaires. La dépréciation des billets de banque et la montée du prix marchand au-dessus du prix monétaire de l'or réveillèrent chez certains défenseurs de la Banque la doctrine de la mesure monétaire idéale. Pour cette conception confuse, lord *Castlereagh* trouva l'expression confuse classique, lorsqu'il définit l'unité de mesure de la monnaie comme *a sense o/ value in reference to currency as compared with commodities* [une impression de valeur relativement aux moyens de circulation comparés aux marchandises]. Lorsque, quelques années après la paix de Paris, les circonstances permirent la reprise des paiements en espèces, la même question qu'avait soulevée Lowndes sous Guillaume III se posa sous une forme presque identique. D'énormes dettes publiques et une masse de dettes privées, d'obligations fermes, etc., accumulées pendant plus de vingt ans avaient été contractées en billets de banque dépréciés. Devait-on les rembourser en billets de banque dont 4.672 livres sterling 10 shillings représentaient non pas nominalement, mais réellement 100 livres d'or à 22 carats ? Thomas *Attwood*, banquier de Birmingham, entra en scène comme réincarnation de Lowndes. Nominalement, les créanciers devaient recevoir en paiement autant de shillings qu'on leur en avait emprunté nominalement, mais si, à l'ancien titre, 1/78 d'once d'or portait le nom de shilling, on devait maintenant baptiser shilling, mettons 1/90 d'once. Les disciples d'Attwood sont connus sous le nom d'école de Birmingham des *little Shillingmen* [hommes au petit shilling]. La querelle de la mesure monétaire idéale, qui commença en 1819, durait encore en 1845 entre sir Robert Peel et Attwood, dont la propre science sur le chapitre du moins de la fonction de la monnaie comme mesure se résume tout entière dans la citation suivante :

---

1

Dans sa polémique avec la Chambre de Commerce de Birmingham, sir Robert Peel demande : que représentera votre billet d'une livre ? Qu'est-ce qu'une livre ?... Et, inversement, que faut-il entendre par l'unité de mesure actuelle de la valeur ?... 3 livres sterling 17 shillings 10 1/2 pence signifient-ils une once d'or ou sa valeur ? Si c'est l'once elle-même, pourquoi ne pas appeler les choses par leur nom et ne pas dire once, penny-weight et grain au lieu de livre sterling, shilling, penny ? Nous revenons alors au système du troc direct... Ou bien, signifient-ils la valeur ? Si une once = 3 livres sterling 17 shillings 10 112 pence, pourquoi valait-elle à des époques différentes tantôt 5 livres sterling 4 shillings, tantôt 3 livres sterling 17 shillings 9 pence ? L'expression livre (£) se rapporte à la valeur, mais non à la valeur fixée dans une fraction de poids d'or invariable. La livre est une unité idéale... Le travail est la substance en laquelle se résolvent les frais de production, et il confère sa valeur relative à l'or comme au fer. Quel que soit donc le nom de compte particulier que l'on emploie pour désigner le travail quotidien ou hebdomadaire d'un homme, ce nom exprime la valeur de la marchandise produite <sup>1</sup>.

Dans ces derniers mots se dissipent les brumes de la conception de la mesure monétaire idéale et perce l'idée qui en constitue le véritable contenu. Les noms de compte de l'or, livre sterling, shilling, etc., seraient les noms de quantités déterminées de temps de travail. Le temps de travail étant la substance et la mesure immanente des valeurs, ces noms représenteraient ainsi en fait la proportion de valeur elle-même. En d'autres termes, le temps de travail est reconnu comme la véritable unité de mesure de la monnaie. Ce faisant, nous abandonnons l'école de Birmingham, mais remarquons encore en passant que la doctrine de la mesure monétaire idéale prit une nouvelle importance dans la querelle de la convertibilité ou de la non-convertibilité des billets de banque. Si le papier tient sa dénomination de l'or ou de l'argent, la convertibilité du billet de banque, c'est-à-dire son échangeabilité contre l'or ou l'argent, demeure une loi économique, quelle que soit la loi juridique. Ainsi, un thaler papier prussien, bien que légalement inconvertible, serait immédiatement déprécié s'il valait moins dans le trafic ordinaire qu'un thaler argent, et n'était donc pas pratiquement convertible. C'est pourquoi les défenseurs conséquents de l'inconvertibilité du papier-monnaie en Angleterre se réfugièrent dans la doctrine de la mesure monétaire idéale. Si les noms de compte de la monnaie, livre sterling, shilling, etc., sont des noms désignant une somme déterminée, des atomes de valeur, dont une marchandise, au cours de l'échange avec une autre marchandise, absorbe ou libère une quantité tantôt supérieure, tantôt inférieure, un billet anglais de 5 livres par exemple, ne dépend pas plus de son rapport à l'or que de son rapport au fer ou au coton. Son titre ayant cessé de la poser théoriquement comme égale à un quantum déterminé d'or ou de tout autre marchandise, la possibilité d'exiger sa convertibilité, c'est-à-dire son équation pratique avec un quantum déterminé d'un objet spécifié se trouverait exclue de par son concept même.

C'est par John Gray <sup>2</sup> que la théorie du temps de travail pris comme unité de mesure immédiate de la monnaie a été développée pour la première fois de façon systématique. Il

---

<sup>1</sup>

<sup>2</sup>

fait certifier, par une banque centrale nationale agissant par l'entremise de ses succursales, le temps de travail employé pour produire les différentes marchandises. En échange de la marchandise, le producteur reçoit un certificat officiel de sa valeur, c'est-à-dire un reçu pour autant de temps de travail que sa marchandise en contient <sup>1</sup> et ces billets de banque de 1 semaine de travail, 1 journée de travail, 1 heure de travail, etc., servent en même temps de bons pour l'équivalent en toutes autres marchandises emmagasinées dans les docks de la banque <sup>2</sup>. C'est là le principe fondamental, dont tous les détails d'application sont soigneusement étudiés en s'appuyant toujours sur des institutions anglaises existantes. Avec ce système, dit Gray,

*il serait rendu aussi facile en tout temps de vendre pour de l'argent qu'il l'est maintenant d'acheter avec de l'argent ; la production serait la source uniforme et jamais tarie de la demande <sup>3</sup>.*

Les métaux précieux perdraient leur « privilège » vis-à-vis des autres marchandises et

*prendraient sur le marché la place qui leur revient à côté du beurre et des œufs, du drap et du calicot, et leur valeur ne nous intéresserait pas plus que celle des diamants <sup>4</sup>.*

*Devons-nous conserver notre mesure fictive des valeurs, l'or, et entraver ainsi les forces productives du pays, ou bien devons-nous recourir à la mesure naturelle des valeurs, le travail, et libérer ainsi les forces productives du pays <sup>5</sup> ?*

Le temps de travail étant la mesure immanente des valeurs, pourquoi une autre mesure extérieure à côté d'elle ? Pourquoi la valeur d'échange évolue-t-elle en prix ? Pourquoi toutes les marchandises évaluent-elles leur valeur dans une marchandise exclusive, qui est ainsi transformée en mode d'existence de la valeur d'échange, en argent ? Tel était le problème qu'avait à résoudre Gray. Au lieu de le résoudre, il s'imagine que les marchandises pourraient se rapporter directement les unes aux autres en tant que produits du travail social. Mais elles ne peuvent se rapporter les unes aux autres que pour ce qu'elles sont. Les marchandises sont de façon immédiate les produits de travaux privés

<sup>1</sup>

<sup>2</sup>

<sup>3</sup>

<sup>4</sup>

<sup>5</sup>

indépendants isolés qui, par leur aliénation dans le processus de l'échange privé, doivent se confirmer comme du travail social général, autrement dit, le travail, sur la base de la production marchande, ne devient travail social que par l'aliénation universelle des travaux individuels. Mais, en posant comme *immédiatement social* le temps de travail contenu dans les marchandises, Gray le pose comme temps de travail collectif ou comme temps de travail d'individus directement associés. Alors effectivement une marchandise spécifique, comme l'or et l'argent, ne pourrait affronter les autres marchandises comme incarnation du travail général, la valeur d'échange ne deviendrait pas prix, mais la valeur d'usage ne se transformerait pas non plus en valeur d'échange, le produit ne deviendrait pas marchandise et ainsi serait supprimée la base même de la production bourgeoise. Mais telle n'est nullement la pensée de Gray. Les *produits doivent être fabriqués comme marchandises*, mais non être échangés comme marchandises. Gray confie à une banque nationale la réalisation de ce pieux désir. D'une part, la société sous la forme de la banque rend les individus indépendants des conditions de l'échange privé et, d'autre part, elle laisse ces mêmes individus continuer de produire sur la base de l'échange privé. La logique interne cependant pousse Gray à nier les unes après les autres les conditions de la production bourgeoise, bien qu'il veuille seulement « réformer i) la monnaie engendrée par l'échange des marchandises. C'est ainsi qu'il transforme le capital en capital national <sup>1</sup>, la propriété foncière en propriété nationale <sup>2</sup> et, si l'on y regarde de près, on s'aperçoit que non seulement sa banque reçoit des marchandises d'une main et délivre de l'autre des certificats de livraison de travail, mais qu'elle règle la production elle-même. Dans son dernier ouvrage *Lectures on Money*, où Gray cherche anxieusement à représenter sa monnaie-travail comme une réforme purement bourgeoise, il s'empêtre dans des absurdités plus criantes encore.

Toute marchandise est immédiatement monnaie. Telle était la théorie de Gray, déduite de son analyse incomplète, partant fausse, de la marchandise. La construction « organique » de «monnaie-travail » et de « banque nationale » et « d'entrepôts de marchandises » n'est qu'une chimère où l'on veut donner l'illusion que le dogme est une loi régissant l'univers. Pour que le dogme suivant lequel la marchandise est immédiatement monnaie, ou le travail particulier de l'individu privé qu'elle contient est immédiatement travail social, devienne vérité, il ne suffit naturellement pas qu'une banque y croie et y conforme ses opérations. Au contraire, la banqueroute se chargerait en pareil cas d'en faire la critique pratique. Ce qui reste caché dans l'œuvre de Gray et que notamment lui-même ne voit pas, à savoir que la monnaie-travail est un mot creux à résonance économique qui traduit le pieux désir de se débarrasser de l'argent, avec l'argent, de la valeur d'échange, avec la valeur d'échange, de la marchandise, et avec la marchandise, de la forme bourgeoise de la production, quelques socialistes anglais qui ont écrit soit avant, soit après Gray <sup>3</sup> le proclament sans ambages. Mais il était réservé à *M. Proudhon* et à son école de prôner très sérieusement la dégradation de *l'argent* et l'apothéose de la *marchandise* comme étant l'essence même du socialisme et de réduire ainsi le socialisme

---

<sup>1</sup>

<sup>2</sup>

<sup>3</sup>

à une méconnaissance élémentaire de la nécessaire connexion entre la marchandise et l'argent<sup>1</sup>.

## II. - MOYEN DE CIRCULATION

↳

La marchandise ayant acquis, dans le procès de la détermination du prix, la forme qui la rend apte à la circulation, et l'or son caractère de monnaie, la circulation va à la fois faire apparaître et résoudre les contradictions qu'impliquait le procès d'échange des marchandises. L'échange réel des marchandises, c'est-à-dire l'échange social de substance, procède par une métamorphose où se déploie la double nature de la marchandise comme valeur d'usage et comme valeur d'échange, mais où, en même temps, sa propre métamorphose se cristallise dans des formes déterminées de la monnaie. Exposer cette métamorphose, c'est exposer la circulation. Comme nous l'avons vu, pour être une valeur d'échange développée, la marchandise suppose nécessairement un monde de marchandises et une division du travail effectivement développée ; de même, la circulation suppose des actes d'échange universels et le cours ininterrompu de leur renouvellement. Elle suppose, en second lieu, que les marchandises entrent dans le procès d'échange en tant que marchandises de *prix déterminé ou* encore qu'à l'intérieur de ce procès elles apparaissent les unes aux autres sous une double forme d'existence, réelles en tant que valeurs d'usage, idéales - dans le prix - en tant que valeurs d'échange.

Dans les rues les plus animées de Londres, les magasins se serrent les uns contre les autres et derrière leurs yeux de verre sans regard s'étalent toutes les richesses de l'univers, châles indiens, revolvers américains, porcelaines chinoises, corsets de Paris, fourrures de Russie et épices des tropiques ; mais tous ces articles qui ont vu tant de pays portent au front de fatales étiquettes blanchâtres où sont gravés des chiffres arabes suivis des laconiques caractères, £., s., d. [livre sterling, shilling, pence]. Tel est l'image qu'offre la marchandise en apparaissant dans la circulation.

### a) *La métamorphose des marchandises.*

↳

Considéré de plus près, le procès de la circulation présente deux cycles de formes différentes. Si nous désignons la marchandise par M et l'argent<sup>2</sup> par A, nous pouvons exprimer ces deux formes de la façon suivante :

$$\begin{array}{c} M-A-M \\ A-M-A \end{array}$$

<sup>1</sup>

<sup>2</sup>

Dans cette section, nous nous occuperons exclusivement de la première, c'est-à-dire de la forme immédiate de la circulation des marchandises.

Le cycle M-A-M se décompose ainsi : mouvement M-A, échange de marchandise contre argent ou *vente*; mouvement inverse A-M, échange d'argent contre marchandise ou *achat*; et enfin unité des deux mouvements M-A-M, échange de marchandise contre argent en vue de l'échange d'argent contre marchandise ou *vente* en vue de l'*achat*. Mais, comme résultat final dans lequel s'éteint le procès, on aboutit à M-M, échange de marchandise contre marchandise, qui est l'échange de substance réel.

Si l'on part du terme extrême de la première marchandise, M-A-M représente sa transformation en or et sa reconversion d'or en marchandise, ou encore un mouvement où la marchandise existe d'abord comme valeur d'usage particulière, puis dépouille ce mode d'existence, acquiert comme valeur d'échange ou équivalent général un mode d'existence libéré de tout lien avec son mode d'existence primitif et dépouille encore ce nouveau mode d'existence pour subsister finalement comme valeur d'usage réelle au service de besoins individuels. Sous cette dernière forme, elle passe de la circulation dans la consommation. L'ensemble de la circulation M-A-M est donc tout d'abord la série complète des métamorphoses que parcourt toute marchandise individuelle pour devenir valeur d'usage immédiate pour son possesseur. La première métamorphose s'accomplit dans la première moitié de la circulation M-A, la deuxième dans la seconde A-M, et la totalité de la circulation forme le *curriculum vitae* de la marchandise. Mais la circulation M-A-M n'est la métamorphose totale d'une Marchandise isolée qu'en étant en même temps la somme de métamorphoses unilatérales déterminées d'autres marchandises, car chaque métamorphose de la première marchandise est sa transformation en une autre marchandise, donc transformation de l'autre marchandise en la première, donc transformation bilatérale s'accomplissant au même stade de la circulation. Nous avons d'abord à considérer séparément chacun des deux procès d'échange en lesquels se décompose la circulation M-A-M.

*M-A ou vente* : la marchandise M entre dans le procès de circulation non seulement comme valeur d'usage particulière, une tonne de fer par exemple, mais aussi comme valeur d'usage de prix déterminé, mettons 3 livres sterling, 17 shillings 10 1/2 pence ou une once d'or. Ce prix, tout en étant d'une part l'exposant de la quantité de temps de travail contenue dans le fer, c'est-à-dire de sa grandeur de valeur, exprime en même temps le pieux désir qu'a le fer de devenir de l'or, c'est-à-dire de donner au temps de travail qu'il contient lui-même la forme du temps de travail social général. Cette transsubstantiation échoue-t-elle, la tonne de fer cesse d'être non seulement marchandise, mais produit, car elle n'est marchandise que parce que non-valeur d'usage pour son possesseur, ou encore le travail de celui-ci n'est du travail réel que comme travail utile pour d'autres et il n'est utile pour lui-même que comme travail général abstrait. La tâche du fer ou de son possesseur est donc de découvrir dans le monde des marchandises le point où le fer attire l'or. Mais cette difficulté, le *salto mortale* [saut périlleux] de la marchandise, est surmontée si la vente, ainsi qu'on le suppose ici dans l'analyse de la circulation simple, s'effectue réellement. Du fait que la tonne de fer, par son aliénation, c'est-à-dire son passage des mains où elle est non-valeur d'usage, dans les mains où elle est valeur d'usage, se réalise comme valeur d'usage, elle réalise en même temps son prix et, d'or simplement figuré,

elle devient or réel. Au terme : « once d'or » ou 3 livres sterling 17 shillings 10 1/2 pence, est maintenant substituée une once d'or réel, mais la tonne de fer a évacué la place. Par la vente M-A, non seulement la marchandise, qui dans son prix était transformée idéalement en or, se transforme réellement en or, mais, par le même procès, l'or, qui en tant que mesure des valeurs, n'était que de l'or idéal et ne figurait en fait qu'à titre de nom monétaire des marchandises elles-mêmes, se transforme en monnaie réelle<sup>1</sup>. De même qu'il est devenu idéalement équivalent général parce que toutes les marchandises mesuraient en lui leurs valeurs, de même en tant que produit de l'aliénation universelle des marchandises échangées contre lui (et la vente M-A représente le procès de cette aliénation générale), il devient maintenant la marchandise aliénée absolument, il devient monnaie réelle. Mais l'or ne devient réellement monnaie dans la vente que parce que les valeurs d'échange des marchandises étaient déjà idéalement de l'or sous la forme des prix.

Dans la vente M-A, de même que dans l'achat A-M, deux marchandises s'affrontent, toutes deux unités des deux valeurs d'échange et d'usage, mais, dans la marchandise, sa valeur d'échange n'existe qu'idéalement sous forme de prix, tandis que dans l'or, bien qu'il soit lui-même une valeur d'usage réelle, sa valeur d'usage existe seulement comme support de la valeur d'échange et, partant, seulement comme valeur d'usage formelle ne se rapportant à aucun besoin individuel réel. L'opposition entre valeur d'usage et d'échange se répartit donc aux deux pôles extrêmes de M-A de telle sorte que la marchandise est valeur d'usage vis-à-vis de l'or, une valeur d'usage qui ne doit réaliser sa valeur d'échange idéale, le prix, que dans l'or, alors que l'or est vis-à-vis de la marchandise valeur d'échange, qui ne matérialise que dans la marchandise sa valeur d'usage formelle. C'est seulement par ce dédoublement de la marchandise en marchandise et en or et par la relation, double encore et contradictoire, dans laquelle chaque terme extrême est idéalement ce que son contraire est réellement et *vice versa*, c'est donc seulement par la représentation des marchandises comme des contraires polaires doublement opposés que se résolvent les contradictions contenues dans leur procès d'échange.

Nous avons considéré jusqu'à présent M-A comme vente, comme transformation de marchandise en argent. Mais, si nous nous plaçons du côté de l'autre extrême, le même procès apparaît au contraire comme A-M, comme achat, transformation d'argent en marchandise. La vente est nécessairement en même temps son contraire, l'achat ; c'est l'un ou l'autre, selon que l'on considère le procès d'un côté ou de l'autre. Ou encore, dans la réalité, il ne s'établit de distinction dans le procès que parce que dans M-A l'initiative part du terme extrême de la marchandise, ou du vendeur, et dans A-M du terme extrême de l'argent, ou de l'acheteur. En représentant donc la première métamorphose de la marchandise, sa transformation en argent, comme le résultat du fait qu'elle a parcouru le premier stade de la circulation M-A, nous supposons en même temps qu'une autre marchandise s'est déjà transformée en argent et se trouve donc déjà au deuxième stade de la circulation A-M. Nos hypothèses nous conduisent ainsi à un cercle vicieux. Ce cercle vicieux, c'est la circulation elle-même. Si, dans M-A, nous ne considérons pas déjà A comme la métamorphose d'une autre marchandise, nous isolons l'acte d'échange du procès de la circulation. Mais, hors de celui-ci, la forme M-A disparaît et il n'y a plus que deux

---

1

M différents pour s'affronter, mettons du fer et de l'or, dont l'échange n'est pas un acte particulier de la circulation, mais du troc direct. A sa source de production, l'or est marchandise comme toute autre marchandise. Sa valeur relative, et celle du fer ou de toute autre marchandise, se manifeste ici par les quantités dans lesquelles ces marchandises s'échangent réciproquement. Or dans le procès de circulation cette opération est supposée accomplie, la valeur propre de l'or est donnée déjà dans les prix des marchandises. Rien ne peut donc être plus erroné que de se figurer qu'à *l'intérieur du procès de circulation* l'or et la marchandise entrent dans le rapport du troc direct et que, par suite, leur valeur relative est établie par leur échange en tant que simples marchandises. S'il semble que dans le procès de la circulation l'or soit échangé comme simple marchandise contre des marchandises, cette apparence provient tout simplement de ce que, dans les prix, une quantité déterminée de marchandise est déjà égale à une quantité d'or déterminée, c'est-à-dire qu'elle est rapportée à l'or déjà considéré comme monnaie, comme équivalent général, et qu'en *conséquence elle* est immédiatement échangeable avec lui. Pour autant que le prix d'une marchandise se *réalise* dans l'or, elle s'échange contre lui comme marchandise, comme matérialisation particulière du temps de travail, mais, pour autant que c'est son prix qui se réalise dans l'or, elle s'échange contre lui en tant que monnaie et non en tant que marchandise, c'est-à-dire qu'elle s'échange contre lui en tant que matérialisation générale du temps de travail. Mais, dans les deux cas, la quantité d'or contre laquelle s'échange la marchandise à l'intérieur du procès de circulation n'est pas déterminée par l'échange : c'est au contraire l'échange qui est déterminé par le prix de la marchandise, c'est-à-dire par sa valeur d'échange évaluée en or<sup>1</sup>.

A l'intérieur du procès de circulation, l'or apparaît entre toutes les mains comme le résultat de la vente M-A. Mais, comme M-A, la vente, est en même temps A-M, l'achat, on voit que, tandis que M, la marchandise, point de départ du procès, accomplit sa première métamorphose, l'autre marchandise, qui l'affronte comme extrême, A, accomplit, elle, sa deuxième métamorphose et parcourt ainsi la deuxième moitié de la circulation tandis que la première marchandise se trouve encore dans la première moitié de son cours.

Le point de départ du second procès de circulation, l'argent, se trouve être le résultat du premier procès, de la vente. A la marchandise sous sa première forme s'est substitué son équivalent en or. Ce résultat peut constituer tout d'abord un point d'arrêt, car la marchandise possède sous cette deuxième forme une existence persistante propre. La marchandise, qui, entre les mains de son possesseur, n'était pas valeur d'usage, est maintenant à sa disposition sous une forme constamment utilisable parce que constamment échangeable, et c'est des circonstances que dépendent le moment et le point de la surface du monde des marchandises où elle rentrera dans la circulation. Son état de chrysalide d'or forme une période autonome de sa vie, où elle peut s'attarder plus ou moins longtemps. Tandis que dans le troc l'échange d'une valeur d'usage particulière est directement lié à l'échange d'une autre valeur d'usage particulière, le caractère général du

---

1

travail créateur de valeur d'échange apparaît dans le fait que les actes d'achat et de vente sont séparés et indifféremment disjoints.

A-M, l'achat, est le mouvement inverse de M-A et c'est en même temps la deuxième ou dernière métamorphose de la marchandise. En tant qu'or, ou, encore, sous sa forme d'équivalent général, la marchandise peut se représenter immédiatement dans les valeurs d'usage de toutes les autres marchandises, qui toutes, dans leur prix, aspirent à l'or comme à leur au-delà, mais indiquent en même temps la note que doivent faire entendre les espèces sonnantes pour que leurs corps, les valeurs d'usage, passent du côté de la monnaie et que leur âme, la valeur d'échange, passe dans l'or lui-même. Le produit général de l'aliénation des marchandises est la marchandise douée d'une aliénabilité absolue. Pour la transformation de l'or en marchandise, il n'existe pas de limite qualitative, il n'existe plus qu'une limite quantitative, celle de la propre quantité ou de la grandeur de valeur de l'or. « On peut tout avoir avec de l'argent comptant. » Tandis que dans le mouvement M-A la marchandise, par son aliénation comme valeur d'usage, réalise son propre prix et la valeur d'usage de l'argent d'autrui, dans le mouvement A-M elle réalise par son aliénation comme valeur d'échange sa propre valeur d'usage et le prix de l'autre marchandise. Si, en réalisant son prix, la marchandise transforme en même temps l'or en monnaie réelle, par sa reconversion elle confère à l'or son propre mode d'existence purement passager de monnaie. Comme la circulation des marchandises suppose une division du travail développée, donc la multiplicité des besoins du producteur isolé, qui est en raison inverse du caractère unilatéral de son produit, tantôt l'achat A-M sera représenté par une mise en équation avec un équivalent-marchandise, tantôt il s'éparpillera dans une série d'équivalents marchandises que circonscrit maintenant le cercle des besoins de l'acheteur et la grandeur de la somme d'argent dont il dispose. - La vente étant en même temps achat, l'achat est en même temps vente, et A-M en même temps M-A, mais cette fois c'est à l'or, ou à l'acheteur, qu'appartient l'initiative.

Si maintenant nous revenons à la circulation complète M-A-M, on voit qu'une marchandise y parcourt toute la série de ses métamorphoses. Mais, en même temps qu'elle commence la première moitié de la circulation et accomplit sa première métamorphose, une deuxième marchandise entre dans la deuxième moitié de la circulation, accomplit sa deuxième métamorphose et sort de la circulation, et inversement la première marchandise entre dans la deuxième moitié de la circulation, accomplit sa deuxième métamorphose et sort de la circulation, tandis qu'une troisième marchandise entre dans la circulation, parcourt la première moitié de sa course et accomplit sa première métamorphose. La circulation totale M-A-M, en tant que métamorphose totale d'une marchandise, est donc toujours en même temps le terme d'une métamorphose totale d'une seconde marchandise et le début de la métamorphose totale d'une troisième, donc une série sans commencement ni fin. Pour plus de clarté et pour distinguer les marchandises, désignons M de façon différente aux deux extrêmes, soit M'-A-M". En réalité le premier membre M'-A suppose que A est le résultat d'un autre M-A et il n'est donc lui-même que le dernier membre de M-A-M', tandis que le deuxième membre A-M" est dans son résultat M'I-A et se présente donc lui-même comme le premier membre de M"-A-M'", etc. De plus on voit que le dernier membre A-M, bien que A ne soit le résultat que d'une vente, peut se représenter par A-M' + A-M" + A-M'" + etc., qu'il peut donc se fragmenter en une masse d'achats, c'est-à-dire en une masse de ventes, c'est-à-dire en une masse de premiers chaînons de nouvelles métamorphoses totales de marchandises. Si donc la métamorphose totale d'une marchandise isolée se présente comme un anneau non

seulement d'une chaîne de métamorphoses sans commencement ni fin, mais d'un grand nombre de chaînes, le procès de circulation du monde des marchandises, puisque chaque marchandise isolée parcourt le circuit M-A-M, se présente comme un enchevêtrement des chaînes entrelacées à l'infini de ce mouvement toujours finissant et toujours commençant en un nombre infini de points différents. Mais chaque vente ou achat singulier subsiste en tant qu'acte indifférent et isolé, dont l'acte complémentaire peut être séparé dans le temps et dans l'espace et n'a donc pas besoin de se rattacher à lui immédiatement pour lui faire suite. Comme chaque procès de circulation particulier M-A ou A-M, transformation d'une marchandise en valeur d'usage et de l'autre marchandise en argent, premier et deuxième stade de la circulation, constitue dans deux directions un point d'arrêt indépendant, mais comme d'un autre côté toutes les marchandises commencent leur deuxième métamorphose et prennent place au point de départ de la deuxième moitié de la circulation, sous la forme qui leur est commune de l'équivalent général, de l'or, dans la circulation réelle un A-M quelconque emboîte le pas à un M-A quelconque et le deuxième chapitre de la carrière d'une marchandise au premier chapitre de la carrière de l'autre. A, par exemple, vend du fer pour 2 livres sterling, accomplit donc M-A ou la première métamorphose de la marchandise fer, mais remet l'achat à plus tard. En même temps B, qui quinze jours plus tôt avait vendu 2 *quarters* de froment pour 6 livres sterling, achète avec ces 6 livres sterling un complet chez Moïse et fils, accomplissant donc A-M ou la deuxième métamorphose de la marchandise froment. Ces deux actes A-M et M-A n'apparaissent ici que comme les anneaux d'une chaîne parce que sous la forme A, la forme or, une marchandise ressemble à l'autre et que l'on ne saurait reconnaître dans l'or s'il est du fer métamorphosé ou du froment métamorphosé. Dans le procès de circulation réel M-A-M se présente donc comme une juxtaposition et une succession infinies et fortuites des membres de différentes métamorphoses totales jetés pêle-mêle. Le procès de circulation réel n'apparaît donc pas comme une métamorphose totale de la marchandise, comme son passage par des phases opposées, mais comme un pur agrégat de multiples achats et ventes s'effectuant parallèlement ou successivement de manière fortuite. Ainsi se trouve effacée la détermination formelle du procès et d'autant plus complètement que chaque acte particulier de la circulation, par exemple la vente, est en même temps son contraire, l'achat, et réciproquement. D'autre part, le procès de circulation est le mouvement des métamorphoses du monde des marchandises et il faut donc qu'il le reflète aussi dans la totalité de son mouvement. Nous étudierons dans la section suivante comment il le reflète. Qu'il nous suffise ici de remarquer encore que dans M-A-M les deux extrêmes M n'ont pas le même rapport formel avec A. Le premier M est une marchandise particulière et se rapporte à l'argent comme à la marchandise universelle, alors que l'argent est la marchandise universelle et se rapporte au deuxième M comme à une marchandise individuelle. M-A-M peut donc se ramener sur le plan de la logique abstraite à la forme de syllogisme P-U-I, dans laquelle la particularité constitue le premier extrême, l'universalité le terme moyen et l'individualité le dernier extrême.

Les possesseurs de marchandises sont entrés dans le procès de la circulation comme simples détenteurs de marchandises. A l'intérieur de ce procès, ils s'affrontent sous la forme antithétique d'acheteur et de vendeur, personnifiant l'un le pain de sucre, l'autre l'or. Quand le pain de sucre devient or, le vendeur devient acheteur. Ces caractères sociaux déterminés n'ont donc nullement leur origine dans l'individualité humaine en général, mais dans les rapports d'échange entre hommes produisant leurs produits sous la forme déterminée de la marchandise. Ce sont si peu des rapports purement individuels qui s'expriment dans le rapport de l'acheteur au vendeur, que tous deux n'entrent dans

cette relation que par la négation de leur travail individuel, qui devient argent, en tant qu'il n'est pas le travail d'un individu particulier. Autant donc il est stupide de concevoir ces caractères économiques bourgeois d'acheteur et de vendeur comme des formes sociales éternelles de l'individualité humaine, autant il est faux de les déplorer en voyant en eux l'abolition de l'individualité<sup>1</sup>. Ils sont la manifestation nécessaire de l'individualité à un stade déterminé du procès social de la production. Dans l'opposition entre acheteur et vendeur, la nature antagonique de la production bourgeoise s'exprime d'ailleurs encore d'une façon si superficielle et si formelle que cette opposition appartient aussi à des formes de société pré-bourgeoises, sa seule exigence étant que les individus se rapportent les uns aux autres comme détenteurs de marchandises.

Si nous considérons maintenant le résultat de M-A-M, il se réduit à l'échange de substance M-M. La marchandise a été échangée contre la marchandise, la valeur d'usage contre la valeur d'usage, et la transformation de la marchandise en argent, ou encore, la marchandise sous forme d'argent, ne sert que d'intermédiaire à cet échange de substance. L'argent apparaît ainsi comme un simple *moyen d'échange* des marchandises, mais non comme moyen d'échange en général : il apparaît comme un moyen d'échange caractérisé par le procès de circulation, c'est-à-dire comme un *moyen de circulation*<sup>2</sup>.

Du fait que le procès de circulation des marchandises s'éteint dans M-M et semble par suite n'être qu'un troc effectué par l'intermédiaire de l'argent, ou que, d'une manière générale, M-A-M ne se scinde pas seulement en deux procès isolés, mais représente aussi leur unité mouvante, vouloir conclure qu'entre l'achat et la vente existe seulement l'unité et non la séparation, c'est faire un raisonnement dont la critique relève de la logique et non de l'économie politique. De même que la séparation de l'achat et de la vente dans le procès de l'échange fait tomber les antiques barrières locales de l'échange social de substance qu'entourait d'une si aimable naïveté une piété ancestrale, cette séparation est également la forme générale sous laquelle les moments d'un seul tenant du procès se disloquent et s'opposent les uns aux autres ; elle constitue en un mot la possibilité générale des crises commerciales, mais seulement parce que l'opposition de la marchandise et de la monnaie est la forme abstraite et générale de toutes les oppositions qu'implique le travail bourgeois. La circulation de la monnaie peut donc avoir lieu sans crises, mais les crises ne peuvent pas avoir lieu sans circulation de la monnaie. Cela

---

<sup>1</sup>

<sup>2</sup>

revient toutefois seulement à dire que, là où le travail fondé sur l'échange privé n'a pas encore atteint le stade de la création de la monnaie, il lui est naturellement encore moins possible de donner naissance à des phénomènes qui supposent le plein développement du procès de production bourgeoise. On peut alors apprécier la profondeur d'une critique qui prétend, par l'abolition du « privilège » des métaux précieux et par un prétendu « système monétaire rationnel », supprimer les « anomalies » de la production bourgeoise. Pour donner, d'autre part, un exemple d'apologétique en économie politique, il nous suffira de rappeler une interprétation dont l'extraordinaire perspicacité fit grand bruit. James Mill, le père de l'économiste anglais bien connu John Stuart Mill, dit :

Il ne peut jamais y avoir manque d'acheteurs pour toutes les marchandises. Quiconque met une marchandise en vente veut recevoir une marchandise en échange, et il est donc acheteur par le simple fait qu'il est vendeur. Acheteurs et vendeurs de toutes les marchandises pris ensemble doivent donc, par une nécessité métaphysique, s'équilibrer. Si donc il se trouve plus de vendeurs que d'acheteurs pour une marchandise, il faut qu'il y ait plus d'acheteurs que de vendeurs pour une autre marchandise <sup>1</sup>.

Mill établit l'équilibre en transformant le procès de circulation en troc direct, tandis qu'il réintroduit en contrebande dans le troc direct les figures de l'acheteur et du vendeur empruntées au procès de circulation. Pour parler le langage confus de Mill, dans les moments où toutes les marchandises sont invendables, comme par exemple à Londres et à Hambourg à certains moments de la crise commerciale de 1857-1858, il y a effectivement plus d'acheteurs que de vendeurs pour *une seule* marchandise, *l'argent*, et plus de vendeurs que d'acheteurs pour *toutes les autres formes d'argent*, les marchandises. L'équilibre métaphysique des achats et des ventes se réduit au fait que chaque achat est une vente et chaque vente un achat, ce qui n'a rien de particulièrement consolant pour les détenteurs de marchandises qui n'arrivent pas à vendre, ni par conséquent à acheter <sup>2</sup>.

---

<sup>1</sup>

\*

<sup>2</sup>

La séparation de la vente et de l'achat rend possible, à côté du commerce proprement dit, un grand nombre de transactions fictives avant l'échange définitif entre les producteurs et les consommateurs de marchandises. Elle permet ainsi à une quantité de parasites de s'introduire dans le procès de production et d'exploiter cette séparation. Mais cela revient encore une fois à dire qu'avec l'argent comme forme générale du travail en régime bourgeois est donnée la possibilité du développement des contradictions contenues dans ce travail.

### b) *La circulation de la monnaie.*

↳

La circulation réelle se présente d'abord comme une masse d'achats et de ventes s'effectuant fortuitement et parallèlement. Dans l'achat comme dans la vente, la marchandise et l'argent s'affrontent en restant toujours dans la même relation, le vendeur du côté de la marchandise, l'acheteur du côté de l'argent. L'argent, moyen de circulation, apparaît donc toujours comme *moyen d'achat* et, de ce fait, ses caractères distinctifs dans les phases opposées de la métamorphose des marchandises ont cessé d'être reconnaissables.

L'argent passe dans la main du vendeur au cours du même acte qui fait passer la marchandise dans la main de l'acheteur. Marchandise et argent circulent donc en sens opposé et ce déplacement, qui fait passer la marchandise d'un côté et l'argent de l'autre, s'opère simultanément en une quantité indéterminée de points sur toute la surface de la société bourgeoise. Mais le premier pas que fait la marchandise pour entrer dans la circulation est en même temps son dernier pas<sup>1</sup>. Qu'elle change de place parce que l'or est attiré par elle (M-A) ou bien qu'elle l'est elle-même par l'or (A-M), d'un seul coup, ce seul déplacement la fait tomber de la circulation dans la consommation. La circulation est un mouvement continual de marchandises, mais de marchandises toujours autres, et chaque marchandise n'effectue qu'un seul mouvement. Chaque marchandise entre dans la deuxième moitié de sa circulation non sous la forme de la même marchandise, mais sous celle d'une autre marchandise, celle de l'or. Le mouvement de la marchandise métamorphosée est donc le mouvement de l'or. La même pièce de monnaie, ou l'individu d'or identique, qui, dans l'acte M-A, a une fois changé de place avec une marchandise, apparaît inversement à son tour comme point de départ de A-M et change ainsi de place une seconde fois avec une autre marchandise. Comme elle était passée de la main de l'acheteur B dans la main du vendeur A, elle passe maintenant de la main de A devenu acheteur dans la main de C. Le mouvement formel d'une marchandise, sa transformation en argent et sa reconversion d'argent en marchandise, ou encore, le mouvement de métamorphose totale de la marchandise, se présente donc comme le mouvement extérieur de la même pièce de monnaie qui change deux fois de place avec deux marchandises

1

différentes. Si morcelés et fortuits que soient les achats et les ventes parallèles dans la circulation réelle, un vendeur fait toujours face à un acheteur et l'argent qui prend la place de la marchandise vendue doit, avant d'être venu dans les mains de l'acheteur, avoir déjà changé de place une fois avec une autre marchandise. D'autre part, il repasse tôt ou tard de la main du vendeur devenu acheteur dans celle d'un nouveau vendeur et, par la fréquente répétition de ses changements de place, il exprime l'enchaînement des métamorphoses des marchandises. Les mêmes pièces de monnaie, suivant toujours une direction opposée à celle des marchandises en mouvement, passent donc, chacune avec une fréquence plus ou moins grande, d'un point de la circulation à un autre et décrivent ainsi un arc de circulation plus ou moins grand. Ces différents mouvements de la même pièce de monnaie ne peuvent se succéder que dans le temps et, inversement, la multiplicité et le morcellement des achats et des ventes apparaissent dans le changement de place unique, simultané, des marchandises et de l'argent qui s'effectue parallèlement dans l'espace.

La circulation des marchandises M-A-M sous sa forme simple s'accomplice par le passage de l'argent de la main de l'acheteur dans celle du vendeur, et de la main du vendeur devenu acheteur dans celle d'un nouveau vendeur. La métamorphose de la marchandise est par là terminée, de même que, par suite, le mouvement de l'argent pour autant qu'il en est l'expression. Mais, comme de nouvelles valeurs d'usage sont constamment produites sous forme de marchandises et qu'elles doivent donc être constamment jetées de nouveau dans la circulation, M-A-M se répète et se renouvelle sous l'impulsion des mêmes possesseurs de marchandises. L'argent, qu'ils ont déboursé comme acheteurs, revient dans leurs mains dès qu'ils apparaissent de nouveau comme vendeurs de marchandises. Le renouvellement constant de la circulation des marchandises se reflète ainsi dans le mouvement de l'argent qui, non seulement roule constamment d'une main à l'autre sur toute l'étendue de la société bourgeoise, mais décrit en même temps toute une série de petits cycles différents, partant d'une infinité de points et revenant à ces mêmes points pour recommencer le même mouvement.

Si le changement de forme des marchandises apparaît comme un simple changement de place de l'argent et si la continuité du mouvement de la circulation se manifeste dans le seul argent, la marchandise ne faisant jamais qu'un pas dans la direction opposée à celle de l'argent alors que l'argent fait toujours le second pour la marchandise et dit B là où la marchandise a dit A, le mouvement tout entier semble avoir l'argent pour point de départ, bien que ce soit la marchandise qui, dans la vente, attire l'argent hors de son gîte et qu'elle fasse donc tout aussi bien circuler l'argent que l'argent la fait circuler elle-même dans l'achat. Comme, de plus, l'argent affronte toujours la marchandise sous la même forme de moyen *d'achat*, mais qu'en cette qualité il ne met les marchandises en mouvement qu'en réalisant leur prix, le mouvement de la circulation se présente tout entier ainsi : l'argent change de place avec les marchandises en réalisant leurs prix dans des actes particuliers de la circulation s'effectuant soit simultanément et parallèlement, soit successivement, la même pièce de monnaie réalisant tour à tour différents prix de marchandises. Si, par exemple, on considère M-A-M'-A-M"-A-M''', etc., sans tenir compte des aspects qualitatifs, qui cessent d'être reconnaissables dans le procès de circulation réel, on ne distingue plus que la même opération monotone. Après avoir réalisé le prix de M, A réalise tour à tour les prix de M', M'', etc., et les marchandises M'-M"-M''', etc., prennent toujours la place abandonnée par l'argent. L'argent semble donc faire circuler les marchandises en réalisant leurs prix. Dans cette fonction de réalisation des prix, il circule

lui-même sans cesse, tantôt changeant seulement de place, tantôt parcourant un arc de circulation, tantôt décrivant un petit cycle où coïncident points de départ et point d'arrivée. Moyen de circulation, il possède sa propre circulation. Le mouvement formel des marchandises impliquées dans un procès apparaît donc comme un mouvement propre de l'argent qui permet l'échange des marchandises immobiles par elles-mêmes. Le mouvement du procès de circulation des marchandises se manifeste donc dans le mouvement de l'argent<sup>1</sup> en tant que moyen de circulation - dans la *circulation de la monnaie*.

Si les possesseurs de marchandises ont présenté les produits de leurs travaux privés comme des produits du travail social en transformant une chose, l'or, en mode d'existence immédiat du temps de travail général et, partant, en monnaie, leur propre mouvement universel, par lequel ils rendent possible l'échange matériel de leurs travaux, se présente maintenant à eux comme le mouvement propre d'une chose, comme la circulation de l'or. Pour les possesseurs de marchandises, le mouvement social lui-même est, d'un côté, une nécessité extérieure et, d'un autre côté, un procès médiateur purement formel, qui permet à chaque individu de retirer de la circulation, en échange de la valeur d'usage qu'il y jette, d'autres valeurs d'usage de même volume de valeur. La valeur d'usage de la marchandise commence avec sa sortie de la circulation, tandis que la valeur d'usage de l'argent<sup>2</sup> en tant que moyen de circulation est sa circulation même. Le mouvement de la marchandise dans la circulation n'est qu'un aspect fugitif, tandis que les déplacements incessants y deviennent la fonction de l'argent<sup>3</sup>. Cette fonction propre de l'argent à l'intérieur du procès de circulation lui donne en tant que moyen de circulation une nouvelle détermination formelle, qu'il nous faut maintenant développer plus en détail.

D'abord, il saute aux yeux que la circulation monétaire est un mouvement infiniment morcelé, puisqu'en lui se reflètent le morcellement infini en achats et ventes du procès de circulation et l'indifférente disjonction des phases complémentaires de la métamorphose des marchandises. Dans les petits circuits de la monnaie où coïncident point de départ et point d'arrivée, apparaît sans doute un mouvement en retour, un véritable mouvement circulatoire, mais, d'abord, il y a là autant de points de départ que de marchandises et, par leur multiplicité indéterminée déjà, ces circuits échappent à tout contrôle, à toute mesure, à tout calcul. Le temps qui sépare le départ du retour au point de départ est tout aussi peu déterminé. Aussi bien est-il indifférent de savoir si, dans un cas donné, un tel circuit est décrit ou non. Que l'on puisse débourser de l'argent d'une main sans le récupérer de l'autre, il n'est pas de phénomène économique plus connu. L'argent part de points infiniment divers et revient en des points infiniment divers, mais la coïncidence du point de départ et du point d'arrivée est fortuite, parce que le mouvement M-A-M n'implique pas nécessairement que l'acheteur redevient vendeur. Mais la circulation monétaire représente encore moins un mouvement rayonnant d'un centre vers tous les points de la périphérie et refluant de tous les points de la périphérie vers le même centre. Ce qu'on appelle circuit monétaire, tel qu'on se l'imagine vaguement, se réduit au fait que sur tous les points on observe l'apparition et la disparition, le déplacement incessant de la monnaie. Dans une forme médiatrice supérieure de la circulation monétaire, par exemple, la circulation des billets de banque, nous verrons que les conditions de l'émission de la

<sup>1</sup><sup>2</sup><sup>3</sup>

monnaie impliquent les conditions de son reflux. Au contraire, dans la circulation simple de la monnaie, c'est accidentellement que le même acheteur redevient vendeur. Quand de véritables circuits s'y manifestent d'une façon constante, ils ne sont que le reflet de procès de production plus profonds. Par exemple, le fabricant prend de l'argent le vendredi chez son banquier, il le verse le samedi à ses ouvriers, ceux-ci en dépensent tout de suite la plus grande partie chez les épiciers, etc., et ces derniers le rapportent le lundi au banquier.

Nous avons vu que dans les achats et les ventes s'effectuant dans l'espace pêle-mêle et parallèlement, l'argent réalise simultanément une quantité donnée de prix et ne permute qu'une fois avec la marchandise. Mais, d'autre part, pour autant qu'apparaissent dans son mouvement le mouvement des métamorphoses totales des marchandises et l'enchaînement de ces métamorphoses, la même pièce de monnaie réalise les prix de marchandises différentes et accomplit ainsi un nombre plus ou moins grand de tours. Si donc nous prenons le procès de circulation d'un pays dans un laps de temps déterminé, un jour par exemple, la masse d'or requise pour la réalisation des prix, et par conséquent pour la circulation des marchandises, sera déterminée par un double facteur : d'une part, la somme totale de ces prix, d'autre part, le nombre moyen des tours effectués par les mêmes pièces d'or. Le nombre de ces tours - ou la vitesse de rotation de la monnaie - est lui aussi déterminé, ou encore il ne fait qu'exprimer la vitesse moyenne à laquelle les marchandises parcourrent les différentes phases de leur métamorphose, à laquelle ces phases s'enchaînent et à laquelle les marchandises ayant parcouru leurs métamorphoses sont remplacées dans le procès de circulation par des marchandises nouvelles. Donc, tandis que, dans la fixation des prix, la valeur d'échange de toutes les marchandises était transformée idéalement en une quantité d'or de même grandeur de valeur et que, dans les deux actes isolés de la circulation A-M et M-A, la même somme de valeur existait sous le double aspect de la marchandise d'une part et de l'or d'autre part, le mode d'existence de l'or comme moyen de circulation se trouve déterminé non par son rapport isolé avec les marchandises particulières au repos, mais par son mode d'existence mouvant dans le monde des marchandises en mouvement; il est déterminé par la fonction qu'il exerce en représentant par son changement de place le changement de forme des marchandises, en représentant donc par la rapidité de son changement de place la rapidité de leur changement de forme. Sa présence réelle dans le procès de la circulation, c'est-à-dire la masse d'or réelle qui circule, est donc alors déterminée par son mode d'existence fonctionnel dans le procès total lui-même.

La circulation de la monnaie suppose la circulation des marchandises : la monnaie fait circuler des marchandises qui ont des prix, c'est-à-dire qui sont déjà idéalement mises en équation avec des quantités d'or déterminées. Dans la détermination même du prix des marchandises, la grandeur de valeur de la quantité d'or servant d'unité de mesure, ou la valeur de l'or, est supposée donnée. Ceci posé, la quantité d'or requise pour la circulation est d'abord déterminée par la somme totale des prix des marchandises à réaliser. Mais cette somme totale est elle-même déterminée 10 par le niveau des prix, le niveau relativement élevé ou bas des valeurs d'échange des marchandises estimées en or et 20 par la masse des marchandises circulant à des prix déterminés, donc par la somme des achats et des ventes à des prix donnés <sup>1</sup>. Si un *quarter* de froment coûte 60 shillings, il faut deux

---

<sup>1</sup>

fois plus d'or pour le faire circuler, ou pour réaliser son prix, que s'il ne coûte que 30 shillings. Pour la circulation de 500 *quarters* à 60 shillings, il faut deux fois plus d'or que pour la circulation de 250 *quarters* au même prix. Enfin, pour la circulation de 10 *quarters* à 100 shillings, il suffit de deux fois moins d'or que pour la circulation de 40 *quarters* à 50 shillings. Il s'ensuit que la quantité d'or requise pour la circulation des marchandises peut diminuer malgré la hausse des prix, si la masse des marchandises mises en circulation diminue dans une proportion plus grande que ne croît la somme totale des prix, et qu'en inversement la masse des moyens de circulation peut augmenter si la masse des marchandises mises en circulation diminue, mais que la somme de leurs prix monte dans une plus grande proportion. Ainsi, par exemple, de belles monographies anglaises ont montré qu'en Angleterre, dans les premiers stades d'un renchérissement des céréales, la masse de monnaie en circulation augmente, parce que la somme des prix de la masse moindre des céréales est plus grande que ne l'était la somme des prix de leur masse supérieure, mais qu'en même temps la circulation de la masse des autres marchandises continue sans perturbation pendant un certain temps aux anciens prix. Par contre, à un stade ultérieur du renchérissement des céréales, la masse de la monnaie en circulation diminue, soit parce qu'à côté des céréales on vend moins d'autres marchandises aux anciens prix, soit qu'on vend autant de marchandises mais à des prix inférieurs.

Mais la quantité de monnaie circulante, comme nous l'avons vu, n'est pas déterminée seulement par la somme totale des prix des marchandises à réaliser ; elle l'est en même temps par la vitesse à laquelle circule l'argent ou à laquelle, dans un laps de temps donné, il s'acquitte de cette réalisation. Si le même souverain fait le même jour 10 achats, chaque marchandise étant achetée au prix de 1 souverain, et change donc 10 fois de mains, il accomplit exactement la même besogne que 10 souverains dont chacun ne circule qu'une fois en un jour<sup>1</sup>. La vitesse de rotation de l'or peut donc suppléer à sa quantité, ou encore le mode d'existence de l'or dans le procès de circulation n'est pas déterminé seulement par son mode d'existence comme équivalent à côté de la marchandise, mais aussi par son mode d'existence à l'intérieur du mouvement de métamorphose des marchandises. Toutefois la vitesse de rotation de la monnaie ne supplée à sa quantité que jusqu'à un certain degré, puisque à chaque moment donné des achats et des ventes morcelés à l'infini s'effectuent parallèlement dans l'espace.

Si la somme totale des prix des marchandises en circulation augmente, mais dans une proportion moindre que ne croit la vitesse de rotation de la monnaie, la masse des moyens de circulation diminuera. Si, inversement, la vitesse de rotation diminue dans une proportion plus grande que ne baisse la somme totale des prix de la masse des marchandises en circulation, la masse des moyens de circulation augmentera. Accroissement des moyens de circulation accompagnant une baisse générale des prix, diminution des moyens de circulation allant de pair avec une montée générale des prix, c'est là l'un des phénomènes les mieux établis dans l'histoire des prix des marchandises. Mais les causes qui provoquent une élévation du niveau des prix et simultanément une accélération dans de plus grandes proportions encore de la vitesse de rotation de la

---

1

monnaie, ainsi que le mouvement inverse, ne rentrent pas dans l'étude de la circulation simple. A titre d'exemple, on peut signaler qu'en particulier, dans les périodes où prédomine le crédit, la vitesse de rotation de la monnaie croît plus vite que les prix des marchandises, alors qu'un amoindrissement du crédit entraîne une diminution des prix des marchandises plus lente que celle de la vitesse de la circulation. Le caractère superficiel et formel de la circulation simple de l'argent apparaît précisément dans le fait que tous les facteurs qui déterminent le nombre des moyens de circulation: masse des marchandises en circulation, prix, montée ou baisse de ceux-ci, nombre d'achats et de ventes simultanés, vitesse de rotation de la monnaie dépendent du procès de métamorphose du monde des marchandises ; celui-ci dépend à son tour du caractère d'ensemble du mode de production, du chiffre de la population, du rapport entre la ville et la campagne, du développement des moyens de transport, du degré de la division du travail, du crédit, etc., bref de circonstances qui toutes sont *en dehors* de la circulation simple de l'argent et ne font que se refléter en elle.

La vitesse de la circulation étant donnée, la masse des moyens de circulation est donc simplement déterminée par les prix des marchandises. Les prix ne sont donc pas élevés ou bas parce qu'il circule plus ou moins d'argent, mais il circule plus ou moins d'argent parce que les prix sont élevés ou bas. C'est là l'une des lois économiques les plus importantes et c'est peut-être l'unique mérite de l'économie politique anglaise post-ricardienne de l'avoir démontré jusque dans le détail par l'histoire des prix des marchandises. Si, donc, l'expérience montre que, dans un pays déterminé, le niveau de la circulation métallique, ou la masse de l'or ou de l'argent en circulation, est certes exposé à des fluctuations temporaires et parfois à des flux et reflux très violents<sup>1</sup>, mais qu'il reste le même en somme pour d'assez longues périodes, et que les écarts du niveau moyen ne conduisent qu'à de faibles oscillations, ce phénomène s'explique simplement par la nature contradictoire des circonstances qui déterminent la masse de la monnaie en circulation. Leur modification simultanée annule leur effet et laisse les choses en l'état.

La loi suivant laquelle, la vitesse de rotation de la monnaie et la somme des prix des marchandises une fois données, la quantité des moyens de circulation se trouve déterminée peut encore s'exprimer ainsi : quand les valeurs d'échange des marchandises et la vitesse moyenne de leurs métamorphoses sont données, la quantité d'or en circulation dépend de sa propre valeur. Si donc la valeur de l'or, c'est-à-dire le temps de travail requis pour sa production, augmentait ou diminuait, les prix des marchandises monteraient ou baissaient en raison inverse et, à cette montée ou à cette baisse générale des prix, la vitesse de la circulation restant la même, correspondrait une augmentation ou une diminution de la masse de l'or requis pour la circulation de la même masse de marchandises. Le même changement aurait lieu si l'ancienne mesure de valeur était supplante par un métal

---

<sup>1</sup>

de plus grande ou de moindre valeur. Ainsi, lorsque, par une délicate attention pour les créanciers de l'État et par crainte des conséquences des découvertes de Californie et d'Australie, la Hollande remplaça la monnaie d'or par la monnaie d'argent, elle eut besoin de 14 à 15 fois plus d'argent qu'elle n'avait besoin d'or auparavant pour faire circuler la même masse de marchandises.

Du fait que la quantité d'or en circulation dépend des variations de la somme des prix des marchandises et des variations de la vitesse de la circulation, il résulte que la masse des moyens de circulation métalliques doit être susceptible de contraction ou d'expansion, bref que, suivant les besoins du procès de circulation, l'or doit, en tant que moyen de circulation, tantôt entrer dans le procès et tantôt en sortir. Comment le procès de circulation lui-même réalise ces conditions, c'est ce que nous verrons plus tard.

### c) *Le numéraire. Le signe de valeur.*

←

Dans sa fonction de moyen de circulation, l'or subit une façon qui lui est propre, il devient *numéraire*. Pour que son cours ne soit pas arrêté par des difficultés techniques, il est monnayé selon l'étauon de la monnaie de compte. Des pièces d'or dont l'empreinte et la figure indiquent qu'elles contiennent les fractions de poids d'or représentées par les noms de compte de la monnaie, livre sterling, shilling, etc., sont du numéraire. De même que la fixation du prix du numéraire, le travail technique du monnayage incombe à l'État. De même que comme monnaie de compte, l'argent acquiert comme numéraire *un caractère local et politique*, il parle des langues différentes et porte des uniformes nationaux différents. La sphère, dans laquelle l'argent circule comme numéraire, étant une sphère de circulation *intérieure* des marchandises circonscrite par les frontières d'une communauté, se distingue donc de la circulation *générale* du monde des marchandises.

Cependant, il n'y a pas plus de différence entre l'or en barre et l'or sous forme de numéraire qu'entre son nom de numéraire et son nom de poids. Ce qui était dans ce dernier<sup>1</sup> cas différence de nom apparaît maintenant comme simple différence de figure. Le numéraire d'or peut être jeté dans le creuset et être ainsi reconvertis en or *sans phrase*<sup>2</sup>, de même qu'en inversement il n'y a qu'à envoyer la barre d'or à la Monnaie pour lui donner la forme de numéraire. La conversion et la reconversion de l'une des figures dans l'autre apparaissent comme des opérations purement techniques.

Pour 100 livres ou 1 200 onces troy d'or à 22 carats, la Monnaie anglaise vous donne 4.672 1/2 livres sterling ou souverains d'or et, si l'on met ces souverains sur l'un des plateaux de la balance et 100 livres d'or en barre sur l'autre, le poids est le même : la preuve est ainsi faite que le souverain n'est autre chose que la fraction de poids d'or désignée par ce nom dans le prix monétaire anglais, avec sa figure et son empreinte propres. Les 4 672 1/2 souverains d'or sont jetés de points différents dans la circulation et, entraînés dans son tourbillon, ils accomplissent en un jour un certain nombre de rotations, chacun en effectuant plus ou moins. Si le nombre moyen des tours quotidiens de chaque

<sup>1</sup>

<sup>2</sup>

once était de 10, les 1 200 onces d'or réaliseraient une somme totale de prix de marchandises s'élevant à 12 000 onces ou 46 725 souverains. Qu'on tourne et retourne une once d'or comme on voudra, elle ne pèsera jamais 10 onces d'or. Mais ici, dans le procès de circulation, 1 once pèse effectivement 10 onces. Dans le cadre du procès de circulation, le numéraire est égal à la quantité d'or qu'il contient multiplié par le nombre de tours qu'il accomplit. En dehors de son existence réelle sous la forme d'une pièce d'or de poids déterminé, le numéraire acquiert donc une existence idéale née de sa fonction. Toutefois, que le souverain fasse un ou dix tours, il n'agit dans chaque achat ou vente particulière que comme un seul souverain. Il en est de lui comme d'un général qui, apparaissant le jour de la bataille à dix endroits différents au moment opportun, tient lieu de dix généraux, mais n'en reste pas moins à chaque endroit le même et unique général. L'idéalisation des moyens de circulation, qui provient dans la circulation de l'argent de ce que la vitesse supplée à la quantité, n'intéresse que l'existence fonctionnelle du numéraire à l'intérieur du procès de circulation et n'affecte pas l'existence de la pièce de monnaie prise individuellement.

Cependant, la circulation de l'argent est un mouvement externe et le souverain, bien qu'il n'ait pas d'odeur lui-même, fréquente une société fort mêlée. En se frottant à toutes sortes de mains, de sacs, de poches, de bourses, d'escarcelles, de coffres, de caisses et caissettes, le numéraire s'use ; il laisse un atome d'or par-ci, un autre par-là et, s'usant dans sa course à travers le monde, il perd de plus en plus de sa teneur intrinsèque. En en usant, on l'use. Arrêtons le souverain à un moment où la pureté naturelle de son caractère ne semble encore que faiblement atteinte.

*Un boulanger qui reçoit aujourd'hui de la banque un souverain tout battant neuf et le débourse demain chez le meunier ne paie pas avec le même véritable souverain ; son souverain est plus léger qu'au moment où il l'a reçu<sup>1</sup>.*

*Il est clair que le numéraire, de par la nature même des choses, doit continuellement se déprécier pièce par pièce sous la seule action de cette habituelle et inévitable usure. Il est matériellement impossible d'exclure complètement de la circulation à un moment quelconque, ne fût-ce que pour un seul jour, les pièces de monnaie légères<sup>2</sup>.*

Jacob estime que, par suite du frai, sur 380 millions de livres sterling existant en Europe en 1809, en 1829, soit en vingt ans, 19 millions de livres sterling avaient complètement disparu<sup>3</sup>. Si donc la marchandise sort de la circulation dès le premier pas qu'elle fait pour y entrer, le numéraire, lui, après avoir fait quelques pas dans la circulation, représente plus de teneur métallique qu'il n'en contient. Plus le numéraire circule longtemps, la vitesse de circulation restant constante, ou encore, plus sa circulation devient active dans le même laps de temps, plus son existence fonctionnelle de

<sup>1</sup>

<sup>2</sup>

<sup>3</sup>

numéraire se détache de son existence métallique d'or ou d'argent. Ce qu'il en reste est *magni nominis timbra* [l'ombre d'un grand nom]. Le corps de la monnaie n'est plus qu'une ombre. Alors que le procès la rend plus lourde à l'origine, il la rend maintenant plus légère, mais elle continue de valoir dans chaque achat ou vente isolés la quantité d'or primitive. Devenu un souverain *fantôme*, un or *fantôme*, le souverain continue à remplir la fonction de la pièce d'or légitime. Alors que les frictions avec le monde extérieur font perdre à d'autres leur idéalisme, la monnaie s'idéalise par la pratique, son corps d'or ou d'argent devient pure apparence. Cette deuxième idéalisation de la monnaie métallique, opérée par le procès de circulation lui-même, ou, encore, cette scission entre son contenu nominal et son contenu réel, est exploitée en partie par les gouvernements, en partie par les aventuriers privés, qui se livrent aux falsifications les plus variées de la monnaie. Toute l'histoire de la monnaie, du commencement du moyen âge jusque bien avant dans le XVIII<sup>e</sup> siècle, se ramène à l'histoire de ces falsifications d'un caractère double et antagonique et c'est autour de cette question que tournent en grande partie les nombreux volumes de la collection des économistes italiens de Custodi.

Cependant l'existence fictive de l'or dans le cadre de sa fonction entre en conflit avec son existence réelle. En circulant, chaque monnaie d'or a perdu plus ou moins de sa substance métallique et un souverain vaut donc maintenant effectivement plus que l'autre. Mais comme, dans leur existence fonctionnelle, ils ont la même valeur comme monnaie, le souverain qui est 1/4 d'once, ne valant pas plus que le souverain qui n'a que l'apparence du 1/4 d'once, entre les mains de possesseurs sans scrupules les souverains pesant le poids sont partiellement soumis à des opérations chirurgicales et on leur fait subir artificiellement le sort que l'action naturelle de la circulation elle-même a fait subir à leurs frères de moindre poids. On les rogne et leur excédent de graisse d'or passe au creuset. Si 4 672 1/2 souverains d'or, placés sur le plateau d'une balance, ne pèsent plus en moyenne que 800 <sup>1</sup> onces au lieu de 1 200, apportés sur le marché, ils n'achèteront plus que 800 <sup>2</sup> onces d'or, ou alors le prix marchand de l'or s'élèverait au-dessus de son prix monétaire. Toute pièce de monnaie, même si elle avait tout son poids, vaudrait moins sous sa forme de monnaie que sous sa forme de barre. Aux souverains ayant tout leur poids, on redonnerait leur forme de barre, sous laquelle plus d'or a plus de valeur que moins d'or. Dès que la diminution de la teneur métallique dont il est question aurait touché un nombre suffisant de souverains pour provoquer une hausse persistante du prix marchand de l'or au-dessus de son prix monétaire, les noms de compte de la monnaie resteraient les mêmes, mais désigneraient désormais une quantité d'or moindre. En d'autres termes, l'étalon monétaire changerait et l'or serait désormais monnayé sur la base de ce nouvel étalon. Par son idéalisation comme moyen de circulation, l'or aurait par contre-coup modifié les rapports légalement établis selon lesquels il était étalon des prix. La même révolution se répéterait au bout d'un certain temps et l'or se trouverait ainsi, aussi bien dans sa fonction d'étalon des prix que comme moyen de circulation, soumis à une variation continue, de telle sorte que le changement sous l'une des formes provoquerait le changement sous l'autre forme et inversement. Ceci explique le phénomène que nous avons précédemment mentionné, à savoir que dans l'histoire de tous les peuples modernes on conservait le même nom monétaire à un contenu métallique allant toujours en s'amenuisant. La contradiction entre l'or numéraire et l'or étalon des prix entraîne également la contradiction entre l'or numéraire et l'or équivalent général, forme sous

<sup>1</sup><sup>2</sup>

laquelle il circule non seulement à l'intérieur des frontières nationales, mais aussi sur le marché mondial. Comme mesure des valeurs, l'or avait toujours tout son poids parce qu'il ne servait que d'or idéal. Comme équivalent, dans l'acte isolé M-A, il sort immédiatement de son existence mouvementée pour retomber dans son existence sédentaire, mais, comme numéraire, sa substance naturelle entre en conflit perpétuel avec sa fonction. On ne saurait éviter complètement la transformation du souverain d'or en or fantôme, mais la législation cherche à empêcher qu'il se maintienne comme numéraire, en le démonétisant quand l'insuffisance de substance a atteint un certain degré. D'après la loi anglaise, par exemple, un souverain qui a perdu en poids plus de 0,747 grain n'est plus un souverain légal. La Banque d'Angleterre, qui, dans la seule période de 1844 à 1848, a pesé 48 millions de souverains d'or, possède dans la balance pour or de M. Cotton une machine qui non seulement décèle une différence de 1/100 de grain entre deux souverains, mais encore, tout comme un être doué de raison, projette le souverain de poids insuffisant sur une planche où il parvient à une autre machine qui le découpe avec une cruauté tout orientale.

Dans ces conditions, la monnaie d'or ne pourrait pas du tout circuler, si son cours n'était limité à des circuits déterminés de la circulation à l'intérieur desquels elle s'use moins rapidement. Dans la mesure où une monnaie d'or est réputée valoir un quart d'once dans la circulation, alors qu'elle ne pèse plus que 1/5 d'once, elle est de fait devenue le simple signe, ou le simple symbole de 1/20 d'once d'or, et tout le numéraire d'or est ainsi plus ou moins transformé par le procès de la circulation lui-même en un simple signe ou symbole de sa substance. Mais nulle chose ne peut être son propre symbole. Du raisin peint n'est pas le symbole de vrai raisin, mais un simulacre de raisin. Or un souverain léger peut encore moins être le symbole d'un souverain de poids normal, pas plus qu'un cheval maigre ne peut être le symbole d'un cheval gras. Comme, donc, l'or devient le symbole de lui-même, mais qu'il ne peut pas servir comme symbole de lui-même, dans les cercles de la circulation où il s'use le plus rapidement, c'est-à-dire dans les cercles où les achats et les ventes se renouvellent constamment dans les plus faibles proportions, il prend un mode d'existence symbolique, argent ou cuivre, distinct de son mode d'existence d'or. Même si ce n'étaient pas les mêmes pièces d'or, une proportion déterminée de la totalité de la monnaie d'or circuleraient constamment comme numéraire dans ces cercles. Dans cette proportion, l'or est remplacé par des jetons d'argent ou de cuivre. Alors donc qu'une seule marchandise spécifique peut fonctionner à l'intérieur d'un pays comme mesure des valeurs et partant comme monnaie, des marchandises différentes peuvent servir de numéraire à côté de la monnaie. Ces moyens de circulation subsidiaires, jetons d'argent ou de cuivre par exemple, représentent à l'intérieur de la circulation des fractions déterminées du numéraire d'or. Leur propre teneur en argent ou en cuivre n'est par conséquent pas déterminée par le rapport de valeur de l'argent et du cuivre à l'or, mais arbitrairement fixé par la loi. Ils ne peuvent être émis que dans les quantités où les fractions diminutives de la monnaie d'or, qu'ils représentent, circuleraient de façon continue, soit pour le change de pièces d'or de valeur supérieure, soit pour la réalisation du prix de marchandises d'une modicité correspondant à leur propre valeur. A l'intérieur de la circulation des marchandises vendues au détail, les jetons d'argent et de cuivre appartiendront à leur tour à des cercles particuliers. Par la nature même des choses, leur vitesse de rotation est en raison inverse du prix qu'ils réalisent dans chacun des achats et chacune des ventes prises isolément, ou encore de la grandeur de la fraction du numéraire d'or qu'ils représentent. Si l'on considère l'immense volume du petit commerce quotidien dans un pays comme l'Angleterre, le peu d'importance relative de la fraction de la quantité

totale des monnaies subsidiaires en circulation montre combien leur cours est rapide et continu. Dans un rapport parlementaire récemment publié on voit, par exemple, qu'en 1857 la Monnaie anglaise a frappé de l'or pour un montant de 4 859 000 livres sterling, de l'argent pour une valeur nominale de 733 000 livres sterling et une valeur métallique de 363 000 livres sterling. Le montant total de l'or frappé dans les dix années qui se sont terminées le 31 décembre 1857 était de 55 239 000 livres sterling et celui de l'argent de 2 434 000 livres sterling seulement. La monnaie de cuivre n'atteignait en 1857 qu'une valeur nominale de 6 720 livres sterling, pour une valeur de cuivre de 3 492 livres sterling, dont 3 136 livres sterling en pence, 2 464 en demi-pence et 1 120 en farthings. La valeur totale de la monnaie de cuivre frappée dans les dix dernières années était de 141 477 livres sterling en valeur nominale pour une valeur métallique de 73 503 livres sterling. Si on empêche la monnaie d'or de se maintenir dans sa fonction de monnaie en déterminant légalement la perte de métal qui la démonétise, par contre, on empêche les jetons d'argent et de cuivre de passer de leurs sphères de circulation dans la sphère de circulation de la monnaie d'or et de s'y fixer comme monnaie, en déterminant le niveau maximum du prix qu'ils réalisent légalement. Ainsi, en Angleterre, par exemple, on n'est tenu d'accepter le cuivre en paiement que pour un montant de 6 pence et l'argent pour un montant de 40 shillings. Si les jetons d'argent et de cuivre étaient émis en quantités supérieures à celles qu'exigent les besoins de leurs sphères de circulation, les prix des marchandises ne monteraient pas pour autant, mais ces jetons s'accumuleraient chez les détaillants, qui seraient finalement obligés de les vendre comme métal. C'est ainsi qu'en 1798 des monnaies de cuivre anglaises, sinises par des particuliers pour un montant de 20 350 livres sterling, c'étaient accumulées chez les boutiquiers, qui cherchèrent en vain à les remettre en circulation et durent finalement les jeter comme marchandise sur le marché du cuivre <sup>1</sup>.

Les jetons d'argent et de cuivre, qui représentent la monnaie d'or dans des sphères déterminées de la circulation intérieure, possèdent une teneur en argent et en cuivre fixée par la loi, mais, une fois entraînés dans la circulation, ils s'usent comme la monnaie d'or et, en raison de la rapidité et de la continuité de leur cours, ils s'idéalisent plus vite encore, jusqu'à n'être plus que des ombres. Si on fixait alors de nouveau à la perte de métal une limite au delà de laquelle les jetons d'argent et de cuivre perdraient leur caractère de monnaie, ils devraient, à l'intérieur de cercles déterminés de leur propre sphère de circulation, être remplacés eux-mêmes à leur tour par une autre monnaie symbolique, fer ou plomb par exemple, et cette représentation de monnaie symbolique par une autre monnaie

symbolique donnerait lieu à un procès sans fin. C'est pourquoi, dans tous les pays de circulation développée, la nécessité de la circulation monétaire elle-même oblige à rendre le caractère de numéraire des jetons d'argent et de cuivre indépendant de l'importance de leur perte de métal. Il apparaît ainsi, ce qui était dans la nature même des choses, qu'ils sont des symboles de la monnaie d'or non pas parce qu'on a fabriqué ces symboles avec de l'argent ou du cuivre, non pas parce qu'ils ont une valeur, mais dans la mesure même où ils n'en ont pas.

---

<sup>1</sup>

Des choses relativement sans valeur, comme le *papier*, peuvent donc remplir la fonction de symboles de la monnaie d'or. Si la monnaie subsidiaire consiste en jetons de métal, d'argent, de cuivre, etc., cela provient en grande partie de ce que, dans la plupart des pays, les métaux de moindre valeur circulaient comme monnaie<sup>1</sup>, l'argent par exemple en Angleterre, le cuivre dans la République de l'ancienne Rome, en Suède, en Écosse, etc., avant que le procès de circulation les dégradât pour en faire de la monnaie divisionnaire et les eût remplacés par un métal plus précieux. Il est d'ailleurs dans la nature

même des choses que le symbole monétaire, directement issu de la circulation métallique, soit d'abord, lui aussi, un métal. De même que la portion de l'or, qui devrait constamment circuler comme monnaie divisionnaire, est remplacée par des jetons métalliques, la portion de l'or, qui est constamment absorbée comme numéraire par la sphère de la circulation intérieure et doit donc circuler continuellement, peut être remplacée par des jetons sans valeur. Le niveau au-dessous duquel ne tombe jamais la masse de monnaie en circulation est donné de façon empirique dans chaque pays. La différence entre le contenu nominal et la teneur en métal de la monnaie métallique, insignifiante à l'origine, peut donc s'accentuer jusqu'à une scission absolue. Le nom monétaire de l'argent se détache de sa substance pour subsister en dehors d'elle sur des billets de papier sans valeur. De même que la valeur d'échange des marchandises, par leur procès d'échange, se cristallise en monnaie d'or, la monnaie d'or est sublimée dans sa circulation jusqu'à devenir son propre symbole, d'abord sous forme de numéraire d'or dégradé par l'usure, puis sous forme de monnaies métalliques subsidiaires et finalement sous forme de jetons sans valeur, de papier, de simple *signe de valeur*.

Mais la monnaie d'or n'a donné naissance à ses représentants métalliques d'abord, puis de papier, que parce qu'elle a continué à fonctionner comme monnaie malgré sa perte de métal. Elle ne circulait pas parce qu'elle s'usait, mais elle s'usait jusqu'à devenir pur symbole parce qu'elle continuait à circuler. Ce n'est qu'autant que la monnaie d'or elle-même devient à l'intérieur du procès simple signe de sa propre valeur que de simples signes de valeur peuvent la remplacer.

Dans la mesure où le mouvement M-A-M constitue l'unité en marche des deux moments M-A et A-M qui se convertissent directement l'un en l'autre, ou encore, pour autant que la marchandise parcourt le procès de sa métamorphose totale, elle développe sa valeur d'échange dans le prix et l'argent pour supprimer aussitôt cette forme, pour redevenir marchandise ou plutôt valeur d'usage. La marchandise ne pousse donc les choses que jusqu'à *l'apparente autonomie* de sa valeur d'échange. Nous avons vu d'autre part que l'or, pour autant qu'il ne fonctionne que comme numéraire, ou encore, qu'il se trouve constamment en circulation, ne représente en fait que l'enchaînement des métamorphoses des marchandises et la *forme monétaire purement fugitive des marchandises*, qu'il ne réalise le prix d'une marchandise que pour réaliser celui d'une autre, mais qu'il n'apparaît nulle part comme la forme au repos de la valeur d'échange ou comme étant lui-même une marchandise au repos. Dans ce procès, la valeur d'échange des marchandises que représente l'or dans son cours ne revêt d'autre réalité que celle de l'étincelle électrique. Bien qu'étant de l'or réel, il ne fonctionne que comme simulacre d'or, et on peut donc lui substituer dans cette fonction des signes qui le remplacent lui-même.

---

<sup>1</sup>

Le signe de valeur, mettons le papier, qui fonctionne comme monnaie est signe de la quantité d'or exprimée dans son nom monétaire, donc *signe d'or*. Pas plus qu'une quantité d'or en soi, le signe qui se substitue à elle n'exprime un rapport de valeur. C'est pour autant qu'une quantité déterminée d'or possède en tant que temps de travail matérialisé une grandeur de valeur déterminée, que le signe d'or représente de la valeur. Mais la grandeur de valeur qu'il représente dépend dans tous les cas de la valeur de la quantité d'or qu'il représente. Vis-à-vis des marchandises, le signe de valeur représente la *réalité de leur prix*, *il n'est signum pretii* [signe de prix] et signe de leur valeur que parce que leur valeur est exprimée dans leur prix. Dans le procès M-A-M, pour autant qu'il ne se présente que comme unité en voie de constitution ou conversion directe des deux métamorphoses l'une en l'autre - et c'est ainsi qu'il se présente dans la sphère de la circulation où fonctionne le signe de valeur, - la valeur d'échange des marchandises n'acquiert dans le prix qu'une existence idéale, et dans l'argent qu'une existence figurée, symbolique. La valeur d'échange se manifeste donc *seulement* comme valeur imaginée ou concrètement figurée, mais ne possède pas de *réalité*, si ce n'est dans les marchandises elles-mêmes pour autant qu'une quantité déterminée de temps de travail est matérialisée en elles. Il *semble* donc que le signe de valeur représente *immédiatement* la valeur des marchandises en se manifestant non comme signe d'or, mais comme signe de la valeur d'échange, qui est simplement exprimée dans le prix et n'existe que dans la seule marchandise. Mais cette apparence est trompeuse. Le signe de valeur n'est de façon immédiate que *signe de prix*, donc *signe d'or*, et par un détour seulement il est signe de la valeur de la marchandise. L'or n'a pas, comme Peter Schlemihl, vendu son ombre, mais il achète avec son ombre. Le signe de valeur n'agit donc que pour autant qu'il représente à l'intérieur du procès le prix d'une marchandise vis-à-vis de l'autre, ou encore qu'il *représente de l'or* vis-à-vis de chaque possesseur de marchandises. C'est d'abord par la force de l'habitude qu'un certain objet, relativement sans valeur, un morceau de cuir, un billet de papier, etc., devient signe de la matière monétaire, mais il ne se maintient comme tel que parce que son existence symbolique est garantie par le consentement général des possesseurs de marchandises, c'est-à-dire parce qu'il acquiert légalement une existence conventionnelle et, partant, un cours forcé. Le papier monnaie d'Etat à cours forcé est la forme accomplie du *signe de valeur* et la seule forme de papier monnaie qui prenne directement naissance dans la circulation métallique, ou dans la circulation simple des marchandises elles-mêmes. La *monnaie de crédit* appartient à une sphère supérieure du procès de production sociale et elle est régie par de tout autres lois. En fait, le papier monnaie symbolique ne diffère nullement de la monnaie métallique subsidiaire; seulement, il agit dans une sphère de circulation plus étendue. Si déjà le développement purement technique de l'étalement des prix, ou du prix du numéraire, et ensuite la transformation externe de l'or brut en or monnayé provoquaient l'intervention de l'Etat et si, de ce fait, la circulation intérieure se séparait visiblement de la circulation universelle des marchandises, cette séparation est consommée par l'évolution de la monnaie en signe de valeur. En tant que simple moyen de circulation, la monnaie en général ne peut accéder à l'autonomie que dans la sphère de la circulation intérieure.

Notre exposé a montré que l'existence monétaire de l'or comme signe de valeur, détaché de la substance de l'or elle-même, a son origine dans le procès de circulation lui-même et non dans la convention ou dans l'intervention de l'Etat. La Russie offre un exemple frappant de la formation naturelle du signe de valeur. A l'époque où les peaux et les fourrures y servaient de monnaie, de la contradiction entre ces matières périssables et

peu maniables et leur fonction de moyens de circulation, naquit la coutume de les remplacer par de petits morceaux de cuir estampillés, qui devenaient ainsi des billets à ordre payables en peaux et en fourrures. Plus tard, ils devinrent sous le nom de kopeks de simples signes pour des fractions du rouble d'argent et leur usage se maintint par endroits jusqu'en 1700, quand Pierre le Grand les fit échanger contre de la menue monnaie de cuivre émise par l'État<sup>1</sup>. Des auteurs de l'antiquité, qui ne pouvaient observer que les phénomènes de la circulation métallique, conçoivent déjà la monnaie d'or comme symbole ou signe de valeur. C'est le cas de Platon<sup>2</sup> et d'Aristote<sup>3</sup>. Dans des pays où le crédit n'est pas du tout développé, comme la Chine, on trouve déjà très tôt du papier-monnaie à cours forcé<sup>4</sup>. Ceux qui ont les premiers préconisé le papier-monnaie ont expressément indiqué que c'est dans le procès même de la circulation que la transformation de la monnaie métallique en signes de valeur a son origine. C'est le cas de Benjamin Franklin<sup>5</sup> et de l'évêque Berkeley<sup>1</sup>.

---

<sup>1</sup>

<sup>2</sup>

<sup>3</sup>

<sup>4</sup>

<sup>5</sup>

Combien de rames de papier découpées en billets peuvent-elles circuler comme monnaie ? Il serait absurde de poser ainsi la question. Les jetons dépourvus par eux-mêmes de valeur ne sont des signes de valeur que dans la mesure où ils représentent l'or à l'intérieur du procès de circulation, et ils ne le représentent que dans la mesure où l'or lui-même y entrerait comme numéraire en une quantité déterminée par sa propre valeur, les valeurs d'échange des marchandises et la vitesse de leurs métamorphoses étant données. Les billets de la dénomination de 5 livres sterling ne pourraient circuler qu'en nombre 5 fois plus petit que des billets de la dénomination de 1 livre sterling et, si tous les paiements se faisaient en billets d'un shilling, il devrait circuler 20 fois plus de billets d'un shilling que de billets d'une livre sterling. Si la monnaie d'or était représentée par des billets de dénomination différente, par exemple par des billets de 5 livres sterling, des billets d'une livre sterling, des billets de 10 shillings, la quantité de ces différentes catégories de signes de valeur ne serait pas déterminée seulement par la quantité d'or nécessaire pour la circulation totale, mais aussi par celle qui serait nécessaire pour la sphère de circulation de chaque catégorie particulière. Si 14 millions de livres sterling (c'est le chiffre adopté par la législation bancaire non pour les espèces, mais pour la monnaie de crédit) représentaient le niveau au-dessous duquel la circulation d'un pays ne tomberait jamais, il pourrait circuler 14 millions de billets, chacun étant le signe de valeur d'une livre sterling. Si la valeur de l'or diminuait ou augmentait par suite de la diminution ou de l'augmentation du temps de travail requis pour sa production, la valeur d'échange de la même masse de marchandises restant constante, le nombre des billets d'une livre sterling en circulation augmenterait ou diminuerait en raison inverse du changement de valeur de l'or. Si l'or était remplacé par l'argent comme mesure des valeurs, que le rapport de valeur de l'argent à l'or soit de 1 : 15, que chaque billet représente désormais la même quantité d'argent qu'il représentait d'or auparavant, au lieu de 14 millions de billets d'une livre sterling, il devrait à l'avenir en circuler 210 millions. La quantité des billets est donc déterminée par la quantité de monnaie d'or qu'ils représentent dans la circulation et, comme ils ne sont des signes de valeur que dans la mesure où ils la représentent, leur valeur est déterminée simplement par leur quantité. Alors donc que la quantité d'or en circulation dépend des prix des marchandises, la valeur des billets en circulation dépend, elle, au contraire, exclusivement de leur propre quantité.

L'intervention de l'État, qui émet le papier-monnaie à cours forcé - et nous ne nous occupons que de cette sorte de papier-monnaie, - semble abolir la loi économique. L'État, qui, en fixant le prix monétaire, n'avait fait que donner un nom de baptême à un poids d'or déterminé et que marquer l'or de son estampille en le monnayant, semble maintenant, par la magie de cette estampille, métamorphoser le papier en or. Les billets ayant cours forcé, nul ne peut l'empêcher d'en faire entrer le nombre qu'il veut dans la circulation et d'imprimer les noms monétaires qu'il lui plaît : 1 livre sterling, 5 livres sterling, 20 livres

sterling. Il est impossible de rejeter les billets hors de la circulation une fois qu'ils s'y trouvent, puisque les poteaux frontières arrêtent leur cours et qu'en dehors d'elle ils perdent toute valeur, valeur d'échange comme valeur d'usage. Détachés de leur existence fonctionnelle ils se transforment en chiffons de papier sans valeur. Ce pouvoir de l'État est cependant pure apparence. Il peut bien jeter dans la circulation autant de billets qu'il veut avec tous les noms monétaires qu'il veut, mais son contrôle cesse avec cet acte mécanique. Emporté par la circulation, le signe de valeur, ou le papier-monnaie, tombe sous le coup de ses lois immanentes.

Si 14 millions de livres sterling représentaient le total de l'or requis pour la circulation des marchandises et si l'État jetait dans la circulation 210 millions de billets, chacun de la dénomination d'une livre sterling, ces 210 millions de billets seraient transformés en représentants d'or pour un montant de 14 millions de livres sterling. Ce serait comme si l'État avait fait des billets d'une livre sterling les représentants d'un métal de valeur 15 fois moindre ou d'une fraction d'or d'un poids 15 fois plus petit qu'avant. Il n'y aurait de change que la dénomination de l'étalement des prix, qui est naturellement conventionnelle, qu'elle provienne directement d'une modification du titre des espèces ou indirectement de l'augmentation du nombre des billets dans la proportion exigée par un étalon inférieur. Comme la dénomination de livre sterling désignerait désormais une quantité d'or 15 fois moindre, les prix de toutes les marchandises seraient 15 fois plus élevés et 210 millions de billets d'une livre sterling seraient en fait aussi nécessaires que ne l'étaient auparavant 14 millions. La quantité d'or représentée par chaque signe de valeur particulier aurait diminué dans la même proportion que la somme totale des signes de valeur aurait augmenté. La hausse des prix ne serait que la réaction du procès de circulation, qui impose l'égalité entre les signes de valeur et la quantité d'or qu'ils sont censés remplacer dans la circulation.

Dans l'histoire de la falsification de la monnaie par les gouvernements anglais et français, on voit plus d'une fois les prix ne pas monter dans la proportion où la monnaie d'argent était altérée. Tout simplement parce que la proportion dans laquelle le numéraire était augmenté ne correspondait pas à la proportion dans laquelle il était altéré, c'est-à-dire parce qu'il n'avait pas été émis une masse suffisante de l'alliage inférieur, si les valeurs d'échange des marchandises devaient dorénavant être évaluées en cet alliage pris comme mesure des valeurs et être réalisées avec un numéraire correspondant à cette unité de mesure inférieure. Cela résout la difficulté que le duel entre Locke et Lowndes n'avait pas résolue. Le rapport dans lequel le signe de valeur, que ce soit du papier ou de l'or et de l'argent altérés, représente des poids d'or et d'argent calculés d'après le prix monétaire dépend non de sa propre matière, mais de la quantité de signes de valeur en circulation. La difficulté que l'on éprouve à comprendre ce rapport provient de ce que la monnaie, dans ses deux fonctions de mesure des valeurs et de moyen de circulation, est soumise à des lois qui non seulement sont contraires, mais sont apparemment en contradiction avec l'antagonisme de ces deux fonctions. Pour sa fonction de mesure des valeurs <sup>1</sup>, où la monnaie sert seulement de monnaie de compte, et l'or, d'or idéal, tout dépend de la matière naturelle. Évaluées en argent, ou sous la forme de prix argent, les valeurs d'échange s'expriment naturellement tout autrement qu'évaluées en or ou sous la forme de prix or. Au contraire, dans sa fonction de moyen de circulation, fonction dans laquelle l'argent n'est pas simplement figuré, mais doit exister comme chose réelle à côté des

---

<sup>1</sup>

autres marchandises, sa matière devient indifférente, alors que tout dépend de sa quantité. Pour l'unité de mesure, ce qui est décisif, c'est de savoir si elle est une livre d'or, d'argent ou de cuivre ; alors que le simple nombre permet aux espèces de réaliser de façon adéquate chacune de ces unités de mesure, quelle que soit leur matière. Or il n'est pas conforme au sens commun que pour l'argent, qui est seulement figuré, tout dépende de sa substance matérielle, et que, pour le numéraire existant concrètement, tout dépende d'un rapport numérique idéal.

La hausse ou la baisse des prix des marchandises qu'accompagne l'augmentation ou la diminution de la masse des billets - ceci quand les billets constituent le moyen de circulation exclusif - n'est donc que l'application, imposée par le procès de circulation, de la loi violée mécaniquement du dehors, en vertu de laquelle la quantité d'or en circulation est déterminée par les prix des marchandises et la quantité des signes de valeur en circulation par la quantité des espèces d'or qu'ils représentent dans la circulation.

D'autre part, n'importe quelle masse de billets est donc absorbée et pour ainsi dire digérée par le procès de circulation, parce que le signe de valeur, quel que soit le titre en or avec lequel il entre dans la circulation, y est réduit au signe du quantum d'or qui pourrait circuler à sa place.

Dans la circulation des signes de valeur, toutes les lois de la circulation monétaire réelle paraissent renversées et mises sens dessus dessous. Alors que l'or circule parce qu'il a de la valeur, le papier a de la valeur parce qu'il circule. Alors que, la valeur d'échange des marchandises étant donnée, la quantité de l'or en circulation dépend de sa propre valeur, la valeur du papier dépend de la quantité qui en circule. Alors que la quantité d'or en circulation augmente ou diminue avec l'augmentation ou la diminution des prix des marchandises, les prix des marchandises semblent augmenter ou diminuer avec les variations de la quantité de papier en circulation. Alors que la circulation des marchandises ne peut absorber qu'une quantité de monnaie d'or déterminée et que par suite l'alternance de la contraction et de l'expansion de la monnaie en circulation se présente comme une loi nécessaire, la proportion dans laquelle le papier-monnaie entre dans la circulation semble pouvoir augmenter de façon arbitraire. Alors que l'État altère les monnaies d'or et d'argent et porte ainsi le trouble dans leur fonction de moyens de circulation même s'il émettait la monnaie à un simple 1/100 de grain au-dessous de son contenu nominal, il se livre à une opération parfaitement correcte en émettant des billets dépourvus de valeur qui n'ont du métal que leur nom monétaire. Alors que la monnaie d'or ne représente visiblement la valeur des marchandises que dans la mesure où celle-ci est elle-même estimée en or ou exprimée en prix, le signe de valeur semble représenter directement la valeur de la marchandise. Aussi conçoit-on aisément pourquoi des observateurs qui étudiaient les phénomènes de la circulation monétaire en s'en tenant exclusivement à la circulation du papier-monnaie à cours forcé devaient fatalement méconnaître toutes les lois immanentes de la circulation monétaire. Ces lois semblent, en effet, non seulement renversées, mais abolies dans la circulation des signes de valeur, étant donné que le papier-monnaie, s'il est émis dans la quantité voulue, accomplit des mouvements qui ne lui sont pas particuliers comme signe de valeur, alors que son mouvement propre, au lieu d'avoir son origine directe dans la métamorphose des marchandises, provient du fait que n'est pas respectée la proportion voulue par rapport à l'or.

### III. - LA MONNAIE.

[. ←](#)

Considéré comme distinct du numéraire, l'argent, résultat du procès de circulation sous la forme M-A-M, constitue le point de départ du procès de circulation sous la forme A-M-A, c'est-à-dire échange d'argent contre de la marchandise pour échanger de la marchandise contre de l'argent. Dans la formule M-A-M, c'est la marchandise, et dans la formule A-M-A, c'est l'argent qui constitue le point de départ et le point d'aboutissement du mouvement. Dans la première formule, l'argent est le moyen de l'échange des marchandises et, dans la dernière, c'est la marchandise qui permet à la monnaie de devenir argent. L'argent, qui apparaît comme simple moyen dans la première formule, apparaît dans la dernière comme but final de la circulation, alors que la marchandise, qui apparaît comme le but final dans la première formule, apparaît dans la deuxième comme simple moyen. Comme l'argent lui-même est déjà le résultat de la circulation M-A-M, dans la formule A-M-A le résultat de la circulation apparaît comme étant en même temps son point de départ. Tandis que dans M-A-M, c'est l'échange de substance, c'est l'existence formelle de la marchandise elle-même issue de ce premier procès qui constitue le contenu réel du deuxième procès A-M-A.

Dans la formule M-A-M, les deux extrêmes sont des marchandises de même grandeur de valeur, mais en même temps des valeurs d'usage qualitativement différentes. Leur échange M-M est un échange réel de substance. Dans la formule A-M-A, en revanche, les deux extrêmes sont de l'or et en même temps de l'or de même grandeur de valeur. Échanger de l'or contre de la marchandise pour échanger de la marchandise contre de l'or, ou, si nous considérons le résultat A-A, échanger de l'or contre de l'or, semble absurde. Mais, si l'on traduit A-M-A par la formule *acheter pour vendre*, ce qui n'a d'autre signification que : échange de l'or contre de l'or à l'aide d'un mouvement médiateur, on reconnaît là aussitôt la forme prédominante de la production bourgeoise. Dans la pratique, toutefois, on n'achète pas pour vendre, mais on achète bon marché pour vendre plus cher. On échange de l'argent contre de la marchandise pour échanger à son tour cette même marchandise contre une plus grande quantité d'argent, de sorte que les extrêmes A A diffèrent sinon qualitativement, du moins quantitativement. Une telle différence quantitative suppose l'échange de non-équivalents, alors que marchandise et argent en tant que tels ne sont que les formes opposées de la marchandise elle-même, donc des modes d'existence différents de la même grandeur de valeur. Le cycle A-M-A recèle donc sous les formes argent et marchandise des rapports de production plus développés et n'est, dans le cadre de la circulation simple, que le reflet d'un mouvement supérieur. Il nous faut donc étudier comment l'argent que nous distinguerons du moyen de circulation naît de la forme immédiate de la circulation des marchandises M-A-M.

L'or, c'est-à-dire la marchandise spécifique qui sert de mesure des valeurs et de moyen de circulation, devient monnaie sans autre intervention de la société. En Angleterre, où l'argent-métal n'est ni mesure des valeurs, ni moyen de circulation dominant, il ne devient pas monnaie ; de même l'or en Hollande : dès qu'il fut détrôné comme mesure de valeur, il cessa d'être de la monnaie. Une marchandise devient donc tout d'abord monnaie en tant

qu'unité de mesure de valeur et de moyen de circulation, ou encore, l'unité de mesure de valeur et de moyen de circulation constitue la monnaie. Mais, étant cette unité, l'or possède encore une existence autonome et distincte du mode d'existence qu'il a dans ces deux fonctions. Comme mesure des valeurs, il n'est que monnaie idéale et or idéal ; comme simple moyen de circulation, il est monnaie symbolique et or symbolique ; mais, sous sa simple forme de corps métallique, l'or est de la monnaie, ou encore la monnaie est de l'or réel.

Considérons maintenant un instant dans son rapport avec les autres marchandises la marchandise or au repos, qui est de la monnaie. Toutes les marchandises représentent dans leur prix une somme d'or déterminée, ne sont donc que de l'or figuré ou de la monnaie figurée, des *représentants de l'or*, de même qu'en inversement, dans le signe de valeur, l'argent apparaît comme un simple représentant des prix des marchandises<sup>1</sup>. Toutes les marchandises n'étant ainsi que de l'argent figuré, l'argent est la seule marchandise réelle. Contrairement aux marchandises, qui ne font que représenter le mode d'existence autonome de la valeur d'échange, du travail social général, de la richesse abstraite, l'or, lui, est la *forme matérielle de la richesse abstraite*. Au point de vue de la valeur d'usage, chaque marchandise n'exprime en se rapportant à un besoin particulier qu'un moment de la richesse matérielle, qu'un côté isolé de la richesse. L'argent, lui, satisfait tous les besoins, étant immédiatement convertible en l'objet de n'importe quel besoin. Sa propre valeur d'usage se trouve réalisée dans la série sans fin des valeurs d'usage constituant son équivalent. Dans sa substance métallique massive, il recèle en germe toute la richesse matérielle qui se déploie dans le monde des marchandises. Si donc les marchandises représentent dans leur prix l'équivalent général ou la richesse abstraite, l'or, il représente, lui, dans sa valeur d'usage les valeurs d'usage de toutes les marchandises. L'or est donc le *représentant concret de la richesse matérielle*. Il est le « précis de toutes les choses »<sup>2</sup> (Boisguillebert), le compendium de la richesse sociale. Il est à la fois, par la forme, l'incarnation immédiate du travail général et, par le contenu, la somme de tous les travaux concrets. Il est la richesse universelle sous son aspect individuel<sup>3</sup>. Sous sa forme de médiateur de la circulation, il a subi toutes sortes d'outrages : on l'a rogné et même aplati jusqu'à n'être plus qu'un simple chiffon de papier symbolique. Comme monnaie, sa splendeur d'or lui est rendue. De valet il devient maître<sup>4</sup>. De simple manœuvre il devient le dieu des marchandises<sup>1</sup>.

---

1

2

3

4

### a) Thésaurisation.

↳

L'or s'est d'abord détaché en tant que monnaie du moyen de circulation par le fait que la marchandise interrompait le procès de sa métamorphose et demeurait à l'état de chrysalide d'or. C'est ce qui arrive chaque fois que la vente ne se transforme pas en achat<sup>2</sup>. L'accès de l'or en tant que monnaie a une existence autonome est donc avant tout l'expression sensible de la décomposition du procès de circulation, ou de la métamorphose de la marchandise, en deux actes séparés s'accomplissant indifféremment l'un à côté de l'autre. Le numéraire lui-même devient argent dès que son cours est interrompu. Dans les mains du vendeur qui le reçoit en paiement de sa marchandise, il est argent et non numéraire, mais, dès qu'il sort de ses mains, il redevient numéraire. Chacun est vendeur de la marchandise exclusive qu'il produit, mais acheteur de toutes les autres marchandises dont il a besoin pour son existence sociale. Alors que son entrée en scène comme vendeur dépend du temps de travail requis pour la production de sa marchandise, son entrée en scène comme acheteur est, elle, conditionnée par le constant renouvellement des besoins de la vie. Pour pouvoir acheter sans vendre, il faut qu'il ait vendu sans acheter. La circulation M-A-M n'est effectivement que l'unité en mouvement de la vente et de l'achat en tant qu'elle est en même temps le procès perpétuel de leur séparation. Pour que l'argent coule constamment comme numéraire, il faut que le numéraire se fige constamment sous forme d'argent. La circulation constante du numéraire est conditionnée par sa stagnation constante en plus ou moins grandes quantités dans les fonds de réserve de numéraire qui naissent de toutes parts à l'intérieur de la circulation, en même temps qu'eux-mêmes la conditionnent, fonds de réserve dont la constitution, la répartition, la liquidation et la reconstitution varient sans cesse, dont l'existence est constante disparition et la disparition constante existence. Adam Smith a montré cette incessante transformation du numéraire en argent et de l'argent en numéraire en disant que chaque possesseur de marchandises doit toujours avoir en réserve, à côté de la marchandise particulière qu'il vend, une certaine quantité de la marchandise générale avec laquelle il achète. Nous avons vu que dans la circulation M-A-M le second membre A-M s'éparpille en une série d'achats qui ne s'effectuent pas d'un seul coup, mais se succèdent dans le temps, de telle sorte qu'une partie de A circule comme numéraire, tandis que l'autre dort sous forme d'argent. L'argent n'est ici en fait que du *numéraire latent*, et les différentes parties constitutantes de la masse monétaire en circulation ne cessent d'apparaître alternativement tantôt sous une forme, tantôt sous l'autre. Cette première transformation du moyen de circulation en argent représente donc une phase purement technique de la circulation monétaire elle-même<sup>3</sup>.

---

<sup>1</sup>

<sup>2</sup>

<sup>3</sup>

La première forme naturelle de la richesse est celle du superflu ou de l'excédent ; c'est la partie des produits non immédiatement requise comme valeur d'usage, ou encore, c'est la possession de produits dont la valeur d'usage dépasse le cadre du simple nécessaire. Lorsque nous avons examiné le passage de la marchandise à l'argent, nous avons vu que ce superflu ou cet excédent des produits constitue, à un stade peu développé de la production, la sphère proprement dite de l'échange des marchandises. Les produits superflus deviennent des produits échangeables ou marchandises. La forme d'existence adéquate de ce superflu est l'or et l'argent, la première forme sous laquelle la richesse est fixée en tant que richesse sociale abstraite. Non seulement les marchandises peuvent être conservées sous la forme de l'or ou de l'argent, c'est-à-dire dans la matière de la monnaie, mais l'or et l'argent sont de la richesse sous une forme dont la conservation est assurée. C'est en la consommant, c'est-à-dire en l'anéantissant, qu'on emploie une valeur d'usage, en tant que telle. Mais la valeur d'usage de l'or en tant qu'argent, c'est d'être porteuse de la valeur d'échange, en tant que matière amorphe, d'être la matérialisation du temps de travail général. Dans le métal amorphe, la valeur d'échange possède une forme impérissable. L'or ou l'argent ainsi immobilisés comme monnaie constituent le *trésor*. Chez les peuples où la circulation est exclusivement métallique, comme chez les anciens, la thésaurisation a le caractère d'un procès universel s'étendant du particulier jusqu'à l'État, qui veille sur son trésor d'État. Dans les temps plus reculés, en Asie et en Égypte, ces trésors apparaissent plutôt, sous la garde des rois et des prêtres, comme le témoignage de leur puissance. En Grèce et à Rome se développe la politique de constitution de trésors publics considérés comme la forme sous laquelle le superflu est toujours en sécurité et toujours disponible. Le transfert rapide de ces trésors d'un pays dans l'autre par les conquérants qui parfois les ont subitement jetés dans la circulation constitue une particularité de l'économie antique.

Comme *temps de travail matérialisé*, l'or est garant de sa propre grandeur de valeur et, comme il est la matérialisation du temps de travail *général*, le procès de la circulation lui est garant qu'il Continuera toujours à fonctionner efficacement comme valeur d'échange. Par le simple fait que le possesseur de marchandises peut fixer la marchandise sous sa forme de valeur d'échange ou fixer la valeur d'échange elle-même sous forme de marchandise, l'échange des marchandises, en vue de leur récupération sous la forme métamorphosée de l'or, devient le moteur propre de la circulation. La métamorphose de la marchandise M-A a pour but sa métamorphose elle-même ; de richesse naturelle particulière, elle est transformée en richesse sociale générale. Au lieu de l'échange de substance, c'est le changement de forme qui devient le but en soi. De pure forme qu'elle était, la valeur d'échange devient le contenu du mouvement. La marchandise ne se maintient comme richesse, comme marchandise, qu'autant qu'elle se maintient à l'intérieur de la sphère de la circulation, et elle ne se maintient dans cet état fluide que dans la mesure où elle se pétrifie en argent et en or. Elle poursuit son mouvement de fluide comme cristal du procès de circulation. L'or et l'argent, toutefois, ne se fixent eux-mêmes sous forme de monnaie qu'autant qu'ils ne sont pas moyens de circulation. *C'est comme*

*non-moyens de circulation qu'ils deviennent monnaie*<sup>1</sup>. Retirer la marchandise de la circulation sous la forme de l'or est donc l'unique moyen de la maintenir constamment à l'intérieur de la circulation.

Le possesseur de marchandises ne peut retirer de la circulation sous forme d'argent que ce qu'il lui donne sous forme de marchandise. La vente constante, la mise incessante de marchandises en circulation, est donc la première condition de la thésaurisation du point de vue de la circulation des marchandises. D'autre part, l'argent disparaît constamment comme moyen de circulation dans le procès même de la circulation en se réalisant sans cesse en valeurs d'usage et en se dissolvant en jouissances éphémères. Il faut donc l'arracher au courant dévorant de la circulation, ou encore il faut arrêter la marchandise dans sa première métamorphose en empêchant l'argent de remplir sa fonction de moyen d'achat. Le possesseur de marchandises, qui est devenu maintenant thésauriseur, doit vendre le plus possible et acheter le moins possible, comme l'enseignait déjà le vieux Caton : *patrem familias vendacem, non emacem esse.* [Le père de famille doit avoir la passion de la vente et non l'amour de l'achat.] Si l'application au travail en est la condition positive, l'épargne est la condition négative de la thésaurisation. Moins l'équivalent de la marchandise est retiré de la circulation sous forme de marchandises ou de valeurs d'usage particulières, plus il en est retiré sous la forme d'argent, ou de valeur d'échange<sup>2</sup>. L'appropriation de la richesse sous sa forme générale implique donc le renoncement à la richesse dans sa réalité matérielle. Le mobile actif de la thésaurisation est donc *l'avarice*, qui n'éprouve pas le besoin de la marchandise en tant que valeur d'usage, mais de la valeur d'échange en tant que marchandise. Pour s'emparer du superflu sous sa forme générale, il faut traiter les besoins particuliers comme du luxe et du superflu. C'est ainsi qu'en 1593 les Cortès firent à Philippe II une représentation dans laquelle on lit notamment :

*Les Cortès de Valladolid de l'an 1586 ont prié V. M. de ne plus permettre l'entrée dans le royaume des bougies, verres, bijouteries, couteaux et autres choses semblables qui y venaient du dehors, pour échanger ces articles si inutiles à la vie humaine contre de l'or, comme si les Espagnols étaient des Indiens.*

Le thésauriseur méprise les jouissances séculières, temporelles et éphémères, pour poursuivre l'éternel trésor que ne rongent ni les mites, ni la rouille, qui est à la fois si totalement céleste et si totalement terrestre.

*La cause générale lointaine de notre pénurie d'or, dit Misselden dans l'ouvrage cité, réside dans le grand excès que fait ce royaume dans la consommation de marchandises de pays étrangers qui s'avèrent être, pour nous, des *discommodities* [pacotille inutile] au lieu de *commodities* [marchandises utiles] ; car elles nous frustrent d'autant de trésor que, sinon, on importerait au lieu de ces babioles (*toys*). Entre nous, nous consommons une quantité bien exagérée de vins d'Espagne, de France, du Rhin, du Levant ; les raisins secs d'Espagne, les raisins de Corinthe, du Levant, les *lawns* (sortes de toile fine) et les *cambrics* [batistes] du Hainaut, les soieries d'Italie, le sucre et le tabac des Indes occidentales, les épices des Indes*

---

<sup>1</sup>

<sup>2</sup>

orientales, tout cela n'est pas, pour nous, d'un *besoin absolu*, et nous achetons pourtant toutes ces choses avec de l'or bel et bon<sup>1</sup>.

Sous la forme d'or et d'argent la richesse est impérissable, tant parce que la valeur d'échange existe dans un métal indestructible qu'en particulier parce qu'on empêche ainsi l'or et l'argent de prendre comme moyens de circulation la forme monétaire purement fugitive de la marchandise. Le contenu périssable est ainsi sacrifié à la forme impérissable.

*Si les impôts prennent l'argent à quelqu'un qui le dépense à manger et à boire, et le donnent à quelqu'un qui l'utilise pour l'amélioration de la terre, la pêche, les mines, les manufactures ou même les vêtements, il en résulte toujours un avantage pour la communauté, car même les vêtements sont moins périssables que la nourriture et la boisson. Si l'argent est dépensé en mobilier, l'avantage n'en est que plus grand ; et celui-ci est plus grand encore s'il est employé à bâtir des maisons, etc.... mais c'est quand de l'or et de l'argent sont introduits dans le pays que l'avantage est le plus grand, car seules ces choses ne sont pas périssables, mais appréciées comme richesse en tout temps et en tout lieu ; tout le reste n'est que richesse pro hie et nunc [dans le lieu et dans l'instant]<sup>2</sup>.*

L'acte d'arracher l'argent au flot de la circulation et de le mettre à l'abri de l'échange social de substance prend aussi l'aspect extérieur de *l'enfouissement*, qui établit entre la richesse sociale sous forme de trésor souterrain impérissable et le possesseur de marchandises les relations privées les plus secrètes. Le Dr Bernier, qui séjournait un certain temps à Delhi à la cour d'Aurenzeb, raconte que les marchands enfouissaient leur argent dans de profondes cachettes, mais surtout les païens non-mahométans, qui ont entre les mains presque tout le commerce et tout l'argent, «infatués qu'ils sont de cette croyance que l'or et l'argent qu'ils cachent durant leur vie leur servira après la mort dans l'autre monde<sup>3</sup> ». Le théâtre, d'ailleurs, dans la mesure où son ascétisme va de pair avec une active application au travail, est, de religion, essentiellement protestant et plus encore puritain.

*On ne peut nier qu'acheter et vendre soit chose nécessaire, dont on ne peut se passer et dont on peut user en bon chrétien, particulièrement pour les objets qui servent aux besoins et à l'honneur, car les patriarches, eux aussi, ont ainsi vendu et acheté bétail, laine, blé, beurre, lait et autres biens. Ce sont dons de Dieu, qu'il tire de la terre et partage entre les hommes. Mais le commerce avec l'étranger, qui amène de Calicut, des Indes et autres lieux des marchandises comme ces soieries précieuses, ces orfèvreries et ces épices, qui ne servent qu'à la somptuosité et sont sans utilité, et qui pompe l'argent du pays et des gens, ne devrait pas être toléré si nous avions un gouvernement et des princes. Mais de ce, je ne veux présentement*

<sup>1</sup>

<sup>2</sup>

<sup>3</sup>

écrire ; car j'estime qu'il faudra bien que finalement cela cesse de soi-même quand nous n'aurons plus d'argent, tout comme la parure et les ripailles : aussi bien ne servirait-il de rien d'écrire et de faire la leçon, tant que nécessité et pauvreté ne nous contraignent <sup>1</sup>.

Aux époques de troubles graves dans l'échange social de substance, l'enfouissement de l'argent sous forme de trésor a lieu même au stade développé de la société bourgeoise. Le lien social sous sa forme solide - pour le possesseur de marchandises ce lien est constitué par la marchandise, et la forme adéquate de la marchandise est l'argent - échappe au mouvement social. Le *nervus rerum* [nerf des choses] social est enterré auprès du corps dont il est le nerf.

Le trésor ne serait alors que métal inutile, son âme d'argent l'aurait quitté et il ne serait plus là que comme la cendre refroidie de la circulation, comme son *caput mortuum* [son résidu chimique], si elle n'exerçait sur lui sa constante attraction. L'argent, ou la valeur d'échange parvenue à l'autonomie, est de par sa qualité le mode d'existence de la richesse abstraite, mais, d'autre part, toute somme d'argent donnée est une grandeur de valeur quantitativement limitée. La limite quantitative de la valeur d'échange contredit sa généralité qualitative et le théoriseur ressent cette limite comme une barrière qui, en fait, se convertit en même temps en une barrière qualitative, ou qui ne fait du trésor que le représentant borné de la richesse matérielle. L'argent, en tant qu'équivalent général, se manifeste, comme nous l'avons vu, de façon immédiate dans une équation où il forme lui-même l'un des membres <sup>2</sup>, la série sans fin des marchandises formant l'autre membre. De la grandeur de la valeur d'échange dépend la mesure dans laquelle il se réalise approximativement dans cette série sans fin, c'est-à-dire dans laquelle il répond à son concept de valeur d'échange. Le mouvement de la valeur d'échange, comme valeur d'échange ayant un caractère automatique, ne peut être en général que le mouvement d'outrepasser sa limite quantitative. Mais en même temps qu'est franchie une limite

---

<sup>1</sup>

<sup>2</sup>

quantitative du trésor se crée une autre barrière, qu'il faut supprimer à son tour. Ce n'est pas telle limite déterminée du trésor qui apparaît comme barrière, mais toute limite de celui-ci. La thésaurisation n'a donc pas de limite immanente, pas de mesure en soi, c'est un procès sans fin, qui trouve dans chacun de ses résultats un motif de recommencement. Si on n'augmente le trésor qu'en le conservant, on ne le conserve également qu'en l'augmentant.

L'argent n'est pas seulement un objet de la passion de s'enrichir, il en est l'objet même. Cette passion est essentiellement l'auri sacra James [la maudite soif de l'or]. La passion de s'enrichir, à la différence de la passion des richesses naturelles particulières ou des valeurs d'usage telles que vêtements, bijoux, troupeaux, etc., n'est possible qu'à partir du moment où la richesse générale en tant que telle s'est individualisée dans une chose particulière et peut ainsi être retenue sous la forme d'une marchandise isolée. L'argent apparaît donc comme étant aussi bien l'objet que la source de la passion de s'enrichir<sup>1</sup>. Au fond, c'est la valeur d'échange et, partant, son accroissement, qui devient une fin en soi. L'avarice tient prisonnier le trésor en ne permettant pas à l'argent de devenir moyen de circulation, mais la soif de l'or maintient l'âme d'argent du trésor, la constante attraction qu'exerce sur lui la circulation.

L'activité grâce à laquelle est constitué le trésor consiste, d'une part, à retirer l'argent de la circulation par une répétition constante de la vente, d'autre part, à simplement emmagasiner, à accumuler. Ce n'est effectivement que dans la sphère de la circulation simple, et cela sous la forme de la thésaurisation, qu'a lieu l'accumulation de la richesse en tant que telle, tandis que, comme nous le verrons plus tard, les autres prétdentes formes de l'accumulation ne sont réputées accumulation que de manière abusive, que parce que l'on pense toujours à l'accumulation simple de l'argent. Ou bien toutes les autres marchandises sont accumulées comme valeurs d'usage et la forme de leur accumulation est alors déterminée par le caractère particulier de leur valeur d'usage. L'accumulation de céréales, par exemple, exige des installations particulières. En accumulant des moutons, on devient berger ; l'accumulation d'esclaves, et de terres, implique des rapports de domination et d'esclavage, etc. La formation de réserves de richesses particulières exige des procès particuliers distincts du simple acte de l'accumulation même et développe des côtés particuliers de l'individualité. Ou bien, dans le second cas, la richesse sous forme de marchandises est accumulée comme valeur d'échange et l'action d'accumuler apparaît alors comme une opération commerciale ou spécifiquement économique. Celui qui l'accomplit devient marchand de grains, marchand de bestiaux, etc. L'or et l'argent sont de la monnaie, non du fait d'une activité quelconque de l'individu qui les accumule, mais parce qu'ils sont les cristallisations du procès de circulation, qui se poursuit sans le concours de ce dernier. Il n'a rien à faire, que de les mettre de côté, de les entasser poids sur poids, activité dépourvue de tout contenu qui, appliquée à toutes les autres marchandises, les déprécierait<sup>2</sup>.

---

1

2

Notre thésauriseur apparaît comme le martyr de la valeur d'échange, saint ascète juché sur sa colonne de métal. Il n'a d'intérêt que pour la richesse sous sa forme sociale et c'est pourquoi dans la terre il la met hors d'atteinte de la société. Il veut la marchandise sous la forme qui la rend constamment apte à la circulation et c'est pourquoi il la retire de la circulation. Il rêve de valeur d'échange et c'est pourquoi il ne fait pas d'échange. La forme fluide de la richesse et sa forme pétrifiée, elixir de vie et pierre philosophale, s'entremêlent dans la fantasmagorie d'une folle alchimie. Dans sa soif de jouissance chimérique et sans bornes, il renonce à toute jouissance. Pour vouloir satisfaire tous les besoins sociaux, c'est à peine s'il satisfait ses besoins de première nécessité. En retenant la richesse sous sa réalité corporelle de métal, il la volatilise en une pure chimère. Mais, en fait, l'accumulation de l'argent pour l'argent, c'est la forme barbare de la production pour la production, c'est-à-dire le développement des forces productives du travail social au-delà des limites des besoins traditionnels. Moins la production marchande est développée, plus a d'importance le premier accès à l'autonomie de la valeur d'échange sous la forme d'argent, la thésaurisation, qui joue par suite un grand rôle chez les peuples anciens, en Asie jusqu'à l'heure présente et chez les peuples paysans modernes, où la valeur d'échange ne s'est pas encore emparée de tous les rapports de production. Nous allons examiner tout de suite la fonction spécifiquement économique de la thésaurisation dans le cadre de la circulation métallique elle-même, mais nous mentionnerons encore auparavant une autre forme de la thésaurisation.

Abstraction faite de leurs qualités esthétiques, les marchandises d'or et d'argent, pour autant que la matière qui les constitue est la matière de la monnaie, peuvent être transformées en monnaie, tout comme les espèces ou barres d'or peuvent être transformées en ces marchandises. L'or et l'argent étant la matière de la richesse abstraite, c'est en les utilisant sous forme de valeurs d'usage concrètes qu'on fait le plus grand étalage de sa richesse et, si le possesseur de marchandises cache son trésor à certains stades de la production partout où cela peut se faire en toute sécurité, il est poussé par le besoin de paraître aux yeux des autres possesseurs de marchandises un *rico hombre* [homme riche]. Il se dore, lui et sa maison<sup>1</sup>. En Asie, en particulier aux Indes, où la thésaurisation n'apparaît pas, ainsi que dans l'économie bourgeoise, comme une fonction seconde du mécanisme de l'ensemble de la production, mais où la richesse sous cette forme constitue le but final, les marchandises d'or et d'argent ne sont, à proprement parler, que la forme esthétique des trésors. Dans l'Angleterre médiévale, les marchandises d'or et

---

<sup>1</sup>

d'argent, leur valeur n'étant que peu augmentée par le travail rudimentaire qu'on leur incorporait, étaient légalement considérées comme une simple forme du trésor. Elles étaient destinées à être de nouveau jetées dans la circulation et leur titre était par suite soumis à des prescriptions tout comme celui des espèces monétaires elles-mêmes. Le parallélisme entre le développement de l'emploi de l'or et de l'argent sous forme d'objets de luxe et le développement de la richesse est une chose si simple que les anciens la comprenaient parfaitement <sup>1</sup>, alors que les économistes modernes ont émis cette thèse fausse que l'usage des marchandises d'argent et d'or n'augmentait pas proportionnellement à l'accroissement de la richesse, mais seulement proportionnellement à la dépréciation des métaux précieux. Aussi les preuves, par ailleurs exactes, qu'ils apportent à l'appui de leur thèse sur l'utilisation de l'or de Californie et d'Australie offrent-elles toujours une lacune, parce que, dans leur imagination, ils ne trouvent pas de justification à l'augmentation de la consommation de l'or comme matière première dans une baisse correspondante de sa valeur. De 1810 à 1830, par suite de la lutte des colonies américaines contre l'Espagne et de l'interruption du travail dans les mines causée par les révoltes, la production moyenne annuelle des métaux précieux avait diminué de plus de moitié. La diminution des espèces monétaires circulant en Europe atteignait environ un sixième, si l'on compare 1829 à 1809. Donc, bien que la production eût diminué en quantité et que les frais de production eussent augmenté, si tant est qu'ils aient changé, la consommation des métaux précieux sous forme d'objets de luxe ne s'en est pas moins accrue d'une façon extraordinaire, en Angleterre, pendant la guerre déjà et, sur le continent, depuis la paix de Paris. Elle a augmenté avec l'accroissement de la richesse générale <sup>2</sup>. On peut poser en règle générale que la transformation de la monnaie d'or et d'argent en objets de luxe prédomine en temps de paix, tandis que leur retransformation en barres, ou aussi en espèces, ne l'emporte que dans les périodes de grand trouble <sup>3</sup>. On pourra juger de l'importance du trésor d'or et d'argent existant sous forme de marchandises de luxe par rapport au métal précieux servant de monnaie, si l'on pense qu'en 1839, d'après Jacob, la proportion était de 2 à 1 en Angleterre, alors que dans toute l'Europe et l'Amérique il existait un quart de métal précieux de plus en objets de luxe qu'en monnaie.

Nous avons vu que la circulation monétaire n'est que la manifestation de la métamorphose des marchandises, ou du changement de forme par où s'accomplit l'échange social de substance. Il fallait donc qu'avec les fluctuations du prix total des marchandises en circulation, ou avec le volume de leurs métamorphoses simultanées d'une part, et avec la rapidité de leurs changements de forme dans chaque cas d'autre part, il y eût constamment expansion ou contraction de la totalité de l'or circulant, ce qui n'était possible qu'à la condition que varie sans cesse le rapport entre la totalité de la monnaie existant dans un pays et la quantité de monnaie en circulation. Cette condition est réalisée par la thésaurisation. Si les prix diminuent ou que la vitesse de la circulation augmente, les réservoirs que constituent les trésors absorbent la portion de la monnaie enlevée à la circulation ; si les prix augmentent ou que la vitesse de la circulation diminue, les trésors s'ouvrent et refluent en partie dans la circulation. L'argent circulant se fige sous forme de

---

<sup>1</sup>

<sup>2</sup>

<sup>3</sup>

trésor et les trésors se déversent dans la circulation suivant un mouvement oscillatoire de perpétuelle alternance, où la prédominance de l'une ou l'autre tendance est exclusivement déterminée par les fluctuations de la circulation des marchandises. Les trésors apparaissent ainsi comme les canaux d'adduction et de dérivation de l'argent circulant, en sorte qu'il ne circule jamais sous forme de numéraire que la quantité d'argent déterminée par les besoins immédiats de la circulation elle-même. Si le volume de l'ensemble de la circulation vient brusquement à s'accroître et que prédomine l'unité fluide de la vente et de l'achat, mais de telle façon que la somme totale des prix à réaliser croisse plus vite encore que la vitesse de la circulation monétaire, les trésors se vident à vue d'œil ; dès que le mouvement général subit un arrêt insolite ou que se consolide la séparation entre la vente et l'achat, le moyen de circulation se fige sous forme d'argent dans des proportions surprenantes et les réservoirs des trésors se remplissent bien au-dessus de leur niveau moyen. Dans les pays où la circulation est purement métallique, ou bien où la production est à un stade peu développé, les trésors sont éparpillés à l'infini et disséminés sur toute l'étendue du pays, alors que dans les pays de développement bourgeois ils se concentrent dans les réserves des banques. Il ne faut pas confondre trésor et réserve de numéraire, qui constitue elle-même une partie intégrante de la quantité totale d'argent constamment en circulation, tandis que le rapport actif entre le trésor et le moyen de circulation suppose la diminution ou l'augmentation de cette même quantité totale. Les marchandises d'or et d'argent, nous l'avons vu, forment à la fois un canal de dérivation et une source latente d'adduction pour les métaux précieux. Dans les périodes normales, seule la première de ces fonctions a de l'importance pour l'économie de la circulation métallique <sup>1</sup>.

### b) *Moyen de paiement.*

↳

Les deux formes, sous lesquelles l'argent se distinguait jusqu'à maintenant du moyen de circulation, étaient celles du *numéraire latent* et du *trésor*. Dans la transformation passagère du numéraire en argent, la première forme reflétait le fait que le deuxième membre de M-A-M, l'achat A-M, s'éparpille nécessairement à l'intérieur d'une sphère déterminée de la circulation en une série d'achats successifs. La thésaurisation, elle, reposait simplement sur l'isolement de l'acte M-A, quine se poursuivait pas jusqu'à A-M, ou encore elle n'était que le développement autonome de la première métamorphose de la

---

<sup>1</sup>

Marchandise, c'est-à-dire l'argent, devenu le mode d'existence aliéné de toutes les marchandises, par opposition au moyen de circulation qui, lui, représente le mode d'existence de la marchandise sous la forme où elle s'aliène constamment. Numéraire de réserve et trésor n'étaient de l'argent qu'en tant que non-moyens de circulation, et ils étaient non-moyens de circulation seulement parce qu'ils ne circulaient pas. Dans la détermination où nous considérons maintenant l'argent, il circule, ou entre dans la circulation, mais non dans la fonction de moyen de circulation. Moyen de circulation, l'argent était toujours moyen d'achat ; il agit maintenant comme non-moyen d'achat.

Dès que par la thésaurisation l'argent est devenu le mode d'existence de la richesse sociale abstraite et le représentant tangible de la richesse matérielle, il acquiert, sous cette forme déterminée en tant que monnaie, des fonctions particulières dans le cadre du procès de circulation. Si l'argent circule comme simple moyen de circulation et, partant, comme moyen d'achat, cela sous-entend que la marchandise et l'argent se font face simultanément ; donc, que la même grandeur de valeur existe sous une double forme, marchandise à l'un des pôles, dans la main du vendeur, et argent à l'autre pôle, dans la main de l'acheteur. Cette existence simultanée des deux équivalents à des pôles opposés et leur permutation simultanée, ou leur aliénation réciproque, supposent à leur tour que vendeur et acheteur ne se rapportent l'un à l'autre qu'à titre de possesseurs d'équivalents existants. Cependant, le procès de métamorphose des marchandises, qui engendre les différentes déterminations formelles de l'argent, métamorphose aussi les possesseurs de marchandises, ou, encore, modifie les caractères sociaux sous lesquels ils apparaissent les uns aux autres. Dans le procès de métamorphose de la marchandise, le détenteur de marchandises change de peau aussi souvent que la marchandise se déplace, ou que l'argent revêt des formes nouvelles. C'est ainsi qu'à l'origine les possesseurs de marchandises ne se faisaient face qu'en qualité de possesseurs de marchandises ; puis ils sont devenus l'un, vendeur, l'autre, acheteur, puis chacun alternativement acheteur et vendeur, puis thésauriseurs et finalement des gens riches. Les possesseurs de marchandises ne sortent donc pas du procès de circulation tels qu'ils y sont entrés. De fait, les différentes déterminations formelles, que revêt l'argent dans le procès de la circulation, ne sont que la cristallisation du changement de forme des marchandises elles-mêmes, qui n'est lui-même que l'expression objective des relations sociales mouvantes dans lesquelles les possesseurs de marchandises effectuent leur échange de substance. Dans le procès de circulation naissent de nouveaux rapports dans les relations et, incarnation de ces rapports ainsi transformés, les possesseurs de marchandises acquièrent de nouveaux caractères économiques. De même que, dans la circulation intérieure, l'argent s'idéalise et que le simple papier, en tant que représentant de l'or, remplit la fonction de la monnaie, par le même procès l'acheteur ou le vendeur, qui y entre comme simple représentant d'argent ou de marchandise, c'est-à-dire qui représente de l'argent à venir ou de la marchandise à venir, acquiert l'efficacité du vendeur ou de l'acheteur réels.

Toutes les formes déterminées, vers lesquelles évolue l'or en tant que monnaie, ne sont que le déploiement des déterminations incluses dans la métamorphose des marchandises, mais qui, dans la circulation monétaire simple, apparition de l'argent comme numéraire ou mouvement M-A-M en tant qu'unité en mouvement, ne se sont pas dégagées sous une forme autonome ou qui encore, comme par exemple l'interruption de la métamorphose de la marchandise, n'apparaissaient que comme de simples possibilités. Nous avons vu que dans le procès M-A la marchandise, en tant que valeur d'usage réelle et valeur d'échange idéale, se rapportait à l'argent en tant que valeur d'échange réelle et

valeur d'usage seulement idéale. En aliénant la marchandise comme valeur d'usage, le vendeur en *réalisait* la propre valeur d'échange ainsi que la valeur d'usage de l'argent. Inversement, en aliénant l'argent comme valeur d'échange, l'acheteur en réalisait la valeur d'usage ainsi que le prix de la marchandise. Il y avait ainsi permutation entre la marchandise et l'argent. En se réalisant, le procès vivant de cette opposition polaire bilatérale se scinde alors de nouveau. Le vendeur aliène réellement la marchandise, mais, par contre, il n'en réalise d'abord le prix qu'idéalement. Il l'a vendue à son prix, mais celui-ci ne sera réalisé qu'à une époque ultérieure. L'acheteur achète en tant que représentant d'argent à venir, tandis que le vendeur vend comme possesseur de marchandise présente. Du côté vendeur, la marchandise est réellement aliénée comme valeur d'usage sans avoir été réellement réalisée comme prix ; du côté acheteur, l'argent est réellement réalisé dans la valeur d'usage de la marchandise sans avoir été réellement aliéné comme valeur d'échange. Au lieu que ce soit, comme autrefois, le signe de valeur, c'est maintenant le vendeur lui-même qui représente symboliquement l'argent. Mais, de même qu'autrefois le caractère symbolique général du signe de valeur suscitait la garantie et le cours forcé de l'État, le caractère symbolique personnel de l'acheteur suscite maintenant l'établissement entre les possesseurs de marchandises de contrats privés également exécutoires.

Inversement, dans le procès A-M, l'argent peut être aliéné comme moyen d'achat réel et le prix de la marchandise être ainsi réalisé avant que la valeur d'usage de l'argent soit réalisée, ou que la marchandise soit aliénée. C'est ce qui se produit par exemple sous la forme courante du paiement anticipé. Ou encore sous la forme où le gouvernement anglais achète l'opium des ryots aux Indes, ou bien où des commerçants étrangers établis en Russie achètent une grande partie des produits du pays. Mais l'argent n'agit alors que sous la forme déjà connue de moyen d'achat et partant ne revêt pas de forme déterminée nouvelle<sup>1</sup>. Nous ne nous arrêterons donc pas à ce dernier cas, mais ferons seulement remarquer, au sujet de la modification de la forme sous laquelle apparaissent ici les deux procès A-M et M-A, que la différence purement fictive entre l'achat et la vente, telle qu'elle apparaît immédiatement dans la circulation, devient maintenant une différence réelle, puisque, sous l'une des formes, la marchandise seule est présente et, sous l'autre, l'argent seul, mais que, sous les deux formes, l'extrême d'où part l'initiative est seul présent. De plus, les deux formes ont ceci de commun que, dans l'une et l'autre, l'un des équivalents n'existe que dans la volonté commune de l'acheteur et du vendeur, volonté qui a pour tous deux valeur d'obligation et revêt des formes légales déterminées.

Vendeur et acheteur deviennent créancier et débiteur. Si le détenteur de marchandises jouait, comme gardien du trésor, le rôle d'un personnage plutôt comique, il devient maintenant terrible, car ce n'est plus lui-même, mais son prochain qu'il identifie à l'existence d'une somme d'argent déterminée, et ce n'est pas de lui-même, mais de son prochain, qu'il fait le martyr de la valeur d'échange. De croyant, il devient créancier ; de la religion, il tombe dans la jurisprudence.

*I stay here on my bond !<sup>2</sup>*

<sup>1</sup>

<sup>2</sup>

Ainsi, dans la forme M-A transformée, où la marchandise est présente et l'argent seulement représenté, l'argent remplit d'abord la fonction de mesure des valeurs. La valeur d'échange de la marchandise est évaluée en argent considéré comme sa mesure, mais le prix, en tant que valeur d'échange mesurée par contrat, n'existe pas seulement dans la tête du vendeur, il existe également comme mesure de l'obligation de l'acheteur. Deuxièmement, l'argent fonctionne ici comme moyen d'achat, bien qu'il ne projette devant lui que l'ombre de son existence future. Il tire en effet de sa place la marchandise, qui passe de la main du vendeur dans celle de l'acheteur. A l'échéance du terme fixé pour l'exécution du contrat, l'argent entre dans la circulation, car il change de place et passe des mains de l'ancien acheteur dans celles de l'ancien vendeur. Mais il n'entre pas dans la circulation comme moyen de circulation ou comme moyen d'achat. Il fonctionnait comme tel avant d'être présent et il apparaît après avoir cessé de remplir cette fonction. Il entre au contraire dans la circulation comme l'unique équivalent adéquat de la marchandise, comme mode d'existence absolu de la valeur d'échange, comme dernier mot du procès d'échange, bref, comme argent, et comme argent dans la fonction précise de *moyen de paiement général*. Dans cette fonction de moyen de paiement, l'argent apparaît comme la marchandise absolue, mais à l'intérieur de la circulation elle-même, non, comme le trésor, en dehors de celle-ci. La différence entre moyen d'achat et moyen de paiement<sup>1</sup> se fait très désagréablement sentir dans les périodes de crises commerciales<sup>2</sup>.

A l'origine, la transformation du produit en argent dans la circulation n'apparaît que comme une nécessité individuelle pour le possesseur de marchandises, son produit n'étant pas valeur d'usage pour lui et ne devant le devenir que par son aliénation. Mais, pour payer à l'échéance fixée par contrat, il lui faut avoir au préalable vendu de la marchandise. En dehors de toute considération de ses besoins individuels, la vente a donc été transformée pour lui par le mouvement du procès de circulation en une nécessité sociale. En tant qu'ancien acheteur d'une marchandise, il devient par force vendeur d'une autre marchandise, afin d'acquérir de l'argent non comme moyen d'achat, mais comme moyen de paiement, comme forme absolue de la valeur d'échange. La transformation de la marchandise en argent conçue comme acte final, ou encore la première métamorphose de la marchandise conçue comme but en soi, qui, dans la thésaurisation, semblait être un caprice du possesseur de marchandises, est devenue maintenant une fonction économique. Le motif et le contenu de la vente en vue du paiement, c'est un contenu découlant de la forme du procès de circulation même.

Dans cette forme de la vente, la marchandise accomplit son changement de place, elle circule, tandis qu'elle ajourne sa première métamorphose, sa transformation en argent. Du côté acheteur, par contre, la seconde métamorphose s'accomplit, c'est-à-dire que l'argent est converti en marchandise avant que la première métamorphose soit accomplie, c'est-à-dire que la marchandise ait été convertie en argent. La première métamorphose apparaît donc ici chronologiquement après la seconde. Et ainsi, l'argent, aspect de la marchandise dans sa première métamorphose, revêt une nouvelle forme déterminée. L'argent, c'est-à-dire la forme autonome vers laquelle évolue la valeur d'échange, n'est plus la forme qui permet la circulation des marchandises, mais son résultat final.

---

<sup>1</sup>

<sup>2</sup>

Que ces *ventes à terme*, où les deux pôles de la vente se trouvent séparés dans le temps, soient un produit spontané de la circulation simple des marchandises, c'est un fait dont il n'est pas besoin de donner des preuves détaillées. En premier lieu, le développement de la circulation entraîne la répétition de la rencontre des mêmes possesseurs de marchandises se présentant alternativement l'un à l'autre comme vendeur et comme acheteur. Cette apparition répétée ne reste pas purement accidentelle. Une marchandise est, par exemple, commandée pour un terme à venir, à l'échéance duquel elle doit être livrée et payée. Dans ce cas, la vente s'accomplit idéalement, c'est-à-dire juridiquement, sans la présence physique de la marchandise ni de l'argent. Les deux formes de l'argent - moyen de circulation et moyen de paiement - coïncident encore ici, la marchandise et l'argent, d'une part, changeant de place simultanément, et l'argent, d'autre part, n'achetant pas la marchandise, mais réalisant le prix de la marchandise antérieurement vendue. De plus, la nature de toute une série de valeurs d'usage implique qu'elles soient réellement aliénées non par la livraison effective de la marchandise, mais seulement par sa cession pour un temps déterminé. Par exemple, quand l'usage d'une maison est vendu pour un mois, la valeur d'usage de la maison n'est fournie qu'après l'écoulement du mois, bien qu'elle ait changé de main au début du mois. Comme la cession effective de la valeur d'usage et son aliénation véritable sont ici séparées dans le temps, la réalisation de son prix a également lieu postérieurement à son changement de place. Enfin, comme les différentes marchandises comportent des temps de production différents et se produisent à des époques différentes, il s'ensuit que l'un des échangistes se présente comme vendeur alors que l'autre ne peut encore se présenter comme acheteur, et, en raison de la fréquente répétition de l'achat et de la vente entre les mêmes possesseurs de marchandises, les deux moments de la vente se dissocient suivant les conditions de production des marchandises. Ainsi naît entre les possesseurs de marchandises une relation de créancier à débiteur, qui forme sans doute la base naturelle du système de crédit, mais peut avoir acquis un complet développement avant que ce dernier existe. Il est clair, en tout cas, qu'avec le perfectionnement du système de crédit, donc de la production bourgeoise en général, la fonction de l'argent comme moyen de paiement prendra de l'extension aux dépens de sa fonction de moyen d'achat et plus encore comme élément de la thésaurisation. En Angleterre, par exemple, l'argent en tant que numéraire est à peu près exclusivement refoulé dans la sphère du commerce de détail et du petit commerce entre producteurs et consommateurs, tandis qu'en tant que moyen de paiement il règne dans la sphère des grandes transactions commerciales <sup>1</sup>.

En tant que moyen général de paiement, l'argent devient la *marchandise générale* des contrats - tout d'abord à l'intérieur seulement de la sphère de la circulation des marchan-

---

1

dises<sup>1</sup>. Mais, en même temps qu'il se développe dans cette fonction, toutes les autres formes de paiement se résolvent peu à peu en paiement en monnaie. La mesure dans laquelle l'argent est devenu moyen de paiement exclusif indique la mesure dans laquelle la valeur d'échange s'est emparée de la production en extension et en profondeur<sup>2</sup>.

La masse de l'argent circulant comme moyen de paiement est déterminée d'abord par le montant des paiements, c'est-à-dire par la somme des prix des marchandises aliénées, non des marchandises à aliéner, comme dans la circulation monétaire simple. Toutefois, la somme ainsi déterminée est doublement modifiée, en premier lieu par la rapidité avec laquelle la même pièce de monnaie remplit de nouveau la même fonction, ou encore, avec laquelle la masse des paiements se manifeste comme chaîne de paiements en mouvement. A paie B, sur quoi B paie C, et ainsi de suite. La rapidité avec laquelle la même pièce de monnaie remplit une seconde fois sa fonction de moyen de paiement dépend, d'une part, de l'enchaînement des rapports de créancier à débiteur entre les possesseurs de marchandises, tels que les mêmes possesseurs de marchandises sont créanciers vis-à-vis de l'un et débiteurs vis-à-vis de l'autre etc., et, d'autre part, de l'intervalle qui sépare les diverses échéances de paiement. Cette chaîne de paiements, ou de premières métamorphoses après coup des marchandises, diffère qualitativement de la chaîne des métamorphoses qui se manifestent dans la circulation de l'argent en tant que moyen de circulation. Cette dernière chaîne de métamorphoses ne se borne pas à apparaître dans une succession chronologique, mais c'est dans celle-ci seulement qu'elle *devient*. La marchandise devient argent, puis redevient marchandise, et permet ainsi à l'autre marchandise de devenir argent, etc., ou encore, le vendeur devient acheteur, grâce à quoi un autre possesseur de marchandises devient vendeur. Cette connexion naît fortuitement dans le procès d'échange des marchandises lui-même. Mais que l'argent avec lequel A a payé B soit successivement versé par B à C, par C à D, etc., et cela à des intervalles de temps se succédant rapidement - cet enchaînement extérieur ne fait que mettre en lumière un enchaînement social déjà existant. Le même argent ne passe pas par des mains différentes parce qu'il joue le rôle de moyen de paiement, mais circule comme moyen de paiement parce que ces différentes mains ont déjà scellé l'accord des échangistes. La rapidité avec laquelle l'argent circule comme moyen de paiement montre donc que les individus sont bien plus profondément entraînés dans le procès de circulation que ne l'indique la rapidité avec laquelle circule l'argent comme numéraire ou moyen d'achat.

---

<sup>1</sup>

<sup>2</sup>

La somme des prix des achats et des ventes simultanés, qui donc se produisent parallèlement dans l'espace, forme la limite où la rapidité de la circulation peut suppléer à la masse du numéraire. Cette barrière disparaît pour l'argent fonctionnant comme moyen de paiement. Si des paiements à effectuer simultanément se concentrent au même endroit, ce qui n'a lieu spontanément tout d'abord que dans les grands centres de circulation des marchandises, ces paiements, représentant des grandeurs négatives et positives, se balancent les uns les autres. À ayant à payer à *B* et en même temps à recevoir un paiement de *C*, etc. La somme d'argent requise comme moyen de paiement ne sera donc pas déterminée par la somme des prix des paiements à réaliser simultanément, mais par leur plus ou moins grande concentration et par la grandeur de la balance que laisse subsister leur annulation réciproque en tant que grandeurs négatives et positives. Des dispositions spéciales en vue de ces compensations se font jour en dehors de tout développement du système de crédit, comme, par exemple, dans la Rome antique. Mais il n'y a pas lieu de les étudier ici, pas plus que les échéances générales qui s'établissent partout dans des cercles sociaux déterminés. Remarquons seulement ici que l'influence spécifique qu'exercent ces échéances de paiement sur les fluctuations périodiques de la quantité de monnaie en circulation n'a été étudiée scientifiquement que dans les tout derniers temps.

Pour autant que les paiements se compensent à titre de grandeurs positives et négatives, il n'y a pas la moindre intervention d'argent réel. L'argent ne se développe ici que sous sa forme de mesure des valeurs, d'une part dans le prix de la marchandise, d'autre part dans la grandeur des obligations réciproques. En dehors de son existence idéale, la valeur d'échange n'acquiert donc pas ici d'existence autonome, pas même celle de signe de valeur, ou encore, la monnaie devient seulement de la monnaie de compte idéale. La fonction de l'argent comme moyen de paiement implique donc cette contradiction que, d'un côté, si les paiements se compensent, il n'agit qu'idéalement comme mesure et que, d'un autre côté, si le paiement doit être effectué réellement, il entre dans la circulation non comme moyen de circulation transitoire mais il adopte le mode d'existence stable de l'équivalent général, il y entre comme la marchandise absolue, en un mot comme monnaie. Aussi, là où se sont développés la chaîne des paiements et un système artificiel de compensation, en cas de secousses interrompant brutalement le cours des paiements et désorganisant le mécanisme de leur compensation, l'argent passe brusquement de la forme chimérique de fluide gazeux qu'il a comme mesure des valeurs à la forme solide de monnaie ou à celle de moyen de paiement. Ainsi, au stade d'une production bourgeoise développée, où le possesseur de marchandises est depuis longtemps devenu un capitaliste, connaît son Adam Smith et n'a que sourire condescendant pour cette superstition selon laquelle l'or et l'argent seuls seraient de la monnaie, ou que l'argent en général, par opposition aux autres marchandises, serait la marchandise absolue, l'argent reparaît brusquement non comme médiateur de la circulation, mais comme la seule forme adéquate de la valeur d'échange, comme l'unique richesse, exactement tel que le conçoit le théoriseur. Sous cette forme d'existence exclusive de la richesse, il ne se révèle pas, comme par exemple dans le système monétaire, en faisant simplement croire que toute richesse matérielle est dépréciée et sans valeur. Cette dépréciation et dévaluation totale sont réelles. C'est là la phase particulière des crises du marché mondial que l'on appelle crise monétaire. Le summum *bonum* [le bien supérieur] que, dans ces moments, on demande à grands cris comme l'unique richesse, c'est l'argent, l'argent comptant, et toutes les autres marchandises, précisément par ce que ce sont des valeurs d'usage, semblent auprès de lui inutiles, des futilités, des hochets, ou encore, comme dit notre docteur Martin Luther, simples parures et ripailles.

Cette brusque conversion du système de crédit en système monétaire ajoute la crainte théorique à la panique pratique, et les facteurs de la circulation frémissent devant l'impénétrable mystère de leurs propres rapports économiques <sup>1</sup>.

De leur côté, les paiements rendent nécessaire un fonds de réserve, une accumulation d'argent à titre de moyen de paiement. La constitution de ces fonds de réserve n'apparaît plus, comme dans la thésaurisation, sous l'aspect d'une activité extérieure à la circulation elle-même, ni, comme dans la réserve de numéraire, sous celui d'une interruption purement technique du cours de la monnaie ; il faut ici amasser l'argent peu à peu pour pouvoir en disposer à des échéances ultérieures déterminées. Ainsi, alors que sous sa forme abstraite où elle passe pour un enrichissement, la thésaurisation diminue avec le développement de la production bourgeoise, cette thésaurisation-ci, immédiatement imposée par le procès d'échange, augmente, ou plutôt une partie des trésors qui se forment en général dans la sphère de la circulation des marchandises est absorbée comme fonds de réserve de moyens de paiement. Plus la production bourgeoise est développée, plus ces fonds de réserve sont limités au minimum indispensable. Dans son écrit sur l'abaissement du taux de l'intérêt <sup>2</sup>, Locke donne des renseignements intéressants sur l'importance de ces fonds de réserve à son époque. On y voit quelle fraction importante de la masse de l'argent circulant de façon générale était absorbée en Angleterre par ces réserves de moyens de paiement à l'époque précisément où le système bancaire commençait à se développer.

La loi de la quantité de l'argent en circulation, telle qu'elle résultait de l'étude de la circulation monétaire simple, est essentiellement modifiée par la circulation du moyen de paiement. Étant donnée la vitesse de rotation de la monnaie, soit comme moyen de circulation, soit comme moyen de paiement, la somme totale de l'argent circulant dans un temps donné sera déterminée par la somme totale des prix des marchandises à réaliser, [plus] la somme totale des paiements échus dans le même temps, moins les paiements s'annulant les uns les autres par compensation. La loi générale, selon laquelle la masse de l'argent circulant dépend des prix des marchandises, n'en est pas affectée le moins du monde, puisque le montant des paiements est lui-même déterminé par les prix fixés par contrat. Mais il apparaît d'une manière frappante que, même en supposant constantes la vitesse du cours et l'économie des paiements, la somme des prix des masses de marchandises circulant dans une période déterminée, par exemple un jour, et la masse de l'argent circulant le même jour ne coïncident nullement, car il circule une masse de marchandises dont le prix ne sera réalisé en argent que dans l'avenir et il circule une masse d'argent pour laquelle les marchandises correspondantes sont depuis longtemps sorties de la circulation. Cette dernière masse dépendra elle-même de la grandeur de la somme des valeurs des paiements qui viennent à échéance le même jour, bien qu'étant l'objet de contrats établis à des époques tout à fait différentes.

---

<sup>1</sup>

<sup>2</sup>

Nous avons vu que le changement de valeur de l'or et de l'argent n'affecte pas leur fonction de mesure des valeurs ou de monnaie de compte. Ce changement prendra cependant une importance décisive pour la monnaie constituant le trésor, car la hausse ou la baisse de la valeur de l'or et de l'argent détermine l'augmentation ou la diminution de la grandeur de valeur du trésor constitué en or ou en argent. L'importance de ce changement est plus grande encore pour l'argent moyen de paiement. Le paiement ne s'effectue que postérieurement à la vente des marchandises, ou encore l'argent agit à deux périodes différentes et dans deux fonctions différentes, d'abord comme mesure des valeurs, puis comme moyen de paiement correspondant à cette mesure. Si, dans l'intervalle, la valeur des métaux précieux varie, ou que varie le temps de travail requis pour leur production, la même quantité d'or ou d'argent, si elle sert de moyen de paiement, aura une valeur plus ou moins grande qu'au moment où il a servi de mesure des valeurs ou que le contrat a été conclu. La fonction d'une marchandise particulière comme l'or et l'argent utilisée comme monnaie ou comme valeur d'échange promue à l'autonomie entre ici en conflit avec sa nature de marchandise particulière dont la grandeur de valeur dépend de la variation de ses frais de production. La grande révolution sociale qui provoqua en Europe la chute de la valeur des métaux précieux est un fait tout aussi connu que la révolution inverse qui, aux premiers temps de la République de l'ancienne Rome, fut causée par la hausse de la valeur du cuivre, métal dans lequel étaient contractées les dettes des plébéiens. Sans pousser plus loin l'étude des fluctuations de la valeur des métaux précieux dans leur influence sur le système de l'économie bourgeoise, il apparaît dès maintenant ici qu'une baisse dans la valeur des métaux précieux favorise les débiteurs aux dépens des créanciers et qu'envers une hausse dans leur valeur favorise les créanciers aux dépens des débiteurs.

### c) *Monnaie universelle.*

↳

L'or devient monnaie, distincte du numéraire, d'abord en se retirant de la circulation sous forme de trésor, puis en y entrant comme non-moyen de circulation, et enfin en franchissant les barrières de la circulation intérieure pour fonctionner comme équivalent général dans le monde des marchandises. C'est ainsi qu'il devient monnaie universelle.

De même que les mesures de poids générales des métaux précieux servirent de premières mesures de valeur, les noms de compte de la monnaie redeviennent à l'intérieur du marché mondial les noms de poids correspondants. De même que le métal brut amorphe (aes rude) était la forme primitive du moyen de circulation et que la forme monétaire n'était elle-même primitivement que le signe officiel du poids contenu dans les pièces métalliques, de même le métal précieux, en tant que monnaie universelle, dépouille de nouveau figure et empreinte pour reprendre la forme indifférente de barres, ou encore, quand des monnaies nationales, comme les impériales russes, les écus mexicains et les souverains anglais, circulent à l'étranger, leur dénomination devient indifférente et seul compte leur teneur. Comme monnaie internationale enfin, les métaux précieux remplissent de nouveau leur fonction primitive de moyen d'échange, qui, de même que l'échange des marchandises lui-même, n'a pas son origine à l'intérieur des communautés

primitives, mais aux points de contact entre communautés différentes. En tant que monnaie universelle, l'argent retrouve donc sa forme naturelle primitive. En sortant de la circulation intérieure, il dépouille derechef les formes particulières qui étaient nées du développement du procès d'échange à l'intérieur de cette sphère particulière, les formes locales qu'il avait comme étalon des prix, numéraire, monnaie d'appoint et signe de valeur.

Nous avons vu que, dans la circulation intérieure d'un pays, une seule marchandise sert de mesure des valeurs. Mais, comme dans un pays c'est l'or et dans l'autre, l'argent, qui remplit cette fonction, une double mesure des valeurs est valable sur le marché mondial et la monnaie acquiert également une double existence dans toutes ses autres fonctions. La conversion des valeurs des marchandises du prix or en prix argent et inversement est chaque fois déterminée par la valeur relative de ces deux métaux, qui varie continuellement et dont la détermination apparaît ainsi comme un procès continu. Les possesseurs de marchandises de chaque sphère intérieure de circulation sont obligés d'utiliser alternativement l'or et l'argent pour la circulation extérieure et d'échanger ainsi le métal qui sert de monnaie à l'intérieur, contre le métal dont ils ont précisément besoin comme monnaie à l'étranger. Chaque nation utilise donc les deux métaux, l'or et l'argent, comme monnaie universelle.

Dans la circulation internationale des marchandises, l'or et l'argent n'apparaissent pas comme moyens de circulation, mais comme *moyens d'échange universels*. Mais le moyen d'échange universel ne fonctionne que sous les deux formes développées du *moyen d'achat* et du *moyen de paiement*, dont le rapport est toutefois inversé sur le marché mondial. Dans la sphère de la circulation intérieure, la monnaie, pour autant qu'elle était numéraire, qu'elle représentait le moyen terme de l'unité en mouvement M-A-M, ou la forme purement fugitive de la valeur d'échange dans le changement de place incessant des marchandises, agissait exclusivement comme moyen d'achat. Sur le marché mondial, c'est l'inverse. L'or et l'argent apparaissent ici comme moyens d'achat quand l'échange de substance est seulement unilatéral et qu'il y a ainsi séparation entre l'achat et la vente. Le commerce limitrophe de Kiakhta, par exemple, est, de fait et par traité, un commerce de troc, où l'argent n'est que mesure de valeur. La guerre de 1857-58 incita les Chinois à vendre sans acheter. L'argent apparut alors subitement comme moyen d'achat. Pour respecter la lettre du traité, les Russes transformèrent des pièces françaises de cinq francs en marchandises d'argent non travaillées, qui servirent de moyen d'échange. L'argent-métal fonctionne continuellement comme moyen d'achat entre l'Europe et l'Amérique d'une part et l'Asie d'autre part, où ce métal se dépose sous forme de trésor. De plus, les métaux précieux fonctionnent comme moyens d'achat internationaux dès qu'est brusquement rompu l'équilibre habituel de l'échange de substance entre deux nations, que de mauvaises récoltes, par exemple, obligent l'une d'elles à acheter en quantités exceptionnelles. Enfin les métaux précieux sont moyens de paiement international pour les pays producteurs d'or et d'argent, où ils sont produit et marchandise immédiats, non formes métamorphosées de la marchandise. Plus se développe l'échange des marchandises entre différentes sphères de circulation nationales, plus la fonction de la monnaie universelle se développe en tant que *moyen de paiement* pour le solde des balances internationales.

De même que la circulation intérieure, la circulation internationale exige une quantité d'or et d'argent toujours variable. Aussi une partie des trésors accumulés sert-elle chez tous les peuples de fonds de réserve de monnaie universelle, qui tantôt se vide, tantôt se

remplit de nouveau suivant les oscillations de l'échange des marchandises<sup>1</sup>. Indépendamment des mouvements particuliers qu'elle exécute dans son va-et-vient entre les sphères de circulation nationales<sup>2</sup>, la monnaie universelle est animée d'un mouvement général dont les points de départ se trouvent aux sources de la production, d'où les courants d'or et d'argent se répandent en diverses directions sur le marché mondial. C'est en tant que marchandises que l'or et l'argent entrent ici dans la circulation mondiale et ils sont échangés comme équivalents contre des équivalents marchandises proportionnellement au temps de travail qu'ils contiennent, avant de tomber dans les sphères de circulation intérieures. Ils apparaissent donc dans ces dernières avec une grandeur de valeur donnée. Toute variation en hausse ou en baisse de leurs frais de production affecte donc uniformément sur le marché mondial leur valeur relative, qui, par contre, est totalement indépendante de la proportion dans laquelle l'or ou l'argent sont absorbés par diverses sphères de circulation nationales. La portion du courant de métal, qui est captée par chaque sphère particulière du monde des marchandises, entre en partie directement dans la circulation monétaire intérieure pour remplacer les espèces métalliques usées, est en partie endiguée dans les différents trésors servant de réservoirs de numéraire, de moyens de paiement et de monnaie universelle, et en partie transformée en articles de luxe, tandis que le reste enfin devient trésor tout court. Au stade développé de la production bourgeoise, la constitution de ces trésors est limitée au minimum que requiert le libre jeu du mécanisme des divers procès de la circulation. Seule la richesse en jachère devient ici trésor en tant que tel - à moins que ce ne soit la forme momentanée d'un excédent dans la balance des paiements, le résultat d'une interruption dans l'échange de substance et, partant, la solidification de la marchandise dans sa première métamorphose.

De même qu'en tant que monnaie l'or et l'argent sont conçus comme la marchandise générale, dans la monnaie universelle ils revêtent le mode d'existence correspondant de marchandise universelle. Dans la mesure où tous les produits s'aliènent en eux, ils deviennent la figure métamorphosée de toutes les marchandises et, partant, la marchandise universellement aliénable. Ils sont réalisés comme matérialisation du temps de travail général dans la mesure où l'échange matériel des travaux concrets embrasse toute la surface de la terre. Ils deviennent équivalent général dans la mesure où se développe la série des équivalents particuliers qui forment leur sphère d'échange. Comme, dans la circulation mondiale, les marchandises déploient universellement leur propre valeur d'échange, la forme de celle-ci, métamorphosée en or et en argent, apparaît comme la monnaie universelle. Alors donc que, par leur industrie universelle et par leur trafic mondial, les nations de possesseurs de marchandises convertissent l'or en monnaie adéquate, l'industrie et le commerce ne leur apparaissent que comme un moyen de soustraire la monnaie au marché mondial sous forme d'or et d'argent. En tant que monnaie universelle, l'or et l'argent sont donc à la fois le produit de la circulation générale des marchandises et le moyen d'en élargir les cercles. De même que les alchimistes en voulant faire de l'or firent naître à leur insu la chimie, c'est à l'insu des possesseurs de marchandises lancés à la poursuite de la marchandise sous sa forme magique que

---

<sup>1</sup>

<sup>2</sup>

jaillissent les sources de l'industrie et du commerce mondiaux. L'or et l'argent aident à créer le marché mondial en ce que dans leur concept monétaire réside l'anticipation de son existence. Cet effet magique de l'or et de l'argent n'est nullement limité aux années d'enfance de la société bourgeoise ; il résulte nécessairement de l'image complètement inversée que les agents du monde des marchandises ont de leur propre travail social ; et la preuve en est fournie par l'influence extraordinaire qu'exerce sur le commerce mondial la découverte de nouveaux pays aurifères au milieu du XIXe siècle.

De même qu'en se développant la monnaie devient monnaie universelle, le possesseur de marchandises devient cosmopolite. A l'origine, les relations cosmopolites entre les hommes ne sont autre chose que leurs rapports en tant que possesseurs de marchandises. La marchandise en soi et pour soi est au-dessus de toute barrière religieuse, politique, nationale et linguistique. Sa langue universelle est le prix, et sa communauté, l'argent. Mais, avec le développement de la monnaie universelle par opposition à la monnaie nationale, se développe le cosmopolitisme du possesseur de marchandises sous forme de religion de la raison pratique par opposition aux préjugés héréditaires religieux, nationaux et autres, qui entravent l'échange de substance entre les hommes. Alors que le même or, qui débarque en Angleterre sous forme d'*eagles* américains [pièces de 10 dollars], devient souverains, circule trois jours après à Paris sous forme de napoléons, se retrouve quelques semaines plus tard à Venise sous forme de ducats, mais conserve toujours la même valeur, le possesseur de marchandises se rend bien compte que la nationalité is but the guinea's stamp [n'est que l'estampille de la guinée]. L'idée sublime dans laquelle se résout pour lui le monde entier, c'est celle du marché- du marché mondial <sup>1</sup>.

## IV. - LES MÉTAUX PRÉCIEUX

←

Le procès de production bourgeois s'empare tout d'abord de la circulation métallique comme d'un organisme qui lui est transmis tout prêt à fonctionner, qui se transforme sans doute peu à peu, mais conserve néanmoins sa structure fondamentale. La question de savoir pourquoi, au lieu d'autres marchandises, ce sont l'or et l'argent qui servent de matière de la monnaie, ce n'est pas dans le cadre du système bourgeois qu'elle se pose. Nous ne ferons donc que résumer sommairement les points de vue les plus essentiels.

Comme le temps de travail général n'admet lui-même que des différences quantitatives, il faut que l'objet, qui doit être considéré comme son incarnation spécifique, soit capable de représenter des différences purement quantitatives, ce qui suppose l'identité, l'uniformité de la qualité. C'est là la première condition pour qu'une marchandise remplisse la fonction de mesure de valeur. Si, par exemple, J'évalue toutes

1

les marchandises en bœufs, peaux, céréales, etc., il me faut, en fait, mesurer en bœuf moyen idéal, en peau moyenne idéale, puisqu'il y a des différences qualitatives de bœuf à bœuf, de céréales à céréales, de peau à peau. L'or et l'argent, par contre, étant des corps simples, sont toujours identiques à eux-mêmes, et des quantités égales de ces métaux représentent donc des valeurs de grandeur égale<sup>1</sup>. L'autre condition à remplir par la marchandise destinée à servir d'équivalent général, condition qui découle directement de la fonction de représenter des différences purement quantitatives, est qu'on puisse la diviser en autant de fractions que l'on veut et que l'on puisse de nouveau rassembler ces fractions de manière que la monnaie de compte puisse être représentée aussi sous une forme tangible. L'or et l'argent possèdent ces qualités au plus haut degré.

Comme moyen de circulation, l'or et l'argent ont sur les autres marchandises cet avantage qu'à leur densité élevée, leur conférant un poids relativement grand pour le petit espace qu'ils occupent, correspond une densité économique leur permettant de contenir sous un petit volume une quantité relativement élevée de temps de travail, c'est-à-dire une grande valeur d'échange. Cela assure la facilité du transport, du transfert de main en main et d'un pays à l'autre, ainsi que l'aptitude à apparaître et à disparaître avec une égale rapidité - bref, la mobilité matérielle, le *sine qua non* [la condition indispensable] de la marchandise qui doit servir de *perpetuum mobile* dans le procès de circulation.

La grande valeur spécifique des métaux précieux, leur durabilité, leur indestructibilité relative, leur propriété de ne pas s'oxyder à l'air, et, spécialement pour l'or, de n'être pas soluble dans les acides, sauf dans l'eau régale, toutes ces propriétés naturelles font des métaux précieux la matière naturelle de la théaurisation. Aussi Pedro Martyr, qui semble avoir été grand amateur de chocolat, dit-il, en parlant des sacs de cacao qui étaient l'une des sortes de monnaie utilisées au Mexique :

*O, bienheureuse monnaie, qui offre au genre humain un doux et nourrissant breuvage et, ne pouvant être enfouie, ni longtemps conservée, préserve ses innocents possesseurs de la peste infernale de l'avarice. (De orbe novo [Alcalà 1530. Dec. 5. Cap. 4].)*

La grande importance des métaux en général dans le procès de production immédiat est liée à leur fonction d'instruments de production. Indépendamment de leur rareté, la malléabilité de l'or et de l'argent en comparaison du fer et même du cuivre (à l'état durci où l'employaient les anciens) les rend impropre à ce genre d'emploi utilitaire et les prive ainsi dans une large mesure de la qualité sur laquelle repose la valeur d'usage des métaux en général. Sans utilité dans le procès de production immédiat, ils n'apparaissent pas davantage comme indispensables en tant que moyens d'existence, en tant qu'objets de consommation. On peut donc en introduire une quantité quelconque dans le procès de circulation social sans porter préjudice aux procès immédiats de production et de consommation. Leur valeur d'usage individuelle n'entre pas en conflit avec leur fonction économique. D'autre part, l'or et l'argent n'ont pas seulement le caractère négatif de choses superflues, c'est-à-dire dont on peut se passer : leurs qualités esthétiques en font le

---

<sup>1</sup>

matériau naturel du luxe, de la parure, de la somptuosité, des besoins des jours de fête, bref, la forme positive du superflu et de la richesse. Ils apparaissent comme une sorte de lumière dans sa pureté native que l'homme extrait des entrailles de la terre, l'argent réfléchissant tous les rayons lumineux dans leur mélange primitif et l'or ne réfléchissant que le rouge, la plus haute puissance de la couleur. Or le sens de la couleur est la forme la plus populaire du sens esthétique en général. Le lien étymologique existant dans les différentes langues indo-européennes entre les noms des métaux précieux et les rapports de couleur a été prouvé par Jacob Grimm. (Voir son *Histoire de la langue allemande*.)

La faculté enfin qu'ont l'or et l'argent de passer de la forme de numéraire à la forme de lingots, de la forme de lingots à la forme d'articles de luxe et *vice versa*, l'avantage qu'ils ont donc sur les autres marchandises de ne pas rester prisonniers de formes d'usage déterminées, données une fois pour toutes, fait d'eux la matière naturelle de la monnaie, qui doit constamment passer d'une forme déterminée dans une autre.

La nature ne produit pas plus de monnaie que de banquiers, ou de cours du change. Mais, comme la production bourgeoise doit nécessairement faire de la richesse un fétiche et la cristalliser sous la forme d'un objet particulier, l'or et l'argent en sont l'incarnation adéquate. Par nature, l'or et l'argent ne sont pas monnaie, mais la monnaie est, par nature, or et argent. D'une part, la cristallisation de la monnaie en argent ou en or n'est pas seulement un produit du procès de circulation, mais, en fait, son unique produit stable. D'autre part, l'or et l'argent sont des produits finis naturels, et ils sont produits de la circulation et produits de la nature de façon immédiate et sans que les sépare quelque différence de forme que ce soit. Le produit général du procès social, ou encore le procès lui-même en tant que produit, est un produit naturel particulier, un métal caché dans les entrailles de la terre et qu'on en peut extraire <sup>1</sup>.

Nous avons vu que l'or et l'argent ne peuvent satisfaire à ce qu'on exige d'eux comme monnaie : être des valeurs de grandeur constante. Ils possèdent toutefois, comme le remarque déjà Aristote, une grandeur de valeur plus durable que la moyenne des autres marchandises. Indépendamment de l'effet général d'une hausse ou d'une dépréciation des métaux précieux, les fluctuations du rapport de valeur de l'or et de l'argent sont d'une importance particulière, parce que sur le marché mondial ces deux métaux servent côté à côté de matière de la monnaie. Les causes purement économiques de ces changements de valeur - conquêtes et autres bouleversements politiques, qui avaient dans le monde antique une grande influence sur la valeur des métaux, n'ont qu'un effet local et passager - doivent être ramenées à la variation du temps de travail requis pour la production de ces métaux. Ce temps dépendra lui-même de leur rareté naturelle relative, ainsi que de la plus ou moins grande difficulté de se les procurer à l'état de métal pur. L'or est en fait le premier métal que découvre l'homme. La nature, d'une part, le livre elle-même sous sa forme cristalline pure, individualisé, sans combinaison chimique avec d'autres corps, ou, comme disaient les alchimistes, à l'état vierge; d'autre part, en le soumettant aux grands lavages des cours d'eau, la nature assume elle-même l'œuvre de la technologie. Ainsi n'est exigé de l'homme que le travail le plus élémentaire pour obtenir soit l'or de rivière, soit

---

<sup>1</sup>

l'or des terrains thalassiques, tandis que la production de l'argent suppose le travail de la mine et, d'une manière générale, un développement relativement élevé de la technique. C'est pourquoi, bien qu'il soit moins rare absolument, la valeur primitive de l'argent est relativement supérieure à celle de l'or. L'affirmation de Strabon, suivant laquelle on donnait dans une tribu arabe 10 livres d'or pour 1 livre de fer et 2 livres d'or pour 1 livre d'argent, ne semble nullement invraisemblable. Mais, à mesure que les forces productives du travail social se développent et que par suite le produit du travail simple devient plus cher par rapport à celui du travail complexe, à mesure qu'est fouillée en un plus grand nombre de points l'écorce de la terre et que tarissent les sources monétaires d'approvisionnement en or que l'on trouvait à sa surface, la valeur de l'argent diminuera par rapport à celle de l'or. A un stade donné du développement de la technologie et des moyens de communication, la découverte de nouveaux pays aurifères et argentifères fera finalement pencher la balance. Dans l'ancienne Asie, le rapport de l'or à l'argent était de 6 à 1 ou de 8 à 1; ce dernier rapport est celui que l'on constatait encore en Chine et au Japon au début du xixe siècle; le rapport de 10 à 1, celui de l'époque de Xénophon, peut être considéré comme le rapport moyen de la période moyenne de l'antiquité. L'exploitation des mines d'argent espagnoles par Carthage et plus tard par Rome eut dans l'antiquité à peu près le même effet que la découverte des mines américaines dans l'Europe moderne. Pour l'époque de l'Empire romain, on peut considérer que le rapport moyen est en gros de 15 ou 16 à 1, bien que l'on constate fréquemment à Rome une dépréciation supérieure de l'argent. Le même mouvement, commençant par une dépréciation relative de l'or et aboutissant à la chute de la valeur de l'argent, se reproduit dans la période suivante, qui s'étend du moyen âge à nos jours. Comme au temps de Xénophon, le rapport moyen est de 10 à 1 au moyen âge et, à la suite de la découverte des mines américaines, il passe de nouveau à 16 ou 15 pour 1. La découverte des gisements d'or d'Australie, de Californie et de Colombie rend vraisemblable une nouvelle chute de la valeur de l'or \*.

\* Jusqu'ici, les découvertes d'Australie, etc., n'ont pas encore affecté le rapport de l'or et de l'argent. Les affirmations contraires de Michel Chevalier n'ont ni plus, ni moins de valeur que le socialisme de cet ex-saint-simonien. La cote de l'argent sur le marché de Londres prouve, il est vrai, que de 1850 à 1858 le prix-or moyen de l'argent est supérieur d'un peu moins de 3 % à ce qu'il était pour la période 1830-1850. Mais cette hausse s'explique simplement par la demande d'argent de l'Asie. De 1852 à 1858, le prix de l'argent dans les différentes années et les différents mois varie *uniquelement* avec cette *demande*, et nullement avec les arrivages d'or en provenance des sources de production nouvellement découvertes. Voici un aperçu des prix-or de l'argent sur le marché de Londres.

### Prix de l'argent par once

Année	Mars	Juillet	Novembre
1852 .....	61 1/8 pence	60 1/4 pence	61 7/8 pence
1853 .....	61 3/8 -	61 1/2 -	61 7/8 -
1854 .....	61 7/8 -	61 3/4 -	61 1/2 -
1855 .....	60 7/8 -	61 1/2 -	60 7/8 -
1856 .....	60 -	61 1/4 -	62 1/8 -
1857 .....	61 3/4 -	61 6/8 -	61 1/2 -

1858 ..... 61 5/8 -

## C. - THÉORIES SUR LES MOYENS DE CIRCULATION ET LA MONNAIE

[←](#)

Tandis qu'aux <sup>1</sup>le et xviie siècles, dans l'enfance de la société bourgeoise moderne, une passion universelle de l'or jeta peuples et princes dans les croisades d'outre-mer à la conquête du Graal d'or <sup>1</sup>, les premiers interprètes du monde moderne, les promoteurs du système monétaire, dont le système mercantile n'est qu'une variante, proclamèrent, unique richesse, l'or, et l'argent, c'est-à-dire la monnaie. Ils formulaient très exactement la vocation de la société bourgeoise, qui est de faire de l'argent, donc, au point de vue de la circulation simple des marchandises, de constituer le trésor éternel que ne sauraient ronger ni mites, ni rouille. Ce n'est pas répondre au système monétaire que de dire qu'une tonne de fer du prix de 3 livres sterling représente une grandeur de valeur égale à celle de 3 livres sterling d'or. Il ne s'agit pas ici de la grandeur de la valeur d'échange, mais de sa forme adéquate. Si le système monétaire et mercantile distingue le commerce mondial et les branches particulières du travail national qui débouchent directement sur le commerce mondial, pour en faire les seules vraies sources de la richesse, ou de l'argent, il faut considérer qu'à cette époque la plus grande partie de la production nationale se déroulait encore dans les cadres féodaux et constituait pour les producteurs eux-mêmes la source immédiate de leurs moyens d'existence. Les produits, pour une grande part, ne se transformaient pas en marchandises, par conséquent pas en argent ; ils n'entraient absolument pas dans l'échange général de substance de la société, n'apparaissaient donc pas comme la matérialisation du travail abstrait général, et, de fait, ne créaient pas de richesse bourgeoise. L'argent en tant que but de la circulation, c'est la valeur d'échange, ou la richesse abstraite, et non quelque élément matériel de la richesse représentant la fin déterminante et le principe moteur de la production. Comme il était normal au seuil de la production bourgeoise, ces prophètes méconnus étaient fermement attachés à la forme solide, palpable et brillante de la valeur d'échange, à sa forme de marchandise générale par opposition à toutes les marchandises particulières. La sphère d'économie bourgeoise proprement dite de l'époque était la sphère de la circulation des marchandises. Aussi est-ce du point de vue de cette sphère élémentaire qu'ils jugeaient tout le procès compliqué de la production bourgeoise et confondaient l'argent avec le capital. L'inexpiable lutte -que mènent les économistes modernes contre le système monétaire et mercantile provient en grande partie de ce que ce système divulgue avec une brutale naïveté le secret de la production bourgeoise, le fait qu'elle est sous la domination de la valeur d'échange. Ricardo, pour en faire, il est vrai, une fausse application, remarque quelque part que, même en temps de famine, on importe des céréales non pas parce que la nation a faim, mais parce que le marchand de grains fait de l'argent. Dans sa critique du système

monétaire et mercantile, l'économie politique moderne pèche donc en combattant ce système comme une simple illusion, comme une simple théorie fausse, et ne reconnaît pas en lui la forme barbare de son propre principe fondamental. De plus, ce système ne conserve pas seulement une valeur historique, mais a pleinement droit de cité dans certaines sphères de l'économie moderne. A tous les stades du processus de production bourgeoise où la richesse prend la forme élémentaire de la marchandise, la valeur d'échange prend la forme élémentaire de la monnaie et, dans toutes les phases du procès de production, la richesse se retrouve toujours pour un moment dans la forme élémentaire générale de la marchandise. Même dans l'économie bourgeoise la plus évoluée, les fonctions spécifiques de l'or et de l'argent en tant que monnaie, différentes de leur fonction de moyen de circulation et qui les opposent à toutes les autres marchandises, ne sont pas abolies, mais seulement limitées, et les systèmes monétaire et mercantile restent donc valables. Ce qu'il y a de spécifiquement catholique dans le fait que l'or et l'argent affrontent les autres marchandises profanes en tant qu'incarnation immédiate du travail social et, par suite, en tant que mode d'existence de la richesse abstraite, blesse naturellement le *point d'honneur*<sup>1</sup> protestant de l'économie politique bourgeoise, et la peur des préjugés du système monétaire lui a fait perdre pour longtemps toute faculté de juger sainement des phénomènes de la circulation de la monnaie, comme le montrera l'exposé suivant.

Il était tout à fait normal que, contrairement au système monétaire et mercantile, qui ne connaît l'argent que sous sa forme déterminée de cristallisation de la circulation, l'économie politique classique le conçoit d'abord sous sa forme fluide, comme la forme de la valeur d'échange qui naît et disparaît dans la métamorphose même des marchandises. Comme la circulation des marchandises est, par suite, conçue exclusivement sous la forme M-A-M et que celle-ci est à son tour exclusivement conçue sous la forme déterminée de l'unité en mouvement de la vente et de l'achat, on oppose la monnaie sous sa forme déterminée de moyen de circulation à sa forme déterminée de monnaie. Si l'on isole le moyen de circulation lui-même dans sa fonction de numéraire, il se transforme, comme nous l'avons vu, en signe de valeur. Mais, la circulation métallique étant la forme dominante de la circulation que rencontre tout d'abord l'économie politique classique, celle-ci considère la monnaie métallique comme du numéraire et le numéraire métallique comme un simple signe de valeur. Conformément à la loi de la circulation des signes de valeur, on établit cette proposition que les prix des marchandises dépendent de la masse de la monnaie circulante et non, inversement, la masse de la monnaie circulante, des prix des marchandises. Nous trouvons cette opinion plus ou moins clairement formulée chez des économistes italiens du XVII<sup>e</sup> siècle, tantôt affirmée et tantôt condamnée par *Locke*, nettement développée dans le *Spectator* (dans le numéro du 19 octobre 1711), par *Montesquieu* et *Hume*. *Hume* étant le représentant de beaucoup le plus important de cette théorie au XVIII<sup>e</sup> siècle, c'est par lui que nous commencerons cette revue des différents économistes.

Sous certaines conditions, une augmentation ou une diminution dans la quantité soit des espèces métalliques, soit des signes de valeur circulants, semble agir *uniformément* sur les prix des marchandises. S'il y a baisse ou hausse dans la *valeur* de l'or ou de l'argent servant à évaluer les valeurs d'échange des marchandises sous la forme des prix, les *prix* montent ou baissent, parce que leur mesure de valeur a varié, et il circule plus ou moins

---

<sup>1</sup>

d'or et d'argent comme numéraire parce que les prix ont monté ou baissé. Mais le phénomène visible est la variation des prix, la valeur d'échange des marchandises restant la même, avec augmentation ou diminution de la quantité des moyens de circulation. Si, d'autre part, la quantité des signes de valeur en circulation tombe au-dessous ou s'élève au-dessus du niveau nécessaire, ils sont impérieusement ramenés à ce niveau par la baisse ou la hausse des prix des marchandises. Dans les deux cas, le même effet semble provoqué par la même cause, et c'est à cette apparence que s'est tenu *Hume*.

Dans toute étude scientifique du rapport de la quantité des moyens de circulation au mouvement des prix des marchandises, il faut supposer donnée la valeur de la matière de la monnaie. Hume, au contraire, considère exclusivement des époques de révolution dans la mesure des métaux précieux eux-mêmes, donc des révolutions dans la mesure des valeurs. La montée des prix des marchandises simultanément à l'accroissement de la monnaie métallique depuis la découverte des mines américaines forme l'arrière-plan historique de sa théorie, de même que la polémique contre le système monétaire et mercantile en fournit le motif pratique. L'apport des métaux précieux peut naturellement être accru sans variation de leurs frais de production. D'autre part, la diminution de leur valeur, c'est-à-dire du temps de travail requis pour leur production, ne se manifestera tout d'abord que dans l'augmentation de leur apport. Donc, dirent plus tard des disciples de Hume, la diminution de la valeur des métaux précieux se manifeste dans l'accroissement de la masse des moyens de circulation, et l'accroissement de la masse des moyens de circulation dans la montée des prix des marchandises. Mais, en fait, seul augmente le prix des marchandises exportées qui sont échangées contre l'or et l'argent en tant que marchandises, et non en tant que moyens de circulation. C'est ainsi que le prix de ces marchandises, qui sont évaluées en or et en argent dont la valeur a baissé, monte par rapport à toutes les autres marchandises dont la valeur d'échange continue à être évaluée en or et en argent d'après l'étalon de leurs anciens frais de production. Cette double évaluation des valeurs d'échange des marchandises dans le même pays ne peut naturellement être que temporaire et les prix-or ou argent doivent nécessairement se compenser dans les proportions déterminées par les valeurs d'échange elles-mêmes, de telle manière que les valeurs d'échange de toutes les marchandises soient finalement évaluées d'après la nouvelle valeur de la matière de la monnaie. Ce n'est pas le lieu d'exposer ici ce procès, pas plus que la façon dont s'impose en général la valeur d'échange des marchandises parmi les fluctuations de leur prix marchand. Mais de récentes études critiques sur le mouvement des prix des marchandises au XVI<sup>e</sup> siècle ont montré d'une manière frappante que cette compensation se fait très progressivement et s'étend sur de longues périodes aux époques où la production bourgeoise est moins développée, et qu'en tout cas elle ne s'effectue pas au même rythme que l'augmentation des espèces en circulation<sup>1</sup>. C'est tout à fait indûment que les disciples de Hume, comme ils aiment à le faire, se réfèrent à la montée des prix dans la Rome antique à la suite de la conquête de la Macédoine, de l'Égypte et de l'Asie mineure. Le brusque et brutal transfert d'un pays dans un autre de trésors d'argent accumulés, qui était propre au monde antique, la réduction temporaire de frais de production des métaux précieux pour un pays déterminé grâce au simple procédé du pillage affectent aussi peu les lois immanentes de la circulation monétaire que la distribution gratuite à Rome des céréales d'Égypte et de Sicile, par exemple, affecte la loi générale qui règle le prix des céréales. L'examen détaillé de la

---

<sup>1</sup>

circulation monétaire exige, d'une part, une histoire soigneusement classée des prix des marchandises et, d'autre part, des statistiques officielles sans lacunes sur l'expansion et la contraction du moyen de circulation, sur l'afflux et l'écoulement des métaux précieux, etc. ; cette documentation, qui ne commence d'ailleurs d'exister qu'avec le plein développement du système bancaire, manquait à Hume comme à tous les autres écrivains du XVIII<sup>e</sup> siècle. La théorie de la circulation de Hume se résume dans les propositions suivantes: 1. Les prix des marchandises dans un pays sont déterminés par la masse d'argent qui s'y trouve (argent réel ou symbolique). 2. L'argent circulant d'un pays représente toutes les marchandises qui s'y trouvent. Suivant l'accroissement du nombre des représentants, c'est-à-dire de la quantité d'argent, il revient plus ou moins de la chose représentée à chaque représentant particulier. 3. Si la quantité des marchandises augmente, leur prix baisse ou la valeur de l'argent monte. Si la quantité d'argent augmente, inversement le prix des marchandises monte et la valeur de l'argent diminue <sup>1</sup>.

*La cherté des choses due à la surabondance de l'argent, dit Hume, est un désavantage pour tout commerce établi, les bas prix permettant aux pays pauvres de supplanter les pays riches sur tous les marchés étrangers* <sup>2</sup>. Si l'on considère une nation en elle-même, l'abondance ou la rareté du numéraire pour compter ou pour représenter les marchandises ne peut avoir d'influence, bonne ou mauvaise, pas plus que ne serait altéré le bilan d'un commerçant, si, au lieu du système de numération arabe, qui demande peu de chiffres, il employait pour la comptabilité le système romain, qui en exige un plus grand nombre. Bien plus, l'augmentation de la quantité d'argent, comme les signes numériques dans le système romain, offre plutôt un inconvénient et de plus grandes difficultés tant pour le conserver que pour le transporter <sup>3</sup>.

Pour prouver quoi que ce soit, Hume aurait dû montrer que, dans un système de signes numériques *donné*, la somme des chiffres employés ne dépend pas de la grandeur de la valeur numérique, mais qu'à l'inverse la grandeur de la valeur numérique dépend de la somme des signes employés. Il est parfaitement exact que ce n'est pas un avantage d'évaluer ou de « compter » les valeurs des marchandises en or ou en argent déprécié ; aussi les peuples, quand augmentait la somme de valeur des marchandises en circulation, trouvèrent-ils toujours plus commode de compter en argent qu'en cuivre, et en or qu'en argent. Au fur et à mesure qu'ils devenaient plus riches, ils transformaient en monnaie subsidiaire les métaux de moindre valeur, et ceux qui avaient plus de valeur, en argent. D'autre part, Hume oublie que, pour compter les valeurs en or et en argent, il n'est besoin de la « présence » ni de l'or, ni de l'argent. Pour lui, monnaie de compte et monnaie de circulation se confondent et toutes deux sont du numéraire (*coin*). De ce qu'un changement de valeur dans la mesure des valeurs ou dans les métaux précieux qui remplissent la fonction de monnaie de compte fait augmenter ou diminuer les prix des marchandises et, par suite, également la masse de l'argent circulant, la vitesse de rotation restant constante, Hume conclut que la montée ou la baisse des prix des marchandises dépend de la quantité de l'argent circulant. Le fait qu'aux XVI<sup>e</sup> et XVII<sup>e</sup> siècles non seulement la quantité d'or et d'argent augmentait, mais qu'en même temps leurs frais de production diminuaient, Hume pouvait le constater par la fermeture des mines

---

<sup>1</sup>

<sup>2</sup>

<sup>3</sup>

européennes. Aux XVI<sup>e</sup> et XVII<sup>e</sup> siècles les prix des marchandises ont augmenté en Europe avec la masse de l'or et de l'argent importés d'Amérique ; les prix des marchandises sont donc déterminés dans chaque pays par la masse d'or et d'argent qui s'y trouve. Telle était la première « conséquence nécessaire » de Hume<sup>1</sup>. Aux XVI<sup>e</sup> et XVII<sup>e</sup> siècles, les prix n'ont pas monté dans la même proportion où augmentaient les métaux précieux ; il s'est écoulé plus d'un demi-siècle avant que se manifestât un changement *quelconque* dans les prix des marchandises, et, même alors, il se passa bien du temps encore avant que les valeurs d'échange des marchandises fussent d'une manière générale évaluées en fonction de la dépréciation de l'or et de l'argent, avant donc que cette révolution n'affectât les prix généraux des marchandises. Par conséquent, conclut Hume, qui, en pleine contradiction avec les principes de sa philosophie, transforme sans en faire la critique des faits observés de façon unilatérale en propositions générales, par conséquent le prix des marchandises, ou la valeur de l'argent, est déterminé non par la masse absolue de l'argent existant dans un pays, mais bien plutôt par la quantité d'or et d'argent qui entre réellement dans la circulation ; mais il faut bien en fin de compte que tout l'or et l'argent existant dans un pays soit absorbé par la circulation sous forme de numéraire<sup>2</sup>. Il est évident que si l'or et l'argent possèdent une valeur propre, abstraction faite de toutes les autres lois de la circulation monétaire, il ne peut circuler qu'une quantité déterminée d'or et d'argent comme équivalent d'une somme de valeur donnée de marchandises. Si donc toute quantité d'or et d'argent se trouvant accidentellement dans un pays doit entrer comme moyen de circulation dans l'échange des marchandises sans considération de la somme des valeurs des marchandises, l'or et l'argent ne possèdent pas de valeur immanente et ne sont donc pas en fait de véritables marchandises. Telle est la troisième « conséquence nécessaire » de Hume. Ce sont des marchandises sans prix et de l'or et de l'argent sans valeur, qu'il fait entrer dans le procès de circulation. Aussi ne parle-t-il jamais non plus de valeur des marchandises, ni de valeur de l'or, mais seulement de leur quantité respective. Locke déjà avait prétendu que l'or et l'argent n'avaient qu'une valeur purement imaginaire ou conventionnelle ; première affirmation brutale de l'opposition à la thèse du système monétaire, suivant laquelle l'or et l'argent seuls possèdent une vraie valeur. Du fait que le mode d'existence monétaire de l'or et de l'argent découle de leur seule fonction dans le procès d'échange social, il donne cette interprétation, que c'est à une fonction sociale qu'ils doivent leur<sup>3</sup> propre valeur et partant leur grandeur de valeur<sup>4</sup>. L'or et l'argent sont donc des choses sans valeur, mais ils acquièrent à l'intérieur du procès de circulation une grandeur de valeur fictive en tant que *représentants des marchandises*. Le procès les transforme non en monnaie, mais en valeur. Cette valeur, qu'ils acquièrent, est déterminée par le rapport entre leur propre masse et la masse des marchandises, les deux masses devant nécessairement coïncider.

---

<sup>1</sup>

<sup>2</sup>

<sup>3</sup>

<sup>4</sup>

Alors donc que Hume fait entrer l'or et l'argent dans le monde des marchandises en tant que non-marchandises, il les transforme au contraire, dès qu'ils apparaissent sous la forme déterminée de numéraire, en simples marchandises s'échangeant par simple troc avec les autres marchandises. Si, alors, le monde des marchandises consistait en une seule marchandise, un million de quarters de blé par exemple, il serait fort simple de concevoir qu'un quarter s'échange contre deux onces d'or s'il existe deux millions d'onces d'or, et contre 20 onces d'or s'il en existe 20 millions, et que par conséquent le prix de la marchandise et la valeur de l'argent montent ou baissent en raison inverse de la quantité d'argent existant<sup>1</sup>. Mais le monde des marchandises se compose d'une variété infinie de valeurs d'usage, dont la valeur relative n'est nullement déterminée par la quantité relative. Comment Hume se représente-t-il donc cet échange entre la masse des marchandises et la masse de l'or ? Il se contente de la vague et insaisissable conception suivant laquelle chaque marchandise s'échange comme partie aliquote de la masse totale des marchandises contre une partie aliquote correspondante de la masse d'or. Le mouvement des marchandises décrivant leur procès, qui naît de la contradiction qu'elles recèlent entre valeur d'échange et valeur d'usage, qui apparaît dans la circulation monétaire et se cristallise dans les différentes formes déterminées de celle-ci, est donc effacé et il est remplacé par une mise en équation mécanique imaginaire de la masse pondérale des métaux précieux existant dans un pays et de la masse des marchandises qui s'y trouvent en même temps.

*Sir James Steuart* ouvre son étude du numéraire et de l'argent par une critique détaillée de Hume et de Montesquieu<sup>2</sup>. Il est en fait le premier à poser la question : est-ce la quantité de l'argent circulant qui est déterminée par les prix des marchandises ou les prix des marchandises par la quantité de l'argent circulant ? Bien que son exposé soit obscurci par une conception fantasmagorique de la mesure des valeurs, par ses hésitations sur la valeur d'échange en général et par des réminiscences du système mercantile, il découvre les formes déterminées essentielles de la monnaie et les lois générales de la circulation monétaire parce qu'il ne place pas mécaniquement les marchandises d'un côté et l'argent de l'autre, mais déduit effectivement des différentes opérations de l'échange des marchandises lui-même les différentes fonctions.

*L'emploi de la monnaie dans la circulation intérieure d'un pays peut se ramener à deux points principaux, le paiement de ce que l'on doit et l'achat de ce dont on a besoin. L'ensemble de ces deux actes constitue la demande d'argent comptant (ready money demands)... L'état du commerce et des manufactures, le mode de vie et les dépenses coutumières des habitants sont les conditions dont l'ensemble règle et détermine la somme de la demande d'argent comptant, c'est-à-dire la masse des aliénations. Pour réaliser ces multiples paiements, une certaine proportion d'argent est indispensable. Cette proportion peut, de son côté, augmenter ou diminuer suivant les circonstances, bien que la quantité des aliénations reste la même... En tout cas, la circulation d'un pays ne peut absorber qu'une quantité déterminée de monnaie<sup>3</sup>.*

<sup>1</sup>

<sup>2</sup>

<sup>3</sup>

Le prix marchand de la marchandise est déterminé par l'opération complexe de la demande et de la concurrence [*demand and competition*], qui sont absolument indépendantes de la masse d'or et d'argent existant dans un pays. Que deviennent alors l'or et l'argent qui ne sont pas requis comme numéraire ? Ils sont amassés sous forme de trésor, ou servent de matière première dans la fabrication d'articles de luxe. Si la masse d'or et d'argent vient à tomber au-dessous du niveau nécessaire pour la circulation, on y supplée par de la monnaie symbolique ou par d'autres expédients. Quand un cours du change favorable amène un excédent de monnaie dans le pays et en arrête, en même temps, l'exportation en supprimant la demande extérieure, une grande quantité en passe dans des coffres où elle devient aussi inutile que si elle demeurait au fond des mines <sup>1</sup>.

La deuxième loi découverte par *Steuart* est le reflux à son point de départ de la circulation fondée sur le crédit. Il expose enfin les effets que produit sur l'exportation et l'importation internationale des métaux précieux la diversité du taux de l'intérêt dans les différents pays. Nous n'indiquons ici ces deux derniers points que pour être complets, car ils s'écartent du sujet de la circulation simple que nous traitons <sup>2</sup>. Monnaie symbolique ou monnaie de crédit - *Steuart* ne fait pas encore de distinction entre ces deux formes de monnaie - peuvent remplacer les métaux précieux comme moyens d'achat ou moyens de paiement dans la circulation intérieure, mais non sur le marché mondial. C'est pourquoi

---

1

2

les billets constituent la monnaie de la société (*money of the society*), tandis que l'or et l'argent constituent la monnaie universelle (*money of the world*) <sup>1</sup>.

C'est le propre des nations ayant un développement « historique », au sens de l'école de droit historique, d'oublier constamment leur propre histoire. Aussi, bien que la question controversée du rapport des prix des marchandises à la quantité des moyens de circulation ait continuellement agité le Parlement pendant ce demi-siècle et fait surgir en Angleterre des milliers de pamphlets, grands et petits, Steuart demeura-t-il plus encore «un chien crevé » que Spinoza ne sembla l'être à Moïse Mendelsohn au temps de Lessing. Même le plus récent historien de la *currency* [du moyen de circulation], Maclare, a fait d'Adam Smith l'inventeur de la théorie de Steuart, et de Ricardo, celui de la théorie de Hume <sup>2</sup>. Or, tandis que Ricardo affinait la théorie de Hume, Adam Smith enregistrait les résultats de recherches de Steuart comme des faits sans vie. *Adam Smith* a appliqué aussi aux biens de l'esprit son adage écossais suivant lequel « quand on a fait un petit bénéfice il devient souvent facile d'en faire de grands » et c'est pourquoi il a mis un soin mesquin à cacher les sources auxquelles il doit le peu dont il a effectivement tiré beaucoup. Plus d'une fois il préfère émousser la pointe d'un problème, quand une formulation rigoureuse l'obligerait à croiser le fer avec ses devanciers. C'est le cas dans la théorie de la monnaie. Il adopte sans mot dire la théorie de Steuart, quand il dit que l'or et l'argent se trouvant dans un pays sont en partie employés comme numéraire, en partie amassés comme fonds de réserve pour les commerçants dans les pays dépourvus de banques et comme réserves bancaires dans les pays possédant une circulation de crédit, qu'ils servent en partie de trésor pour balancer les paiements internationaux et sont en partie employés à la fabrication d'articles de luxe. Quant à la question de la quantité de numéraire circulant, il la passe sous silence et l'écarte en traitant de la façon la plus erronée la monnaie comme une simple marchandise <sup>3</sup>. Son vulgarisateur, l'insipide J.-B. *Say*, que les Français ont élevé au rang de « prince de la science » <sup>4</sup>, tout comme Johann Christoph Gottsched éleva son Schönaich au rang d'Homère et de l'Arétin, s'est proclamé lui-même *terror principum* [terreur des princes] et *lux mundi* [lumière du inonde], J.-B. *Say* a, en faisant l'important, enfourché cette thèse et érigé en dogme ce qui, chez Adam Smith, était une inadvertance pas tout à fait naïve <sup>5</sup>. Par ailleurs, l'esprit polémique qui le dressait contre les illusions du système mercantile ont empêché Adam Smith de concevoir objectivement les

---

<sup>1</sup>

<sup>2</sup>

<sup>3</sup>

<sup>4</sup>

<sup>5</sup>

phénomènes de la circulation métallique, alors que ses vues sur la monnaie de crédit sont originales et profondes. De même qu'au XVIII<sup>e</sup> siècle on trouve derrière toutes les théories de la pétrification un courant d'idées qui a sa source dans des considérations critiques ou apologétiques se référant à la tradition biblique du déluge, derrière toutes les théories de la monnaie du XVIII<sup>e</sup> siècle se cache une lutte sourde contre le système monétaire, ce fantôme qui avait veillé sur le berceau de l'économie bourgeoise et continuait de projeter son ombre sur la législation.

Au „e siècle, ce ne furent pas les phénomènes de la circulation métallique, niais bien plutôt ceux de la circulation des billets de banque, qui donnèrent une impulsion directe aux recherches sur la nature de la monnaie. On ne remonta à la première que pour découvrir les lois de la seconde. La suspension des paiements en espèces de la Banque d'Angleterre à partir de 1797, la hausse des prix de nombreuses marchandises qui se produisit ensuite, la chute du prix monétaire de l'or au-dessous de son prix marchand, la dépréciation des billets de banque, particulièrement depuis 1809, fournirent les motifs pratiques immédiats d'une lutte politique au Parlement et d'un tournoi théorique au dehors aussi passionnés l'un que l'autre. Ce qui servait de fond historique au débat, c'était l'histoire du papier monnaie au XVIII<sup>e</sup> siècle, le fiasco de la banque de Law, la dépréciation des billets de banque provinciaux des colonies anglaises de l'Amérique du Nord qui, allant de pair avec l'accroissement des signes de valeur, dura du début au milieu du XVIII<sup>e</sup> siècle ; puis, plus tard, le cours forcé du papier monnaie (*Continental bills*) imposé par le gouvernement central américain pendant la guerre d'Indépendance, enfin l'expérience faite sur une plus grande échelle encore des assignats français. La plupart des écrivains anglais de l'époque confondent la circulation des billets de banque, qui est régie par de tout autres lois, avec la circulation des signes de valeur ou du papier d'État à cours forcé et, prétendant expliquer les phénomènes de cette circulation à cours forcé par les lois de la circulation métallique, ce sont au contraire les lois de cette dernière qu'en fait ils déduisent des phénomènes de la première. Nous passons sur tous les nombreux écrivains de la période de 1800 à 1809 pour en venir immédiatement à Ricardo, autant parce que son oeuvre résume celle de ses devanciers, dont il formule les idées d'une façon plus rigoureuse, que parce que la forme donnée par lui à la théorie de la monnaie commande jusqu'à maintenant toute la législation bancaire anglaise. Comme ses devanciers, Ricardo confond la circulation des billets de banque, ou de la monnaie de crédit, avec la circulation de simples signes de valeur. Le fait qui s'impose à lui, c'est celui de la dépréciation du papier monnaie et de la hausse simultanée des prix des marchandises. Ce qu'étaient les mines américaines pour Hume, les planches à billets de Threadneedle Street le sont pour Ricardo et, à un endroit, il identifie lui-même expressément ces deux facteurs. Ses premiers écrits, qui ne traitent que de la question de la monnaie, paraissent au moment où la polémique la plus violente opposait la Banque d'Angleterre, du côté de laquelle étaient les ministres et le parti de la guerre, à ses adversaires, autour desquels se groupaient l'opposition parlementaire, les whigs et le parti de la paix. Ces écrits semblerent être les précurseurs directs du fameux rapport du Bullion-committee<sup>1</sup> de 1810, dans lequel sont adoptées les idées de Ricardo<sup>2</sup>. Le fait singulier que Ricardo et ses disciples, qui déclarent que la monnaie n'est qu'un simple signe de valeur, s'appellent les

---

1

2

bullionists (les hommes des lingots d'or), ne provient pas seulement du nom de ce comité, mais du contenu de sa doctrine elle-même. Dans son Oeuvre sur l'économie politique, Ricardo a répété et développé les mêmes idées, mais nulle part il n'a étudié la nature de la monnaie en soi, comme il l'a fait pour la valeur d'échange, le profit, la rente, etc.

Ricardo détermine tout d'abord la valeur de l'or et de l'argent, comme celle de toutes les autres marchandises, par la quantité de temps de travail matérialisé en elles<sup>1</sup>. C'est en ces métaux en tant que marchandises de valeur donnée que sont mesurées les valeurs de toutes les autres marchandises<sup>2</sup>. La quantité des moyens de circulation d'un pays est alors déterminée, d'une part, par la valeur de l'unité de mesure de la monnaie et, d'autre part, par la somme des valeurs d'échange des marchandises. Cette quantité est modifiée par l'économie du mode de paiement<sup>3</sup>. Ainsi est déterminé dans quelle quantité une monnaie de valeur donnée peut circuler ; sa valeur à l'intérieur de la circulation ne se manifestant que par la quantité, de simples signes de valeur de cette monnaie, a condition d'être émis dans la proportion déterminée par la valeur de la monnaie, peuvent la remplacer dans la circulation, et l'on peut dire que

*la monnaie circulante est à son état le plus parfait quand elle consiste exclusivement en papier ayant la même valeur que l'or qu'il prétend représenter<sup>4</sup>.*

Jusqu'ici donc Ricardo, la valeur de la monnaie étant supposée donnée, détermine la quantité des moyens de circulation par les prix des marchandises, et la monnaie, en tant que signe de valeur, est pour lui le signe d'une quantité d'or déterminée et non, comme chez Hume, le représentant sans valeur des marchandises.

Quand Ricardo interrompt brusquement la marche régulière de son exposé pour adopter le point de vue contraire, il se tourne aussitôt vers la circulation internationale des métaux précieux et embrouille ainsi le problème en y introduisant des points de vue qui lui sont étrangers. Recherchant l'expression intime de sa pensée, nous écarterons d'abord tous les problèmes secondaires artificiels et nous situerons donc les mines d'or et d'argent à l'intérieur des pays où les métaux précieux circulent comme monnaie. L'unique proposition découlant de l'exposé antérieur de Ricardo est que, la valeur de l'or étant donnée, la quantité de monnaie en circulation se trouve déterminée par les prix des marchandises. A un moment donné, donc, la masse de l'or circulant dans un pays est simplement déterminée par la valeur d'échange des marchandises en circulation. Supposons alors que la somme de ces valeurs d'échange diminue, soit parce qu'il est

---

<sup>1</sup>

<sup>2</sup>

<sup>3</sup>

<sup>4</sup>

produit moins de marchandises aux anciennes valeurs d'échange, soit parce que, par suite d'une augmentation de la force productive du travail, la même masse de marchandises voit diminuer sa valeur d'échange. Ou bien, admettons, inversement, que la somme des valeurs d'échange augmente parce que la masse des marchandises augmente, les frais de production restant les mêmes, ou parce que la valeur, soit de cette même masse de marchandises, soit d'une masse de marchandises plus petite, croît par suite d'une diminution de la force productive du travail. Que devient dans ces deux cas la quantité *donnée* du métal circulant ? Si l'or n'est de la monnaie que parce qu'il circule en tant que moyen de circulation, s'il est obligé de rester dans la circulation comme le papier-monnaie à cours forcé émis par l'État (et c'est à cela que pense Ricardo), alors, dans le premier cas, il y aura surabondance dans la quantité de monnaie en circulation par rapport à la valeur d'échange du métal, et, dans le second cas, elle se trouverait au-dessous de son niveau normal. Donc, bien que doté d'une valeur propre, l'or, dans le premier cas, devient signe d'un métal d'une valeur d'échange inférieure à la sienne propre, et, dans le second cas, signe d'un métal d'une valeur supérieure. En tant que signe de valeur, il sera, dans le premier cas, au-dessous et, dans le second, au-dessus de sa valeur réelle (encore une déduction à partir du papier monnaie à cours forcé). Ce serait, dans le premier cas, comme si les marchandises étaient évaluées en un métal de valeur inférieure et, dans le second, comme si elles l'étaient en un métal de valeur supérieure à l'or. Les prix des marchandises monteraient donc dans le premier cas et baîsseraient dans le second. Dans les deux cas, le mouvement des prix des marchandises, leur montée ou leur baisse, serait l'effet de l'expansion ou de la contraction relative<sup>1</sup> de la masse de l'or circulant, soit au-dessus, soit au-dessous du niveau correspondant à sa propre valeur, c'est-à-dire de la quantité normale qui est déterminée par le rapport entre sa propre valeur et la valeur des marchandises qu'il faut faire circuler.

On aurait le même procès si la somme des prix des marchandises en circulation restait inchangée, mais que la masse de l'or circulant vînt à être au-dessous ou au-dessus du juste niveau, au-dessous si les espèces d'or usées dans la circulation n'étaient pas remplacées par une nouvelle production correspondante des mines, et au-dessus si le nouvel apport en provenance des mines avait dépassé les besoins de la circulation. Dans les deux cas, on suppose que les frais de production de l'or, ou encore, sa valeur, restent les mêmes.

Résumons. La monnaie en circulation est au niveau normal quand, la valeur d'échange des marchandises étant donnée, sa quantité est déterminée par sa propre valeur métallique. Elle est en surabondance : l'or tombe au-dessous de sa propre valeur métallique et les prix des marchandises montent parce que la somme des valeurs d'échange des marchandises diminue ou que l'apport d'or en provenance des mines augmente. Elle se contracte au-dessous de son juste niveau, l'or monte au-dessus de sa propre valeur métallique et les prix des marchandises tombent parce que la somme des valeurs d'échange de la masse des marchandises augmente ou que l'apport de l'or en provenance des mines ne compense pas la masse d'or détruit par l'usure. Dans les deux cas, l'or circulant est signe d'une valeur plus grande ou plus petite que celle qu'il a réellement. Il peut devenir un signe surévalué ou déprécié de lui-même. Dès que les marchandises auraient été généralement évaluées dans cette nouvelle valeur de la monnaie et que les prix généraux des marchandises seraient montés ou tombés en

---

<sup>1</sup>

proportion, la quantité de l'or circulant correspondrait de nouveau au besoin de la circulation (conséquence que Ricardo fait ressortir avec une satisfaction particulière), mais elle serait en contradiction avec les frais de production des métaux précieux et, par suite, avec leur rapport en tant que marchandise aux autres marchandises. Conformément à la théorie ricardienne des valeurs d'échange en général, la hausse de l'or au-dessus de sa valeur d'échange, c'est-à-dire de la valeur déterminée par le temps de travail qu'il contient, provoquerait une augmentation de la production de l'or jusqu'à ce que l'augmentation de l'offre l'eût fait redescendre à sa juste grandeur de valeur. Inversement, une baisse de l'or au-dessous de sa valeur provoquerait une diminution de sa production jusqu'à ce qu'il fût remonté à sa juste grandeur de valeur. Ces mouvements inverses permettraient d'aplanir la contradiction entre la valeur métallique de l'or et sa valeur comme moyen de circulation, il s'établirait un juste niveau de la masse de l'or en circulation et la hauteur des prix marchands répondrait de nouveau à la mesure des valeurs. Ces fluctuations dans la valeur de l'or circulant n'atteindraient pas moins l'or en lingots, puisque, par hypothèse, tout l'or, qui n'est pas utilisé pour les articles de luxe, est en circulation. Comme l'or lui-même, soit comme numéraire, soit en lingot, peut devenir signe de valeur d'une valeur métallique supérieure ou inférieure à la sienne propre, il va sans dire que les billets de banque convertibles qui pourraient être en circulation partageront le même sort. Bien que les billets de banque soient convertibles, que leur valeur réelle corresponde donc à leur valeur nominale, la masse totale de la monnaie circulante, or et billets (*the aggregate currency consisting of metal and of convertible notes*), peut être surévaluée et dépréciée selon que leur quantité totale, pour les motifs exposés plus haut, monte au-dessus ou baisse au-dessous du niveau déterminé par la valeur d'échange des marchandises en circulation et par la valeur métallique de l'or. Le papier-monnaie inconvertisible, à cet égard, n'a sur le papier-monnaie convertible d'autre avantage que celui de pouvoir se dévaluer doublement. Il peut tomber au-dessous de la valeur du métal qu'il est censé représenter parce qu'il est émis en trop grande quantité, ou bien aussi parce que le métal qu'il représente est tombé au-dessous de sa propre valeur. Cette dépréciation, non du papier vis-à-vis de l'or, mais de l'or et du papier pris ensemble, ou encore de la masse totale des moyens de circulation d'un pays, est une des principales découvertes de Ricardo, dont lord Overstone et Co se sont emparés pour leur propre usage et ont fait un principe fondamental des lois de 1844 et 1845 sur les banques qui portent le nom de sir Robert Peel.

Ce qu'il fallait prouver, c'est que le prix des marchandises ou la valeur de l'or dépend de la masse de l'or en circulation. La démonstration consiste à poser par avance ce qui est à démontrer, à savoir que toute quantité du métal précieux servant de monnaie, quel qu'en soit le rapport avec sa valeur intrinsèque, devient nécessairement moyen de circulation, numéraire, donc signe de valeur pour les marchandises en circulation quelle que soit la somme totale de leur valeur. Autrement dit, la démonstration consiste à faire abstraction de toutes les autres fonctions que [remplit] la monnaie en dehors de sa fonction de moyen de circulation<sup>1</sup>. Quand il est serré de près, comme par exemple dans sa polémique avec

---

1

Bosanquet, Ricardo, obsédé par le phénomène de la dépréciation des signes de valeur par leur quantité, trouve son refuge dans une affirmation dogmatique<sup>1</sup>.

Si Ricardo avait présenté abstraitemment cette théorie comme nous l'avons fait, sans y introduire des faits concrets et des incidents qui détournent du problème lui-même, le vide en serait apparu de façon frappante. Mais il donne à tout le développement une teinture internationale. Il sera cependant aisé de montrer que la grandeur apparente de l'échelle adoptée ne change rien à la petitesse des idées fondamentales.

La première proposition était donc : la quantité de la monnaie métallique circulante est normale quand elle est déterminée par la somme des valeurs des marchandises en circulation estimée dans sa valeur métallique. Ce qui, sur le plan international, s'exprimera ainsi : à l'état normal de la circulation, chaque pays possède une masse de monnaie correspondant à sa richesse et à son industrie. La monnaie circule à une valeur correspondant à sa véritable valeur, ou à ses frais de production; c'est-à-dire: elle a la même valeur dans *tous les pays*<sup>2</sup>. On n'exporterait donc jamais de monnaie d'un pays ni n'en importerait dans l'autre<sup>3</sup>. Il s'établirait donc un équilibre entre les *currencies* (les masses totales de monnaie circulante) des différents pays. Le juste<sup>4</sup> niveau de la *currency* nationale est alors exprimé sous la forme de l'équilibre international des *currencies*, ce qui ne veut dire en fait autre chose que ceci : la nationalité ne change rien à la loi économique générale. Nous voici de nouveau devant le même point fâcheux qu'auparavant. Comment le juste niveau est-il rompu ? ce qui s'exprime maintenant en ces termes : comment est rompu l'équilibre international des *currencies* ? ou encore : comment la monnaie cesse-t-elle d'avoir la même valeur dans tous les pays ? ou enfin, comment cesse-t-elle d'avoir dans chaque pays sa propre valeur ? De même que, précédemment, le juste<sup>5</sup> niveau était rompu parce que la masse de l'or circulant augmentait ou diminuait, la somme des valeurs des marchandises restant la même, ou bien, parce que la quantité de monnaie en circulation restait la même alors que les valeurs d'échange des marchandises augmentaient ou diminuaient, de même le niveau international déterminé par la valeur du métal lui-même est à présent rompu parce que la masse d'or existant dans un pays augmente par suite de la découverte de nouvelles mines de métal dans ce pays<sup>6</sup>, ou bien parce qu'a augmenté ou diminué la somme des valeurs d'échange en circulation dans un pays particulier. Si, précédemment, la production des métaux précieux diminuait ou croissait selon la nécessité de provoquer la contraction ou l'expansion de la *currency* et de faire baisser ou monter les prix des marchandises dans la mesure correspondante, ce sont, à présent, l'exportation et l'importation d'un pays dans l'autre qui produisent le même effet. Dans le pays où les prix auraient monté et où la valeur de l'or serait, par suite d'un gonflement de la circulation, tombée au-dessous de sa valeur métallique, l'or serait dévalué par rapport aux autres pays et il y aurait par suite

---

<sup>1</sup>

<sup>2</sup>

<sup>3</sup>

<sup>4</sup>

<sup>5</sup>

<sup>6</sup>

hausse des prix des marchandises par rapport aux autres pays. On exporterait donc de l'or et on importerait des marchandises.

Et *vice versa*. Précédemment, c'était la production de l'or qui se poursuivait jusqu'au rétablissement du juste rapport de valeur entre le métal et la marchandise ; à présent, ce seraient l'importation et l'exportation, et, avec elles, la hausse ou la baisse des prix des marchandises, qui se poursuivraient jusqu'au rétablissement de l'équilibre entre les *currencies* internationales. De même que, dans le premier cas, la production de l'or augmentait ou diminuait seulement parce que l'or était au-dessus ou au-dessous de sa valeur, de même ce serait la seule raison qui provoquerait les migrations internationales de l'or. De même que, dans le premier cas, toute variation dans sa production affecterait la quantité du métal circulant et, avec elle, les prix, de même maintenant l'importation et l'exportation. Dès que serait établie la valeur relative de l'or et de la marchandise, ou la quantité normale des moyens de circulation, la production cesserait dans le premier cas, et l'exportation et l'importation dans le second, sauf pour assurer le remplacement des espèces hors d'usage et pour les besoins de l'industrie de luxe. Il s'ensuit

*que la tentation d'exporter de l'or comme équivalent de marchandises ou une balance commerciale défavorable ne peuvent jamais provenir que d'une surabondance des moyens de circulation* <sup>1</sup>.

Ce serait toujours uniquement la dévaluation ou la surévaluation du métal consécutive à l'expansion ou à la contraction de la masse des moyens de circulation au-dessus ou au-dessous de son juste niveau qui provoquerait des entrées ou des sorties d'or <sup>2</sup>. Autre conséquence : comme, dans le premier cas, la production de l'or n'est augmentée ou diminuée et, dans le second cas, l'or n'est importé ou exporté, que parce que sa quantité est au-dessus ou au-dessous de son juste niveau, que parce qu'il est estimé au-dessus ou au-dessous de sa valeur métallique, que par conséquent les prix des marchandises sont trop élevés ou trop bas, chacun de ces mouvements agit comme correctif <sup>3</sup> en ramenant par l'expansion ou la contraction de la monnaie circulante les prix à leur vrai niveau, dans le premier cas au niveau entre la valeur de l'or et la valeur de la marchandise, dans le second cas au niveau international des currencies. En d'autres termes : la monnaie ne circule dans les différents pays qu'autant que dans chaque pays elle circule comme numéraire. La monnaie n'est que du numéraire et la quantité d'or existant dans un pays doit donc nécessairement entrer dans la circulation, et peut donc, en tant que signe de valeur d'elle-même, monter au-dessus ou tomber au-dessous de sa valeur. Et nous voilà ainsi, parle détour de cette complication internationale, revenus sans encombre au simple dogme dont nous sommes partis.

Quelques exemples montreront comment Ricardo fait violence aux phénomènes réels pour les arranger <sup>4</sup> dans le sens de sa théorie abstraite. Il affirme par exemple qu'aux époques de mauvaises récoltes, fréquentes en Angleterre pendant la période de 1800 à 1820, l'or est exporté non parce qu'on a besoin de blé et que l'or est de la monnaie donc un

<sup>1</sup>

<sup>2</sup>

<sup>3</sup>

<sup>4</sup>

moyen d'achat et de paiement toujours efficace <sup>1</sup> sur le marché mondial, mais parce que l'or est déprécié dans sa valeur par rapport aux autres marchandises et que, par suite, la *currency* du pays où se produit la mauvaise récolte est dépréciée par rapport aux autres *currencies* nationales. Ainsi, parce que la mauvaise récolte aurait diminué la masse des marchandises en circulation, la quantité donnée de monnaie circulante aurait dépassé son niveau normal et, par suite, tous les prix des marchandises auraient monté <sup>2</sup>. Contrairement à cette interprétation paradoxale, les statistiques ont montré que, de 1793 à l'époque la plus récente, dans les cas de mauvaises récoltes en Angleterre, il n'y avait pas surabondance, mais pénurie dans la quantité de moyens de circulation existante et que, par conséquent, il a circulé, et il devait nécessairement circuler plus de monnaie qu'avant <sup>3</sup>.

Ricardo a également prétendu, à l'époque du blocus continental de Napoléon et des décrets de blocus anglais, que les Anglais exportaient de l'or au lieu de marchandises vers le continent parce que leur monnaie était dépréciée par rapport à la monnaie des pays continentaux, que leurs marchandises étaient par suite à un prix plus élevé et que c'était ainsi une spéculation commerciale plus avantageuse d'exporter de l'or au lieu de marchandises. D'après lui, l'Angleterre était le marché où les marchandises étaient chères et l'argent bon marché, tandis que sur le continent les marchandises étaient bon marché et l'argent cher.

*La réalité, dit un écrivain anglais, c'était le bas prix ruineux imposé à nos objets fabriqués et à nos produits coloniaux par le blocus continental pendant les six dernières années de la guerre. Les prix du sucre et du café, par exemple, évalués en or, étaient sur le continent quatre ou cinq fois plus élevés que les mêmes prix évalués en Angleterre en billets de banque. C'était l'époque où les chimistes français découvraient le sucre de betterave et remplaçaient le café par la chicorée, tandis qu'au même moment les fermiers anglais, pour engraisser les bœufs, expérimentaient le sirop et la mélasse, l'époque où l'Angleterre prenait possession d'Héligoland pour y établir un dépôt de marchandises pour favoriser la contrebande vers le Nord de*

---

<sup>1</sup>

<sup>2</sup>

<sup>3</sup>

l'Europe et où les articles légers de fabrication britannique cherchaient à entrer en Allemagne en passant par la Turquie... Presque toutes les marchandises du monde étaient accumulées dans nos entrepôts et y restaient reléguées, sauf lorsqu'une licence française, pour laquelle les marchands de Hambourg et d'Amsterdam avaient payé à Napoléon une somme de 40.000 à 50.000 livres sterling, en libérait une petite quantité. Il fallait que ce soient de drôles de marchands, pour payer de telles sommes la liberté de transporter d'un marché cher à un marché bon marché un chargement de marchandises. Dans quelle évidente alternative se trouvait un commerçant ? Ou bien acheter du café 6 pence en billets de banque et l'expédier sur une place où il pouvait le vendre immédiatement 3 ou 4 shillings-or la livre, ou bien acheter de l'or avec des billets de banque à 5 livres sterling l'once et l'expédier sur une place où il était estimé à 3 livres sterling 17 shillings 10 112 pence. Il est donc absurde de dire qu'on remettait de l'or au lieu de café en voyant là une opération commerciale plus avantageuse... Il n'était pas de pays au monde où l'on pût alors se procurer une aussi grande quantité de marchandises désirables qu'en Angleterre. Bonaparte examinait toujours minutieusement les prix courants anglais. Tant qu'il constata qu'en Angleterre l'or était cher et le café bon marché, il se montra satisfait des effets de son blocus continental <sup>1</sup>.

Juste à l'époque où Ricardo exposait pour la première fois sa théorie de la monnaie et où le *Bullion-committee* l'incorporait à son rapport parlementaire, en 1810, se produisit un effondrement ruineux dans les prix de toutes les marchandises anglaises par rapport à 1808 et 1809, tandis qu'il y avait une hausse relative dans la valeur de l'or <sup>2</sup>. Les produits agricoles firent exception parce que leur importation de l'extérieur rencontrait des obstacles et que la quantité disponible à l'intérieur était très réduite du fait de mauvaises récoltes <sup>3</sup>. Ricardo se trompait si totalement sur le rôle des métaux précieux comme moyen de paiement international que, dans son rapport devant la Commission de la Chambre des lords (1819), il pouvait déclarer « que les pertes d'or du fait de l'exportation cesseraient complètement dès que seraient repris les paiements en espèces et que la circulation monétaire serait ramenée à son niveau métallique ». Il mourut à temps, juste avant que n'éclatât la crise de 1825, qui donna un démenti à sa prophétie. La période dans laquelle Ricardo se livre à son activité d'écrivain n'était d'ailleurs guère faite pour l'observation du rôle des métaux précieux dans leur fonction de monnaie universelle. Avant l'introduction du blocus continental, la balance commerciale était presque toujours en faveur de l'Angleterre et, tant qu'il <sup>4</sup> dura, les transactions avec le continent européen furent trop peu importantes pour affecter le cours du change anglais. Les envois d'argent étaient de nature essentiellement politique et Ricardo semble avoir complètement méconnu le rôle que jouaient les subsides dans l'exportation de l'or anglais <sup>5</sup>.

Parmi les contemporains de Ricardo qui formèrent l'école qui défendait les principes de son économie politique, *James Mill* est le plus important. Il a tenté d'exposer la théorie de la monnaie de Ricardo sur la base de la circulation métallique simple, sans avoir recours aux complications internationales injustifiées derrière lesquelles Ricardo cache la

<sup>1</sup>

<sup>2</sup>

<sup>3</sup>

<sup>4</sup>

<sup>5</sup>

pauvreté de sa conception, et sans aucun souci de polémique à propos des opérations de la Banque d'Angleterre. Ses principales thèses sont les suivantes <sup>1</sup> :

Par valeur de la monnaie, nous entendons ici la proportion suivant laquelle on l'échange contre d'autres articles, ou la quantité de monnaie qu'on donne en échange d'une certaine quantité d'autres choses. [Ce rapport est déterminé par] la quantité totale de la monnaie existante dans un pays... Supposons que toutes les marchandises d'un pays soient réunies d'un côté et, toute la monnaie de l'autre, et qu'on échange ces deux masses l'une contre l'autre, il est évident que le dixième, le centième, ou toute autre fraction du total des marchandises s'échangeront contre une pareille fraction du total de la monnaie, et que cette fraction sera une quantité grande ou petite, selon que le total de la monnaie existant dans le pays est grand ou petit... On va voir que le cas est précisément le même dans l'état réel des choses. La masse totale des marchandises d'un pays ne s'échange pas d'un seul coup contre la masse totale de la monnaie. Les marchandises s'échangent par portions, souvent même par portions très petites, et à différentes époques dans le courant de l'année. La même pièce de monnaie qui a servi aujourd'hui à un échange peut servir à un autre échange demain. Une partie de la monnaie sera employée à un grand nombre d'échanges, une autre partie à un très petit nombre, et une autre enfin, qui sera entassée, ne servira à aucun échange. Il y aura, entre ces variations, un taux moyen basé sur le nombre d'échanges auquel aurait été employée chaque pièce, si toutes en avaient opéré une égale quantité. Fixons, par supposition, ce taux à tel nombre qu'il nous plaira, à 10 par exemple. Si chacune des pièces de monnaie qui se trouvent dans le pays a servi à 10 achats, c'est comme si le nombre total des pièces avait été décuplé et que chacune n'eût servi qu'à un seul achat. La valeur de toutes les marchandises du pays est, dans ce cas, égale à dix fois la valeur de toute la monnaie, etc... Si [inversement], au lieu que chaque pièce de monnaie servît à 10 échanges dans l'année, la masse totale de la monnaie était décuplée et ne servait qu'à un seul échange, il est évident que toute augmentation qu'on ferait à cette masse causerait une diminution proportionnelle de valeur à chacune de ses parties prises séparément. Comme on suppose que la masse de marchandises contre laquelle on pourrait échanger toute la monnaie demeure la même, la valeur de la masse totale de la monnaie n'est pas plus grande après qu'on en a augmenté la quantité qu'auparavant. Si on la suppose augmentée d'un dixième, la valeur de chacune de ses parties, d'une once par exemple, doit se trouver diminuée d'un dixième... Quel que soit donc le degré d'augmentation ou de diminution qu'éprouve la masse totale de la monnaie, la quantité des autres choses restant la même, la valeur de cette masse totale et de chacune de ses parties éprouve réciproquement une diminution ou une augmentation proportionnelle. Il est évident que cette proposition est d'une vérité absolue. Toutes les fois que la valeur de la monnaie a éprouvé une hausse ou une baisse, la quantité de marchandises contre lesquelles on pouvait l'échanger et le mouvement de la circulation étant restés les mêmes, cette variation doit avoir eu pour cause une diminution ou une augmentation proportionnelle dans la quantité de la monnaie et ne peut être attribuée à aucune autre chose. Si la masse des marchandises diminue, pendant que le total de la monnaie reste le même, c'est comme si le total de la monnaie avait augmenté, et

---

<sup>1</sup>

réciproquement. Des changements semblables sont le résultat de toute altération dans le mouvement de la circulation... Toute augmentation du nombre de ces achats produit le même effet qu'une augmentation du total de la monnaie; une diminution de ce nombre produit l'effet opposé... S'il y a une portion du produit annuel qui n'a pas été échangée du tout, comme ce que les producteurs consomment... cette portion ne doit pas être portée en ligne de compte, parce que ce qui ne s'échange pas contre de la monnaie est dans le même état, par rapport à la monnaie, que s'il n'existe pas... Ainsi, toutes les fois que l'augmentation ou la diminution de la quantité de monnaie peut avoir lieu librement, cette quantité [totale de la monnaie se trouvant dans un pays] est réglée par la valeur du métal... L'or et l'argent sont en réalité des marchandises... Les frais de production [le quantum de travail qu'elles contiennent] sont donc ce qui règle la valeur de l'or et de l'argent, comme celle de tous les autres produits <sup>1</sup>.

Toute la perspicacité de *Mill* se réduit à une série de suppositions aussi arbitraires qu'absurdes. Il veut démontrer que le prix des marchandises, ou la valeur de la monnaie, est déterminé «par la quantité totale de la monnaie existant dans un pays ». Si l'on suppose que la masse et la valeur d'échange des marchandises en circulation restent les mêmes, tout comme la vitesse de la circulation, ainsi que la valeur des métaux précieux déterminée par leurs frais de production, et si l'on suppose en même temps que malgré cela la quantité de la monnaie métallique *circulante* a augmenté ou diminué proportionnellement à la masse de la monnaie *existant* dans le pays, il devient en effet « évident » que l'on a supposé ce que l'on prétendait démontrer. *Mill* tombe d'ailleurs dans la même erreur que *Hume* en faisant circuler des valeurs d'usage, non des marchandises de valeur d'échange donnée, et c'est pourquoi sa proposition devient fausse, même si l'on admet toutes ses « suppositions ». La vitesse de la circulation peut bien rester la même, tout comme la valeur des métaux précieux, tout comme la quantité des marchandises en circulation, et cependant il est possible qu'avec la variation de leur valeur d'échange leur circulation requière tantôt une masse de monnaie supérieure, tantôt une masse inférieure. *Mill* voit bien ce fait qu'une partie de la monnaie existant dans le pays circule, tandis que l'autre est stationnaire. Recourant à un calcul de moyennes du plus haut comique, il suppose qu'en vérité, bien que la réalité paraisse différente, toute la monnaie se trouvant dans un pays circule. Supposez que dans un pays 10 millions de thalers d'argent décrivent dans l'année deux circuits ; il pourrait alors circuler 20 millions si chaque thaler n'accomplissait qu'un achat. Et si la somme totale de l'argent existant dans le pays sous toutes les formes s'élève à 100 millions de thalers, on peut supposer que les 100 millions peuvent circuler si chaque pièce de monnaie effectue un achat de cinq ans. On pourrait aussi supposer que toute la monnaie du monde circule à *Hampstead*, mais que chacune de ses parties aliquotes, au lieu de faire par exemple trois tours en un an, n'en fait qu'un en trois millions d'années. La première des suppositions est aussi importante que la seconde pour déterminer le rapport entre la somme des prix des marchandises et la quantité des moyens de circulation. *Mill* sent qu'il est pour lui d'une importance décisive de mettre les marchandises en rapports immédiats non avec la quantité de monnaie se trouvant en circulation, mais avec la quantité totale de monnaie dont dispose dans chaque cas un pays. Il admet que la masse totale des marchandises d'un pays ne s'échange « pas en une fois », contre la masse totale de la monnaie, et que des portions différentes de cette masse de marchandises s'échangent, à des époques différentes de l'année, contre des portions différentes de la masse de la monnaie. Pour éliminer cette anomalie, il suppose qu'elle

<sup>1</sup>

n'existe pas. Toute cette conception de la confrontation immédiate des marchandises avec la monnaie et de leur échange sans intermédiaire est, du reste, déduite par un raisonnement abstrait du mouvement des achats et des ventes simples, ou de la fonction que remplit la monnaie comme moyen d'achat. Dans le mouvement de la monnaie comme moyen de paiement, il n'y a déjà plus trace de cette apparition simultanée de la marchandise et de la monnaie.

Les crises commerciales qui se sont produites au cours du XIXe siècle, en particulier les grandes crises de 1825 et 1836, ne provoquèrent pas le développement, mais bien une nouvelle application de la théorie ricardienne de la monnaie. Ce n'étaient plus des phénomènes économiques isolés, comme chez Hume la dépréciation des métaux précieux aux XVIe et XVIIe siècles, ou, comme chez Ricardo, la dépréciation du papier monnaie au cours du XVIIIe siècle et au début du XIXe, c'étaient maintenant les grandes tempêtes du marché mondial où éclate le conflit entre tous les éléments du procès de production bourgeois et dont on cherchait l'origine et le remède dans la sphère la plus superficielle et la plus abstraite de ce procès, celle de la circulation monétaire. Le postulat proprement théorique, d'où part l'école de ces virtuoses de la météorologie économique, se ramène en fait au dogme suivant lequel Ricardo a découvert les lois de la circulation purement métallique. Ce qui leur restait à faire, c'était de soumettre à ces lois la circulation du crédit ou des billets de banque.

Le phénomène le plus général et le plus visible des crises commerciales est la chute subite et générale des prix des marchandises succédant à une montée générale assez prolongée de ces prix. On peut présenter la baisse générale des prix des marchandises comme une hausse de la valeur relative de la monnaie par rapport à toutes les marchandises et, inversement, la hausse générale des prix comme une baisse de la valeur relative de la monnaie. Dans les deux cas, on énonce le phénomène, on ne l'explique pas. Que je pose ce problème: expliquer la hausse générale périodique des prix alternant avec leur chute générale, ou que je formule le même problème en disant : expliquer la baisse et la hausse périodiques de la valeur relative de la monnaie par rapport aux marchandises, la différence de l'énoncé ne modifie pas plus le problème que ne le ferait sa traduction de l'allemand en anglais. La théorie de la monnaie de Ricardo venait donc singulièrement à propos, puisqu'elle donne à une tautologie l'apparence d'un rapport causal. D'où vient la baisse générale périodique des prix des marchandises ? De la hausse périodique de la valeur relative de la monnaie. D'où vient, inversement, la hausse générale périodique des prix des marchandises ? D'une chute périodique de la valeur de la monnaie. On pourrait dire tout aussi justement que la hausse et la baisse périodiques des prix proviennent de leur hausse et de leur baisse périodiques. Le problème lui-même est posé dans l'hypothèse que la valeur immanente de la monnaie, c'est-à-dire sa valeur déterminée par les frais de production des métaux précieux, reste *inchangée*. Si cette tautologie prétend être autre chose qu'une tautologie, elle repose sur une ignorance des notions les plus élémentaires. Quand la valeur d'échange de A mesurée en B baisse, nous savons que cela peut aussi bien provenir d'une baisse de la valeur de A que d'une hausse de la valeur de B. Il en est de même, inversement, quand la valeur d'échange de A mesurée en B monte. La transformation de la tautologie en rapport causal une fois admise, tout le reste s'ensuit aisément. La hausse des prix des marchandises provient de la baisse de la valeur de la monnaie, mais la baisse de la valeur de la monnaie, comme nous l'a appris Ricardo, provient d'une surabondance dans la circulation, c'est-à-dire de ce que la masse de la monnaie circulante dépasse le niveau déterminé par sa propre valeur immanente et les

valeurs immanentes des marchandises. De même, inversement, la baisse générale des prix des marchandises provient d'une hausse de la valeur de la monnaie au-dessus de sa valeur immanente par suite d'une circulation déficiente. Les prix montent ou baissent donc périodiquement parce qu'il circule périodiquement trop ou trop peu de monnaie. Si maintenant on démontre que la hausse des prix coïncidait avec une diminution, et la baisse des prix avec une augmentation de la circulation monétaire, on peut néanmoins affirmer que par suite d'une diminution ou d'une augmentation quelconque de la masse des marchandises en circulation, quoiqu'il soit absolument impossible de le prouver par les statistiques, la quantité de monnaie en circulation a augmenté ou diminué de façon sinon absolue, du moins relative. Or nous avons vu que, d'après Ricardo, ces fluctuations générales des prix se produisent aussi nécessairement dans une circulation purement métallique, mais qu'elles se compensent par leur alternance : une circulation insuffisante, par exemple, provoque une baisse des prix des marchandises, la baisse des prix des marchandises une exportation des marchandises à l'étranger, cette exportation, par contre, un afflux d'argent à l'intérieur, et cet afflux d'argent à son tour une nouvelle hausse des prix. C'est l'inverse dans le cas d'une circulation surabondante, où les marchandises sont importées et l'argent exporté. Dès lors, puisque, malgré ces fluctuations générales des prix résultant de la nature de la circulation métallique ricardienne elle-même, sa forme violente et aiguë, sa forme de crise, appartient aux époques du système de crédit développé, il est bien clair que l'émission de billets de banque n'est pas exactement régie par les lois de la circulation métallique. La circulation métallique trouve son remède dans l'importation et l'exportation des métaux précieux, qui entrent aussitôt en circulation sous forme de numéraire et qui par leur afflux ou leur reflux font ainsi baisser ou monter les prix marchands. Pour obtenir maintenant le même effet sur les prix des marchandises, il faudra que les banques imitent artificiellement les lois de la circulation métallique. Si l'or afflue de l'étranger, c'est une preuve qu'il y a insuffisance dans la circulation, que la valeur de la monnaie est trop élevée et les prix des marchandises trop bas, et qu'en conséquence il faut jeter des billets de banque dans la circulation en proportion de l'or nouvellement importé. Il faut inversement les retirer de la circulation proportionnellement à la quantité d'or qui sort du pays. En d'autres termes, l'émission des billets de banque doit être réglée d'après l'importation et l'exportation des métaux précieux ou d'après le cours du change. L'hypothèse fausse de Ricardo, suivant laquelle l'or<sup>1</sup> n'est que du numéraire, que par suite tout or importé augmente la monnaie circulante et fait par là monter les prix, et que tout or exporté diminue le numéraire et par suite fait baisser les prix, cette hypothèse théorique devient ici une *expérience pratique consistant à faire circuler autant de numéraire qu'il existe d'or dans chaque cas*. Lord Overstone (le banquier Jones Loyd), le colonel Torrens, Norman, Clay, Arbuthnot et un grand nombre d'autres auteurs connus en Angleterre sous le nom d'École du *currency principle* ont non seulement prêché cette doctrine, mais en ont fait, grâce aux Bank Acts de 1844 et 1845 de sir Robert Peel, la base de la législation bancaire anglaise et écossaise encore en vigueur. Leur ignominieux fiasco sur le plan théorique comme sur le plan pratique d'après les expériences faites à l'échelle nationale la plus grande ne pourra être exposé que dans la théorie du crédit<sup>2</sup>. Mais on voit d'ores et

---

<sup>1</sup><sup>2</sup>

déjà que la théorie de Ricardo, qui isole l'argent sous sa forme fluide de moyen de circulation, aboutit à attribuer à l'accroissement et à la diminution des métaux précieux une influence absolue sur l'économie bourgeoise telle que la superstition du système monétaire ne l'avait jamais rêvée. Voilà comment 'Ricardo, qui proclame le papier monnaie la forme la plus parfaite de la monnaie, est devenu le prophète des bullionnistes.

Après que la théorie de Hume, ou l'opposition abstraite au système monétaire, eut été ainsi développée jusqu'à ses ultimes conséquences, *Thomas Tooke* rétablit finalement dans tous ses droits la conception concrète de la monnaie de *Steuart*<sup>1</sup>. *Tooke* ne déduit pas ses principes de quelque théorie que ce soit, mais de l'analyse consciente de l'histoire des prix marchands de 1793 à 1856. Dans la première édition de son histoire des prix, qui parut en 1823, *Tooke* est encore complètement prisonnier de la théorie ricardienne et s'efforce en vain de concilier les faits avec cette théorie. Son pamphlet *On the Currency*, qui paraît après la crise de 1825, pourrait même être considéré comme le premier exposé conséquent des idées que fit plus tard prévaloir *Overstone*. La poursuite de ses recherches sur l'histoire des prix l'obligea toutefois à voir que cette connexion immédiate entre les prix et la quantité des moyens de circulation, telle que la suppose la théorie, est une pure construction de l'esprit, que l'expansion et la contraction des moyens de circulation, la valeur des métaux précieux restant la même, sont toujours l'effet et jamais la cause des fluctuations de prix, que la circulation monétaire en général n'est qu'un mouvement secondaire et que l'argent revêt encore dans le procès de production réel de tout autres formes déterminées que celle de moyen de circulation. Ses recherches de détail appartiennent à une autre sphère que celle de la circulation métallique simple et ne peuvent donc encore être discutées ici, pas plus que les recherches de *Wilson* et *Fullarton*, dont l'orientation est la même<sup>2</sup>. Tous ces auteurs ne conçoivent pas la monnaie de façon unilatérale, mais dans ses différents moments, en s'en tenant toutefois au contenu matériel sans établir le moindre enchaînement vivant entre ces diverses phases, soit les unes avec les autres, soit avec l'ensemble du système des catégories économiques. Aussi commettent-ils l'erreur de confondre *l'argent* distinct chez eux du *moyen de circulation*, avec le *capital* ou même avec la marchandise, bien que par ailleurs ils se retrouvent dans l'obligation de faire valoir à l'occasion ce qui le différencie de l'un et de l'autre<sup>3</sup>. Si, par

---

1

2

3

exemple, de l'or est envoyé à l'étranger, c'est effectivement du capital qui est envoyé à l'étranger, mais il en est de même quand du fer, du coton, des céréales, bref toute marchandise est exportée. L'un et l'autre sont du capital et ne se distinguent donc pas en tant que capital, mais en tant qu'argent et marchandise. Le rôle de l'or comme moyen d'échange international ne résulte donc pas de sa forme déterminée de capital, mais de sa fonction spécifique de monnaie. De même, quand l'or ou des billets de banque, qui le remplacent, fonctionnent comme moyens de paiement dans le commerce intérieur, ils sont en même temps du capital. Mais le capital sous forme de marchandise, comme le montrent de toute évidence par exemple les crises, ne saurait les remplacer. C'est donc de nouveau la différence entre l'or en tant que monnaie et la marchandise, et non son mode d'existence comme capital, qui fait de lui un moyen de paiement. Même quand le capital est directement exporté comme capital, dans le but, par exemple, de prêter à intérêt une certaine somme de valeur à l'étranger, il dépend des conjonctures qu'il soit exporté sous forme de marchandises ou sous forme d'or, et, s'il est exporté sous cette dernière forme, c'est en raison de la détermination formelle spécifique des métaux précieux entant que monnaie vis-à-vis de la marchandise. D'une façon générale, ces auteurs ne considèrent pas tout d'abord l'argent sous la forme abstraite tel qu'il se développe dans le cadre de la circulation simple des marchandises et qu'il naît des rapports mêmes des marchandises décrivant leur procès. Aussi hésitent-ils constamment entre les déterminations formelles abstraites qu'acquiert l'argent par opposition à la marchandise, et les déterminations formelles de l'argent qui recèlent des rapports plus concrets tels que capital, revenu, etc. <sup>1</sup>.

---

1

Karl Marx (1857)

# INTRODUCTION A LA CRITIQUE DE L'ÉCONOMIE POLITIQUE .

1

Sommaire.

A. INTRODUCTION.

- 1° La production en général.
- 2° Rapport général entre production, distribution, échange et consommation.
- 3° La méthode de l'économie politique.
- 4° Moyens (forces) de production et rapports de production - rapports de production et rapports de circulation, etc.

[\\_ <](#)

## A. - INTRODUCTION

### 1. Production, consommation, distribution, échange (Circulation).

#### I. - PRODUCTION

« ↵

a) L'objet de cette étude est tout d'abord la *production matérielle*. Des individus produisant en société - donc une production d'individus socialement déterminée, tel est naturellement le point de départ. Le chasseur et le pêcheur individuels et isolés, par lesquels commencent Smith et Ricardo, font partie des plates fictions du XVIII<sup>e</sup> siècle. Robinsonades qui n'expriment nullement, comme se l'imaginent certains historiens de la civilisation, une simple réaction contre des excès de raffinement et un retour à un état de nature mal compris. De même, le contrat social de Rousseau qui, entre des sujets indépendants par nature, établit des relations et des liens au moyen d'un pacte, ne repose pas davantage sur un tel naturalisme. Ce n'est qu'apparence, apparence d'ordre purement esthétique dans les petites et grandes robinsonades. Il s'agit, en réalité, d'une anticipation de la « société bourgeoise » qui se prépare depuis le XVI<sup>e</sup> siècle et qui, au XVIII<sup>e</sup> siècle marchait à pas de géant vers sa maturité. Dans cette société où règne la libre concurrence, l'individu apparaît détaché des liens naturels, etc., qui font de lui à des époques historiques antérieures un élément d'un conglomérat humain déterminé et délimité. Pour les prophètes du XVIII<sup>e</sup> siècle, - Smith et Ricardo se situent encore complètement sur leurs positions, - cet individu du XVIII<sup>e</sup> siècle -produit, d'une part, de la décomposition des formes de société féodales, d'autre part, des forces de production nouvelles qui se sont développées depuis le XVI<sup>e</sup> siècle - apparaît comme un idéal qui aurait *existé dans le passé*. Ils voient en lui non un aboutissement historique, mais le point de départ de l'histoire, parce qu'ils considèrent cet individu comme quelque chose de naturel, conforme à leur conception de la nature humaine, non comme un produit de l'histoire, mais comme une donnée de la nature. Cette illusion a été jusqu'à maintenant partagée par toute époque nouvelle. Steuart, qui, à plus d'un égard, s'oppose au XVIII<sup>e</sup> siècle et, en sa qualité d'aristocrate, se tient davantage sur le terrain historique, a échappé à cette illusion naïve.

Plus on remonte dans le cours de l'histoire, plus l'individu – et par suite l'individu producteur, lui aussi, - apparaît dans un état de dépendance, membre d'un ensemble plus grand : cet état se manifeste tout d'abord de façon tout à fait naturelle dans la famille et

dans la famille élargie jusqu'à former la tribu ; puis dans les différentes formes de communautés, issues de l'opposition et de la fusion des tribus. Ce n'est qu'au XVIII<sup>e</sup> siècle, dans la « société bourgeoise », que les différentes formes de l'ensemble social se présentent à l'individu comme un simple moyen de réaliser ses buts particuliers, comme une nécessité extérieure. Mais l'époque qui engendre ce point de vue, celui de l'individu isolé, est précisément celle où les rapports sociaux (revêtant de ce point de vue un caractère général) ont atteint le plus grand développement qu'ils aient connu. L'homme est, au sens le plus littéral, un [...] <sup>1</sup>, non seulement un animal sociable, mais un animal qui ne peut s'isoler que dans la société. La production réalisée en dehors de la société par l'individu isolé - fait exceptionnel qui peut bien arriver à un civilisé transporté par hasard dans un lieu désert et qui possède déjà en puissance les forces propres à la société - est chose aussi absurde que le serait le développement du langage sans la présence d'individus vivant et parlant ensemble. Inutile de s'y arrêter plus longtemps. Il n'y aurait aucune raison d'aborder ce point si cette niaiserie, qui avait un sens et une raison d'être chez les gens du XVIII<sup>e</sup> siècle, n'avait été réintroduite très sérieusement par Bastiat, Carey, Proudhon etc., en pleine économie politique moderne. Pour Proudhon entre autres, il est naturellement bien commode de faire de la mythologie pour donner une explication historico-philosophique d'un rapport économique dont il ignore l'origine historique: l'idée de ce rapport serait venue un beau jour toute prête à l'esprit d'Adam ou de Prométhée, qui l'ont alors introduite dans le monde, etc... Rien de plus fastidieux et de plus plat que le *locus communis* [lieu commun] en proie au délire.

### ÉTERNISATION DES RAPPORTS DE PRODUCTION HISTORIQUES. PRODUCTION ET DISTRIBUTION EN GÉNÉRAL. PROPRIÉTÉ.

Quand donc nous parlons de production, c'est toujours de la production à un stade déterminé du développement social qu'il s'agit - de la production d'individus vivant en société. Aussi pourrait-il sembler que, pour parler de la production en général, il faille, soit suivre le procès historique de son développement dans ses différentes phases, soit déclarer de prime abord que l'on s'occupe d'une époque historique déterminée, par exemple de la production bourgeoise moderne, qui est, en fait, notre véritable sujet. Mais toutes les époques de la production ont certains caractères communs, certaines déterminations communes. La production en général est une abstraction, mais une abstraction rationnelle, dans la mesure où, soulignant et précisant bien les traits communs, elle nous évite la répétition. Cependant, ce caractère général, ou ces traits communs, qui permet de dégager la comparaison, forment eux-mêmes un ensemble très complexe dont les éléments divergent pour revêtir des déterminations différentes. Certains de ces caractères appartiennent à toutes les époques, d'autres sont communs à quelques-unes seulement. [Certaines] de ces déterminations apparaîtront communes à l'époque la plus moderne comme à la plus ancienne. Sans elles, on ne peut concevoir aucune production. Mais, s'il est vrai que les langues les plus évoluées ont en commun avec les moins évoluées certaines lois et déterminations, ce qui constitue leur évolution, c'est précisément ce qui les différencie de ces caractères généraux et communs ; aussi faut-il bien distinguer les déterminations qui valent pour la production en général, afin que l'unité - qui découle déjà du fait que le sujet, l'humanité, et l'objet, la nature, sont identiques - ne fasse pas oublier la différence essentielle. C'est de cet oubli que découle, par exemple, toute la

sagesse des économistes modernes qui prétendent prouver l'éternité et l'harmonie des rapports sociaux existant actuellement. Par exemple, pas de production possible sans un instrument de production, cet instrument ne serait-il que la main. Pas de production possible sans travail passé accumulé, ce travail ne serait-il que l'habileté que l'exercice répété a développée et fixée dans la main du sauvage. Entre autres choses, le capital est, lui aussi, un instrument de production, c'est, lui aussi, du travail passé, objectivé. Donc le capital est un rapport naturel universel et éternel ; oui, mais à condition de négliger précisément l'élément spécifique, ce qui seul transforme en capital l'« instrument de production », le « travail accumulé ». Toute l'histoire des rapports de production apparaît ainsi, par exemple chez Carey, comme une falsification provoquée par la malveillance des gouvernements. S'il n'y a pas de production en général, il n'y a pas non plus de production générale. La production est toujours une branche particulière de la production - par exemple l'agriculture, l'élevage du bétail, la manufacture, etc., ou bien elle constitue un tout. Mais l'économie politique n'est pas la technologie. Il faudra expliquer ailleurs (plus tard) le rapport entre les déterminations générales de la production à un stade social donné et les formes particulières de la production. Enfin la production n'est pas non plus uniquement une production particulière, elle apparaît toujours sous la forme d'un certain corps social d'un sujet social, qui exerce son activité dans un ensemble plus ou moins grand et riche de branches de la production. Il n'y a pas encore lieu non plus d'étudier ici le rapport existant entre l'exposé scientifique et le mouvement réel. Production en général. Branches particulières de la production. Production considérée dans sa totalité.

Il est de mode en économie politique de faire précéder toute étude d'une partie générale, - celle, précisément, qui figure sous le titre de *Production* (cf., par exemple, J. Stuart Mill), - dans laquelle on traite des *conditions générales* de toute production. Cette partie générale comprend ou est censée comprendre:

1° L'étude des conditions sans lesquelles la production n'est pas possible, et qui se borne donc en fait à la mention des facteurs essentiels communs à toute production. Mais, en réalité, cela se réduit, comme nous le verrons, à quelques déterminations très simples rabâchées en plates tautologies ;

2° L'étude des conditions qui favorisent plus ou moins le développement de la production, comme, par exemple, l'état social progressif ou stagnant d'Adam Smith. Pour donner un caractère scientifique à ce qui, chez lui, a sa valeur comme aperçu, il faudrait étudier les périodes de divers *degrés de productivité* au cours du développement de différents peuples - étude qui dépasse les limites proprement dites de notre sujet, mais qui, dans la mesure où elle y entre, doit être exposée dans la partie expliquant la concurrence, l'accumulation, etc. Sous sa forme générale, la conclusion aboutit à cette généralité qu'un peuple industriel est à l'apogée de sa production au moment même où, d'une manière générale, il atteint son apogée historique. Et, de fait, un peuple est à son apogée industrielle tant que ce n'est pas encore le profit, mais la recherche du gain qui est pour lui l'essentiel. Supériorité, en ce sens, des Yankees sur les Anglais. Ou bien, aussi, on aboutit à ceci, que certaines races, certaines dispositions, certains climats, certaines conditions naturelles, comme la situation au bord de la mer, la fertilité du sol, etc., sont plus favorables que d'autres à la production. Ce qui donne de nouveau cette tautologie : la richesse se crée d'autant plus facilement que ses éléments subjectifs et objectifs existent à un degré plus élevé.

Mais, dans cette partie générale, ce n'est pas de tout cela qu'il s'agit en réalité pour les économistes. Il s'agit bien plutôt, comme le montre l'exemple de Mill, de représenter la production, à la différence de la distribution, etc., comme enclose dans des lois naturelles, éternelles, indépendantes de l'histoire, et à cette occasion de glisser en sous-main cette idée que les rapports *bourgeois* sont des lois naturelles immuables de la société conçue *in abstracto* [dans l'abstrait]. Tel est le but auquel tend plus ou moins consciemment tout ce procédé. Dans la distribution, au contraire, les hommes se seraient permis d'agir en fait avec beaucoup d'arbitraire. Abstraction faite de cette disjonction brutale de la production et la distribution et de la rupture de leur rapport réel, on peut dès l'abord voir au moins ceci clairement: si diverse que puisse être la distribution aux différents stades de la société, il doit être possible, tout aussi bien que pour la production, de dégager des caractères communs, et possible aussi d'effacer ou de supprimer toutes les différences historiques pour énoncer des lois s'appliquant à *l'homme en général*. Par exemple, l'esclave, le serf, le travailleur salarié reçoivent tous une quantité déterminée de nourriture qui leur permet de subsister en tant qu'esclave, serf, salarié. Qu'ils vivent du tribut, de l'impôt, de la rente foncière, de l'aumône ou de la dîme, le conquérant, le fonctionnaire, le propriétaire foncier, le moine ou le lévite reçoivent tous une quote-part de la production sociale qui est fixée suivant d'autres lois que celle des esclaves, etc. Les deux principaux points que tous les économistes placent sous cette rubrique sont : 10 propriété ; 20 garantie de cette dernière par la justice, la police, etc. On peut répondre à cela très brièvement :

Sur le premier point : Toute production est appropriation de la nature par l'individu dans le cadre et par l'intermédiaire d'une forme de société déterminée. En ce sens, c'est une tautologie de dire que la propriété (appropriation) est une condition de la production. Mais il est ridicule de partir de là pour passer d'un saut à une forme déterminée de la propriété, par exemple à la propriété privée. (Ce qui, de plus, suppose également comme condition une forme opposée, la *non-propriété*.) L'histoire nous montre bien plutôt dans la propriété commune (par exemple chez les Indiens, les Slaves, les anciens Celtes, etc.) la forme primitive, forme qui, sous l'aspect de propriété communale, jouera longtemps encore un rôle important. Quant à savoir si la richesse se développe mieux sous l'une ou l'autre forme de propriété, il n'en est encore nullement question ici. Mais, dire qu'il ne puisse être question d'aucune production, ni par conséquent d'aucune société où n'existe aucune forme de propriété, est pure tautologie. Une appropriation qui ne s'approprie rien est une *contradictio in subjecto* [une contradiction dans les termes].

Sur le deuxième point : Mise en sûreté des biens acquis, etc. Si l'on réduit ces banalités à leur contenu réel, elles expriment beaucoup plus que ne s'en doutent ceux qui les prêchent. A savoir que toute forme de production engendre ses propres rapports juridiques, sa propre forme de gouvernement, etc. C'est manquer de finesse et de perspicacité que d'établir entre des choses formant un tout organique des rapports contingents, que d'établir seulement entre elles un lien de la réflexion. C'est ainsi que les économistes bourgeois ont le sentiment vague que la production est plus facile avec la police moderne qu'à l'époque par exemple du « droit du plus fort ». Ils oublient seulement que le « droit du plus fort » est également un droit, et qui survit sous une autre forme dans leur « État juridique ».

Quand les conditions sociales répondant à un stade déterminé de la production sont seulement en voie de formation ou, au contraire, quand elles sont déjà en voie de

disparition, des perturbations se produisent naturellement dans la production, bien qu'elles soient d'un degré et d'un effet variables.

Pour résumer : tous les stades de la production ont des déterminations communes auxquelles la pensée prête un caractère général ; mais les prétendues conditions générales de toute production ne sont rien d'autre que ces facteurs abstraits, qui ne répondent à aucun stade historique réel de la production.

## II. - RAPPORT GÉNÉRAL ENTRE LA PRODUCTION ET LA DISTRIBUTION, L'ÉCHANGE, LA CONSOMMATION

◀

Avant de nous engager plus avant dans l'analyse de la production, il est nécessaire d'examiner les différentes rubriques dont l'accompagnent les économistes.

Voilà l'idée telle qu'elle se présente d'elle-même : dans la production, les membres de la société adaptent (produisent, façonnent) les produits de la nature conformément à des besoins humains ; la distribution détermine la proportion dans laquelle l'individu participe à la répartition de ces produits ; l'échange lui procure les produits particuliers en lesquels il veut convertir la quote-part qui lui est dévolue par la distribution ; dans la consommation enfin les produits deviennent objets de jouissance, d'appropriation individuelle. La production crée les objets qui répondent aux besoins ; la distribution les répartit suivant des lois sociales ; l'échange répartit de nouveau ce qui a déjà été réparti, mais selon les besoins individuels ; dans la consommation enfin, le produit s'évade de ce mouvement social, il devient directement objet et serviteur du besoin individuel, qu'il satisfait dans la jouissance. La production apparaît ainsi comme le point de départ, la consommation comme le point final, la distribution et l'échange comme le moyen terme, lequel a, à son tour, un double caractère, la distribution étant le moment ayant pour origine la société et l'échange le moment ayant l'individu pour origine. Dans la production la personne s'objective et dans la personne<sup>1</sup> se subjectivise la chose ; dans la distribution c'est la société, sous forme de déterminations générales dominantes, qui fait office d'intermédiaire entre la production et la consommation ; dans l'échange, le passage de l'une à l'autre est assuré par la détermination contingente de l'individu.

La distribution détermine la proportion (la quantité) des produits qui échoient à l'individu ; l'échange détermine les produits que chaque individu réclame en tant que part qui lui a été assignée par la distribution.

Production, distribution, échange, consommation forment ainsi [suivant la doctrine des économistes<sup>1</sup>] un syllogisme dans les règles ; la production constitue le général, la distribution et l'échange le particulier, la consommation le singulier, à quoi aboutit l'ensemble. Sans doute, c'est bien là un enchaînement, mais fort superficiel. La production est déterminée par des lois naturelles générales ; la distribution par la contingence sociale, et celle-ci peut, par suite, exercer sur la production une action plus ou moins stimulante ; l'échange se situe entre les deux comme un mouvement social de caractère formel, et l'acte final de la consommation, conçu non seulement comme aboutissement, mais comme but final, est, à vrai dire, en dehors de l'économie, sauf dans la mesure où il réagit à son tour sur le point de départ, où il ouvre à nouveau tout le procès.

Les adversaires des économistes - adversaires de l'intérieur ou du dehors, - qui leur reprochent de dissocier d'une façon barbare des choses formant un tout, se placent ou bien sur le même terrain qu'eux, ou bien au-dessous d'eux. Rien de plus banal que le reproche fait aux économistes de considérer la production trop exclusivement comme une fin en soi et alléguant que la distribution a tout autant d'importance. Ce reproche repose précisément sur la conception économique suivant laquelle la distribution existe en tant que sphère autonome, indépendante, à côté de la production. Ou bien [on leur reproche] de ne pas considérer dans leur unité ces différentes phases. Comme si cette dissociation n'était pas passée de la réalité dans les livres, mais au contraire des livres dans la réalité, et comme s'il s'agissait ici d'un équilibre dialectique de concepts et non pas de la conception<sup>2</sup> des rapports réels !

### a) *LA PRODUCTION EST AUSSI IMMÉDIATEMENT CONSOMMATION.*

↳

Double caractère de la consommation, subjectif et objectif : d'une part, l'individu qui développe ses facultés en produisant les dépense également, les consomme dans l'acte de la production, tout comme la procréation naturelle est consommation des forces vitales. Deuxièmement : consommation des moyens de production que l'on emploie, qui s'usent, et qui se dissolvent en partie (comme par exemple lors de la combustion) dans les éléments de l'univers. De même pour la matière première, qui ne conserve pas sa forme et sa constitution naturelles, mais qui se trouve consommée. L'acte de production est donc lui-même dans tous ses moments un acte de consommation également. Les économistes, du reste, l'admettent. La production considérée comme immédiatement identique à la consommation et la consommation comme coïncidant de façon immédiate avec la production, c'est ce qu'ils appellent la *consommation productive*. Cette identité de la production et de la consommation revient à la proposition de Spinoza : *Determinatio est negatio* [Toute détermination est négation].

Mais cette détermination de la consommation productive n'est précisément établie que pour distinguer la consommation qui s'identifie à la production, de la consommation

<sup>1</sup>

<sup>2</sup>

properment dite, qui est plutôt conçue comme antithèse destructrice de la production. Considérons donc la consommation proprement dite.

La consommation est de manière immédiate également production, de même que dans la nature la consommation des éléments et des substances chimiques est production de la plante. Il est évident que dans l'alimentation, par exemple, qui est une forme particulière de la consommation, l'homme produit son propre corps. Mais cela vaut également pour tout autre genre de consommation qui, d'une manière ou d'une autre, contribue par quelque côté à la production de l'homme. Production consommatrice. Mais, objecte l'économie, cette production qui s'identifie à la consommation est une deuxième production, issue de la destruction du premier produit. Dans la première le producteur s'objectivait; dans la seconde, au contraire, c'est l'objet qu'il a créé qui se personnifie. Ainsi, cette production consommatrice - bien qu'elle constitue une unité immédiate de la production et de la consommation - est essentiellement différente de la production proprement dite. L'unité immédiate, dans laquelle la production coïncide avec la consommation et la consommation avec la production, laisse subsister leur dualité foncière.

La production est donc immédiatement consommation, la consommation immédiatement production. Chacune est immédiatement son contraire. Mais il s'opère en même temps un mouvement médiateur entre les deux termes. La production est médiatrice de la consommation, dont elle crée les éléments matériels et qui, sans elle, n'aurait point d'objet. Mais la consommation est aussi médiatrice de la production en procurant aux produits le sujet pour lequel ils sont des produits. Le produit ne connaît son ultime accomplissement que dans la consommation. Un chemin de fer sur lequel on ne roule pas, qui donc ne s'use pas, n'est pas consommé, n'est un chemin de fer que dans le domaine de la possibilité [...] et non dans celui de la réalité. Sans production, pas de consommation; mais, sans consommation, pas de production non plus, car la production serait alors sans but. La consommation produit la production doublement. 1<sup>o</sup> C'est dans la consommation seulement que le produit devient réellement produit. Par exemple, un vêtement ne devient véritablement vêtement que par le fait qu'il est porté; une maison qui n'est pas habitée n'est pas, en fait, une véritable maison; le produit donc, à la différence du simple objet naturel, ne s'affirme comme produit, ne *devient* produit que dans la consommation. C'est la consommation seulement qui, en absorbant le produit, lui donne la dernière touche (*finishing stroke*); *car* la production n'est pas produit en tant qu'activité objectivée, mais seulement en tant qu'objet pour le sujet agissant [la consommation produit la production]<sup>1</sup>. 2<sup>o</sup> La consommation crée le besoin d'une *nouvelle* production, par conséquent la raison idéale, le mobile interne de la production, qui en est la condition préalable. La consommation crée le mobile de la production; elle crée aussi l'objet qui agit dans la production en déterminant sa fin. S'il est clair que la production offre, sous sa forme matérielle, l'objet de la consommation, il est donc tout aussi clair que la consommation *pose idéalement* l'objet de la production, sous forme d'image intérieure, de besoin, de mobile et de fin. Elle crée les objets de la production sous une forme encore subjective. Sans besoin, pas de production. Mais la consommation reproduit le besoin.

À ce double caractère correspond du côté de la production: 1<sup>o</sup> Elle fournit à la consommation sa matière, son objet. Une consommation sans objet n'est pas une consommation; à cet égard donc la production crée, produit la consommation. 2<sup>o</sup> Mais ce

---

1

D'est pas seulement l'objet que la production procure à la consommation. Elle lui donne aussi son aspect déterminé, son caractère, son fini (*finish*). Tout comme la consommation donnait la dernière touche au produit en tant que produit, la production le donne à la consommation. *D'abord* l'objet n'est pas un objet en général, mais un objet déterminé, qui doit être consommé d'une façon déterminée, à laquelle la production elle-même doit servir<sup>1</sup> d'intermédiaire. La faim est la faim, mais la faim qui se satisfait avec de la viande cuite, mangée avec fourchette et couteau, est une autre faim que celle qui avale de la chair crue en se servant des mains, des ongles et des dents. Ce n'est pas seulement l'objet de la consommation, mais aussi le mode de consommation qui est donc produit par la production, et ceci non seulement d'une manière objective, mais aussi subjective. La production crée donc le consommateur. 3<sup>o</sup> La production ne fournit donc pas seulement un objet matériel au besoin, elle fournit aussi un besoin à l'objet matériel. Quand la consommation se dégage de sa grossièreté primitive et perd son caractère immédiat - et le fait même de s'y attarder serait encore le résultat d'une production restée à un stade de grossièreté primitive -, elle a elle-même, en tant qu'instinct, l'objet pour médiateur. Le besoin qu'elle éprouve de cet objet est créé par la perception de celui-ci. L'objet d'art - comme tout autre produit - crée un public apte à comprendre l'art et à jouir de la beauté. La production ne produit donc pas seulement un objet pour le sujet, mais aussi un sujet pour l'objet. La production produit donc la consommation 1<sup>o</sup> en lui fournissant la matière ; 2<sup>o</sup> en déterminant le mode de consommation ; 3<sup>o</sup> en faisant naître chez le consommateur le besoin de produits posés d'abord simplement par elle sous forme d'objets. Elle produit donc l'objet de la consommation, le mode de consommation, l'instinct de la consommation. De même la consommation engendre l'aptitude du producteur en le sollicitant sous la forme d'un besoin déterminant le but de la production.

L'identité entre la consommation et la production apparaît donc sous un triple aspect :

1<sup>o</sup> Identité immédiate. La production est consommation ; la consommation est production. Production consommatrice. Consommation productive. Toutes deux sont appelées consommation productive par les économistes. Mais ils font encore une différence. La première prend la forme de reproduction; la seconde, de consommation productive. Toutes les recherches sur la première sont l'étude du travail productif ou improductif ; les recherches sur la seconde sont celle de la consommation productive ou improductive.

2<sup>o</sup> Chacune apparaît comme le moyen de l'autre; elle est médiée par l'autre; ce qui s'exprime par leur interdépendance, mouvement qui les rapporte l'une à l'autre et les fait apparaître comme indispensables réciproquement, bien qu'elles restent cependant extérieures l'une à l'autre. La production crée la matière de la consommation en tant qu'objet extérieur ; la consommation crée pour la production le besoin en tant qu'objet interne, en tant que but. Sans production, pas de consommation; sans consommation, pas de production. Ceci figure dans l'économie politique sous de nombreuses formes.

3<sup>o</sup> La production n'est pas seulement immédiatement consommation, ni la consommation immédiatement production; la production n'est pas non plus seulement moyen pour la consommation, ni la consommation but pour la production, en ce sens que chacune d'elles fournit à l'autre son objet, la production l'objet extérieur de la consommation, la consommation l'objet figuré de la production. En fait, chacune d'elles

n'est pas seulement immédiatement l'autre, ni seulement médiatrice de l'autre, mais chacune d'elles, en se réalisant, crée l'autre; se crée sous la forme de l'autre. C'est la consommation qui accomplit pleinement l'acte de la production en donnant au produit son caractère achevé de produit, en le dissolvant en consommant la forme objective indépendante qu'il revêt, en élévant à la dextérité, par le besoin de la répétition, l'aptitude développée dans le premier acte de la production ; elle n'est donc pas seulement l'acte final par lequel le produit devient véritablement produit, mais celui par lequel le producteur devient également véritablement producteur. D'autre part, la production produit la consommation en créant le mode déterminé de la consommation, et ensuite en faisant naître l'appétit de la consommation, la faculté de consommation, sous forme de besoin. Cette dernière identité, que nous avons précisée au paragraphe 3, est commentée en économie politique sous des formes multiples, à propos des rapports entre l'offre et la demande, les objets et les besoins, les besoins créés par la société et les besoins naturels.

Rien de plus simple alors, pour un hégélien, que de poser la production et la consommation comme identiques. Et cela n'a pas été seulement le fait d'hommes de lettres socialistes, mais de prosaïques économistes même; par exemple de Say, sous la forme suivante : quand on considère un peuple, ou bien l'humanité in *abstracto*, on voit que sa production est sa consommation. Storch a montré l'erreur de Say : un peuple, par exemple, ne consomme pas purement et simplement sa production, mais crée aussi des moyens de production, etc., du capital fixe, etc. Considérer la société comme un sujet unique, c'est au surplus la considérer d'un point de vue faux - spéculatif. Chez un sujet, production et consommation apparaissent comme des moments d'un même acte. L'important ici est seulement de souligner ceci : que l'on considère la production et la consommation comme des activités d'un sujet ou de nombreux individus<sup>1</sup>, elles apparaissent en tout cas comme les moments d'un procès dans lequel la production est le véritable point de départ et par suite aussi le facteur qui l'emporte. La consommation en tant que nécessité, que besoin, est elle-même un facteur interne de l'activité *productive* ; mais cette dernière est le point de départ de la réalisation et par suite aussi son facteur prédominant, l'acte dans lequel tout le procès se déroule à nouveau. L'individu produit un objet et fait retour en soi-même par la consommation de ce dernier, mais il le fait en tant qu'individu productif et qui se reproduit lui-même. La consommation apparaît ainsi comme moment de la production.

Mais, dans la société, le rapport entre le producteur et le produit, dès que ce dernier est achevé, est un rapport extérieur,- et le retour du produit au sujet dépend des relations de celui-ci avec d'autres individus. Il n'en devient pas immédiatement possesseur. Aussi bien, l'appropriation immédiate du produit n'est-elle pas la fin que se propose le producteur quand il produit dans la société. Entre le producteur et les produits intervient la *distribution*, qui par des lois sociales détermine la part qui lui revient dans la masse des produits et se place ainsi entre la production et la consommation.

Mais, alors, la distribution constitue-t-elle une sphère autonome à côté et en dehors de la production ?

---

<sup>1</sup>

## b) DISTRIBUTION ET PRODUCTION.

.. ↲

Ce qui frappe nécessairement tout d'abord, quand on considère les traités ordinaires d'économie politique, c'est que toutes les catégories y sont posées sous une double forme. Par exemple, dans la distribution figurent : rente foncière, salaire, intérêt et profit, tandis que dans la production terre, travail, capital figurent comme agents de la production. Or, en ce qui concerne le capital, il apparaît clairement dès l'abord qu'il est posé sous deux formes : 10 comme agent de production ; 20 comme source de revenus : comme formes de distribution déterminées et déterminantes. Par suite, intérêt et profit figurent aussi en tant que tels dans la production, dans la mesure où ils sont des formes sous lesquelles le capital augmente, s'accroît, donc des facteurs de sa production même. Intérêt et profit, en tant que formes de distribution, supposent le capital considéré comme agent de la production. Ce sont des modes de distribution qui ont pour postulat le capital comme agent de la production. Ce sont également des modes de reproduction du capital.

De même, le salaire est le travail salarié, que les économistes considèrent sous une autre rubrique : le caractère déterminé d'agent de production que possède ici le travail apparaît là comme détermination de la distribution. Si le travail n'était pas défini comme travail salarié, le mode suivant lequel il participe à la répartition des produits n'apparaîtrait pas sous la forme de salaire : c'est le cas par exemple dans l'esclavage. Enfin la rente foncière, pour prendre tout de suite la forme la plus développée de la distribution, par laquelle la propriété foncière participe à la répartition des produits, suppose la grande propriété foncière (à vrai dire la grande agriculture) comme agent de production, et non tout simplement la terre, pas plus que le salaire ne suppose le travail tout court. Les rapports et les modes de distribution apparaissent donc simplement comme l'envers des agents de production. Un individu qui participe à la production sous la forme du travail salarié participe sous la forme du salaire à la répartition des produits, résultats de la production. La structure de la distribution est entièrement déterminée par la structure de la production. La distribution est elle-même un produit de la production non seulement en ce qui concerne l'objet, le résultat de la production seul pouvant être distribué, mais aussi en ce qui concerne la forme, le mode précis de participation à la production déterminant les formes particulières de la distribution, c'est-à-dire déterminant sous quelle forme le producteur participera à la distribution. Il est absolument illusoire de placer la terre dans la production, la rente foncière dans la distribution, etc...

Des économistes comme Ricardo, auxquels on a le plus reproché de n'avoir en vue que la production, ont par suite défini la distribution comme l'objet exclusif de l'économie politique, parce qu'instinctivement ils voyaient dans les formes de distribution l'expression la plus nette des rapports fixes des agents de production dans une société donnée.

Par rapport à l'individu isolé, la distribution apparaît naturellement comme une loi sociale qui conditionne sa position à l'intérieur de la production dans le cadre de laquelle il produit, et qui précède donc la production. De par son origine, l'individu n'a pas de capital, pas de propriété foncière. Dès sa naissance, il est réduit au travail salarié par la

distribution sociale. Mais le fait même qu'il y soit réduit résulte de l'existence du capital, de la propriété foncière comme agents de production indépendants.

Si l'on considère des sociétés entières, la distribution, à un autre point de vue encore, semble précéder la production et la déterminer; pour ainsi dire comme un fait prééconomique. Un peuple conquérant partage le pays entre les conquérants et impose ainsi une certaine répartition et une certaine forme de la propriété foncière : Il détermine donc la production. Ou bien il fait des peuples conquis des esclaves et fait ainsi du travail servile la base de la production. Ou bien un peuple, par la révolution, brise la grande propriété et la morcelle ; il donne donc ainsi par cette nouvelle distribution un nouveau caractère à la production. Ou bien enfin la législation perpétue la propriété foncière dans certaines familles, ou fait du travail un privilège héréditaire et lui imprime ainsi un caractère de caste. Dans tous ces cas, et tous sont historiques, la distribution ne semble pas être organisée et déterminée par la production, mais inversement la production semble l'être par la distribution.

Dans sa conception la plus banale, la distribution apparaît comme distribution des produits, et ainsi comme plus éloignée de la production et pour ainsi dire indépendante de celle-ci. Mais, avant d'être distribution des produits, elle est : 1° distribution des instruments de production, et 2°, ce qui est une autre détermination du même rapport, distribution des membres de la société entre les différents genres de production. (Subordination des individus à des rapports de production déterminés.) La distribution des produits n'est manifestement que le résultat de cette distribution, qui est incluse dans le procès de production lui-même et détermine la structure de la production. Considérer la production sans tenir compte de cette distribution, qui est incluse en elle, c'est manifestement abstraction vide, alors qu'au contraire la distribution des produits est impliquée par cette distribution, qui constitue à l'origine un facteur même de la production. Ricardo, à qui il importait de concevoir la production moderne dans sa structure sociale déterminée et qui est l'économiste de la production par *excellence*<sup>1</sup>, affirme pour cette raison *que ce n'est* pas la production, mais la distribution qui constitue le sujet véritable de l'économie politique moderne. D'où l'absurdité des économistes qui traitent de la production comme d'une vérité éternelle, tandis qu'ils relèguent l'histoire dans le domaine de la distribution.

La question de savoir quel rapport s'établit entre la distribution et la production qu'elle détermine relève manifestement de la production même. Si l'on prétendait qu'alors, du fait que la production a nécessairement son point de départ dans une certaine distribution des instruments de production, la distribution, au moins dans ce sens, précède la production, en constitue la condition préalable, on pourrait répondre à cela que la production a effectivement ses propres conditions et prémisses, qui en constituent des facteurs. Ces derniers peuvent apparaître tout au début comme des données naturelles. Le procès même de la production transforme ces données naturelles en données historiques et, s'ils apparaissent pour une période comme des prémisses naturelles de la production, ils en ont été pour une autre période le résultat historique. Dans le cadre même de la production, ils sont constamment modifiés. Par exemple, le machinisme a modifié aussi bien la distribution des instruments de production que celle des produits. La grande propriété

---

<sup>1</sup>

foncière moderne elle-même est le résultat aussi bien du commerce moderne et de l'industrie moderne que de l'application de cette dernière à l'agriculture.

Les, questions soulevées plus haut se ramènent toutes en dernière instance à celle de savoir comment des conditions historiques générales interviennent dans la production et quel est le rapport de celle-ci avec le mouvement historique en général. La question relève manifestement de la discussion et de l'analyse de la production elle-même.

Cependant, sous la forme triviale où elles ont été soulevées plus haut, on peut les régler également d'un mot. Dans toutes les conquêtes, il y a trois possibilités. Le peuple conquérant impose au peuple conquis son propre mode de production (par exemple les Anglais en Irlande dans ce siècle, en partie dans l'Inde) ; ou bien il laisse subsister l'ancien mode de production et se contente de prélever un tribut (par exemple les Turcs et les Romains) ; ou bien il se produit une action réciproque qui donne naissance à quelque chose de nouveau, à une synthèse (en partie dans les conquêtes germaniques). Dans tous les cas, le mode de production, soit celui du peuple conquérant ou celui du peuple conquis, ou encore celui qui provient de la fusion des deux précédents, est déterminant pour la distribution nouvelle qui apparaît. Bien que celle-ci se présente comme condition préalable de la nouvelle période de production, elle est ainsi elle-même à son tour un produit de la production, non seulement de la production historique en général, mais de telle ou telle production historique déterminée.

Les Mongols, par leurs dévastations en Russie par exemple, agissaient conformément à leur mode de production fondé sur le pâturage, qui exigeait comme condition essentielle de grands espaces inhabités. Les barbares germaniques, dont le mode de production traditionnel comportait la culture par les serfs et la vie isolée à la campagne, purent d'autant plus facilement soumettre les provinces romaines à ces conditions, que la concentration de la propriété terrienne qui s'y était opérée avait déjà complètement bouleversé l'ancien régime de l'agriculture.

C'est une image traditionnelle que dans certaines périodes on n'aurait vécu que de pillage. Mais, pour pouvoir piller, il faut qu'il existe quelque chose à piller, donc une production. Et le mode de pillage est lui-même à son tour déterminé par le mode de production. Une *stock-jobbing nation* [nation de spéculateurs en Bourse] par exemple ne peut pas être pillée comme une nation de vachers.

En la personne de l'esclave, l'instrument de production est directement ravi. Mais alors la production du pays, au profit duquel il est ravi, doit être organisée de telle sorte qu'elle permette le travail d'esclave, ou (comme dans l'Amérique du Sud, etc.) il faut que l'on crée un mode de production conforme à l'esclavage.

Des lois peuvent perpétuer dans certaines familles un instrument de production, par exemple la terre. Ces lois ne prennent une importance économique que lorsque la grande propriété foncière est en harmonie avec la production sociale, comme en Angleterre par exemple. En France, on a pratiqué la petite culture malgré l'existence de la grande propriété foncière, aussi cette dernière fut-elle détruite par la Révolution. Mais qu'advient-il si l'on prétend perpétuer par des lois le morcellement par exemple. Malgré ces lois, la propriété se concentre de nouveau. Il y a lieu de déterminer à part quelle

influence les lois exercent sur le maintien des rapports de distribution et par suite quelle est leur influence sur la production.

### c) ÉCHANGE ET PRODUCTION.

.. ↲

La circulation elle-même n'est qu'un moment déterminé de l'échange ou encore l'échange considéré dans sa totalité.

Dans la mesure où *l'échange* n'est qu'un facteur servant d'intermédiaire entre la production et la distribution qu'elle détermine ainsi que la consommation ; dans la mesure d'autre part où cette dernière apparaît elle-même comme un facteur de la production, l'échange est manifestement aussi inclus dans cette dernière en tant que moment.

Premièrement, il est évident que l'échange d'activités et de capacités qui s'effectue dans la production elle-même en fait directement partie et en est un élément essentiel. Deuxièmement, cela est vrai de l'échange des produits pour autant que cet échange est l'instrument qui sert à fournir le produit achevé destiné à la consommation immédiate. Dans cette mesure, l'échange lui-même est un acte inclus dans la production. Troisièmement, l'échange (*exchange*) entre marchands (*dealers*) est, de par son organisation, à la fois déterminé entièrement par la production et lui-même activité productive. L'échange n'apparaît comme indépendant à côté de la production, comme indifférent vis-à-vis d'elle, que dans le dernier stade, où le produit est échangé immédiatement pour être consommé. Mais, 1° il n'y a pas d'échange sans division du travail, que celle-ci soit naturelle ou même déjà un résultat historique ; 2° l'échange privé suppose la production privée ; 3° l'intensité de l'échange comme son extension et son mode sont déterminés par le développement et la structure de la production. Par exemple, l'échange entre la ville et la campagne ; l'échange à la campagne, à la ville, etc. Dans tous ces moments, l'échange apparaît donc comme directement compris dans la production, ou déterminé par elle.

Le résultat auquel nous arrivons n'est pas que la production, la distribution, l'échange, la consommation sont identiques, mais qu'ils sont tous des éléments d'une totalité, des différenciations à l'intérieur d'une unité. La production déborde aussi bien son propre cadre dans sa détermination antithétique d'elle-même que les autres moments. C'est à partir d'elle que recommence sans cesse le procès. Il va de soi qu'échange et consommation ne peuvent être ce qui l'emporte. Il en est de même de la distribution en tant que distribution des produits. Mais, en tant que distribution des agents de production, elle est elle-même un moment de la production. Une production déterminée détermine donc une consommation, une distribution, un échange déterminés, elle règle également les *rapports réciproques déterminés de ces différents moments*. A vrai dire, la production, elle aussi, sous *sa forme exclusive*, est, de son côté, déterminée par les autres facteurs. Par exemple quand le marché, c'est-à-dire la sphère de l'échange, s'étend, le volume de la production s'accroît et il s'opère en elle une division plus profonde. Une transformation de la distribution entraîne une transformation de la production ; c'est le cas, par exemple, quand il y a concentration du capital, ou répartition différente de la population à la ville et à la campagne, etc. Enfin les besoins inhérents à la consommation déterminent la production. Il y a action réciproque entre les différents moments. C'est le cas pour n'importe quelle totalité organique.

### III. - LA MÉTHODE DE L'ÉCONOMIE POLITIQUE

←

Quand nous considérons un pays donné au point de vue de l'économie politique, nous commençons par étudier sa population, la division de celle-ci en classes, sa répartition dans les villes, à la campagne, au bord de la mer, les différentes branches de production, l'exportation et l'importation, la production et la consommation annuelles, les prix des marchandises, etc.

Il semble que ce soit la bonne méthode de commencer par le réel et le concret, qui constituent la condition préalable effective, donc en économie politique, par exemple, la population qui est la base et le sujet de l'acte social de production tout entier. Cependant, à y regarder de plus près, on s'aperçoit que c'est là une erreur. La population est une abstraction si l'on néglige par exemple les classes dont elle se compose. Ces classes sont à leur tour un mot creux si l'on ignore les éléments sur lesquels elles reposent, par exemple le travail salarié, le capital etc. Ceux-ci supposent l'échange, la division du travail, les prix, etc. Le capital, par exemple, n'est rien sans le travail salarié, sans la valeur, l'argent, le prix, etc. Si donc on commençait ainsi par la population, on aurait une représentation chaotique du tout et, par une détermination plus précise, par l'analyse, on aboutirait à des concepts de plus en plus simples ; du concret figuré ou passerait à des abstractions de plus en plus minces, jusqu'à ce que l'on soit arrivé aux déterminations les plus simples. Partant de là, il faudrait refaire le chemin à rebours jusqu'à ce qu'enfin on arrive de nouveau à la population, mais celle-ci ne serait pas, cette fois, la représentation chaotique d'un tout, mais une riche totalité de déterminations et de rapports nombreux. La première voie est celle qu'a prise très historiquement l'économie politique à sa naissance. Les économistes du XVII<sup>e</sup> siècle, par exemple, commencent toujours par une totalité vivante : population, nation, État, plusieurs États ; mais ils finissent toujours par dégager par l'analyse quelques rapports généraux abstraits déterminants tels que la division du travail, l'argent, la valeur, etc. Dès que ces facteurs isolés ont été plus ou moins fixés et abstraits, les systèmes économiques ont commencé, qui partent des notions simples telles que travail, division du travail, besoin, valeur d'échange, pour s'élever jusqu'à l'État, les échanges entre nations et le marché mondial. Cette dernière méthode est manifestement la méthode scientifique correcte. Le concret est concret parce qu'il est la synthèse de multiples déterminations, donc unité de la diversité. C'est pourquoi il apparaît dans la pensée comme procès de synthèse, comme résultat, non comme point de départ, bien qu'il soit le véritable point de départ et par suite également le point de départ de la vue immédiate et de la représentation. La première démarche a réduit la plénitude de la représentation à une détermination abstraite ; avec la seconde, les déterminations abstraites conduisent à la reproduction du concret par la voie de la pensée. C'est pourquoi Hegel est tombé dans l'illusion de concevoir le réel comme le résultat de la pensée, qui se concentre en elle-même, s'approfondit en elle-même, se meut par elle-même, alors que la méthode qui consiste à s'élever de l'abstrait au concret n'est pour la pensée que la manière de

s'approprier le concret, de le reproduire sous la forme d'un concret pensé. Mais ce n'est nullement là le procès de la genèse du concret lui-même. Par exemple, la catégorie économique la plus simple, mettons la valeur d'échange, suppose la population, une population produisant dans des conditions déterminées ; elle suppose aussi un certain genre de famille, ou de commune, ou d'État, etc. Elle ne peut jamais exister autrement que sous forme de relation unilatérale et abstraite d'un tout concret, vivant, déjà donné. Comme catégorie, par contre, la valeur d'échange mène une existence antédiluvienne. Pour la conscience -et la conscience philosophique est ainsi faite que pour elle la pensée qui conçoit constitue l'homme réel et, par suite, le monde n'apparaît comme réel qu'une fois conçu - pour la conscience, donc, le mouvement des catégories apparaît comme l'acte de production réel - qui reçoit une simple impulsion du dehors et on le regrette - dont le résultat est le monde; et ceci (mais c'est encore là une tautologie) est exact dans la mesure où la totalité concrète en tant que totalité pensée, en tant que représentation mentale du concret, est en fait un produit de la pensée, de la conception ; il n'est par contre nullement le produit du concept qui s'engendrerait lui-même, qui penserait en dehors et au-dessus de la vue immédiate et de la représentation, mais un produit de l'élaboration de concepts à partir de la vue immédiate et de la représentation. Le tout, tel qu'il apparaît dans l'esprit comme une totalité pensée, est un produit du cerveau pensant, qui s'approprie le monde de la seule façon qu'il lui soit possible, d'une façon qui diffère de l'appropriation de ce monde par l'art, la religion, l'esprit pratique. Après comme avant, le sujet réel subsiste dans son indépendance en dehors de l'esprit ; et cela aussi longtemps que l'esprit a une activité purement spéculative, purement théorique. Par conséquent, dans l'emploi de la méthode théorique aussi, il faut que le sujet, la société, reste constamment présent à l'esprit comme donnée première.

Mais ces catégories simples n'ont-elles pas aussi une existence indépendante, de caractère historique ou naturel, antérieure à celle des catégories plus concrètes? Ça dépend<sup>1</sup>. Hegel, par exemple, a raison de commencer la philosophie du droit par la possession, celle-ci constituant le rapport juridique le plus simple du sujet. Mais il n'existe pas de possession avant que n'existe la famille, ou les rapports entre maîtres et esclaves, qui sont des rapports beaucoup plus concrets. Par contre, il serait juste de dire qu'il existe des familles, des communautés de tribus, qui ne sont encore qu'au stade de la *possession*, et non à celui de la *propriété*. Par rapport à la propriété, la catégorie la plus simple apparaît donc comme le rapport de communautés simples de familles ou de tribus. Dans la société parvenue à un stade supérieur, elle apparaît comme le rapport plus simple d'une organisation plus développée. Mais on presuppose toujours le substrat concret qui s'exprime par un rapport de possession. On peut se représenter un sauvage isolé qui possède. Mais la possession ne constitue pas alors un rapport juridique. Il n'est pas exact qu'historiquement la possession évolue jusqu'à la forme familiale. Elle suppose au contraire toujours l'existence de cette « catégorie juridique plus concrète ». Cependant il n'en demeurerait pas moins que les catégories simples sont l'expression de rapports dans lesquels le concret non encore développé a pu s'être réalisé sans avoir encore posé la relation ou le rapport plus complexe qui trouve son expression mentale dans la catégorie plus concrète ; tandis que le concret plus développé laisse subsister cette même catégorie comme un rapport subordonné. L'argent peut exister et a existé historiquement avant que n'existaient le capital, que n'existaient les banques, que n'existaient le travail salarié, etc. A cet égard, on peut donc dire que la catégorie plus simple peut exprimer des rapports

<sup>1</sup>

dominants d'un tout moins développé ou, au contraire, des rapports subordonnés d'un tout plus développé qui existaient déjà historiquement avant que le tout ne se développât dans le sens qui trouve son expression dans une catégorie plus concrète. Dans cette mesure, la marche de la pensée abstraite, qui s'élève du plus simple au plus complexe, correspondrait au processus historique réel. D'autre part, on peut dire qu'il y a des formes de société très développées, mais qui historiquement manquent assez de maturité, dans lesquelles on trouve les formes les plus élevées de l'économie, comme par exemple la coopération, une division du travail développée, etc., sans qu'existe aucune sorte de monnaie, par exemple le Pérou. Chez les Slaves aussi, l'argent et l'échange qui le conditionne n'apparaissent pas ou peu à l'intérieur de chaque communauté, mais ils apparaissent à leurs frontières, dans leur trafic avec d'autres communautés. C'est d'ailleurs une erreur que de placer l'échange au centre des communautés, d'en faire l'élément qui les constitue à l'origine. Au début, il apparaît au contraire dans les relations des diverses communautés entre elles, bien plutôt que dans les relations des membres à l'intérieur d'une seule et même communauté. De plus, quoique l'argent apparaisse très tôt et joue un rôle multiple, il est dans l'antiquité, en tant qu'élément dominant, l'apanage de nations déterminées unilatéralement, de nations commerçantes. Et même dans l'antiquité la plus cultivée, chez les Grecs et les Romains, il n'atteint son complet développement, postulat de la société bourgeoise moderne, que dans la période de leur dissolution. Donc cette catégorie pourtant toute simple n'apparaît historiquement avec toute sa vigueur que dans les États les plus développés de la société. Elle ne se fraie nullement un chemin à travers tous les rapports économiques. Dans l'Empire romain, par exemple, à l'époque de son plus grand développement, l'impôt en nature et les prestations en nature demeurèrent le fondement. Le système monétaire à proprement parler n'y était complètement développé que dans l'armée. Il ne s'est jamais saisi non plus de la totalité du travail. Ainsi, bien qu'historiquement la catégorie la plus simple puisse avoir existé avant la plus concrète, elle peut appartenir dans son complet développement - en compréhension et en extension - précisément à une forme de société complexe<sup>1</sup>, alors que la catégorie plus concrète se trouvait plus complètement développée dans une forme de société qui, elle, l'était moins.

Le travail semble être une catégorie toute simple. L'idée du travail dans cette universalité -comme travail en général - est, elle aussi, des plus anciennes. Cependant, conçu du point de vue économique sous cette forme simple, le « travail » est une catégorie tout aussi moderne que les rapports qui engendrent cette abstraction simple. Le système monétaire, par exemple, place encore d'une façon tout à fait objective, comme une chose en dehors de soi, la richesse dans l'argent. Par rapport à ce point de vue, ce fut un grand progrès quand le système manufacturier ou commercial transposa la source de la richesse de l'objet à l'activité subjective le travail commercial et manufacturier -, tout en ne concevant encore cette activité elle-même que sous la forme limitée de productrice d'argent. En face de ce système, le système des physiocrates pose une forme déterminée du travail - l'agriculture - comme la forme de travail créatrice de richesse et pose l'objet lui-même non plus sous la forme déguisée de l'argent, mais comme produit en tant que tel, comme résultat général du travail. Ce produit, en raison du caractère limité de

l'activité, reste encore un produit déterminé par la nature - produit de l'agriculture, produit de la terre *par excellence*<sup>1</sup>.

Un énorme progrès fut fait par Adam Smith quand il rejeta toute détermination particulière de l'activité créatrice de richesse pour ne considérer que le travail tout court, c'est-à-dire ni le travail manufacturier, ni le travail commercial, ni le travail agricole, mais toutes ces formes de travail dans leur caractère commun. Avec la généralité abstraite de l'activité créatrice de richesse apparaît alors également la généralité de l'objet dans la détermination de richesse, le produit considéré absolument, ou encore le travail en général, mais en tant que travail passé, objectivé dans un objet. L'exemple d'Adam Smith, qui retombe lui-même de temps à autre dans le système des physiocrates, montre combien était difficile et important le passage à cette conception nouvelle. Il pourrait alors sembler que l'on eût par là simplement trouvé l'expression abstraite de la relation la plus simple et la plus ancienne qui s'établit - dans quelque forme de société que ce soit - entre les hommes considérés en tant que producteurs. C'est juste en un sens. Dans l'autre, non. L'indifférence à l'égard d'un genre déterminé de travail presuppose l'existence d'une totalité très développée de genres de travaux réels dont aucun n'est plus absolument prédominant. Ainsi, les abstractions les plus générales ne prennent somme toute naissance qu'avec le développement concret le plus riche, où un caractère apparaît comme commun à beaucoup, comme commun à tous. On cesse alors de pouvoir le penser sous une forme particulière seulement. D'autre part, cette abstraction du travail en général n'est pas seulement le résultat dans la pensée d'une totalité concrète de travaux. L'indifférence à l'égard de tel travail déterminé correspond à une forme de société dans laquelle les individus passent avec facilité d'un travail à l'autre et dans laquelle le genre précis de travail est pour eux fortuit, donc indifférent. Là le travail est devenu non seulement sur le plan des catégories, mais dans la réalité même, un moyen de créer la richesse en général et a cessé, en tant que détermination, de ne faire qu'un avec les individus, sous quelque aspect particulier. Cet état de choses a atteint son plus haut degré de développement dans la forme d'existence la plus moderne des sociétés bourgeoises, aux États-Unis. C'est donc là seulement que l'abstraction de la catégorie « travail », « travail en général », travail « sans phrase »<sup>2</sup>, point de départ de l'économie moderne, devient vérité pratique. Ainsi l'abstraction la plus simple, que l'économie politique moderne place au premier rang et qui exprime un rapport très ancien et valable pour toutes les formes de société, n'apparaît pourtant sous cette forme abstraite comme vérité pratique qu'en tant que catégorie de la société la plus moderne. On pourrait dire que cette indifférence à l'égard d'une forme déterminée de travail, qui se présente aux États-Unis comme produit historique, apparaît chez les Russes par exemple comme une disposition naturelle. Mais, d'une part, quelle sacrée différence entre des barbares qui ont des dispositions naturelles à se laisser employer à tous les travaux et des civilisés qui s'y emploient eux-mêmes. Et, d'autre part, chez les Russes, à cette indifférence à l'égard d'un travail déterminé correspond dans la pratique leur assujettissement traditionnel à un travail bien déterminé, auquel ne peuvent les arracher que des influences extérieures.

Cet exemple du travail montre d'une façon frappante que même les catégories les plus abstraites, bien que valables - précisément à cause de leur nature abstraite - pour toutes les époques, n'en sont pas moins sous la forme déterminée de cette abstraction même le

---

<sup>1</sup>

<sup>2</sup>

produit de conditions historiques et ne restent pleinement valables que pour ces conditions et dans le cadre de celles-ci.

La société bourgeoise est l'organisation historique de la production la plus développée et la plus variée qui soit. De ce fait, les catégories qui expriment les rapports de cette société et qui permettent d'en comprendre la structure permettent en même temps de se rendre compte de la structure et des rapports de production de toutes les formes de société disparues avec les débris et les éléments desquelles elle s'est édifiée, dont certains vestiges, partiellement non encore dépassés, continuent à subsister en elle, et dont certains simples signes, en se développant, ont pris toute leur signification, etc. L'anatomie de l'homme est la clef de l'anatomie du singe. Dans les espèces animales inférieures, on ne peut comprendre les signes annonciateurs d'une forme supérieure que lorsque la forme supérieure est elle-même déjà connue. Ainsi l'économie bourgeoise nous donne la clef de l'économie antique, etc. Mais nullement à la manière des économistes qui effacent toutes les différences historiques et voient dans toutes les formes de société celles de la société bourgeoise. On peut comprendre le tribut, la dîme, etc., quand on connaît la rente foncière. Mais il ne faut pas les identifier. Comme, de plus, la société bourgeoise n'est elle-même qu'une forme antithétique du développement historique, il est des rapports appartenant à des formes de société antérieures que l'on pourra ne rencontrer en elle que tout à fait étiolés, ou même travestis. Par exemple, la propriété communale. Si donc il est vrai que les catégories de l'économie bourgeoise possèdent une certaine vérité valable pour toutes les autres formes de société, cela ne peut être admis que *cum grano, salis* [avec un grain de sel]. Elles peuvent receler ces formes développées, étiolées, caricaturées, etc., mais toujours avec une différence essentielle. Ce que l'on appelle développement historique repose somme toute sur le fait que la dernière forme considère les formes passées comme des étapes menant à son propre degré de développement, et, comme elle est rarement capable, et ceci seulement dans des conditions bien déterminées, de faire sa propre critique - il n'est naturellement pas question ici des périodes historiques qui se considèrent elles-mêmes comme des époques de décadence - elle les conçoit toujours sous un aspect unilatéral. La religion chrétienne n'a été capable d'aider à comprendre objectivement les mythologies antérieures qu'après avoir achevé jusqu'à un certain degré, pour ainsi dire [...] [virtuellement], sa propre critique. De même l'économie politique bourgeoise ne parvint à comprendre les sociétés féodales, antiques, orientales que du jour où eut commencé l'autocritique de la société bourgeoise. Pour autant que l'économie politique bourgeoise, créant une nouvelle mythologie, ne s'est pas purement et simplement identifiée au passé, sa critique des sociétés antérieures, en particulier de la société féodale, contre laquelle elle avait encore à lutter directement, a ressemblé à la critique du paganisme par le christianisme, ou encore à celle du catholicisme par le protestantisme.

De même que dans toute science historique ou sociale en général, il ne faut jamais oublier, à propos de la marche des catégories économiques, que le sujet, ici la société bourgeoise moderne, est donné, aussi bien dans la réalité que dans le cerveau, que les catégories expriment donc des formes d'existence, des conditions d'existence déterminées, souvent de simples aspects particuliers de cette société déterminée, de ce sujet, et que par conséquent cette société ne commence nullement à exister, *du point de vue scientifique aussi*, à partir du moment seulement où il est question d'elle *en tant que telle*. C'est une règle à retenir, car elle fournit des indications décisives pour le choix du plan à adopter. Rien ne semble plus naturel, par exemple, que de commencer par la rente foncière, par la

propriété foncière, étant donné qu'elle est liée à la terre, source de toute production et de toute existence, et par elle à la première forme de production de toute société parvenue à une certaine stabilité - à l'agriculture. Or rien ne serait plus erroné. Dans toutes les formes de société, c'est une production déterminée et les rapports engendrés par elle qui assignent à toutes les autres productions et aux rapports engendrés par celles-ci leur rang et leur importance. C'est comme un éclairage général où sont plongées toutes les couleurs et qui en modifie les tonalités particulières. C'est comme un éther particulier qui détermine le poids spécifique de toutes les formes d'existence qui y font saillie. Voici, par exemple, des peuples de bergers. (De simples peuples de chasseurs et de pêcheurs sont en deçà du point où commence le véritable développement.) Chez eux apparaît une certaine forme d'agriculture, une forme sporadique. C'est ce qui détermine chez eux la forme de la propriété foncière. C'est une propriété collective et elle conserve plus ou moins cette forme selon que ces peuples restent plus ou moins attachés à leur tradition : exemple, la propriété communale des Slaves. Chez les peuples à agriculture solidement implantée - cette implantation constitue déjà une étape importante - où prédomine cette forme de culture, comme dans les sociétés antiques et féodales, l'industrie elle-même, ainsi que son organisation et les formes de propriété qui lui correspondent, a plus ou moins le caractère de la propriété foncière. Ou bien l'industrie dépend complètement de l'agriculture, comme chez les anciens Romains, ou bien, comme au moyen âge, elle imite à la ville et dans ses rapports l'organisation rurale. Le capital lui-même au moyen âge - dans la mesure où il ne s'agit pas purement de capital monétaire - a, sous la forme d'outillage de métier traditionnel, etc., ce caractère de propriété foncière. Dans la société bourgeoise, c'est l'inverse. L'agriculture devient de plus en plus une simple branche de l'industrie et elle est entièrement dominée par le capital. Il en est de même de la rente foncière. Dans toutes les formes de société où domine la propriété foncière, le rapport avec la nature reste prépondérant. Dans celles où domine le capital, c'est l'élément social créé au cours de l'histoire qui prévaut. On ne peut comprendre la rente foncière sans le capital. Mais on peut comprendre le capital sans la rente foncière. Le capital est la force économique de la société bourgeoise qui domine tout. Il constitue nécessairement le point de départ comme le point final et doit être expliqué avant la propriété foncière. Après les avoir étudiés chacun en particulier, il faut examiner leur rapport réciproque.

Il serait donc impossible et erroné de ranger les catégories économiques dans l'ordre où elles ont été historiquement déterminantes. Leur ordre est au contraire déterminé par les relations qui existent entre elles dans la société bourgeoise moderne et il est précisément à l'inverse de ce qui semble être leur ordre naturel ou correspondre à leur ordre de succession au cours de l'évolution historique. Il ne s'agit pas de la relation qui s'établit historiquement entre les rapports économiques dans la succession des différentes formes de société. Encore moins de leur ordre de succession « dans l'idée » (Proudhon) (conception nébuleuse du mouvement historique). Il s'agit de leur hiérarchie dans le cadre de la société bourgeoise moderne.

L'état de pureté (détermination abstraite) dans lequel apparaissent dans le monde antique les peuples commerçants - Phéniciens, Carthaginois - est déterminé par la prédominance même des peuples agriculteurs. Le capital en tant que capital commercial ou capital monétaire apparaît précisément sous cette forme abstraite là où le capital n'est pas encore l'élément dominant des sociétés. Les Lombards, les Juifs occupent la même position à l'égard des sociétés du moyen âge pratiquant l'agriculture.

Autre exemple de la place différente qu'occupent ces mêmes catégories à différents stades de la société : une des dernières formes de la société bourgeoise : les *joint stock-companies* [sociétés par actions]. Mais elles apparaissent aussi à ses débuts dans les grandes compagnies de commerce privilégiées et jouissant d'un monopole.

Le concept de richesse nationale lui-même s'insinue chez les économistes du XVIII<sup>e</sup> siècle - l'idée subsiste encore en partie chez ceux du XVIII<sup>e</sup> - sous cette forme ; la richesse est créée pour l'État seulement, mais la puissance de celui-ci se mesure à cette richesse. C'était là la forme encore inconsciemment hypocrite qui annonce l'idée faisant de la richesse elle-même et de sa production le but final des États modernes, considérés alors uniquement comme moyens de produire la richesse.

Le plan à adopter doit manifestement être le suivant : 1<sup>o</sup> les déterminations abstraites générales, convenant donc plus ou moins à toutes les formes de société, mais dans le sens exposé plus haut ; 2<sup>o</sup> les catégories constituant la structure interne de la société bourgeoise et sur lesquelles reposent les classes fondamentales. Capital, travail salarié, propriété foncière. Leurs rapports réciproques. Ville et campagne. Les trois grandes classes sociales. L'échange entre celles-ci. Circulation. Crédit (privé). 3<sup>o</sup> Concentration de la société bourgeoise sous la forme de l'État. Considéré dans sa relation avec lui-même. Les classes « improductives ». Impôts. Dette publique. Crédit public. La population. Les colonies. Émigration. 4<sup>o</sup> Rapports internationaux de production. Division internationale du travail. Échange international. Exportation et importation. Cours des changes. 5<sup>o</sup> Le marché mondial et les crises.

## IV. - PRODUCTION. MOYENS DE PRODUCTION ET RAPPORTS DE PRODUCTION. RAPPORTS DE PRODUCTION ET RAPPORTS DE CIRCULATION. FORMES DE L'ÉTAT ET DE LA CONSCIENCE PAR RAPPORT AUX CONDITIONS DE PRODUCTION ET DE CIRCULATION. RAPPORTS JURIDIQUES. RAPPORTS FAMILIAUX.

↓ ↲

*Nota bene*, en ce qui concerne des points à mentionner ici et à ne pas oublier:

1<sup>o</sup> La *guerre* développée antérieurement à la paix : montrer comment par la guerre et dans les armées, etc., certains rapports économiques, comme le travail salarié, le machinisme, etc., se sont développés plus tôt qu'à l'intérieur de la société bourgeoise. De même le rapport entre la force productive et les rapports de circulation particulièrement manifeste dans l'armée.

2<sup>o</sup> *Rapport entre l'histoire idéaliste telle qu'on l'a écrite jusqu'ici et l'histoire réelle.* En particulier celles qui se disent *histoires de la civilisation*, et qui sont toutes histoires de la religion et des États <sup>1</sup>. (A cette occasion, on peut aussi parler des différents genres d'histoire écrite jusqu'à maintenant. L'histoire dite objective. La subjective (morale, etc.). La philosophique <sup>2</sup>.)

3<sup>o</sup> *Phénomènes secondaires et tertiaires.* D'une façon générale, rapports de production dérivés, transférés, non originaux. Ici entrée en jeu de rapports internationaux.

4<sup>o</sup> *Reproches au sujet du matérialisme de cette conception. Rapport avec le matérialisme naturaliste.*

5<sup>o</sup> *Dialectique des concepts force productive (moyens de production) et rapports de production, dialectique* dont les limites sont à déterminer et qui ne supprime pas la différence réelle.

6<sup>o</sup> *Le rapport Inégal entre le développement de la production matérielle et celui de la production artistique par exemple.* D'une manière générale, ne pas prendre l'idée de progrès sous la forme abstraite habituelle. Art moderne, etc. <sup>3</sup>. Cette disproportion est loin d'être aussi importante, ni aussi difficile à saisir que celle qui se produit à l'intérieur des rapports sociaux pratiques. Par exemple, de la culture. Rapport des États-Unis avec l'Europe <sup>4</sup>. Mais la vraie difficulté à discuter ici est celle-ci : comment les rapports de production, en prenant la forme de rapports juridiques, suivent un développement inégal. Ainsi, par exemple, le rapport entre le droit privé romain (pour le droit criminel et le droit public c'est moins le cas) et la production moderne.

7<sup>o</sup> *Cette conception apparaît comme un développement nécessaire.* Mais justification du hasard. Comment <sup>5</sup>. (La liberté notamment aussi.) (Influence des moyens de communication. L'histoire universelle n'a pas toujours existé ; l'histoire considérée comme histoire universelle est un résultat <sup>6</sup>.)

8<sup>o</sup> *Le point de départ naturellement dans les déterminations naturelles;* subjectivement et objectivement. Tribus, races, etc.

---

<sup>1</sup>

<sup>2</sup>

<sup>3</sup>

<sup>4</sup>

<sup>5</sup>

<sup>6</sup>

1. Pour l'art, on sait que certaines époques de floraison artistique ne sont nullement en rapport avec le développement général de la société, ni par conséquent avec celui de sa base matérielle, qui est pour ainsi dire l'ossature de son organisation. Par exemple les Grecs comparés aux modernes, ou encore Shakespeare. Pour certaines formes de l'art, l'épopée par exemple, il est même reconnu qu'elles ne peuvent jamais être produites dans la forme classique où elles font époque, dès que la production artistique apparaît en tant que telle ; que donc, dans le domaine de l'art lui-même, certaines de ses créations importantes ne sont possibles qu'à un stade inférieur du développement artistique. Si cela est vrai du rapport des différents genres artistiques à l'intérieur du domaine de l'art lui-même, Il est déjà moins surprenant que cela soit également vrai du rapport du domaine artistique tout entier au développement général de la société. La difficulté ne réside que dans la manière générale de saisir ces contradictions. Dès qu'elles sont spécifiées, elles sont par là même expliquées.

Prenons, par exemple, le rapport de l'art grec d'abord, puis de l'art de Shakespeare avec notre temps. On sait que la mythologie grecque n'a pas été seulement l'arsenal de l'art grec, mais la terre même qui l'a nourri. La façon de voir la nature et les rapports sociaux qui inspire l'imagination grecque et constitue de ce fait le fondement de [la mythologie<sup>1</sup>] grecque est-elle compatible avec les *Selfactors* [machines à filer automatiques], les chemins de fer, les locomotives et le télégraphe électrique ? Qu'est-ce que Vulcain auprès de Roberts and Co, Jupiter auprès du paratonnerre et Hermès auprès du Crédit mobilier ? Toute mythologie maîtrise, domine les forces de la nature dans le domaine de l'imagination et par l'imagination et leur donne forme : elle disparaît donc quand ces forces sont dominées réellement. Que devient Fama à côté de Printing-house square<sup>2</sup> ? L'art grec suppose la mythologie grecque, c'est-à-dire l'élaboration artistique mais inconsciente de la nature et des formes sociales elles-mêmes par l'imagination populaire. Ce sont là ses matériaux. Ce qui ne veut pas dire n'importe quelle mythologie, c'est-à-dire n'importe quelle élaboration artistique inconsciente de la nature (ce mot sous-entendant ici tout ce qui est objectif, donc y compris la société). Jamais la mythologie égyptienne n'aurait pu fournir un terrain favorable à l'éclosion de l'art grec. Mais il faut en tout cas une mythologie. Donc en aucun cas une société arrivée à un stade de développement excluant tout rapport mythologique avec la nature, tout rapport génératrice de mythes, exigeant donc de l'artiste une imagination indépendante de la mythologie.

D'autre part, Achille est-il compatible avec la poudre et le plomb ? Ou, somme toute, l'*Iliade* avec la presse ou encore mieux la machine à imprimer ? Est-ce que le chant, le poème épique, la Muse ne disparaissent pas nécessairement devant la barre du typographe, est-ce que ne s'évanouissent pas les conditions nécessaires de la poésie épique ?

Mais la difficulté n'est pas de comprendre que l'art grec et l'épopée sont liés à certaines formes du développement social. La difficulté réside dans le fait qu'ils nous procurent encore une jouissance esthétique et qu'ils ont encore pour nous, à certains égards, la valeur de normes et de modèles inaccessibles.

---

1

2

Un homme ne peut redevenir enfant, sous peine de tomber dans la puérilité. Mais ne prend-il pas plaisir à la naïveté de l'enfant et, ayant accédé à un niveau supérieur, ne doit-il pas aspirer lui-même à reproduire sa vérité ? Dans la nature enfantine, chaque époque ne voit-elle pas revivre son propre caractère dans sa vérité naturelle ? Pourquoi l'enfance historique de l'humanité, là où elle a atteint son plus bel épanouissement, pourquoi ce stade de développement révolu à jamais n'exercerait-il pas un charme éternel ? Il est des enfants mal élevés et des enfants qui prennent des airs de grandes personnes. Nombre de peuples de l'antiquité appartiennent à cette catégorie. Les Grecs étaient des enfants normaux. Le charme qu'exerce sur nous leur art n'est pas en contradiction avec le caractère primitif de la société où il a grandi. Il en est bien plutôt le produit et il est au contraire indissolublement lié au fait que les conditions sociales insuffisamment mûres où cet art est né, et où seulement il pouvait naître, ne pourront jamais revenir.

Karl Marx (1858)

**FRAGMENT DE  
LA VERSION  
PRIMITIVE DE LA  
« CONTRIBUTION  
À LA CRITIQUE  
DE L'ÉCONOMIE  
POLITIQUE »  
(1858)**

1. 2

Traduction de GILBERT BADIA

Le manuscrit dont ce fragment fait partie a été écrit entre le début d'août et la mi-novembre 1858 (voir Mega III-2, pp. 334, 336-338, 345-346, 349). Le fragment lui-même remplit deux cahiers non datés désignés l'un par B', l'autre par B" et B" II. En effet, selon l'indication de Marx lui-même dans ses « Références à mes cahiers personnels », ce dernier comprend deux parties : les pages 1 à 14 - c'est le cahier B", et les pages 16-19 qui constituent le cahier B" II.

[◀](#)

## VALEUR IMMUABLE DE L'ARGENT <sup>1</sup>

« Comme moyen de paiement - en soi - l'argent est censé représenter la valeur intrinsèque; en fait, ce n'est qu'une même quantité d'une valeur susceptible de subir des variations. »

# L'ARGENT EN TANT QUE TEL

(monnaie *universelle*, etc...).

[←](#)

L'argent est la négation du moyen de circulation en soi, de la monnaie. Mais en même temps il l'inclut comme sa détermination: *négativement*, car il peut sans cesse être reconvertis en monnaie ; *positivement*, en tant que monnaie universelle ; mais alors sa forme déterminée importe peu. Il est essentiellement marchandise en soi, marchandise omniprésente, sans détermination locale. Cette indifférence à l'égard de la forme s'exprime d'abord dans le fait qu'il n'est maintenant argent que parce qu'il est or ou argent-métal. Sa qualité d'argent ne réside pas dans le symbole, la forme monétaire. Aussi la façon que l'État donne à l'argent en frappant monnaie n'a-t-elle aucune valeur : ce qui compte c'est sa substance métallique. Sous cette forme de *marchandise générale*, de monnaie universelle, il n'est pas nécessaire que l'or et l'argent reviennent à leur point de départ ; plus généralement : le mouvement de la circulation en soi n'est pas indispensable. *Exemple*: l'Asie et l'Europe. D'où les lamentations des partisans du système mercantile qui se plaignent de voir l'or disparaître sans retour chez les païens. (Le mouvement circulatoire et la rotation de la monnaie universelle qui s'instaurent et se développent parallèlement au marché mondial lui-même ne nous intéressent pas encore ici.)

S'il n'est que la réalisation du prix des marchandises, l'argent est la négation de lui-même: la marchandise particulière reste dans ce cas toujours l'essentiel. Au contraire l'argent devient alors le prix qui s'est réalisé en soi (en lui, l'argent) et, à ce titre, il devient aussi le représentant matériel de la richesse générale.

---

<sup>1</sup>

L'argent est nié aussi quand il n'est que mesure des valeurs d'échange. Car il est lui-même la réalité adéquate de la valeur d'échange et il l'est dans son existence métallique. Ici, c'est lui-même qu'il s'agit de mesurer. Il est sa propre unité et la mesure de sa valeur, sa propre mesure en tant que richesse, que valeur d'échange, c'est la quantité de sa propre matière qu'il représente. C'est le nombre d'unités de son propre étalon. En tant que mesure, ce nombre n'avait aucune importance ; en tant que moyen de circulation, c'est sa matérialité, la matière de l'unité qui nous était indifférente; en tant qu'argent, dans cette troisième détermination, c'est au contraire le nombre d'unités, l'indication chiffrée d'une certaine quantité matérielle (le nombre de livres par exemple) qui est l'essentiel. Une fois posée sa qualité de richesse universelle, l'argent ne présente plus de différences, sinon quantitatives. Il exprime une fraction plus ou moins grande de la richesse générale, selon que l'on en possède un nombre plus ou moins grand d'unités de mesure déterminées. Si l'argent est la richesse universelle, on est d'autant plus riche qu'on en possède davantage, et le seul procès juste est *son accumulation*. Son concept même l'a fait sortir de la circulation. Maintenant ce retrait de la circulation, cet *emmagasinement* apparaît comme l'objet essentiel du désir de s'enrichir et comme le procès essentiel de l'enrichissement. En possédant de l'or et de l'argent, je détiens la richesse générale sous sa forme pure. Plus j'en accumule, plus est grande la quantité de richesse générale que je m'approprie. Toutefois, si l'or et l'argent constituent la richesse générale, sous forme de quantités déterminées, ils ne la représentent qu'à un certain degré, donc d'une façon imparfaite. Le tout doit sans cesse tendre à se dépasser lui-même. Accumuler ainsi l'or et l'argent, opération qui se présente sous la forme d'un retrait répété du métal précieux hors de la circulation, c'est en même temps mettre la richesse générale à l'abri de la circulation, où elle ne cesse de se perdre en s'échangeant contre des richesses particulières qui finissent par disparaître dans la consommation.

*Apud Tragicos contraria sunt [...] et [...] 1.*

## FORME DE PROPRIÉTÉ

◀

La propriété du travail d'autrui rendue possible par celle de son propre travail

[suite : le texte antérieur manque].

... obtient. Toute particularité s'efface dans leurs relations réciproques (dans ce rapport, il ne s'agit que de la valeur d'échange en soi : du produit général de la circulation sociale) et de même disparaissent tous les rapports politiques, patriarcaux et autres qui découlent du caractère particulier de la relation de ces deux individus. Tous deux se comportent l'un envers l'autre comme des personnes sociales abstraites, qui, vis-à-vis l'une de l'autre, ne représentent que la valeur d'échange en soi. L'argent est devenu le seul

*nexus rerum* (nœud des choses) qui les lie, l'argent *sans phrase*<sup>1</sup>. Le paysan n'affronte plus le propriétaire foncier en sa qualité de paysan possédant ses produits agricoles et son travail, mais en tant que possesseur d'argent ; la vente, en effet, a dépouillé le produit de sa valeur d'usage immédiate et, par l'intermédiaire du procès social, il a pris cette forme non différenciée. De même, de son côté, le propriétaire foncier qui l'affronte n'est plus en rapport avec un individu plus ou moins habile produisant dans des conditions particulières, mais avec quelqu'un dont le produit, valeur d'échange promue à l'autonomie, équivalent général, argent en un mot, ne se distingue nullement du produit d'autrui. Ainsi disparaît l'apparente bonhomie qui enveloppait la transaction sous sa forme antérieure.

La monarchie absolue - elle-même produit du développement de la richesse bourgeoise à un degré incompatible avec les anciens rapports féodaux - a besoin de ce levier matériel qu'est la puissance de *l'équivalent général* ; elle a besoin de la richesse sous sa forme toujours mobilisable, absolument indépendante des relations particulières locales, naturelles, individuelles : celle-ci correspond au pouvoir général, uniforme, qu'elle doit être capable d'exercer sur tous les points de son territoire. Elle a besoin de la richesse sous forme d'argent. Un système de prestations et de livraisons en nature confère en raison de leur caractère particulier même à leur utilisation, un caractère de particularité. L'argent seul est convertible en n'importe quelle valeur d'usage particulière. Aussi la monarchie absolue s'emploie-t-elle à faire de l'argent le moyen de paiement général; métamorphose qui ne peut s'imposer que par la circulation forcée, qui fait circuler les produits au-dessous de leur valeur. Pour la monarchie absolue, la transformation de toutes les redevances en impôts payés en argent est une question vitale. A un stade antérieur, toute conversion des prestations en nature en taxes apparaît comme un affranchissement des rapports de dépendance personnels, comme une victoire de la société bourgeoise qui achète contre espèces sonnantes la suppression d'entraves gênantes - procès qui par ailleurs, d'un point de vue romantique, semble consister à substituer des rapports monétaires durs et froids à *des liens* pittoresques unissant les hommes entre eux-; par contre, c'est à l'époque où s'instaure la monarchie absolue, dont la science financière consiste à transformer par force les marchandises en argent, que les économistes bourgeois eux-mêmes attaquent l'argent, cette richesse imaginaire à laquelle on immole brutalement la richesse naturelle. Aussi, alors que Petty, par exemple, en célébrant l'argent, matière de la thésaurisation, ne prône en fait que le désir d'enrichissement, général et énergique, de la jeune société bourgeoise anglaise, Boisguillebert lui, sous Louis XIV, dénonce l'argent comme la malédiction générale, qui fait tarir les sources réelles de production de la richesse ; c'est seulement en le détrônant qu'on pourra, dit-il, rétablir dans ses anciens droits le monde des marchandises, véritable richesse, et donner à tous la possibilité d'en jouir. Il ne pouvait pas encore comprendre que ces mêmes noirs artifices de la finance<sup>2</sup>, qui précipitent hommes et marchandises dans la cornue de l'alchimiste, pour y faire de l'or, faisaient en même temps s'envoler en fumée toutes les illusions et tous les rapports entravant le mode de production bourgeois, pour ne conserver comme résidu que des rapports monétaires simples, des rapports de valeurs d'échange communs.

---

1

2

À l'époque féodale le paiement en espèces n'était pas le seul... *nexus (lien) entre les hommes*. Il n'y avait pas entre eux que la relation d'acheteur à vendeur... mais les rapports entre personnes de condition inférieure et plus élevée étaient multiples, de soldat à capitaine..., de sujet loyal à seigneur. Le triomphe final de l'argent a inauguré une époque toute différente. (TH. CARLYLE : *On Chartism*, London, 1840, p. 58.)

L'argent est propriété « impersonnelle ». Il me permet de transporter sur moi, dans ma poche, la puissance sociale et les rapports sociaux généraux : la substance de la société. L'argent remet, sous forme d'objet, le pouvoir social entre les mains des particuliers, qui exercent ce pouvoir en tant qu'individus. Les rapports sociaux, l'échange de substance même de la société, apparaissent, dans l'argent, comme quelque chose de tout à fait extérieur, n'ayant aucune <sup>1</sup> relation individuelle avec celui qui possède cet argent ; et par conséquent le pouvoir qu'il exerce lui apparaît comme quelque chose de purement fortuit et qui lui est extérieur.

Sans anticiper davantage, il appert que : grâce au crédit les marchés à terme connaissent une extension extraordinaire. Dans la proportion où le crédit, c'est-à-dire la production fondée sur la valeur d'échange, se développe, le rôle de l'argent comme moyen de paiement va gagner en importance au détriment de celui qu'il joue comme moyen de circulation, agent des achats et des ventes. Dans les pays à mode de production moderne développé, c'est-à-dire où le crédit est développé, l'argent, en fait, figure sous forme de monnaie presque exclusivement au niveau du commerce de détail et du petit commerce pour régler les opérations entre producteurs et consommateurs, tandis que dans la sphère des grandes transactions commerciales il apparaît presque uniquement sous la forme de *moyen de paiement général*. Dans la mesure où les paiements se compensent, l'argent n'apparaît que sous sa forme fugitive, simple mesure déale, figurée des grandeurs de valeurs échangées. Son intervention matérielle se limite au solde relativement peu important des bilans \*.

\* « To prove how little » says Mr. Slater (of the firm of Morrison, Dillon and Co., whose transactions are amongst the largest of the metropolis) « of real money... enters into the operations of trade » il donne une « analysis of a continuous course of commercial transactions, extending over several millions yearly, and which may be considered as a fair exemple of the general trade of the country. » The proportion of receipts and payments are reduced to the scale of £ 1,000,000 only, during the year 1856, and are as under, viz. :

<b>Receipts:</b>		<b>Payments:</b>	
In bankers' drafts and mercantile bills of exchange, payable after date	533,596	Bills of exchange payable after date	302,674
In cheques of bankers etc., payable on demand	357,715	Cheques on London bankers	663,672
In country banknotes	9,627	B[ank]-o[f]-E[ngland]-notes	22,743 *
B[ank]o[f]-E[ngland]-notes	68,554	Gold	9,427
Gold	28,089	Silver and copper	1,484
Silver and copper	1,486		
Post-office orders	933		
	£ St. 1,000,000		£ St. 1,000,000

p. LXXXI (Report from the Select Committee on the Bank acte etc. 1 July 1858).\*\*

\*\* Cette note a été reprise, en allemand, dans *Le Capital* édition allemande, Livre I, p. 146, et figure à la p. 145 du tome 1 de la trad. française, Éditions sociales, 1949.

« Pour montrer dans quelle faible proportion », dit Mr. Slater (de la firme Morrison, Dillon et Cie, dont les transactions sont parmi les plus importantes de la métropole), « l'argent comptant entre dans les opérations commerciales proprement dites », Il donne un « relevé des transactions commerciales, qui portent sur plusieurs millions de livres sterling par an, et qui peut être considéré comme un exemple valable du commerce anglais. Recettes et dépenses de l'année 1856 ont été ramenées à l'échelle de 1,000,000 de livres.

<b>Recettes</b>		<b>Dépenses</b>	
Traites de banquiers et de marchands payables à terme	533 596	Traites payables à terme	302 674
Chèques de banquiers, etc., payables à vue	357 715	Chèques sur des banquiers de Londres	863 672
Billets des banques provinciales	9 627		
Billets de la Banque d'Angleterre	68 554	Billets de la Banque d'Angleterre	22 743 *
Or	28 089	Or	9 427
Argent et cuivre	1 486	Argent et cuivre	1 484
Mandats de poste	933		
Total £ st.	1 000 000	Total £ st.	1 000 000

\* 22,743. Dans le manuscrit comme dans l'original 22,7343. Pour obtenir le nombre exact Marx a fait l'opération suivante:

302 874	1 000 000
663 672	999 991
966 346	9
22 734	
989 080	22 734
9 427	9
998 507	22 743
1 484	
999 991	

Le développement de l'argent en tant que moyen de paiement général va de pair avec le développement d'une circulation supérieure, réalisée par intermédiaires, refermée sur elle-même, et déjà placée sous contrôle social, où l'argent n'a plus cette importance exclusive qu'il possède sur la base de la circulation métallique simple, par exemple dans la thésaurisation proprement dite. Mais que des ébranlements du crédit viennent brusquement interrompre le cours des paiements qui se compensent, faussant ainsi le mécanisme de ces paiements, et tout soudain on exige alors l'argent en tant que moyen de paiement général réel et on veut que la richesse, dans tout son volume, existe en double : en marchandise d'une part, en argent de l'autre, de façon que ces deux modes d'existence coïncident. A ces moments de crise, l'argent apparaît comme l'unique richesse, qui manifeste ce caractère exclusif non pas par la dépréciation purement figurée (comme c'est le cas par exemple dans le système monétaire), mais active, de toute richesse matérielle <sup>1</sup> véritable. Face au monde des marchandises, la valeur n'existe plus que sous sa forme adéquate exclusive d'argent. Il n'y a pas lieu d'étudier ici comment évolue cette situation. Mais ce qui a sa place dans ce chapitre, c'est que, dans les moments de crise monétaire proprement dite, il se manifeste une contradiction immanente à ce développement de l'argent comme moyen de paiement général. Ce n'est pas comme étalon, que, dans ces crises, on recherche l'argent, car en tant que mesure sa présence matérielle n'a pas d'importance ; ce n'est pas non plus comme numéraire, car dans les paiements il ne figure pas en tant que monnaie ; c'est en sa qualité de valeur d'échange promue à l'autonomie, d'équivalent général objectivement présent, de matérialisation de la richesse abstraite, bref exactement sous la forme où il est l'objet de la thésaurisation proprement dite, en tant qu'argent. Son développement comme moyen de paiement implique cette contradiction : la valeur d'échange a pris des formes indépendantes de son mode d'existence en tant qu'argent, mais par ailleurs ce mode d'existence est posé justement comme définitif et seul adéquat.

---

<sup>1</sup>

L'argent moyen de paiement peut apparaître par suite des compensations des paiements, de leur neutralisation mutuelle en tant que grandeurs positives et négatives, comme la forme purement idéale des marchandises : c'est le cas quand il sert de mesure et c'est ainsi qu'il agit dans la fixation des prix. Le conflit naît de ce que l'argent doit soudain être présent et présenté sous sa forme réelle chaque fois que le mécanisme de ces compensations et le système de crédit, sur lequel il repose en partie, sont perturbés. Cette nécessité de présenter l'argent rompt l'accord tacite et général qui est à la base du commerce moderne.

La loi selon laquelle la masse de l'argent en circulation est déterminée par le prix total des marchandises qui circulent peut être maintenant complétée : elle est déterminée par le prix total des paiements venant à échéance à une époque donnée et l'économie de ces paiements.

Nous avons vu que les changements de valeur de l'or et de l'argent n'affectent pas leur fonction de mesure des valeurs, de monnaie de compte. Par contre, ce changement de valeur prendra une importance décisive pour l'argent dans sa fonction de moyen de paiement. Ce qu'il y a à payer, c'est une quantité déterminée d'or ou d'argent, qui matérialisait une certaine valeur, c'est-à-dire un certain temps de travail au moment de la conclusion du contrat. Or l'or et l'argent voient, comme toute marchandise, leur valeur se modifier avec le temps de travail requis pour leur production, l'augmentation ou la diminution de l'un entraîne la hausse ou la baisse de l'autre. Il s'ensuit qu'il est possible - la réalisation de la vente de la part de l'acheteur étant postérieure dans le temps à l'aliénation de la marchandise vendue - que les mêmes quantités d'or ou d'argent recèlent une valeur différente, plus grande ou plus petite que celle qu'elles représentaient au moment du contrat. Leur <sup>1</sup> qualité spécifique d'être, en tant qu'argent, un équivalent général toujours réalisé et réalisable, d'être toujours échangeables contre toute autre marchandise à raison de leur <sup>2</sup> propre valeur, l'or et l'argent la possèdent, quel que soit le changement de leur grandeur de valeur. Or celle-ci est soumise, *potentialiter* (en puissance), aux mêmes fluctuations que celles de n'importe quelle marchandise. Suivant que le temps de travail requis pour la production d'une quantité donnée d'or ou d'argent est ou n'est pas resté le même, le paiement sera ou ne sera pas effectué en un équivalent véritable, c'est-à-dire qu'on donnera ou ne donnera pas en paiement la grandeur de valeur prévue à l'origine. La nature de l'argent, incarné dans une marchandise particulière, entre ici en conflit avec sa fonction de valeur d'échange devenue autonome. On connaît les grands bouleversements provoqués dans tous les rapports économiques par la chute de la valeur des métaux précieux, par exemple aux XVI<sup>e</sup> et XVII<sup>e</sup> siècles, ou encore, quoiqu'à une échelle moindre, dans la République de l'ancienne Rome, par la hausse de la valeur du cuivre (et c'était en cuivre, que les plébéiens avaient contracté leurs dettes), entre l'époque [du premier denier d'argent, 485 avant notre ère <sup>3</sup>] et le début de la seconde guerre punique. L'exposé de l'influence de la hausse ou de la baisse de valeur des métaux précieux, de la matière de l'argent, sur les rapports économiques, suppose l'explication de ces rapports eux-mêmes et ne peut donc pas encore avoir lieu ici. Mais il apparaît déjà de

---

<sup>1</sup>

<sup>2</sup>

<sup>3</sup>

façon évidente qu'une baisse de valeur des métaux précieux, c'est-à-dire de l'argent, favorise toujours celui qui paie aux dépens de celui qui encaisse, inversement en cas de hausse de valeur <sup>1</sup>.

L'objectivation, l'extériorisation totales des échanges matériels dans la société, sur la base des valeurs d'échange, apparaît d'une façon frappante dans le fait que tous les rapports sociaux dépendent des frais de production de matières métalliques naturelles qui, en tant qu'instruments de production, en tant qu'agents de la création de la richesse, n'ont absolument aucune importance.

### 3<sup>o</sup> L'ARGENT : MOYEN D'ACHAT ET DE PAIEMENT INTERNATIONAL, MONNAIE UNIVERSELLE.

↳

L'argent est la marchandise générale, ne serait-ce que parce qu'il est la forme générale que chaque marchandise particulière prend idéalement ou réellement.

En qualité de trésor et de moyen de paiement général, l'argent devient le moyen d'échange général du marché mondial ; il en devient la marchandise générale non seulement de par son concept, mais de par son mode d'existence. La forme nationale particulière qu'il a prise dans sa fonction de monnaie, il la dépouille dans son existence d'argent. En tant qu'argent, il est cosmopolite <sup>2</sup>. L'intervention de l'or et de l'argent comme valeur d'usage du besoin d'enrichissement, de la richesse abstraite, indépendante des besoins particuliers, permet un échange de substance sur le plan social même, dans le cas où une seule nation a un besoin immédiat des valeurs d'usage d'une autre ; aussi, l'or et l'argent deviennent <sup>3</sup> des agents extrêmement actifs de la création du marché mondial, qui favorisent l'extension de l'échange social de substance par delà toutes les différences locales, religieuses, politiques et raciales. Déjà chez les Anciens, la thésaurisation de la part de l'État sert de fonde de réserve surtout pour les paiements internationaux ; elle sert d'équivalent immédiatement mobilisable en cas de mauvaise récolte et de source de subsides en cas de guerre (Xénophon). L'argent (métal) américain joue un grand rôle de lien entre les continents. D'Amérique, il est expédié en Europe comme marchandise, pour être exporté de là en Asie, aux Indes surtout, comme moyen d'échange et s'y déposer en majeure partie sous forme de trésor : c'est l'observation de ce fait qui a déclenché la controverse scientifique à propos du système monétaire, parce qu'il aboutit à la lutte de la Compagnie des Indes orientales contre l'interdiction, instituée en Angleterre, d'exporter de l'argent (Voir MISSELDEN). Dans la mesure où, dans ces relations internationales,

<sup>1</sup>

<sup>2</sup>

\*

<sup>3</sup>

l'or et l'argent ne servent que de simple moyen d'échange, ils remplissent en fait la fonction de numéraire, mais de numéraire dépouillé de son empreinte; et, qu'ils existent sous forme de numéraire ou de lingots, ils ne sont appréciés que selon leur poids de métal : ils ne représentent pas seulement de la valeur, ils sont cette valeur. Point n'est besoin que l'or et l'argent, dans leur détermination de monnaie universelle, décrivent le mouvement circulaire qu'ils décrivaient en tant que numéraire proprement dit : il peut y avoir relation unilatérale, un parti restant acheteur, l'autre continuant d'être vendeur : c'est encore là une des observations qui s'imposèrent immédiatement aux économistes, dans les années d'enfance de la société bourgeoise. D'où le rôle d'une importance extraordinaire que joue dans l'histoire du développement du marché mondial, de son développement en surface comme en profondeur, la découverte de nouveaux pays producteurs d'or et d'argent. En effet, la valeur d'usage que ces pays produisent est immédiatement une marchandise générale ; d'autre part, en raison de sa nature abstraite, elle leur impose immédiatement, avec la possibilité du trafic fondé sur la valeur d'échange, la nécessité de ce commerce.

A l'intérieur d'une sphère nationale donnée de la société bourgeoise, le rôle de l'argent comme moyen de paiement grandit à mesure que se développent les rapports de production en général; il en va de même de l'argent en sa qualité de moyen de paiement international. Mais, sur le plan le plus étroitement national comme sur le plan général, son importance ne se manifeste de façon frappante qu'aux époques de perturbation du mécanisme des paiements compensés. Depuis 1825, le rôle de l'argent dans cette détermination a pris une telle ampleur - ce qui va naturellement de pair avec l'extension et l'intensification du commerce international - que les économistes de l'époque précédente, Ricardo par exemple, n'avaient pas encore la moindre idée du volume d'argent liquide requis, comme moyen de paiement international, pour une nation comme l'Angleterre par exemple. La condition préalable pour qu'existe la valeur d'échange, sous forme de n'importe quelle autre marchandise, c'est le besoin particulier de la valeur d'usage particulière dans laquelle elle s'incarne : pour l'or et l'argent, expression de la richesse abstraite, il n'existe point de limite de ce genre. Tel l'homme noble dont rêve le poète, l'argent paie avec ce qu'il est, non avec ce qu'il fait. Naturellement, il recèle toujours en lui, à l'état latent, la possibilité de faire fonction de moyen d'achat et de paiement. Mais en tant que mode d'existence immobile et sûr de l'équivalent général, en tant que trésor, il n'est en aucun pays limité par le besoin qu'a ce pays de moyens de circulation, par le volume de numéraire requis comme moyen de circulation, non plus d'ailleurs que par quelque besoin que ce soit de son usage immédiat. Sa valeur d'usage même abstraite et purement sociale, qu'il tire de sa fonction de moyen de circulation, apparaît elle-même à son tour comme un aspect particulier de son usage d'équivalent général, de matière de la richesse abstraite en général. Depuis sa valeur d'usage particulière en tant que métal, et partant matière première de manufactures - les diverses fonctions qu'il est capable de remplir alternativement dans le cadre de l'échange de substance de la société, ou dans l'accomplissement desquelles il prend lui-même diverses formes, numéraire, lingot, etc., apparaissent toutes comme autant de valeurs d'usage de cet équivalent général : toutes se résolvent en diverses formes où, en tant que mode d'existence abstrait et par conséquent adéquat de la valeur d'échange en soi, il affronte son mode d'existence dans la marchandise particulière.

Ici, nous n'avons à saisir l'argent que sous ses formes déterminées abstraites. Les lois qui règlent <sup>1</sup> la répartition des métaux précieux sur le marché mondial supposent l'existence de rapports économiques sous leur forme la plus concrète, dont nous n'avons pas encore abordé l'étude. Il en va de même pour toute circulation d'argent remplissant la fonction de capital, non de marchandise générale ou équivalent général.

Sur le marché mondial, l'argent est toujours une valeur réalisée. C'est dans sa matérialité immédiate, en tant que poids de métal précieux, qu'il est grandeur de valeur. En tant que numéraire, sa valeur d'usage coïncide avec son utilisation comme simple moyen de circulation : aussi peut-il être remplacé par un simple symbole. En fait, en tant que monnaie universelle, il est démonétisé. La façon dont, dans J'argent, les rapports sociaux sont extérieurs et promus à l'autonomie face aux particuliers et à leurs relations individuelles, se manifeste dans l'or et l'argent sous la forme de monnaie universelle (en sa qualité de numéraire [l'argent a] encore un caractère national). Et ce que prônent les premiers prophètes de l'économie politique en Italie, c'est précisément cette belle invention, qui permet l'universalisation des échanges matériels dans la société sans que les individus <sup>2</sup> entrent en contact. Sous sa forme de numéraire, l'argent possède un caractère national, local. Pour pouvoir servir en sa qualité d'or et d'argent, de moyen d'échange international, l'argent doit retourner à la fonte, ou bien, s'il existe sous forme monnayée, cette forme n'a pas d'importance et la monnaie est ramenée purement et simplement à son poids de métal. Dans le système d'échange international le plus développé, l'or et l'argent apparaissent de nouveau exactement sous la forme qu'ils avaient dans le commerce de troc primitif. En tant que moyen d'échange, l'or et l'argent (comme l'échange lui-même) n'apparaissent pas à l'origine à l'intérieur du cercle étroit d'une communauté sociale, mais à sa frontière, là où finit cette communauté, aux rares points où elle est en contact avec des communautés étrangères. Ainsi posés, ils se présentent comme la marchandise en soi, la marchandise universelle qui, en tous lieux, prend le caractère de richesse. Cette forme déterminée leur confère une valeur uniforme en tous lieux. C'est ainsi qu'ils sont les représentants matériels de la richesse générale. Voilà pourquoi, dans le système mercantiliste, l'or et l'argent servent à mesurer la puissance des diverses communautés. « Aussitôt que les precious metals deviennent objects of commerce, an universal equivalent for everything, ils deviennent aussi measure of power between nations <sup>3</sup>. D'où le système mercantiliste » (STEUART).

Cette détermination de l'argent servant de moyens d'échange et de paiement international n'est pas en fait une détermination nouvelle qui viendrait s'ajouter à celle qu'il possède d'être argent tout court, équivalent général - donc aussi bien trésor que moyen de paiement. La détermination d'équivalent général inclut la définition de marchandise générale : or c'est sous cette forme que l'argent est en premier lieu réalisé en tant que monnaie universelle. C'est d'abord comme moyen d'échange et de paiement international que l'or et l'argent (on l'a vu précédemment) apparaissent en tant que monnaie et c'est de cette manifestation qu'est abstrait leur concept de marchandise

---

<sup>1</sup>

<sup>2</sup>

<sup>3</sup>

générale. La limitation nationale, politique, imposée à la forme de l'argent en sa qualité de mesure (par fixation de l'étalon et subdivision de cette unité) et qui peut, dans le numéraire, s'étendre aussi à son contenu, jusqu'à faire que des signes de valeur émis par l'État remplacent le métal réel, est historiquement postérieure à l'apparition de l'argent comme marchandise générale, monnaie universelle. Mais pourquoi cela ? Parce qu'il apparaît ici tout simplement dans sa forme concrète de monnaie. La fonction de mesure et celle de moyen de paiement sont deux de ces fonctions. C'est en les remplissant qu'il adopte des modes d'existence particuliers, par une promotion ultérieure de ses fonctions à l'autonomie. Prenons : 1° la monnaie: à l'origine, elle n'est rien d'autre qu'une certaine fraction de poids d'or ; la frappe vient s'y ajouter en tant que garantie, dénominateur du poids, et, à ce titre, ne modifie donc rien encore. C'est le mécanisme même de la circulation qui, de forme, métamorphose en substance cette empreinte, qui est la façon de la monnaie, c'est-à-dire l'indication de sa valeur - le signe, le symbole promu à l'autonomie de cette valeur ; ici intervient l'État, puisqu'un tel symbole doit nécessairement être garanti par la puissance devenue autonome de la société : l'État. Mais, en fait, c'est en tant qu'argent, en tant qu'or et argent (métal) que l'argent joue un rôle dans la circulation ; c'est d'abord simplement une de ses fonctions que d'être monnaie. Dans cette fonction, il se particularise et peut se sublimer en pur signe de valeur, qui alors a besoin d'être reconnu légalement et dont la reconnaissance doit pouvoir être légalement imposée. 20 *Mesure*. Les unités de mesure de l'argent et leurs subdivisions ne sont, en réalité, à l'origine, que des fractions de poids de la monnaie métallique; en sa qualité d'argent, il possède la même unité de mesure que celle qui sert à évaluer son poids. C'est seulement quand dans ces pièces de métal frappées, correspondant à ces subdivisions de poids dont nous venons de parler, la valeur nominale se détache <sup>1</sup> de la valeur réelle, qu'il se produit un décalage entre le système de mesure de ces métaux précieux et le système de mesure de la monnaie; et c'est ainsi qu'on donne un nom spécial à des fractions déterminées de poids de métal pour cette fonction, pour autant qu'elles servent de mesures de valeur. Dans le commerce mondial, l'or et l'argent sont estimés simplement à leur poids - sans égard à leur frappe ; c'est-à-dire qu'on fait abstraction de leur qualité de numéraire. Ils apparaissent dans le commerce international tout à fait sous la forme ou l'absence de forme qu'ils avaient à l'origine ; et là où ils servent de moyen d'échange, ils servent aussi toujours en même temps de contre-valeur, de prix réalisé, d'équivalent réel, comme c'était primitivement le cas dans la circulation intérieure. Là où ils servent de monnaie, de simple moyen d'échange, ils servent en même temps de représentant précieux de la valeur. Leurs autres fonctions sont les mêmes : ils servent d'argent en général, sous forme de trésor (que celui-ci soit conçu comme stock de vivres mis de côté pour l'avenir et que sa matière garantit, ou comme richesse tout court) ou de moyen de paiement général, indépendant des besoins immédiats des échangistes, ou ne satisfaisant que leur besoin général, ou même leur absence de besoin. En tant qu'équivalent adéquat, en sommeil, retenu hors de la circulation, parce qu'il n'est l'objet d'aucun besoin précis, l'argent constitue une provision, une garantie de vivres pour l'avenir, en général : c'est sous cette forme que l'homme sans besoins possède la richesse, c'est-à-dire c'est ainsi qu'on possède le superflu, la fraction de richesse, qui n'est pas requise immédiatement comme valeur d'usage, etc. Il est tout autant garantie d'assouvissement de besoins futurs, que la forme de richesse située au delà de tout besoin.

---

<sup>1</sup>

Donc en réalité l'argent, moyen d'échange et de paiement international, n'est pas une des formes *particulières* de l'argent - ce n'est qu'un de ses emplois en tant qu'argent ; ce sont les fonctions où il agit de la façon la plus frappante dans sa forme simple, et en même temps concrète, d'argent, où il réalise l'unité des fonctions de moyen de circulation et de mesure tout en n'étant ni l'un ni l'autre. C'est sa toute première forme. Elle ne semble *particulière* qu'en regard de la *particularisation* que l'argent est susceptible d'adopter en tant que mesure et monnaie dans ce qu'on appelle la circulation intérieure.

À ce titre, l'or et l'argent jouent un rôle important dans la création du marché mondial. Exemple : la circulation d'Ouest en Est de l'argent américain, lien métallique entre l'Amérique et l'Europe d'une part, entre l'Amérique et l'Asie, l'Europe et l'Asie de l'autre, depuis le début des temps modernes... Monnaie universelle, l'argent est essentiellement indifférent à sa forme de moyen de circulation : sa matière est tout. Il ne se manifeste pas pour servir à échanger l'excédent, mais pour solder l'excédent dans le procès d'ensemble des échanges internationaux. Sa forme coïncide ici immédiatement avec sa fonction de *marchandise*, accessible en tous lieux, sa fonction de *marchandise universelle*.

Il est sans importance que l'argent qui circule soit monnayé ou non. Les dollars mexicains, les imperials of Russia sont simplement la forme du produit des mines sud-américaines et russes. Le sovereign anglais sert au même usage parce qu'il ne paie pas de seigneurage (TOOKE).

Comment se comportent l'or et l'argent vis-à-vis de leurs producteurs immédiats dans les pays où ils sont produits immédiats, matérialisation d'un genre de travail particulier ? Entre leurs mains ils sont directement produits en tant que marchandise ; c'est une valeur d'usage qui n'en possède point pour son producteur, mais qui n'en devient une pour lui que par son aliénation, en étant jetée dans la circulation. Dans ses mains, ils peuvent exister d'abord comme trésor, puisqu'ils ne sont pas des produits de la circulation, qu'ils n'en ont pas été retirés, mais au contraire n'y sont pas encore entrés. Ils sont d'abord directement échangeables, en proportion du temps de travail qu'ils recèlent, contre les autres marchandises, à côté desquelles ils existent toutefois comme marchandise particulière. Mais, d'autre part, ils sont considérés en même temps comme produit, personnification du travail général, - ce qu'ils ne sont pas en tant que produit immédiat ; à ce titre ils mettent leur producteur dans la situation privilégiée de se présenter immédiatement non pas comme vendeur, mais comme acheteur. Pour entrer en possession d'eux sous forme d'argent, il lui faut les aliéner en tant que produit immédiat, mais en même temps il n'a pas besoin de l'intermédiaire qui est indispensable au producteur de n'importe quelle autre marchandise. Il est vendeur même sous la forme de l'acheteur. L'illusion de pouvoir, comme si on le tirait directement par les oreilles<sup>1</sup>, extraire de l'or ou de l'argent de la terre ou du lit des fleuves sous forme de richesse générale et donc capable de combler tous les besoins, se fait jour par exemple naïvement dans l'anecdote suivante :

In the year 760 the poor people turned out in numbers to wash gold from the river sands south of Prague, and 3 men were able in the day to extract a mark (half a pound) of gold; and so great was the consequent rush to 'the diggings', that in the

---

<sup>1</sup>

next year the country was visited by famine. (M.-G. KÖRNER : *Traité de l'antiquité des mines de Bohême, Schneeberg, 1758* <sup>1</sup>.)

L'argent transmis sous forme d'or ou d'argent peut être partout transformé en moyen de circulation.

... Money has the quality of being always exchangeable for what it measures <sup>2</sup>. (BOSANQUET)... Money can always buy other commodities, whereas, other commodities cannot always buy gold... There must be a very considerable amount of the precious metals applicable and applied as the most convenient mode of adjustment of international balances. (TOOKE <sup>3</sup>.)

C'est surtout en leur qualité de monnaie internationale qu'au XVI<sup>e</sup> siècle, période infantile de la société bourgeoise, l'or et l'argent captiveront l'intérêt exclusif des États et de l'économie politique à ses débuts. Le rôle spécifique de l'or et de l'argent dans le commerce international est redevenu parfaitement clair et il est reconnu de nouveau par les économistes depuis les grandes sorties d'or et les crises de 1825, 1839, 1847, 1857. Alors ce sont des moyens de paiements internationaux exclusifs et absolus, ils sont de la valeur en soi, équivalent général. Il faut que la valeur soit transmise in specie [en espèce], elle ne peut être transmise sous quelque autre forme de marchandise que ce soit.

Gold and silver... may be counted upon to realise on their arrival nearly the exact sum required to be provided... Gold and silver possess an infinite advantage over all other descriptions of merchandise for such occasions, from the circumstance of their being universally in use as money <sup>4</sup>.

(Fullarton voit donc ici que la valeur transmise en or et argent-métal l'est en argent, non pas en marchandise ; que c'est une de leurs fonctions spécifiques en tant qu'argent et partant il a tort de dire qu'ils sont transmis en tant que capital et d'introduire ici des relations qui n'ont rien à y faire. Du capital peut être aussi transmis sous forme de riz, de twist <sup>5</sup>, etc.)...

It is not in tea, coffee, sugar or indigo, that debts, whether foreign or domestic, are usually contracted to be paid, but in coin; and a remittance, therefore, either in the identical coin designated, or in bullion which can be promptly turned into that coin through the Mint or Market of the country to which it is sent, must always afford to the remitter the most certain, immediate, and accurate means of

---

<sup>1</sup>

<sup>2</sup>

<sup>3</sup>

<sup>4</sup>

<sup>5</sup>

*effecting his objects, without risk of disappointment from the failure of demand or fluctuation of price.* <sup>1</sup> (125, 226, FULLARTON, l..c.).

*Any other article (pour lequel ce qui importe c'est la valeur d'usage particulière qui n'est pas de l'argent), « might in quantity or kind be beyond the usual demand of the country to which it is sent »* <sup>2</sup>. (TH. TOOKE: *An Enquiry into the Currency Principle etc...* éd. Lond[on] 1844 [p. 10].)

La répugnance des économistes à reconnaître cette détermination de l'argent, survivance de leurs vieilles polémiques contre le système monétaire.

L'argent, moyen d'achat et de paiement international, ne constitue pas une nouvelle détermination de celui-ci. Au contraire, c'est le même argent, mais qui manifeste une universalité correspondant à la généralité de son concept ; c'est son mode d'existence le plus adéquat, celui où il agit en effet en qualité de marchandise universelle.

Selon les diverses fonctions que remplit l'argent, la même pièce de monnaie peut changer de place. Elle peut être aujourd'hui numéraire, demain argent, c'est-à-dire équivalent en repos, sans modifier sa forme extérieure. L'or et l'argent, modes d'existence concrets de l'argent, se distinguent essentiellement du signe de valeur, qui peut en tenir lieu dans la circulation intérieure, en ceci : on peut fondre les pièces d'or et d'argent, les transformer en lingots et ainsi abolir leur caractère local de numéraire pour leur faire adopter leur forme indifférenciée ; ou encore, si le numéraire est converti en argent, c'est son poids de métal qui compte. Ainsi or et argent peuvent devenir matière première d'objets de luxe, ou être thésaurisés, ou émigrer à l'étranger comme moyen de paiement international, où de nouveau ils sont susceptibles d'être convertis en monnaie nationale, en n'importe quelle monnaie nationale. Ils conservent leur valeur sous chacune de ces formes. Ce n'est pas le cas pour le signe de valeur. Il n'est symbole, que là où il a cours comme tel, et il ne vaut comme tel que là où il a derrière lui le pouvoir d'État. Aussi est-il voué à la circulation et ne peut-il reprendre la forme indifférenciée, sous laquelle, étant lui-même toujours de la valeur, l'argent peut adopter n'importe quelle empreinte nationale, ou bien, indifférent à toute frappe particulière, servir, dans son mode d'existence immédiat, de moyen d'échange et de matière de thésaurisation, ou encore être converti en marchandise. Aucune de ces formes ne lui est imposée exclusivement : l'argent les revêt tour à tour selon que l'exige le besoin ou la tendance du procès de circulation. S'il n'est pas marchandise particulière servant à fabriquer des objets de luxe, il existe avant tout par référence à la circulation (non seulement la circulation intérieure, mais la circulation mondiale également). Cependant il existe en même temps sous une forme autonome s'opposant à son absorption par celle-ci. Au contraire, la monnaie, considérée isolément

<sup>1</sup>

<sup>2</sup>

en soi, c'est-à-dire simple signe de valeur, n'existe que par et dans la circulation. Même si on l'accumule, elle ne peut l'être qu'en sa qualité de numéraire, puisque son pouvoir cesse aux frontières du pays qui l'émet. Excepté les formes de thésaurisation qui découlent du procès de circulation lui-même et n'en sont en fait que des arrêts, des pauses, par exemple la constitution d'une provision de numéraire destinée à la circulation ou mise en réserve pour des paiements qui doivent être effectués en monnaie nationale, il ne saurait être question de thésaurisation ; donc on ne peut parler de thésaurisation proprement dite, puisqu'en tant que signe de valeur le numéraire ne possède pas l'élément essentiel de la thésaurisation : être de la richesse qui ne dépende pas des rapports sociaux déterminés, parce qu'outre sa fonction sociale elle est le mode d'existence immédiat de la valeur et non une valeur purement symbolique. Partant, les lois qui conditionnent le signe de valeur, qui en font ce symbole, ne régissent pas la monnaie métallique, puisque celle-ci n'est pas inexorablement assujettie à la fonction de monnaie.

En outre, il est clair que la thésaurisation, c'est-à-dire le fait de retirer de l'argent de la circulation et de l'amasser en certains points, est une opération multiple : ce peut être une accumulation temporaire, résultant du simple fait de la séparation de l'achat et de la vente, c'est-à-dire du mécanisme immédiat de la circulation simple elle-même ; ou une accumulation qui provient de la fonction de l'argent en tant que moyen de paiement ; enfin ce peut être la thésaurisation proprement dite, l'opération de celui qui veut fixer l'argent et le conserver en sa qualité de richesse abstraite, ou encore simplement en tant qu'excédent de la richesse dont il dispose et qui dépasse ses besoins immédiats, et constitue une garantie pour l'avenir, ou bien c'est une aggravation d'un blocage involontaire de la circulation. Ces dernières formes, où l'on ne considère la promotion à l'autonomie de la valeur d'échange, son existence adéquate, que sous sa forme immédiatement matérielle d'or, disparaissent de plus en plus dans la société bourgeoise. Par contre, les formes modernes de la thésaurisation, qui découlent du mécanisme de la circulation lui-même et conditionnent l'accomplissement de ses fonctions, connaissent un plus grand développement ; toutefois elles prennent des formes diverses, que nous étudierons avec le système bancaire. Mais, sur la base de la circulation métallique simple, on constate que les différentes fonctions de l'argent, dans ses diverses déterminations, ou encore, le procès de la circulation, de l'échange de substance dans la société, font déposer l'or et l'argent en espèces sous des formes de trésors au repos si multiples, que ces divers dépôts ne limitent jamais la fonction de moyen de circulation que remplit l'argent ; et cela malgré que la fraction de l'argent qui existe aussi sous forme de trésors voie sans cesse changer ses éléments : sur toute l'étendue de la société, il se produit en effet des échanges ininterrompus entre les portions d'argent qui remplissent telle ou telle fonction et qui passent des trésors à la circulation nationale ou internationale, ou au contraire sortent de la circulation pour être absorbées dans les réserves des thésauriseurs, a moins qu'elles ne soient transformées en articles de luxe. L'exportation ou l'importation d'argent remplit ou vide alternativement ces divers réservoirs, comme le fait la hausse ou la chute de l'ensemble des prix dans la circulation intérieure, sans que la masse requise pour la circulation elle-même dépasse le niveau voulu en raison d'un excédent d'or et d'argent, ou tombe au-dessous de ce niveau. Ce dont on n'a pas besoin comme moyen de circulation est expulsé sous forme de trésor ; de même que le trésor, dès que le besoin s'en fait sentir, est absorbé par la circulation. C'est pourquoi, chez les peuples où il n'existe de circulation que métallique, on trouve toutes les formes de thésaurisation, depuis celle du particulier jusqu'à celle de l'État, qui garde son trésor publie. Dans la société bourgeoise, ce procès se réduit aux besoins du procès d'ensemble de la production et prend d'autres formes. Ce

qui dans des conditions plus primitives est l'affaire de toutes les personnes privées ou celle de l'État, apparaît alors comme une affaire particulière exigée par la division du travail dans le procès d'ensemble de la production. Mais la base n'a pas changé : c'est l'argent qui continue à remplir les diverses fonctions développées et même des fonctions purement illusoires. Cette étude de la circulation purement métallique est d'autant plus importante que toutes les spéculations des économistes sur des formes plus élevées, moins immédiates de la circulation, dépendent de leur conception de la circulation métallique simple. Il va de soi que : 1° quand nous parlons d'accroissement ou de diminution de l'or et de l'argent, nous supposons toujours que leur valeur reste la même : c'est-à-dire que le temps de travail que requiert leur production n'a pas changé. La baisse ou la hausse de leur grandeur de valeur, résultat de la diminution du temps de travail nécessaire à leur production, ne présente aucune propriété qui les différencie des autres marchandises, pour tant qu'elles puissent compromettre leur fonction de moyen de paiement ;

2° les motifs qui, hormis la chute et la hausse des prix et la nécessité d'acheter des marchandises à ceux qui n'ont nul besoin d'une autre marchandise en échange (aux époques de famine, en cas de levée d'impôts de guerre par exemple), provoquent des saignées dans les trésors ou les remplissent à nouveau, donc l'opération de l'intérêt, ne peuvent être étudiées ici, puisque l'argent ne nous intéresse qu'en tant qu'argent, et non comme forme du capital. Donc, sur la base de la circulation métallique simple et du commerce général fondé sur le paiement en espèces, la masse d'or et d'argent se trouvant dans un pays doit nécessairement être, et sera toujours, plus grande que la masse d'or ou d'argent en circulation sous forme de numéraire ; ce qui n'empêchera pas un changement quantitatif du rapport entre la fraction d'argent fonctionnant comme argent et celle qui fait office de numéraire, ni que la même pièce de monnaie remplisse alternativement l'une ou l'autre de ces deux fonctions, tout comme alterneront les quantités d'argent servant à la circulation intérieure et celles qui servent à la circulation internationale, qui se remplaceront qualitativement. Mais la masse d'or et d'argent constitue un réservoir permanent des deux courants de circulation. Elle leur sert à la fois de canal de dérivation et de canal d'alimentation et c'est naturellement parce qu'elle remplit la première de ces deux fonctions qu'elle peut remplir la seconde.

En tant que valeur d'échange, toute marchandise est divisible à volonté, quelque indivisible que soit sa valeur d'usage, comme l'est par exemple celle d'une maison. La marchandise existe ainsi, comme valeur d'échange divisible, dans son prix : c'est-à-dire en tant que valeur évaluée en argent. Sous cette forme, elle peut être aliénée à volonté, fraction par fraction, contre de l'argent. Quoique indivisible et immobile, la marchandise peut être mise de la sorte en circulation par parcelles, grâce à des titres de propriété portant sur des fractions de cette marchandise. L'argent exerce cette action de décomposition sur une propriété immobilière, indivisible. « L'argent est le moyen de fractionner la propriété en fragments innombrables et de la consommer pièce à pièce par l'entremise de l'échange » (BRAY). Sans l'argent, il y aurait une foule d'objets inaliénables, qu'on ne saurait échanger : c'est lui seul qui leur confère une existence indépendante de la nature de leur valeur d'usage et des relations de celle-ci.

Pour transformer des objets immobiliers et inchangeables en biens meubles et propres à l'échange, on utilisa l'argent comme règle et mesure (*square*) pour donner à ces choses estimation et valeur (FREETRADE, London, 1622).

« The introduction of money which buys all things... brings in the necessity of legal alienation » (sc. of feudal estates). (124, John DALRYMPLE : *An Essay towards a general history of feudal Property in Great Britain*. 4e éd. London, 1759<sup>1</sup>.)

En réalité, toutes les déterminations que revêt l'argent, comme mesure de valeurs, moyen de circulation et argent proprement dit, ne font que traduire les divers rapports dans lesquels les individus participent à l'ensemble de la production, ou leur comportement vis-à-vis de leur propre production en tant que production sociale. Mais ces relations des individus entre eux se présentent comme des *relations sociales* des choses.

En 1593, les Cortès firent à Philippe II la représentation que voici<sup>2</sup> : « Les Cortès de Valladolid de l'an 48 supplièrent V. M. de ne plus permettre l'entrée dans le royaume des bougies, verres, bijouteries, couteaux, et autres choses semblables qui y venaient du dehors, pour échanger ces articles si inutiles à la vie humaine, contre de l'or, comme si les Espagnols étaient des Indiens. » (SEMPÉRÉ.)

Tous cachent et enfouissent leur argent bien secrètement et bien profondément, mais surtout les gentils (les musulmans), qui sont presque seuls les maîtres du négoce et de l'argent, infatués qu'ils sont de cette croyance, que l'or et l'argent qu'ils cachent durant<sup>3</sup> leur vie, leur servira après la mort (François BERNIER : *Voyages contenant la description des États du Grand Mogol, etc.*, tome I, pp. 312-314, Paris, 1830). (À la cour de Aureng-Zebe.)

Illi unum consilium habent et virtutem et potestatem suam bestiae tradunt... et ne quis possit emere aut vendere, nisi qui habet characterem aut nomen bestiae, aut numerum nominis ejus<sup>4</sup> (*Apocalypse, Vulgate*).

Le grand effet et le résultat final du commerce n'est pas la richesse tout court, mais surtout une grande abondance d'or et d'argent... qui ne sont pas périssables, ni biens aussi transitoires que les autres marchandises, mais constituent de la richesse en tout temps et en tous lieux.

<sup>1</sup>

<sup>2</sup>

<sup>3</sup>

<sup>4</sup>

(Leur caractère impérissable ne provient donc pas seulement de l'inaltérabilité de leur matière, mais du fait qu'ils restent toujours de la *richesse* et qu'ils revêtent d'une façon permanente la forme déterminée de la valeur d'échange.)

Un excédent de vin, de grain, de volaille, de viande, constitue des richesses, mais *hic et nunc*<sup>1</sup> (elles dépendent de leur valeur d'usage particulière). « Aussi la production de marchandises, ou l'exercice d'un commerce, qui pourvoient <sup>2</sup> un pays d'or et d'argent, sont-ils plus avantageux que toute autre opération. » (PETTY : Political Arith[metick]. Lond[on], 1699, pp. [178, 179]).

« Seuls l'or et l'argent ne sont pas périssables » (ils ne cessent jamais d'être valeur d'échange), « mais appréciés *comme richesse*, en tout temps et en tous lieux. » [[L'utilité de valeurs d'usage particulières est déterminée dans le temps et l'espace, de même que les besoins qu'elles satisfont]] ; « tout le reste n'est que richesse pro hie et nunc »<sup>3</sup> (l. c., p. 196).

La richesse de chaque nation consiste principalement dans la part qu'elle prend au commerce extérieur avec le marché mondial (the whole commercial world), rather than in the domestic trade, bien plus qu'en son commerce intérieur de produits alimentaires, boissons et vêtements, qui rapportent peu d'or et d'argent, *richesse universelle* (universal wealth) (p. 242).

De même que l'or et l'argent sont en soi la richesse universelle, de même leur possession apparaît aussi comme le produit de la circulation mondiale, et d'abord de la circulation que limitent les connexions immédiates naturelles et morales.

On pourrait s'étonner que Petty, qui appelle la terre la mère de la richesse et le travail le père de celle-ci, qui enseigne la division du travail et, en général, par une conception d'une géniale audace, considère partout non le produit isolé, mais le procès de production, semble ici tout à fait prisonnier du langage et des idées des partisans du système monétaire. Mais il ne faut pas oublier que selon son hypothèse - comme d'ailleurs selon l'hypothèse bourgeoise en général - l'or et l'argent ne sont que la forme adéquate de la contre-valeur qu'il s'agit toujours de s'approprier par la seule aliénation de marchandises, c'est-à-dire grâce au *travail*. Produire pour produire, c'est-à-dire développer les forces productives de richesse, sans égard aux limites des besoins ou des jouissances immédiates, cela s'exprime chez Petty sous la forme suivante : produire et échanger non pour satisfaire des jouissances périssables, en quoi se dissolvent toutes marchandises, mais pour obtenir de l'or et de l'argent. C'est l'universelle passion de l'enrichissement qui s'est emparée de la nation anglaise au XVIIe siècle, cette passion agissante et sans scrupules, que Petty exprime ici en la stimulant.

---

<sup>1</sup>

<sup>2</sup>

<sup>3</sup>

*Premièrement. - Inversion de la fonction de l'argent : de moyen qu'il était, il devient fin en soi et rabaisse les autres marchandises :*

*La matière naturelle du commerce est la marchandise (merchandise)... La matière artificielle du commerce est l'argent... Bien que, dans l'ordre naturel et chronologique, l'argent vienne après la marchandise, il est cependant devenu, tel qu'il est actuellement en usage (dans son utilisation actuelle) le chef (Chef).*

Ainsi s'exprime Misselden, négociant londonien dans son ouvrage *Free Trade or the Meanes to make Trade florish*, London, 1622 (p. 7). Il compare le changement de rang de la marchandise et de l'argent au sort des deux fils du vieux Jacob qui posa la main droite sur le plus jeune et la gauche sur l'aîné (l. cit.).

L'opposition entre l'argent en tant que trésor et les marchandises, dont la valeur d'échange s'éteint quand elles remplissent leur fonction finale de valeurs d'usage <sup>1</sup> :

*La cause générale lointaine de notre pénurie d'argent <sup>2</sup> réside dans le grand excès que fait ce royaume dans la consommation de marchandises venues de pays étrangers, qui s'avèrent être pour nous des *discommodities* (pacotille inutile) au lieu de *commodities* [marchandises utiles] : car elles nous frustrent d'autant de trésor (treasure) que, sinon, nous importerions au lieu de ces babioles (*toys*)... Nous consommons chez nous une quantité bien exagérée de vins d'Espagne, de France, du Rhin, du Levant ; les raisins secs d'Espagne, les raisins de Corinthe des pays du Levant, les *lawnes* (sortes de toile fine) et les cambricks (batistes) du Hainaut et des Pays-Bas, les soieries d'Italie, le sucre et le tabac des Indes occidentales, les épices des Indes orientales, tout cela n'est pas, pour nous, d'un besoin absolu et nous l'achetons... Déjà Caton l'Ancien disait : *Patrem familias vendacem non emacem esse [oportet]* <sup>3</sup> (ouvrage cité, pp. 11-13).*

Plus les réserves en marchandises augmentent, plus celles qui existent sous forme de trésor (*in treasure*) diminuent (p. 23).

A propos de la circulation sur le marché mondial, qui ne ramène pas l'argent à son point de départ, et spécialement à propos du commerce avec l'Asie, il écrit :

*L'argent est réduit par le commerce fait hors de la chrétienté avec la Turquie, la Perse et les Indes orientales. Le commerce s'y fait en majeure partie avec de l'argent comptant, mais cela se passe tout autrement pour le commerce qui se fait à l'intérieur de la chrétienté même. Car, bien qu'à l'intérieur de la chrétienté le commerce se fasse avec de l'argent comptant, celui-ci n'en reste pas moins toujours enfermé à l'intérieur des frontières de cette chrétienté. Il s'y produit en fait un courant et un contre-courant, il y a flux et reflux de l'argent dans le commerce pratiqué à l'intérieur de la chrétienté : car, parfois, il est plus abondant à un endroit et fait davantage défaut en un autre, selon qu'il y a pénurie dans un pays et pléthore*

<sup>1</sup>

<sup>2</sup>

<sup>3</sup>

dans un autre : il va et vient et tournoie dans le cercle de la chrétienté, mais reste toujours enfermé dans les limites de son enceinte. L'argent avec lequel on va faire du commerce hors de la chrétienté dans les susdits pays, lui, s'en va *issued* toujours et ne revient jamais. (Ouvrage cité, pp. 19-20.)

Le plus ancien théoricien allemand de l'économie politique, le Dr. Martin Luther, se lamente de la même manière que Misselden :

On ne peut nier qu'acheter et vendre sont chose nécessaire, dont on ne saurait se passer et dont on peut user, particulièrement pour les objets qui servent à la satisfaction des besoins et à l'honneur. Les patriarches, eux aussi, ont en effet ainsi vendu et acheté bétail, laine, blé, beurre, lait et autres biens. Ce sont dons de Dieu, qu'il tire de la terre et partage entre les hommes. Mais le commerce avec l'étranger, qui amène de Calicut, des Indes et autres lieux des marchandises comme ces soieries précieuses, ces orfèvreries et ces épices qui ne servent qu'à la somptuosité et sont sans utilité, et qui pompe l'argent du pays et des gens, ne devrait pas être toléré si nous avions un gouvernement et des princes. Mais de ce, je ne veux présentement écrire ; car j'estime qu'il faudra bien que finalement cela cesse de soi-même quand nous n'aurons plus d'argent, tout comme la parure et les ripailles : aussi bien ne servirait-il de rien d'écrire et de faire la leçon tant que nécessité et pauvreté ne nous contraignent. Dieu nous a ainsi faits, nous autres Allemands, qu'il nous faut jeter notre or et notre argent dans les pays étrangers, enrichir le monde entier et rester nous-mêmes des mendians. L'Angleterre aurait sûrement moins d'or si l'Allemagne lui laissait son drap et le roi de Portugal en aurait moins aussi, si nous lui laissions ses épices. Calculez vous-mêmes combien d'argent une foire de Francfort fait sortir des pays allemands sans nécessité ni raison et vous vous étonnerez qu'il y ait encore un liard en pays allemand. Francfort est la fuite d'argent et d'or, par où s'écoule hors d'Allemagne tout ce qui jaillit et pousse, tout ce qui est frappé et monnayé chez nous ; si ce trou était bouché on n'entendrait plus maintenant se plaindre qu'il n'y ait partout que dettes et d'argent point, que campagnes et villes soient toutes [accablées d'intérêts et] rongées par l'usure. Mais laissez faire, cela ira tout de même comme cela ; nous autres Allemands il faut bien que nous restions Allemands ; nous n'en démordrons pas, il le faut bien. (Bücher von Kaufhandel und Wucher, 1524<sup>1</sup>.)

Boisguillebert, qui, dans l'économie politique française, occupe une position tout aussi importante que Petty par rapport à l'économie anglaise, un des adversaires les plus passionnés du système monétaire, attaque l'argent sous ses diverses formes, chaque fois qu'il apparaît comme *valeur exclusive* en face des autres marchandises, *moyen de paiement* (chez lui surtout dans les impôts) et *trésor*. (L'existence spécifique de la valeur dans l'argent lui apparaît comme une chose relativement sans valeur, une dégradation des autres marchandises.)

Les citations de Boisguillebert sont toutes empruntées à l'édition de ses œuvres complètes dans l'édition d'Eugène DAIRE : Économistes financiers du XVIII<sup>e</sup> siècle, 1 vol., Paris, 1813.

*Comme l'or et l'argent ne sont et n'ont jamais été une richesse en eux-mêmes, ne valent que par relation, et qu'autant qu'ils peuvent procurer les choses nécessaires à la vie, auxquelles ils servent seulement de gage et d'appréciation, il est indifférent d'en avoir plus ou moins, pourvu qu'ils puissent produire les mêmes effets. (Chap. VII. Prem[ière] part[ie]. *Le Détail de la France*, 1697.)*

La quantité de l'argent [n']affecte [pas]<sup>1</sup> la richesse nationale « *pourvu qu'il y en ait assez* pour soutenir<sup>2</sup> les prix contractés par les denrées nécessaires à la vie » (l. c. part[ie] II, ch. XVIII, p. 209). (Boisguillebert énonce donc ici cette loi : la quantité des moyens de circulation est déterminée par les prix et non inversement.) Que l'argent ne soit qu'une simple forme de la marchandise, on le voit dans le commerce de gros, où l'échange a lieu sans intervention de l'argent, après que les « marchandises sont appréciées » ; « l'argent n'est que le moyen et l'acheminement, au lieu que les denrées utiles à la vie sont la fin et le but » (l. c., p. 210). L'argent ne doit être que moyen de circulation, il doit être toujours mobile ; il ne doit jamais se muer en trésor, en « Immeuble ». Il doit être « dans un mouvement continu, ce qui ne peut être que tant qu'il est meuble... ; mais, sitôt qu'il devient immeuble.... tout est perdu » (l. c., part[ie] I, ch. XIX, p. 213). Par opposition à la finance à qui l'argent apparaissait comme l'unique objet : « la science financière n'est que la connaissance approfondie des intérêts de l'agriculture et du commerce » (p. 241, l. c., p[artie] III, ch. VIII). Boisguillebert, en fait, ne s'intéresse qu'au contenu matériel de la richesse, à la jouissance, à la valeur d'usage : « la véritable richesse... jouissance entière, non seulement des besoins de la vie, mais même de tout le superflu et de tout ce qui peut faire plaisir à la sensualité » (p. 03, *Dissertation sur la nature des richesses, de l'argent et des tributs*).

« *On a fait... une idole de ces métaux* » (or et argent), et laissant là l'objet et l'intention pour lesquels ils avaient été appelés dans le commerce, savoir pour y servir de gages dans l'échange et la tradition réciproque..., on les a presque quittés de ce service pour en former<sup>3</sup> des divinités, auxquelles on a sacrifié et sacrifie tous[es]<sup>4</sup> jours plus de biens et de besoins précieux, et même d'hommes, que jamais l'aveugle antiquité n'en immola à ces fausses divinités qui ont si longtemps formé tout le culte et toute la religion de la plus grande partie des peuples. (Ouvrage cité, p. 395.)

« La misère des peuples ne vient que de ce qu'on a fait un maître, ou plutôt un tyran, de ce qui était un esclave » (l. c.).

Il faut briser cette « usurpation » et « rétablir les choses dans leur état naturel » (l. c.). Par cette passion abstraite de richesse,

---

<sup>1</sup>

<sup>2</sup>

<sup>3</sup>

<sup>4</sup>

« l'équivalence où il » (l'argent) « doit être avec toutes [les] autres denrées, pour être prêt d'en former l'échange à tout moment, a aussitôt reçu une grande atteinte » (p. 399). Voilà donc l'esclave du commerce devenu son maître... Cette facilité qu'offre l'argent pour servir tous les crimes lui fait redoubler ses appointements à proportion que la corruption s'empare des cœurs ; il est certain que presque tous les forfaits seraient bannis d'un État, si l'on en pouvait faire autant de [ce] fatal métal. (p. 399.)

La dépréciation des marchandises, en vue de les convertir en argent (de les vendre au-dessous de leur valeur), est la cause de toute misère (voir ch. V, l. c.). Et c'est dans ce sens qu'il dit « l'argent... est devenu le bourreau de toutes choses » (p. 413, l. c.). Il compare les artifices de la finance, pour faire de l'argent à l' « alambic qui a fait évaporer une quantité effroyable de biens et de denrées pour former ce fatal précis [au maître] » (p. 419). Par la dépréciation des métaux précieux, « les denrées mêmes seront rétablies dans leur juste valeur » (p. 422, l.c.), « l'argent... déclare la guerre... à tout le genre humain » (p. 417). De même PLINE : *Historia Naturalis*, I, XXXIII, c[aput] II, [sectio 14]. Par contre :

L'argent en tant que monnaie universelle:

È così fattamente diffusa per tutto il globo terrestre la comunicazione de' popoli insieme, che può quasi dirsi esser il mondo tutto divenuto uns sois città in cui si fa perpetua flera d'ogni mercanzia, e dove ogni uomo di tutto ciò che la terra, gli animali e l'umana industria aItrove producono, può mediante il danaro stando in sua casa provvedersi e godere. Maravigliosa invenzione <sup>1</sup> ! (MONTANARI (Geminiano) : *Della Moneta*. Écrit vers 1683. Dans l'anthologie de Custodi. Parte Antica. Tome III, p. 40.)

[...] (Athen [aei] Deipnosoph [istae], l [iber] IV, [sectio] 49, [p. 159] <sup>2</sup>.)

Demetrius Phalereus dit à propos de l'extraction de l'or dans les mines : « [...] (l. c. [liber] VI, [sectio] 23, [p. 233]) <sup>3</sup>.

« Sed a nummo prima origo avaritiae... Haec paulatim exarsit rabie quadam, non jam avaritia, sed faines auri» <sup>4</sup> (PLIN[IUS] : Hist[oria] Nat[uralis], I[liber] XXXIII, c[aput] III, [sectio] XIV).

[...]

<sup>1</sup>

<sup>2</sup>

<sup>3</sup>

<sup>4</sup>

[...]

[...]

[...]

[...]

[...]

[...]

(SOPH[OCLE] : Antigone [295-301] <sup>1</sup>.)

L'argent, richesse purement abstraite - dans laquelle s'éteint toute valeur d'usage particulière, donc également toute relation individuelle entre possesseur et marchandise, - tombe de même au pouvoir de l'individu en tant que personne abstraite et se comporte de façon tout à fait étrangère et extérieure à son individualité. Mais en même temps il fait du pouvoir général le pouvoir privé de cet individu. Contradiction [soulignée] par Shakespeare (for instance) :

Gold? yellow, glittering, precious gold?...  
 Thus much of this, will make black, white; foul, fair;  
 Wrong, right; base, noble; old, young; coward, valiant.  
 Ha, you gods! Why this? What this, you gods? Why this  
 Will lug your priests and servants from your sides; \*  
 Pluck stout men's pillows from below their heads:  
 This yellow slave  
 Will knit and break religions; bless th'accurs'd;  
 Make the hoar leprosy ador'd; place thieves,  
 And give them title, knee, and approbation,  
 With senators on the bench; this is it  
 That makes the wappen'd widow wed again;  
 She, whom the spital-house and ulcerous sores  
 Would cast the gorge at, this embalms and spices  
 To th'April day again. Come, damned earth,  
 Thou common whore of mankind. <sup>2</sup>

Ce qui se donne en échange de tout et pour qui tout se donne, apparaît comme le moyen de corruption et de prostitution général <sup>1</sup>.

---

<sup>1</sup>

<sup>2</sup>

\*

« Illi unum consilium habent et virtutem et potestatem suam bestiae tradunt. Et ne quis possit emere aut vendere nisi qui habet characterem aut nomen bestiae aut numerum nominis ejus <sup>2</sup>. »

(Apocalypse [cap. XIII, v. 17].)

## 4<sup>o</sup> LES MÉTAUX PRÉCIEUX, SUBSTRAT DE LA FONCTION MONÉTAIRE <sup>3</sup>

◀

Le procès de production bourgeois s'empare tout d'abord de la circulation métallique comme d'un organisme qui lui est légué tout prêt à fonctionner, qui se transforme sans doute peu à peu, mais en conservant toujours néanmoins sa structure fondamentale. Aussi la question de savoir pourquoi ce sont l'or et l'argent, et non pas d'autres marchandises, qui servent de matière de la monnaie, ce n'est pas dans le cadre du système bourgeois qu'elle se pose, et, par conséquent, nous allons nous borner à souligner très sommairement les points de vue les plus essentiels. La réponse est simple : les qualités naturelles spécifiques des métaux précieux, c'est-à-dire leurs qualités de valeurs d'usage, correspondent à leurs fonctions économiques et les mettent en mesure, mieux que toute autre marchandise, d'être le substrat de la fonction monétaire.

A l'instar du temps de travail lui-même, il faut que l'objet qui doit être considéré comme son incarnation spécifique soit capable de représenter des différences purement quantitatives, ce qui suppose l'identité, l'uniformité de la qualité. C'est là la première condition pour qu'une marchandise remplisse la fonction de mesure de valeur. Si, par exemple, J'évalue toutes les marchandises en bœufs, peaux, céréales, etc., il me faut, en fait, les mesurer en bœufs moyens idéaux, peaux moyennes et céréales moyennes idéales, puisqu'il existe de bœuf à bœuf, de céréale à céréale, de peau à peau des différences qualitatives ; il y a différence dans la valeur d'usage de plusieurs exemplaires de la même espèce. Cette exigence de l'indifférenciation qualitative, indépendamment du lieu et du temps, et partant cette exigence de l'identité pour une même quantité, est de ce point de vue la première condition. La seconde, qui découle également de la nécessité de représenter des différences purement quantitatives, est une grande divisibilité et la possibilité de rassembler de nouveau les fractions obtenues, de sorte que, selon la grandeur de la valeur de la marchandise, l'équivalent général puisse être fractionné sans

<sup>1</sup>

<sup>2</sup>

<sup>3</sup>

compromettre pour autant sa valeur d'usage. Corps simples, qui ne connaissent de divisions que quantitatives, l'or et l'argent peuvent être présentés sous la même forme, affinés au même degré. L'identité de la qualité. De même divisibles et pouvant être recomposés. De l'or, on peut même dire que c'est le métal le plus ancien que l'on connaisse, le *premier métal découvert*. C'est la nature même qui, dans les grandes laveries d'or des fleuves, se charge de la technique, n'exigeant de l'homme, pour la découverte du métal précieux, qu'un travail très primitif, ni science ni instruments de production développés :

The precious metals uniform in their physical qualities, so that equal quantities of it should be so far identical as to present no ground for preferring those one to the others. This as not the case with equal numbers of cattle and equal quantities of grain <sup>1</sup>.

De même, on trouve l'or à l'état plus pur que tous les autres métaux ; il est isolé, sous une forme cristalline pure ; « séparé des corps qu'on trouve habituellement », formant rarement alliage avec d'autres métaux que l'argent. L'or « isolé, individualisé » : Gold differs remarkably from the other metals, with a very few exceptions, in the fact, that it is found in nature in 'its *metallic state* <sup>2</sup> (les autres métaux, on les trouve sous forme de minerais [à l'état chimique]).

Iron and copper, tin, lead and silver are ordinarily discovered in chemical combination[s] with oxygen, sulphur, arsenic, or carbon; and the few exceptional occurrences of these metals in an uncombined, or, as it was formerly called, *virgin state*, are to be cited rather as mineralogical curiosities than as common production[s]. Gold, however, is always found native or metallic... Again gold, from the circumstance of its having been formed in those rocks which are most exposed to the atmospheric action, is found in the débris of the mountains;... les fragments de ces rocks broken off... born[e] by floods into the valleys, and rolled into pebbles by the constant action of flowing water <sup>3</sup> ...

L'or se dépose en raison de son poids spécifique. Aussi se trouve-t-il dans le lit des fleuves et les terrains alluvionnaires. L'or des fleuves est le premier qu'on ait trouvé. (Le lavage des boues des fleuves a été connu avant la mine.) ... Gold most frequently occurs

---

<sup>1</sup>

<sup>2</sup>

<sup>3</sup>

pure, or, at all events, so nearly so that its metallic nature can be at once recognized <sup>1</sup>, aussi bien dans les fleuves que dans les filons de quartz...

Rivers are, indeed, great natural *cradles*, sweeping off all the lighter and finer particles at once, the heavier ones either sticking against natural impediments or being left whenever the current slackens its force or velocity... In almost all, perhaps in all the countries of Europe, Africa, and Asia, greater or smaller quantities of gold have from... early times been washed by simple contrivances from the auriferous deposits, etc. <sup>2</sup>.

Lavage de l'or et travail dans les placers; travaux très simples, tandis que le mining (et par conséquent le mining de l'or aussi) (is an art requiring the employment of capital et plus de collateral sciences et arts <sup>3</sup> que n'importe quelle autre industrie [[Lavage du minerai assuré par la nature]]).

La valeur d'échange en soi suppose une substance commune et la réduction de toutes différences à des différences purement quantitatives. Dans la fonction de l'argent comme mesure des valeurs, celles-ci sont d'abord ramenées à de simples quantités de la marchandise servant de mesure. C'est le cas des métaux précieux qui apparaissent ainsi comme la substance naturelle de la valeur d'échange en soi.

I metalli han questo di proprio e singolare che in essi soli tutte le ragioni si riducono ad una che è la loro quantità, non avendo ricevuto dalla natura diversa qualità, né nell'interna loro costituzione né nell'esterna forma e fattura <sup>4</sup>. (GALIANT, ouvrage cité, p. 130.)

(*Sameness of quality* in all parts of the world ; admit of minute division and exact apportionment.) <sup>5</sup> Le fait qu'il n'existe que des différences quantitatives est tout aussi important pour l'argent moyen de circulation (numéraire) et moyen de paiement : en effet, il ne possède pas d'individualité ; il existe bien des pièces de monnaie singulières, mais l'important n'est pas qu'on vous redonne la *même pièce*, mais qu'on vous rende simplement une quantité égale de la même matière.

---

<sup>1</sup>

<sup>2</sup>

<sup>3</sup>

<sup>4</sup>

<sup>5</sup>

*Money is returned in kind only; which fact... distinguishes this... agent from all other machinery... indicates the nature of its service-clearly proves the singleness of its office (267. OPDYXE.)*<sup>1</sup>

La diversité des fonctions que remplit l'argent leur permet de représenter concrètement le changement des formes déterminées de cet argent. A cette diversité des fonctions que doit remplir l'argent, qu'il soit marchandise générale, numéraire, matière première d'articles de luxe, matériau de l'accumulation, etc., correspond la faculté qu'ont l'or et l'argent d'être toujours ramenés par une simple fonte à leur état purement métallique et, de même, de passer de cet état à n'importe quel autre : donc, l'or et l'argent ne sont pas liés éternellement, comme le sont d'autres marchandises, à la forme d'usage déterminée qu'on leur a donnée. Ils peuvent de lingots être transformés en numéraire et vice versa, sans perdre leur valeur de matière première, sans mettre en péril les procès de production et de consommation. Comme *moyen de circulation*, l'or et l'argent ont sur d'autres marchandises cet avantage qu'à leur densité naturelle élevée, leur conférant un poids relativement grand pour le peu d'espace qu'ils occupent, correspond une densité économique leur permettant de receler (de matérialiser) dans un petit volume une quantité relativement élevée de temps de travail, c'est-à-dire une grande valeur d'échange. Cette capacité est naturellement en relation avec leur rareté relative dans la nature. D'où facilité du transport, du transfert, etc. En un mot facilité de la circulation réelle, ce qui est évidemment la première condition pour qu'ils puissent remplir leur fonction économique de moyen de circulation.

Enfin, en tant que mode d'existence immobile de la valeur, matériau de la théaurisation, leur indestructibilité relative ; leur durée éternelle, leur propriété de ne pas s'oxyder à l'air (« le trésor que ne rongent ni les mites ni la rouille ») ; leur haute température de fusion ; spécialement pour l'or, la propriété de n'être pas soluble dans les acides, sauf dans le chlore libre (eau régale, mélange d'acide chlorhydrique et d'acide nitrique). Il faut enfin souligner un élément capital : les *qualités esthétiques* de l'or et de l'argent qui les rendent propres à exprimer directement le superflu : parure, luxe, besoin naturel de briller aux jours de fête, et la richesse en soi. Éclat des couleurs, ductibilité, faculté de se laisser façonner en outils, d'être utilisés tant pour la magnificence que pour toute sorte d'autres objets. L'or et l'argent apparaissent comme une sorte de lumière, dans sa pureté native, que l'homme extrait du monde souterrain lui-même. Indépendamment de leur rareté, la grande malléabilité de l'or et de l'argent les rend impropre à servir d'instruments de production en comparaison du fer et même du cuivre (à l'état durci où l'utilisaient les Anciens). Or la valeur d'usage des métaux dépend pour une grande part de leur rôle dans le procès de production immédiat. L'or et l'argent sont exclus de cette utilisation tout comme d'ailleurs ils ne sont pas des objets d'usage indispensables.

*Le numéraire [doit] avoir une valeur [d'usage] directe... [mais fondée sur un besoin factice], sa matière [ne doit pas être] indispensable à l'existence de l'homme, car toute la quantité qui en est employée comme numéraire [[de l'argent en général, même celui qui est accumulé sous forme de trésor]] ne peut point être employée individuellement, elle doit toujours circuler. (STORCH, I. II, pp. 113, 114, l. c.).*

(Même la fraction accumulée sous forme de trésor ne peut être employée « individuellement » puisque l'accumulation consiste précisément à la conserver intacte.) Voici donc un premier aspect de la nature de l'or et de l'argent en tant que valeur d'usage : c'est d'être quelque chose *dont on peut se passer*, qui n'entre ni dans la satisfaction des besoins immédiats en tant qu'objet de consommation, ni en tant qu'agent dans le procès de production immédiat. De ce point de vue, il ne doit pas y avoir conflit entre la valeur d'usage de l'argent et sa fonction de trésor (monnaie) ou de moyen de circulation, ni entre le besoin de métaux précieux en tant que valeur d'usage individuelle et le besoin de ces métaux en tant qu'argent dans une de ses nombreuses déterminations, qui résulte de la circulation, de la société elle-même. Mais ce n'est là que l'aspect négatif.

Aussi, polémiquant contre l'argent, Pedro Martyr, qui semble avoir été grand amateur de chocolat, dit-il des *bags of cacao* (sacs de cacao) qui, entre autres choses, servaient aussi de monnaie chez les Mexicains (De Orbe novo) : «O felicem monetam, quae suavem utilemque praebet humano generi potum, et a tartarea peste avaritiae suos immunes servat possessores, quod suffodi aut diu servari nequeat <sup>1</sup>.»

D'autre part l'or et l'argent n'ont pas seulement le caractère négatif du superflu, c'est-à-dire de choses dont on peut se passer : leurs qualités esthétiques, en en faisant le matériau du luxe, de la parure, de la somptuosité, les muent en formes positives du superflu ou en moyens de satisfaire des besoins qui dépassent les besoins quotidiens et les strictes nécessités naturelles. D'où leur valeur d'usage intrinsèque, indépendamment de leur fonction d'argent. Mais, de même qu'ils sont les représentants naturels de rapports purement quantitatifs - en raison de l'identité de leur qualité, de même, dans leur usage individuel, ils sont les représentants du superflu et donc de la richesse en soi, tant en vertu de leurs qualités esthétiques naturelles que de leur cherté.

*Ductibilité*, une des qualités qui rendent l'or et l'argent aptes à servir de parure. Éblouissement des yeux. La valeur d'échange, c'est en premier lieu l'excédent de valeurs d'usage nécessaires, destiné à l'échange. Cet excédent est échangé contre du superflu pur et simple, c'est-à-dire qui déborde le cadre des besoins immédiats ; contre ce qui est destiné aux jours de fête par opposition au quotidien. En soi, la valeur d'usage traduit d'abord la relation de l'individu avec la nature ; la valeur d'échange à *côté* de la valeur d'usage traduit son empire sur les valeurs d'usage d'autrui, ses relations sociales : et même à l'origine ce sont encore des valeurs dont on use aux jours de fête, les valeurs d'objets qui sortent du cadre des nécessités naturelles immédiates.

La couleur *blanche* de l'argent, qui réfléchit tous les rayons lumineux dans leur mélange primitif ; couleur *orangée* de l'or, qui absorbe tous les rayons lumineux de couleur de la lumière complexe qui l'éclaire et ne réfléchit que le rouge.

Ajouter ici ce qui a été dit naguère des pays exploitant des mines. [[Dans son histoire de la langue allemande, *Grimm* montre le rapport entre les noms de l'or et de l'argent et la couleur]] <sup>2</sup>.

---

<sup>1</sup>

<sup>2</sup>

Nous avons vu que l'or et l'argent ne remplissent pas les conditions qu'on -exige d'eux en tant que valeur d'échange promue à l'autonomie, en tant que monnaie ayant une existence immédiate : d'être des *valeurs de grandeur* constante. Leur nature de marchandise particulière entre ici en conflit avec leur fonction d'argent. Toutefois, comme le remarque déjà Aristote, leur grandeur de valeur est plus constante que celle de la moyenne des autres marchandises. Indépendamment de l'effet général sur tous les rapports économiques d'une hausse ou d'une dépréciation des métaux précieux, les fluctuations du rapport de valeur entre l'or et l'argent sont d'une importance particulière pour la circulation métallique elle-même, parce que ces deux métaux servent sans cesse parallèlement de matière de la monnaie, soit dans le même pays, soit dans des pays différents. Les causes purement économiques de ces changements successifs - les conquêtes et autres bouleversements politiques, qui avaient dans le monde antique une grande influence sur la valeur des métaux précieux, sortent du cadre purement économique de notre étude -, ces causes, il faut les ramener à la variation du temps de travail requis pour produire une même quantité de ces métaux. Ce temps dépendra lui-même et des quantités relatives de métaux précieux existant dans le globe terrestre et de la plus ou moins grande difficulté de se les procurer à l'état métallique pur. De ce qui précède, il résulte déjà que l'or, en dépit de sa plus grande rareté absolue, a été découvert avant l'argent et qu'il est resté longtemps relativement dévalué par rapport à celui-ci. Le ramassage de l'or des rivières ou des terrains alluvionnaires lie requiert en effet ni le forage de mines, ni un traitement chimique ou mécanique. Aussi l'affirmation de Strabon suivant laquelle on donnait dans une tribu arabe 10 livres d'or pour 1 livre de fer et 2 livres d'or pour 1 livre d'argent ne semble nullement invraisemblable. Il est d'autre part évident, qu'à mesure que la productivité du travail social, la technologie, se développe, ce qui fait enchérir le prix du travail simple, tandis que se tarissent les sources initiales d'approvisionnement en or à la surface de la terre et que l'écorce terrestre est fouillée en un plus grand nombre de points, la rareté ou l'abondance de ces deux métaux aura une influence essentielle sur la productivité du travail, ce qui fera remonter le taux de la valeur de l'or par rapport à l'argent. Mais ce n'est jamais le rapport quantitatif absolu entre les réserves naturelles connues de ces deux métaux, bien qu'il soit un élément essentiel du temps de travail nécessaire à leur production, qui détermine la relation de leurs valeurs. C'est le temps de travail lui-même. D'où le fait que tandis qu'on estimait de 52 à 1 le rapport de l'argent à l'or, le rapport de leurs valeurs, selon l'Académie des Sciences de Paris (1842), était seulement de 15 à 1.

A un stade de développement donné de la productivité du travail social, la découverte alternée de nouveaux gisements aurifères et argentifères doit peser dans un des plateaux de la balance de façon de plus en plus décisive. Or l'or a cet avantage sur l'argent de pouvoir être découvert non seulement dans des mines, mais aussi dans des terrains alluvionnaires. Il existe donc de nouveau toute probabilité que se produise un mouvement inverse dans le rapport de valeur de l'or et de l'argent : baisse de la valeur de l'or par rapport à celle de l'argent. Le forage des mines d'argent dépend des progrès de la technique et de la civilisation en général. Ceux-ci donnés, toutes les variations dépendent de la découverte de riches gisements aurifères ou argentifères. En somme, nous assistons à une répétition du même mouvement dans la variation du rapport de valeur entre l'or et l'argent. Les deux premiers mouvements débutent par une dépréciation relative de l'or et se terminent par la hausse de sa \*valeur. Le dernier commence par la hausse de l'or et semble s'orienter vers le retour au rapport initial vis-à-vis de l'argent, qui était moins élevé

qu'aujourd'hui. Dans l'ancienne Asie, le taux or-argent était de 6 à 1 ou de 8 à 1 (moindre encore dans les lois *de Manou*) (ce taux était celui qui existait encore en Chine et au Japon, au début du XIXe siècle) ; la proportion de 10 à 1, taux en vigueur au temps de Xénophon, peut être considérée comme le taux moyen dans l'antiquité gréco-romaine. A la fin de l'époque romaine, - les mines d'argent exploitées par Carthage en Espagne jouèrent dans l'antiquité à peu près le même rôle que la découverte de l'Amérique dans les temps modernes - on trouve à peu près le rapport qui s'établit après la découverte de l'Amérique 14 ou 15 contre 1, bien qu'on note fréquemment, à Rome, une dépréciation plus forte de l'argent.

Au moyen âge, on peut à nouveau constater, comme à l'époque de Xénophon, un taux moyen de 10 à 1, quoique les variations locales soient d'une extrême amplitude, précisément à cette époque. Rapport moyen dans les siècles qui font suite à la découverte de l'Amérique 15 à 1 ou 18 à 1. Les nouvelles découvertes d'or permettent de penser que ce taux sera de nouveau ramené à 10 pour 1 ou même 8 pour 1, en tout cas le mouvement du rapport de valeur est en sens inverse de celui qui s'est produit depuis le Vie siècle. Il n'y a pas encore lieu d'approfondir davantage ici ce problème particulier.

## 5<sup>o</sup> MANIFESTATIONS DE LA LOI D'APPROPRIATION DANS LA CIRCULATION SIMPLE

«

Il faut saisir ici les relations économiques des individus, qui sont les agents de l'échange, dans toute leur simplicité, telles qu'elles apparaissent dans le procès d'échange décrit jusqu'ici, sans référence à des rapports de production plus développés. Les formes économiques déterminées constituent précisément la détermination, dans laquelle ils entrent en relation les uns avec les autres (dans laquelle ils se font face).

« Le travailleur a un droit exclusif sur la valeur résultant de son travail » (CHERBULIEZ, p. 48, *Riche ou pauvre*, Paris, 1841).

D'abord, les agents du procès d'échange apparaissent en tant que *propriétaires* de marchandises. Or, sur la base de la circulation simple, il n'existe qu'une méthode pour *entrer en possession* d'une marchandise, c'est de fournir un nouvel équivalent ; donc, il apparaît que la propriété de la marchandise *antérieure à l'échange*, c'est-à-dire la propriété d'une marchandise qu'on ne s'est pas appropriée par le moyen de la circulation, mais qui, au contraire, doit d'abord entrer dans celle-ci, a directement pour origine le travail de celui qui la possède, et que le travail est le mode primitif de l'appropriation. En tant que valeur d'échange, la marchandise n'est rien que produit, *travail matérialisé*. Du même coup, elle est d'abord l'objectivation de celui dont elle exprime le travail ; sa propre existence pour autrui objectivée, produite par lui. Mais la production des marchandises ne fait pas partie du procès d'échange, tel qu'il peut être analysé dans les différentes phases de la

circulation. Les marchandises, nous supposons au contraire qu'elles existent comme valeurs d'usage toutes prêtées. Il faut qu'elles soient là avant que ne commence l'échange, en même temps, dans le cas de l'achat et de la vente, ou au moins dès que la transaction est achevée, dans cette forme de la circulation, où l'argent sert de moyen de paiement. Mais, qu'elles y entrent simultanément ou non, elles entrent toujours dans la circulation en tant que marchandises existant réellement. *C'est pourquoi le procès de création des marchandises, partant leur procès initial d'appropriation aussi, se situent en dehors de la circulation.* Mais comme c'est seulement grâce à la circulation, donc à l'aliénation de l'équivalent que l'on détient, que l'on peut en acquérir un autre, cela suppose nécessairement son propre travail comme procès initial d'appropriation, et la circulation apparaît en fait comme un simple échange réciproque de travail, incarné dans de multiples produits.

Le travail et la propriété du résultat de son propre travail se présentent donc comme la condition fondamentale, sans laquelle ne pourrait avoir lieu l'appropriation secondaire par le moyen de la circulation. *La propriété fondée sur le travail personnel* constitue donc, dans le cadre de la circulation, *la base de l'appropriation du travail d'autrui*. En réalité, quand on étudie de près le procès de circulation, il faut supposer que les échangistes s'y présentent comme propriétaires de valeurs d'échange, c'est-à-dire de quantités de temps de travail matérialisées en valeurs d'usage. *Quant à la manière dont ils sont devenus propriétaires de ces marchandises*, c'est là un procès qui se déroule derrière le dos de la circulation simple et qui s'est éteint avant qu'elle ne commence. La propriété privée est la condition préalable de la circulation, mais le procès d'appropriation lui-même ne se montre pas, n'apparaît pas dans le cadre de la circulation ; au contraire, il lui est supposé antérieur. Dans la circulation proprement dite, dans le procès d'échange tel qu'il se manifeste à la surface de la société bourgeoise, chacun ne donne qu'autant qu'il prend, et ne prend qu'autant qu'il donne. Mais, pour accomplir l'une ou l'autre de ces opérations, il faut qu'il *possède*. Les procédés qui l'ont mis en situation de posséder ne constituent aucune des phases de la circulation proprement dite. C'est seulement en tant que propriétaires privés de valeur d'échange - que ce soit sous forme de marchandise ou d'argent - que les individus sont les agents du procès de circulation. La manière dont ils sont devenus propriétaires privés, c'est-à-dire dont ils se sont *appropriés du travail matérialisé*, est une opération, qui ne semble pas ressortir du tout à l'étude de la circulation simple. Cependant, d'autre part, la marchandise est la condition préalable de la circulation. Et comme, de son point de vue, on ne peut acquérir de marchandises d'autrui, *donc du travail d'autrui* qu'en aliénant le sien propre, *le procès d'appropriation de la marchandise*, antérieur à la circulation, apparaît nécessairement de son point de vue *comme une appropriation réalisée grâce au travail*. *En tant que valeur d'échange, la marchandise n'est rien d'autre que travail matérialisé* ; or, du point de vue de la circulation, qui n'est elle-même que le mouvement de la valeur d'échange, le travail matérialisé d'autrui ne pouvant être acquis que par échange d'un équivalent, *la marchandise ne peut être en lait autre chose que la matérialisation de son propre travail* ; et celui-ci étant, en fait, le procès d'appropriation réel de produits de la nature, il apparaît également comme titre de propriété juridique. La circulation montre simplement comment cette appropriation immédiate transforme, par le truchement d'une *opération sociale*, *la propriété de son travail propre en propriété de travail social*.

Voilà pourquoi tous les économistes modernes font du travail personnel le titre de propriété originel, qu'ils mettent l'accent sur le côté économique ou sur le point de vue

juridique ; et ils font de la *propriété du résultat du travail personnel la condition fondamentale de la société bourgeoise* (cf. ci-dessus CHERBULIEZ. Voir aussi A. SMITH). Cette condition préalable repose elle-même sur *l'hypothèse de la valeur d'échange*, dont on fait le *rapport économique dominant l'ensemble des rapports de production et de commerce* : elle est donc elle-même un *produit historique* de la société bourgeoise, société de la valeur d'échange développée. Mais, comme d'autre part l'étude de rapports économiques plus concrets que ne les montre la circulation simple, semble aboutir à des lois contradictoires, tous les économistes classiques jusqu'à Ricardo aiment certes poser comme loi générale *cette théorie qui tire son origine de la société bourgeoise elle-même*, mais préfèrent en rejeter l'application stricte dans cette période de l'âge d'or, où n'existe pas *encore de propriété*. Pour ainsi dire dans les époques antérieures au péché originel économique. C'est ce que fait Boisguillebert, par exemple. *De sorte qu'on aboutirait à ce résultat paradoxal: on se verrait obligé de reléguer la vérité de la loi d'appropriation de la société bourgeoise dans une époque où cette société elle-même n'existe pas encore et la loi fondamentale de la propriété dans l'époque où il n'y avait pas de propriété*. Cette illusion s'explique facilement. La production à ses débuts s'effectue sur la base de communautés primitives, au sein desquelles l'échange privé ne se présente, que comme une exception tout à fait superficielle et accessoire. Mais la dissolution historique de ces communautés fait immédiatement apparaître des rapports de domination et de servitude, des rapports de violence, qui sont en contradiction flagrante avec la paisible circulation des marchandises et les rapports qui lui correspondent. Quoi qu'il en soit, le procès de circulation, tel qu'il se manifeste à la surface de la société, ne connaît pas d'autre mode d'appropriation et, au cas où des contradictions se feraient jour dans le cours de notre étude, il faudrait les *déduire du développement de la valeur d'échange elle-même*, tout comme nous l'avons fait pour cette loi de l'appropriation primitive par le travail.

*Une fois posée cette loi de l'appropriation par son propre travail et loin d'être une hypothèse arbitraire, c'est une condition qui résulte de l'étude de la circulation elle-même, - on découvre alors sans difficulté dans la circulation un royaume de la liberté et de l'égalité bourgeoise, qui repose sur cette loi.*

Si l'appropriation de marchandises par le travail personnel se présente comme la première nécessité, la seconde c'est le procès social qui fait d'abord de ce produit une valeur d'échange et doit le reconvertis, en tant que tel, en valeur d'usage destinée aux individus. Après l'appropriation par le travail ou la matérialisation du travail, *son aliénation ou sa conversion en forme sociale apparaît comme la seconde loi*. La circulation est le mouvement au sein duquel on fait, par hypothèse, de son propre produit une valeur d'échange (de l'argent), c'est-à-dire un produit social et du produit social son propre produit (valeur d'usage individuelle, objet de consommation individuelle).

Dès lors ceci encore est clair: <sup>1</sup>

Une autre condition préalable de l'échange qui concerne l'ensemble du mouvement est la suivante : les agents de l'échange produisent tous dans les conditions de la division du travail social. Les marchandises à échanger l'une contre l'autre ne sont en effet pas autre

---

<sup>1</sup>

chose que du travail matérialisé en différentes valeurs d'usage, donc matérialisé de diverses façons, en fait elles ne sont que le mode d'existence matérialisé de la division du travail ; la matérialisation de travaux quantitativement différents, correspondant à des systèmes de besoins différents. Quand je produis une *marchandise*, la condition préalable est que, si mon produit a bien une valeur d'usage, il n'en a pas pour moi, qu'il n'est pas immédiatement pour moi moyen de subsistance (dans l'acception la plus large), mais valeur d'échange immédiate ; il ne devient moyen de subsistance qu'après avoir pris, dans l'argent, la forme de produit social général, pouvant désormais être réalisé en n'importe quelle forme de travail d'autrui, qualitativement différent. D'où, en produisant pour la société, dont chaque membre travaille à son tour pour moi dans une autre sphère, je ne produis que pour moi.

En outre, il est évident que l'hypothèse selon laquelle les échangistes produisent des valeurs d'échange ne suppose pas seulement la division du travail en général, mais une forme spécifiquement développée de celle-ci. Au Pérou, par exemple, existait aussi la division du travail; de même dans les petites communautés de l'Inde se suffisant à elles-mêmes (*selfsupporting*). Mais c'est là une division du travail qui suppose non seulement une production non fondée sur la valeur d'échange, mais, à l'inverse, une production plus ou moins directement communautaire. L'hypothèse de base, qui veut que les agents du procès de circulation ont produit des valeurs d'échange, des produits qui sont placés immédiatement sous la détermination sociale de la valeur d'échange, donc que les agents ont effectué leur production dans le cadre d'une division du travail de forme historique déterminée, cette hypothèse inclut une foule de conditions préalables, qui ne résultent ni de la volonté de l'individu, ni de sa nature immédiate, mais de conditions et de rapports historiques, qui font déjà de l'individu un être social, déterminé par la société ; tout comme elle inclut des rapports, qui se traduisent dans d'autres relations de production entre les individus, que les relations simples dans lesquelles ils s'affrontent dans la circulation.

L'échangiste a produit une marchandise et, qui plus est, pour des producteurs de marchandises. Ceci inclut : d'une part il a produit en sa qualité d'individu indépendant, de sa propre initiative, déterminé seulement par son propre besoin et ses capacités propres, il a produit de soi-même et pour soi, non pas en tant que membre d'une communauté naturelle, ni qu'individu participant directement à la production en tant qu'être social, et qui, partant, ne se comporte pas vis-à-vis de son produit comme envers une source d'existence immédiate. D'autre part, il a produit *de la valeur d'échange*, c'est-à-dire un produit qui ne devient produit pour lui-même que grâce à un procès social déterminé, grâce à une métamorphose précise. Il a donc déjà produit dans un ensemble de conditions complexes, conditions de production et rapports commerciaux fruits d'un procès historique, mais qui lui apparaissent comme une nécessité naturelle. L'indépendance de la production individuelle se complète ainsi d'une dépendance sociale, qui trouve son expression correspondante dans la division du travail.

Le *caractère privé* de la production de l'individu producteur de valeurs d'échange apparaît lui-même comme un résultat de l'histoire - *son isolement, sa réduction à l'autonomie d'un point dans le cadre de la production* sont conditionnés par un système de division du travail, qui, à son tour, repose sur toute une série de conditions économiques déterminant les rapports de l'individu avec les autres individus et fixant son propre mode d'existence de tous points. de vue.

Un fermier anglais et un paysan français, pour autant que les marchandises qu'ils vendent sont des produits du sol, sont placés dans les mêmes conditions économiques. Mais le paysan ne vend que le faible excédent de sa production familiale, l'essentiel, il le consomme lui-même et, pour lui, la plus grande partie de son produit n'est pas de la valeur d'échange, mais de la valeur d'usage, un moyen de subsistance immédiat. Par contre, le fermier anglais dépend absolument de la vente de son produit, donc il dépend de ce produit en tant que marchandise, autant dire de la valeur d'usage sociale de son produit. Sa production est donc appréhendée et déterminée dans tout son volume par la valeur d'échange. Dès lors on voit que, pour que les céréales, par exemple, soient produites comme simple valeur d'échange et donc entrent, en totalité, dans le procès de circulation, cela exige un développement tout à fait différent des forces productives du travail et de sa division, des différences considérables dans les relations des individus à l'intérieur de la production ; bref, on constate quels procès économiques sont indispensables pour faire d'un paysan français un fermier anglais. Dans son explication de la valeur d'échange Adam Smith commet encore l'erreur de vouloir tenir pour forme adéquate de la valeur d'échange sa forme non développée, où elle n'apparaît que comme l'excédent que le producteur produit en plus de la valeur d'usage destinée à sa propre subsistance, alors que ce n'est là qu'une forme de son apparition historique dans le cadre d'un système de production dont elle n'est pas encore devenue la forme générale. Mais, dans la société bourgeoise, la valeur d'échange doit être saisie comme la forme dominante, au point qu'a disparu toute relation immédiate des producteurs avec leurs produits en tant que valeurs d'usage ; tous les produits doivent être tenus pour commercialisables. Prenons un ouvrier dans une fabrique moderne, une fabrique de cotonnades par exemple. S'il n'avait pas produit de valeur d'échange, il n'aurait rien produit du tout, puisqu'il n'est pas en mesure de poser sa main sur une seule valeur d'usage tangible en disant : ceci est mon produit. Plus le système des besoins sociaux se différencie et plus devient unilatérale la production de chaque individu ; c'est-à-dire, à mesure que se développe la division sociale du travail, la production du produit comme valeur d'échange prend un caractère décisif ; le caractère de valeur d'échange du produit est l'essentiel.

Une analyse de la forme spécifique de la division du travail, des conditions de production sur lesquelles elle est fondée, des relations économiques entre les membres de la société dans lesquelles se résolvent ces conditions de production, montrerait qu'il faut supposer tout le système de la production bourgeoise pour qu'apparaissent à la surface, comme point de départ simple la valeur d'échange, et le procès d'échange, tel qu'il se manifeste dans la circulation simple : simple échange de substance, mais échange social embrassant toute la production et toute la consommation. Il en résulterait donc que pour que les individus puissent s'affronter dans les simples relations d'achats et de ventes en tant que producteurs privés libres, au cours du procès de circulation et qu'ils y fassent figure d'agents indépendants de ce procès, cela suppose déjà d'autres relations de production plus complexes, plus ou moins en conflit avec la liberté et l'indépendance des individus, d'autres rapports économiques préalables. Mais du point de vue de la circulation simple ces rapports sont effacés. A considérer celle-ci, la division du travail n'y apparaît pratiquement que dans ce résultat (qui est sa condition préalable), que les agents de l'échange produisent des marchandises différentes répondant à des besoins différents ; que si chaque individu dépend de la production de tous, tous dépendent aussi de la sienne, car ils se complètent réciproquement ; et qu'ainsi, grâce au procès de

circulation, le produit de chaque individu devient pour lui le moyen de participer à la production sociale en général, dans la proportion de la grandeur de valeur qu'il possède.

Le produit est valeur d'échange, travail général matérialisé, bien qu'il ne soit immédiatement que la matérialisation du travail privé, indépendant, de l'individu.

La marchandise doit d'abord être aliénée ; c'est une obligation pour l'individu que son produit immédiat n'en soit pas un pour lui, mais qu'il ne le devienne que dans le procès de production social et qu'il doive nécessairement prendre cette forme générale et pourtant extérieure ; le produit du travail particulier doit nécessairement faire ses preuves en tant que matérialisation du travail général social, en prenant la forme de la chose, qui est par hypothèse la seule à matérialiser immédiatement le travail général -l'argent, - de même, le fait que ce *very process* [procès même] pose ce travail social général comme une chose extérieure, comme argent : toutes ces déterminations constituent le ressort même de la circulation, le cœur qui fait battre son pouls. Aussi les relations sociales, qui en résultent, découlent-elles immédiatement de l'étude de la circulation simple et ne se situent-elles pas derrière elle, comme c'était le cas des rapports économiques impliqués dans la division du travail.

Par quel moyen l'individu fait-il la preuve que son travail privé est du travail général et le produit de ce travail un produit social général ? Par le contenu particulier de son travail, par sa valeur d'usage particulière, qui est l'objet du besoin d'un autre individu, ce qui amène celui-ci à céder, comme équivalent, son propre produit contre celui-ci. [[Que cet échange doive prendre la forme de l'argent, c'est là un point que nous étudierons ultérieurement, étant donné que cette métamorphose de la marchandise en argent constitue elle-même une phase essentielle de la circulation simple.]] Donc, sa preuve, c'est que son travail représente une particularité dans la totalité du travail social, un rameau qui la complète de façon particulière. Dès que le travail possède un contenu déterminé par le complexe social - c'est là la détermination matérielle et la condition préalable, - il est considéré comme travail général. Quant à la forme du travail général, elle est établie par sa réalité de partie d'une totalité de travaux, de mode d'existence particulier du travail social.

Les individus ne s'affrontent qu'en qualité de propriétaires de valeurs d'échange, d'êtres qui, vis-à-vis des autres, se sont créé une existence objective grâce à leur produit, la marchandise. Sans cette médiation objective, ils n'ont pas de relations réciproques, du point de vue des échanges matériels sociaux qui se produisent dans la circulation. Ils n'existent l'un pour l'autre que comme choses et leur relation monétaire, qui fait, pour tous, de leur communauté elle-même quelque chose d'extérieur et partant d'accidentel, n'est que le développement de ce rapport. L'enchaînement social, qui naît de la rencontre des individus indépendants, apparaît vis-à-vis d'eux comme une nécessité objective et en même temps comme un lien qui leur est extérieur: c'est cela qui représente précisément leur indépendance; l'existence en société est certes une nécessité, mais ce n'est qu'un moyen, qui apparaît donc aux individus eux-mêmes comme quelque chose d'extérieur et même, dans l'argent, comme un objet tangible. Ces individus produisent dans la société et pour elle en tant qu'individus sociaux, mais en même temps ceci apparaît comme un simple moyen d'objectiver leur individualité. N'étant pas subordonnés à une communauté naturelle, ni ne se subordonnent, d'autre part, à la communauté en prenant conscience que c'est ce qu'ils ont de commun, il faut, en face d'eux, sujets indépendants, que celle-ci

existe comme quelque chose de matériel, également indépendant, extérieur, fortuit. C'est précisément la condition pour qu'en tant que personnes privées indépendantes ils soient impliqués en même temps dans un ensemble social.

Donc, la division du travail [[et dans cette expression, on peut grouper les conditions sociales de production, dans lesquelles les individus produisent des valeurs d'échange]] n'apparaît que sous deux aspects dans la circulation ou procès d'échange simple. 1. Non production par l'individu lui-même, par son travail direct, des subsistances dont il a un besoin immédiat. 2. Existence du travail social général en tant que totalité naturelle, qui se décompose en une multitude de particularités, les agents du procès de circulation possédant des marchandises complémentaires, chacun satisfaisant un seul aspect de l'ensemble des besoins sociaux de l'individu, tandis que les rapports économiques proprement dits, qui résultent de cette division du travail déterminée, sont effacés ; c'est à cause de cet aspect de la division du travail que nous ne l'avons pas exposée plus en détail dans l'étude de la valeur d'échange, mais admise simplement comme un fait identique à la valeur d'échange, qui, en réalité, exprime seulement sous une forme agissante, en tant que particularisation du travail, ce que traduit sous une forme matérielle la valeur d'usage différente des marchandises - sans laquelle il n'y aurait ni échange ni valeur d'échange. En réalité, A. Smith, de même que d'autres économistes avant lui : Petty, Boisguilbert, les Italiens ( ... ? ... ) en disant que la division du travail est corrélative de la valeur d'échange, n'a pas fait autre chose. Mais c'est Steuart qui, le premier, a identifié la division du travail à la production de valeurs d'échange et il se distingue heureusement d'autres économistes, parce qu'il a compris que c'était une forme de la production sociale et des échanges matériels de la société réalisée par un procès historique particulier. Ce que dit A. Smith de la force productive de la division du travail est un point de vue tout à fait étranger à notre propos, qui n'a sa place ni ici, ni là où l'auteur l'a placé, et qui, en outre, se réfère à un stade de développement particulier de la manufacture, et ne s'applique nullement au système industriel moderne. La division du travail dont il est question ici est la division naturelle et *libre* dans le cadre de la société tout entière, qui se manifeste par la production de valeurs d'échange et non la division du travail à l'intérieur d'une usine (ce n'est pas l'analyse et la combinaison du travail dans une branche de production isolée, mais au contraire la division sociale de ces branches de production qui se produit, pour ainsi dire, sans intervention des individus). C'est dans le système égyptien, plus que dans le système moderne que la division du travail dans la société correspondrait au principe de la division du travail dans une fabrique. La répulsion réciproque des agents du travail social et leur émiettement en travailleurs libres, indépendants les uns des autres, qui ne forment un tout et une unité qu'en raison d'une nécessité interne (alors que dans l'autre division du travail ce résultat est atteint par une analyse consciente et une combinaison consciente des individus analysés) : voilà deux choses différentes et déterminées par des lois de développement totalement différentes, quelque correspondance qu'il y ait entre les formes de l'une et de l'autre. Mais A. Smith n'a même pas pris la division du travail dans sa forme simple d'activation de la valeur d'échange, ni dans cette autre forme, où elle constitue une force productive déterminée du travail. Il en a une autre conception encore : il a pris les antagonismes économiques de la production, les déterminations sociales qualitatives sous la dépendance desquelles les individus s'affrontent en tant que capitaliste et salarié, capitaliste industriel et rentier, fermier et propriétaire foncier, etc., pour les formes économiques d'un certain mode de division du travail.

Quand l'individu produit ses moyens de subsistance immédiats, comme c'est le cas en majeure partie, par exemple, dans les pays où subsistent les conditions primitives de l'agriculture, sa production n'a pas de caractère social et son travail n'est pas du travail social. Quand l'individu produit en tant que particulier - cette situation elle-même n'est nullement un effet de la nature, mais le résultat raffiné d'un procès social, - le caractère social se manifeste en ceci : le contenu de son travail est déterminé par le complexe social, et il ne travaille qu'en sa qualité de membre de ce complexe ; c'est-à-dire qu'il oeuvre pour satisfaire les besoins de tous les autres - donc qu'il existe pour lui une dépendance sociale - mais lui-même choisit à son gré tel ou tel travail ; sa relation particulière avec son travail particulier n'est pas déterminée par la société ; son choix est naturellement déterminé par ses dispositions naturelles, ses goûts, les conditions naturelles de la production dans lesquelles il se trouve placé, etc., de sorte qu'en fait la particularisation du travail, sa dissociation sociale en un ensemble de branches particulières, apparaît à l'individu de la façon suivante : sa particularité intellectuelle et naturelle a pris en même temps la forme d'une particularité sociale. Pour lui, la particularité de son travail - et d'abord sa matérialisation - a son origine dans sa propre nature et ce qu'elle suppose de particulier - mais, en même temps, il sait qu'elle sert à réaliser un système particulier de besoins et une branche particulière de l'activité sociale. Ainsi conçue, la division du travail est la reproduction à l'échelle sociale de l'individualité particulière, qui est ainsi en même temps un chaînon de l'évolution totale de l'humanité, et elle permet en même temps à l'individu, par l'intermédiaire de son activité particulière, de jouir de la production générale, lui donne accès aux multiples biens de la société. Cette conception, telle qu'elle résulte du point de vue de la circulation simple, qui confirme la liberté des individus au lieu de la supprimer, est encore la conception courante de l'économie politique bourgeoise.

Cette diversité naturelle des individus et de leurs besoins constitue le motif de leur intégration sociale en tant qu'échangistes. Dans l'échange, ils s'affrontent *d'abord*<sup>1</sup> en tant que personnes se reconnaissant réciproquement propriétaires, et dont la volonté pénètre les marchandises : pour eux, l'appropriation réciproque, résultat d'une aliénation réciproque, n'a lieu qu'en vertu de leur volonté commune, donc essentiellement par l'intermédiaire du contrat. Ici intervient l'élément juridique de la personne et de la liberté, qu'elle inclut. D'où, dans le droit romain, cette définition juste du *servus* (esclave) : quelqu'un qui ne peut rien se procurer par échange. En outre : les sujets qui font l'échange ont chacun conscience de n'être dans la transaction une fin que pour soi, de n'être qu'un moyen pour l'autre ; enfin, ils ont conscience que cette réciprocité qui fait que chacun d'eux est à la fois fin et moyen, chacun ne pouvant arriver à sa propre fin qu'en devenant moyen pour l'autre et ne pouvant devenir moyen qu'en atteignant la fin qu'il s'assigne, - que cette réciprocité donc est un fait nécessaire, la condition naturelle préalable de l'échange, mais en soi elle est indifférente à chacun des deux agents de l'échange et n'a d'intérêt pour lui que pour autant qu'elle est *son* intérêt. Autrement dit : l'intérêt commun qui apparaît comme contenu de l'acte d'échange global est bien un fait présent à la conscience des deux parties, mais en soi il n'est pas le motif de l'échange, il n'existe, si l'on peut dire, que derrière le dos des intérêts individuels qu'il reflète. S'il le veut, l'intéressé peut encore avoir la conscience exaltante que la satisfaction de son intérêt individuel égoïste est en même temps la réalisation de l'intérêt individuel dépassé, c'est-à-dire de l'intérêt général. Mais, à l'issue de l'acte d'échange, chacun des deux sujets rentre

---

<sup>1</sup>

en lui-même en tant que but final de tout le procès, en tant que sujet qui l'emporte sur tout. Ainsi est donc réalisée la complète liberté du sujet. Transaction libre ; pas de violence ni d'un côté ni de l'autre ; on ne devient moyen pour autrui que pour être un moyen pour soi ou sa propre fin ; enfin conscience que l'intérêt général ou commun n'est justement que l'universalité de l'intérêt égoïste.

Si donc la circulation est, sous tous ses aspects, une réalisation de la liberté individuelle, son procès considéré en tant que procès - car les rapports de liberté n'intéressent pas directement les formes économiques déterminées de l'échange, mais se réfèrent à sa forme juridique ou concernent son contenu : les valeurs d'usage ou les besoins pris en eux-mêmes - donc le procès considéré dans ses formes économiques déterminées est la réalisation pleine et entière de l'égalité sociale. En tant que sujets du procès de circulation, les individus sont au premier chef des *échangistes*, et le fait que chacun soit posé avec cette détermination, soit donc posé avec la même détermination, constitue justement leur détermination sociale. En fait, ils ne s'affrontent qu'en tant que valeurs d'échange subjectivées, c'est-à-dire équivalents vivants, valeurs égales. Sous cet aspect, ils ne sont pas !seulement égaux : il n'y a pas même de <sup>1</sup> différence entre eux. Ils ne s'affrontent qu'en tant que possesseurs de valeurs d'échange et personnes ayant besoin d'échanger, agents du même travail social général indifférent. Et, qui plus est, ils échangent des valeurs d'échange de même grandeur, car on a supposé que c'étaient des équivalents qui s'échangeaient. L'égalité de ce que chacun donne et prend est ici une spécification expresse du procès lui-même. Ils s'affirment dans l'acte d'échange pour ce qu'ils sont lorsqu'ils s'affrontent en tant que sujets de cet échange. Il n'est donc en soi qu'une confirmation. Ils sont posés comme échangistes, donc égaux, et leurs marchandises (objets) sont posées comme équivalents. Ils n'échangent leur existence objective que contre une autre de même valeur. Eux-mêmes se valent et, dans l'acte d'échange, ils font réciproquement la preuve de l'égalité de leur valeur et de leur indifférence. Les équivalents sont la matérialisation de l'un des sujets pour l'autre ; c'est-à-dire qu'ils sont eux-mêmes d'égale valeur ; et, dans l'acte d'échange, ils font la preuve de l'identité de leur valeur et de l'indifférence de l'un pour l'autre. Dans l'échange, les sujets ne sont l'un pour l'autre égaux en valeur que grâce aux équivalents, et ils le confirment par l'échange de la matérialité, dans laquelle chacun existe pour l'autre. Comme ils n'existent l'un pour l'autre que comme sujets d'équivalence, du fait qu'ils ont même valeur, ils sont du même coup indifférents l'un par rapport à l'autre. Leurs autres différences ne les intéressent pas. Leur particularité individuelle n'entre pas dans le procès. La différence matérielle des valeurs d'usage de leurs marchandises s'éteint dans l'existence idéale de la marchandise, dans le prix ; et, dans la mesure où cette différence matérielle est le motif de l'échange, ils sont réciproquement besoin l'un pour l'autre (chacun représente le besoin de l'autre), besoin satisfait seulement par la même quantité de temps de travail. Cette différence naturelle est la raison de leur égalité sociale, c'est elle qui en fait les sujets de l'échange. Si le besoin de A était le même que celui de B et si la marchandise de A satisfaisait le même besoin que celle de B, il n'existerait pas entre eux de relation, s'agissant de relations économiques (du point de vue de leur production). La satisfaction réciproque de leurs besoins, grâce à la différence matérielle de leur travail et de leur

marchandise, fait de leur égalité une relation sociale accomplie et de leur travail particulier une forme d'existence particulière du travail social en général.

Si l'argent intervient, loin de supprimer cette relation d'égalité, il constitue, en fait, son expression concrète. D'abord, quand il fait office d'élément fixateur de prix, de mesure, c'est précisément la fonction de l'argent que de poser l'identité qualitative des marchandises, même en ce qui concerne leur forme ; sa fonction est d'exprimer l'identité de leur substance sociale, en ne laissant subsister qu'une différence quantitative. Et, en fait, dans la circulation, la marchandise de n'importe qui apparaît bien comme une seule et même chose ; elle adopte la même forme sociale, celle du moyen de circulation, qui efface toute particularité du produit, faisant du propriétaire d'une marchandise le propriétaire de la marchandise universellement valable, subjectivée sous une forme palpable. C'est ici, au sens propre du terme, que l'argent non *olet* (n'a pas d'odeur). Que l'écu que l'on tient dans la main ait réalisé le prix d'un tas de fumier ou d'une étoffe de soie, il n'en garde nulle trace et toute différence individuelle s'est éteinte dans la main de son possesseur, pour autant que cet écu fonctionne en tant qu'écu. Or cette extinction est générale, puisque toutes les marchandises se convertissent en monnaie. A un moment donné, la circulation fait de chacun non seulement l'égal d'autrui, mais l'identifie à autrui et son mouvement consiste à faire passer chacun, alternativement -du point de vue de la fonction sociale, - à la place d'autrui. Sans doute, dans la circulation, les échangistes se font-ils aussi face qualitativement en tant que vendeur et acheteur, en tant que marchandise et argent, mais, à un certain moment, ils permutent et le procès consiste aussi bien à poser leur inégalité qu'à abolir l'égalité posée, de sorte que cette abolition apparaît comme une opération purement formelle. L'acheteur devient vendeur, le vendeur se mue en acheteur, et chacun ne peut devenir acheteur qu'en étant vendeur. Pour tous les sujets de la circulation, cette différence formelle, c'est en même temps une série de métamorphoses sociales qu'il leur faut subir. De plus, la marchandise, représentée idéalement dans le prix, est de l'argent tout autant que l'argent qui lui fait face. Dans l'argent en circulation, qui apparaît tantôt dans une main tantôt dans une autre et pour qui cette apparition est indifférente, l'égalité est une réalité objective et la différence quelque chose de purement formel. Chacun se présente à l'autre comme propriétaire du moyen de circulation et même comme argent, si l'on considère le procès de l'échange. La différence naturelle particulière, qui résidait dans la marchandise, s'efface et est constamment effacée par la circulation.

Si nous examinons somme toute la relation sociale des individus dans le cadre de son procès économique, il nous faut nous en tenir simplement aux formes déterminées de ce procès. Or, dans la circulation, il n'existe pas d'autre différence que celle qui sépare la marchandise de l'argent, et la circulation peut être considérée tout aussi bien comme la faisant sans cesse disparaître. L'égalité apparaît donc ici comme un produit social, de même que la valeur d'échange d'ailleurs est existence sociale.

L'argent n'étant que la réalisation de la valeur d'échange et le système monétaire, le système développé des valeurs d'échange, le système monétaire ne saurait en fait être autre chose que la réalisation de ce système d'égalité et de liberté.

Pour l'échangiste, l'aspect individuel, particulier de la production (du travail) est contenu dans la valeur d'usage de la marchandise ; mais, quand sa marchandise est valeur d'échange, toutes les marchandises sont uniformes, puisqu'elles représentent la matérialisation du travail tout court, du travail social, non différencié. Ses propriétaires

sont des dignitaires de même rang, des fonctionnaires de même condition du procès social.

Dans la mesure où l'argent apparaît dans sa troisième fonction, nous avons déjà montré qu'en sa qualité de matière générale des contrats, moyen de paiement général, il supprime toute différence spécifique des prestations<sup>1</sup>, les pose égales. Il les rend toutes égales devant l'argent, mais l'argent n'est autre chose que la matérialisation de leur propre connexion sociale. En tant que-matériau de l'accumulation et de la thésaurisation, il pourrait sembler tout d'abord abolir l'égalité, cette possibilité surgissant qu'un individu s'enrichisse plus qu'un autre, acquière plus de titres à la production générale qu'un autre. Mais aucun d'eux ne peut retirer de l'argent de la circulation aux dépens d'autrui. Ce qu'il peut faire, c'est simplement prendre sous forme d'argent ce qu'il donne comme marchandise. L'un jouit du contenu de la richesse, l'autre entre en possession de sa forme générale. Si l'un s'appauvrit tandis que l'autre s'enrichit, c'est pour eux affaire de libre arbitre, d'économie, cela dépend de leur caractère industrieux, de leur morale, etc., et ne découle nullement des relations économiques elles-mêmes, des rapports commerciaux qui lient les individus s'affrontant dans la circulation. Même l'héritage et des rapports juridiques du même ordre, susceptibles de prolonger les inégalités qui ont pu se produire de la sorte, ne sauraient porter atteinte à l'égalité sociale. Si, à l'origine, il n'y a pas contradiction entre A et les autres individus, ce n'est certes pas le fait pour A de prendre la place de B et de perpétuer son existence qui fera naître l'antagonisme. Au contraire, c'est une confirmation de la loi sociale au delà des limites de la vie naturelle ; une consolidation de cette loi contre l'action fortuite de la nature, dont l'intervention signifierait au contraire l'abolition de la liberté de l'individu. De plus, dans ce rapport, l'individu n'étant que l'individuation de l'argent, il se trouve acquérir, en cette qualité, l'immortalité de ce dernier. Enfin, l'activité thésaurisatrice est une idiosyncrasie héroïque, un fanatisme de l'ascèse, qui ne se transmet pas héréditairement comme le sang. Comme on n'échange que des équivalents, l'héritier, pour le réaliser en jouissances, doit jeter de nouveau l'argent dans la circulation. Ne le fait-il pas, il continue simplement d'être un membre utile de la société, en ne lui prenant pas davantage qu'il ne lui donne. Mais la nature des choses fait que la prodigalité, faisant office, comme le dit Steuart, « d'agréable *leveller* »<sup>2</sup>, compense à son tour l'inégalité, de sorte que celle-ci n'apparaît elle-même que comme quelque chose de transitoire.

Ainsi donc le procès de la valeur d'échange que développe la circulation ne respecte pas seulement la liberté et l'égalité : il les crée, il est leur base réelle. En tant qu'idées pures, elles sont des expressions idéalisées de ses diverses phases ; leurs développements juridiques, politiques et sociaux n'en sont que la reproduction sur d'autres plans. Cette affirmation a été d'ailleurs vérifiée historiquement. Non seulement cette trinité, propriété, liberté et égalité, a été d'abord formulée théoriquement, sur cette base, par les économistes italiens, anglais et français des XVIIe et XVIIIe siècles, mais ces trois entités n'ont été réalisées que dans la société bourgeoise moderne. Le monde antique, qui n'avait pas fait de la valeur d'échange la base de sa production, qui, au contraire, mourut précisément de son développement, avait créé une liberté et une égalité de contenu tout à fait opposé à celui-ci et qui n'avait qu'un caractère essentiellement local. D'autre part, les diverses phases de la circulation simple s'étant développées dans le monde antique, entre les

<sup>1</sup>

<sup>2</sup>

hommes libres tout au moins, il est explicable qu'à [tome et spécialement dans la Rome impériale, dont l'histoire est précisément celle de la dissolution de la communauté antique, on ait développé les déterminations de la personne juridique, sujet du procès d'échange ; ainsi s'explique que le droit de la société bourgeoise y ait été élaboré dans ses déterminations essentielles et qu'on ait dû, surtout vis-à-vis du moyen âge, le défendre comme droit de la société industrielle naissante.

D'où l'erreur de ces socialistes, des Français en particulier, qui voulaient prouver que le socialisme était la réalisation des idées bourgeoises, qui n'avaient pas été découvertes, mais historiquement mises en circulation par la Révolution française et qui s'échinent à démontrer que la valeur d'échange *initiallement* (dans le temps) ou dans son concept (dans sa forme adéquate) était un système de liberté et d'égalité pour tous, mais qui aurait été faussé par l'argent, le capital, etc. Ou encore que jusqu'ici l'histoire n'avait fait que des tentatives avortées de réaliser ces idées dans leur forme véritable et qui voulaient alors, tel Proudhon, avoir découvert une panacée qui permettrait de fournir, à la place de leur histoire falsifiée, l'authentique histoire de ces rapports. Le système de la valeur d'échange, et plus encore le système monétaire, est en réalité le système de la liberté et de l'égalité. Mais les contradictions qui surgissent dans son développement sont des contradictions immanentes, des implications de cette propriété, de cette liberté et de cette égalité elles-mêmes qui, à l'occasion, se muent en leur contraire. Et c'est à la fois un vœu pieux et un désir naïvement niais que de vouloir, par exemple, empêcher la valeur d'échange de se transformer, de marchandise et d'argent, en capital, ou de vouloir empêcher le travail producteur de valeur d'échange, d'aboutir, en se développant, au travail salarié. Ce qui distingue ces socialistes des apologistes de la bourgeoisie, c'est d'une part le sentiment des contradictions du système, d'autre part, leur utopisme qui les empêche de comprendre la différence entre la forme réelle et la forme idéale de la société bourgeoise et les pousse à se lancer dans cette entreprise vaine, de vouloir réaliser de nouveau eux-mêmes l'expression idéale, l'image transfigurée de la société bourgeoise, qui n'est que le reflet que la réalité donne d'elle-même.

En face de cette conception se situe, d'autre part, la pitoyable tentative de prouver que les contradictions qui s'opposent à cette manière de voir fondée sur l'étude de la circulation simple seraient, en réalité, une simple apparence dès que, quittant la surface pour entrer au cœur du problème, on passe à des stades plus concrets du procès de production. On prétend en effet et on tente de prouver en faisant *abstraction* de la forme spécifique des sphères plus développées du procès de production social, des rapports économiques plus développés, que tous les rapports économiques sont toujours ceux de l'échange simple, de l'échange des marchandises, et des déterminations correspondantes de la propriété (liberté, égalité), simplement qu'ils portent chaque fois un autre nom. Partant de l'expérience, on admet donc, par exemple, qu'il existe, à côté de l'argent et de la marchandise, d'autres rapports de valeur d'échange sous forme de capital, d'intérêt, de rente foncière, de salaire, etc. Par une abstraction vraiment trop facile, qui laisse tomber tantôt tel aspect, tantôt tel autre du rapport spécifique étudié, on le réduit aux déterminations abstraites de la circulation *simple*, prouvant ainsi que les relations économiques, dans lesquelles les individus se trouvent placés dans ces sphères plus développées du procès de production, ne sont pas autre chose que les relations de la circulation simple, etc. Et c'est de cette façon que M. Bastiat a échafaudé sa théodicée économiques, les « harmonies économiques ». Contrastant avec l'économie politique classique des Steuart, Smith, Ricardo, qui ont la force de nous exposer sans ménagements

les rapports de production dans leur forme pure, cette théorie prétentieuse et impuissante, qui veut nous faire prendre des vessies pour des lanternes, se prétend un progrès. D'ailleurs Bastiat n'est même pas l'inventeur de cette conception harmonieuse: il l'a empruntée à l'Américain Carey. Carey, habitant du Nouveau Monde, qui n'avait que l'Amérique pour arrière-plan historique de sa façon de voir, a démontré dans les œuvres, fort prolixes, de sa première époque l' « harmonie » économique, qui consiste encore à revenir partout aux déterminations abstraites du procès d'échange simple, en affirmant que, partout, ces rapports simples sont faussés par l'intervention de l'État d'une part, et de l'Angleterre sur le marché mondial d'autre part. *En soi*, les harmonies existent. Mais, à l'intérieur des pays non américains, elles sont faussées par l'État ; en Amérique même, par la forme la plus développée dans laquelle ces rapports se manifestent, par leur apparition concrète sur le marché mondial, c'est-à-dire par l'Angleterre<sup>1</sup>. Pour rétablir cette harmonie, Carey ne trouve pas d'autre moyen que d'appeler finalement à l'aide l'État ange gardien qu'il avait dénoncé comme *diabolus* et de le placer à la porte du paradis de l'harmonie... en instituant des tarifs douaniers protecteurs. Mais parce qu'il est homme de science et non, comme Bastiat, littérateur, il lui a bien fallu, dans son dernier ouvrage « [Slavery at home and abroad (?)]<sup>2</sup> », aller plus loin. Le développement de l'Amérique au cours des dix-huit dernières années a porté à sa conception harmonieuse un tel coup que, désormais, ce n'est plus dans l'intervention extérieure de l'État qu'il voit la cause de la rupture des « harmonies naturelles », auxquelles il croit toujours, mais dans le... *commerce* ! Résultat admirable vraiment, que celui qui consiste à célébrer la valeur d'échange, base de la production harmonieuse, pour la faire abolir ensuite dans ses lois immanentes par le commerce, forme développée de l'échange<sup>3</sup>. C'est sous cette forme désespérée, qu'il prononce ce jugement dilatoire<sup>4</sup> que le développement de la valeur d'échange harmonieuse est disharmonieux.

---

<sup>1</sup>

<sup>2</sup>

<sup>3</sup>

<sup>4</sup>

## 6<sup>e</sup> PASSAGE AU CAPITAL

←

Prenons maintenant le procès de circulation dans sa totalité considérons d'abord le *caractère formel* de la circulation simple.

En fait, la circulation ne représente que le procès formel au cours duquel sont conciliés les deux éléments qui coïncident immédiatement et sont immédiatement disjoints dans la marchandise et dont elle constitue l'unité - la valeur d'usage et la valeur d'échange. La marchandise est alternativement chacune de ces deux déterminations. Si l'on pose la marchandise en tant que prix, elle est certes aussi valeur d'échange, mais c'est son existence en tant que valeur d'usage qui paraît être sa réalité, son existence en tant que valeur d'échange n'étant qu'une relation de la première, son existence idéale. Dans l'argent, elle est sans doute aussi valeur d'usage, mais c'est son existence en tant que valeur d'échange qui paraît être sa réalité, la valeur d'usage générale étant purement idéale.

Dans la marchandise, la matière a un prix; dans l'argent, la valeur d'échange possède une matière.

Il faut considérer les deux formules de la circulation M-A-M et A-M-A.

La marchandise, qui s'est échangée contre de la marchandise par l'intermédiaire de l'argent, sort de la circulation pour être consommée comme valeur d'usage. Sa qualité de valeur d'échange, et donc de marchandise, est effacée. Elle est désormais de *la valeur d'usage* en soi. Mais si, face à la circulation, elle est promue à l'autonomie par sa métamorphose en argent, elle ne représentera plus que la forme générale, vidée de substance, de la richesse et se transformera en valeur d'usage inutile, en or, en argent, pour autant qu'elle n'entre pas de nouveau dans la circulation comme moyen d'achat ou de paiement. En réalité, il existe une contradiction dans le fait que la valeur d'échange promue à l'autonomie - l'existence absolue de cette valeur d'échange doive être celle où elle est soustraite à l'échange. La seule réalité économique, que possède la théaurisation dans la circulation, est une réalité subsidiaire : elle consiste, pour la fonction de l'argent comme moyen de circulation (sous les deux formes de moyen d'achat et de paiement) - à constituer des réserves qui permettent la contraction et l'expansion de la Currency [du numéraire en circulation] (il s'agit donc de la fonction de l'argent en tant que marchandise générale).

Dans la circulation, il se passe deux choses. On échange des équivalents, donc des valeurs d'égale grandeur ; mais en même temps on confond les déterminations que les deux parties représentent l'une pour l'autre. La valeur d'échange fixée dans l'argent disparaît (pour le possesseur de l'argent), dès que celui-ci se réalise dans la marchandise en tant que valeur d'usage ; et la valeur d'usage existant dans la marchandise disparaît (pour son possesseur), dès que son prix est réalisé en argent. Par l'acte simple de

l'échange, chacun des deux équivalents ne peut que voir sa détermination se perdre par rapport à l'autre', dès qu'il se réalise en lui. Aucun des deux ne peut conserver une de ces déterminations en se muant en l'autre.

Considérée en elle-même, la circulation est la *médiation de deux extrêmes posés au préalable*. Elle ne pose pas ces deux extrêmes. En tant que totalité de la médiation, procès total, il faut donc qu'elle soit elle-même médiatisée. *Aussi son existence immédiate est-elle pure apparence. Elle est le phénomène d'un procès qui se déroule derrière son dos.* La voici maintenant niée dans chacun de ses éléments, en tant que marchandise, argent, et relation de la marchandise et de l'argent, en tant qu'échange simple de ces deux facteurs, en tant que circulation.

La répétition du procès des deux éléments, argent et marchandise, ne résulte pas des conditions de la circulation même. L'opération ne peut pas se rallumer d'elle-même. Aussi la circulation ne porte-t-elle pas en elle le principe de son propre renouvellement. Elle part d'éléments qu'on suppose au préalable et non posés par elle. Il faut que des marchandises y soient toujours jetées à nouveau du dehors, comme on alimente le feu en combustible. Sinon elle s'éteint dans l'indifférence. Elle s'éteindrait dans l'argent, résultat indifférent qui, s'il ne se rapportait plus à des marchandises, à des prix, à la circulation, aurait cessé d'exprimer un rapport de production, aurait cessé d'être de l'argent : seule aurait subsisté son existence métallique, tandis qu'aurait été détruite son existence économique.

A l'argent, « forme générale de la richesse », valeur d'échange promue à l'autonomie, s'oppose tout le monde de la richesse réelle. L'argent est la pure abstraction de la richesse, donc une grandeur imaginaire fixée par ce moyen. Là où la richesse générale semble exister très matériellement, d'une façon tout à fait tangible, elle n'a d'existence que dans ma tête, elle est pure imagination de mon cerveau. Représentant matériel de la richesse générale, l'argent ne devient réel qu'en étant jeté de nouveau dans la circulation, en disparaissant, échange contre les modes particuliers de la richesse. Dans la circulation, il n'est jamais réel que pour autant qu'on le cède. Si je veux le retenir, il s'évapore dans ma main, devient un simple fantôme de la richesse. Le faire disparaître, c'est le seul moyen de l'assurer en tant que richesse. La dissolution en jouissances passagères de l'argent accumulé, voilà sa réalisation. Il peut être à nouveau entassé par quelqu'un d'autre, mais alors le procès recommence de nouveau. L'autonomie de l'argent à l'égard de la circulation n'est que pure apparence. Aussi, l'argent se supprime-t-il dans sa détermination de valeur d'échange accomplie.

Dans la circulation simple, la valeur d'échange, sous sa forme argent, apparaît comme un simple objet, pour qui la circulation n'est qu'un mouvement externe, ou qui est individualisé, en tant que sujet, dans une matière particulière. De plus, la circulation elle-même apparaît comme un mouvement purement formel : réalisation du prix des marchandises, échange réciproque (pour finir) de valeurs d'usage différentes. On suppose deux choses comme point de départ de la circulation : la valeur d'échange de la marchandise, les marchandises de valeur d'usage différente. De même, le retrait de la marchandise par la consommation, c'est-à-dire sa destruction en tant que valeur d'échange, n'entre pas dans le cadre de la circulation, non plus que le retrait de l'argent, sa promotion à l'autonomie, qui est encore une autre forme de son anéantissement. On suppose antérieur à la circulation le *prix déterminé* (la valeur d'échange évaluée en argent,

donc celle-ci également, la grandeur de valeur) ; elle ne fait que lui donner une existence formelle dans l'argent. Mais ce n'est pas dans la circulation qu'il *prend naissance*.

La circulation simple, qui est le simple échange marchandise argent, ainsi que l'échange de marchandises sous une forme médiée, pouvant aller jusqu'à la théaurisation, peut exister historiquement, précisément parce qu'elle n'est rien d'autre qu'un mouvement intermédiaire entre deux points de départ posés au préalable, sans que la valeur d'échange se soit emparée (le la production d'un peuple, soit sur toute son étendue, soit en profondeur. Mais en même temps on constate historiquement que la circulation elle-même conduit à la production bourgeoise, c'est-à-dire créatrice de valeur d'échange, et donne elle-même naissance à une base différente de celle qui existait et dont elle est directement issue. L'échange du superflu est un commerce qui pose l'échange et la valeur. Mais il intéresse simplement l'acte d'échanger et se déroule en marge de la production elle-même. Mais que vienne à se répéter l'apparition des intermédiaires, qui poussent à l'échange (Lombards, Normands, etc.) et que se développe un commerce continu, dans lequel les peuples producteurs ne pratiqueraient qu'un commerce pour ainsi dire passif, l'impulsion à cette activité échangiste venant du dehors et non de la structure interne de la production, et alors le surplus de production ne pourra plus être un phénomène accidentel, qui existe occasionnellement, mais devra se répéter sans cesse; et c'est ainsi que le produit lui-même tend à s'orienter vers la circulation, vers la création de valeurs d'échange. D'abord l'effet est surtout matériel. Le cercle des besoins s'élargit ; l'objectif est la satisfaction des nouveaux besoins, d'où une régularité plus grande dans la production et son augmentation. L'organisation de la production nationale elle-même est déjà modifiée par la circulation et la valeur d'échange, mais pas au point que celles-ci se soient emparées d'elle dans toute son étendue, ni toute sa profondeur. C'est là ce qu'on appelle l'effet civilisateur du commerce extérieur. Dans quelle mesure ce mouvement créateur de valeurs d'échange s'étendra-t-il à l'ensemble de la production ? Cela dépend alors d'une part de l'intensification de cette action externe, d'autre part du degré du développement interne. En Angleterre, par exemple, c'est le développement de l'industrie des Pays-Bas qui, au XVI<sup>e</sup> siècle, a donné à l'industrie de la laine une grande importance commerciale, alors que, d'autre part, augmentait le besoin de marchandises hollandaises et italiennes principalement. Dès lors, pour avoir davantage de laine à exporter, on transforma des terres cultivées en pâtures à moutons, on rompit avec le système des petits fermiers et il se produisit toute cette violente révolution économique que Thomas Morus déplore (dénonce). L'agriculture perdit donc le caractère de travail destiné à produire une valeur d'usage - son caractère de source de subsistance immédiate - et l'échange de son excédent perdit son caractère extérieur et jusqu'alors sans répercussion sur la structure

terne des rapports de production agricole. L'agriculture elle-même commença à être déterminée, en certains points, uniquement par la circulation, à être transformée en production purement créatrice de valeurs d'échange. Non seulement ceci modifia le mode de production, mais tous les anciens rapports traditionnels de production et de population, rapports économiques, qui lui correspondaient, furent dissous. Ainsi, dans ce cas, une production ne connaissant la valeur d'échange que sous forme de superflu, d'excédent, de valeur d'usage existait préalablement à la circulation ; mais elle régressa pour se transformer en une production qui n'avait plus lieu que par référence à la circulation, en production créatrice de valeur d'échange et en faisant son objet immédiat. C'est là un exemple de la régression historique de la circulation simple qui aboutit au capital, à la valeur d'échange devenue forme dominante de la production.

Ce mouvement n'affecte que la partie de la production excédant celle qui est calculée sur la valeur d'usage immédiate et ne se déroule que dans ces limites. Moins l'ensemble de la structure économique interne de la société est encore dominée par la valeur d'échange, plus ces limites apparaissent comme des points extrêmes de la circulation - limites rigides et qui auraient envers celle-ci une attitude passive. Par rapport à elle, le mouvement dans son ensemble apparaît comme devenu autonome : commerce intermédiaire dont les agents, les Sémites assurant la liaison entre les mondes de l'antiquité, les Juifs, les Lombards, les Normands dans la société médiévale, représentent alternativement, par rapport à ces mondes, les différentes phases de la circulation, l'argent et la marchandise. Ce sont là les intermédiaires de l'échange social de substance.

Nous n'avons cependant pas affaire encore au passage historique de la circulation au capital. Au contraire, la circulation simple est une sphère abstraite de l'ensemble du procès de production bourgeois, qui par ses déterminations propres se présente <sup>1</sup> comme un élément, une simple manifestation d'un procès plus profond qui se situe derrière elle, en résulte et en même temps la produit : le capital industriel.

La circulation simple est, d'une part, l'échange de marchandises *qui existent* et simplement la médiation de ces extrêmes qui se situent au delà d'elle, et lui sont antérieurs. Toute l'opération se limite aux actes d'échange et au fait de poser les *déterminations formelles*, que la marchandise parcourt en tant qu'unité de la valeur d'échange et de la valeur d'usage. La marchandise était posée au préalable comme cette unité-là ou encore n'importe quel produit précis n'était *marchandise* qu'en tant qu'unité immédiate de ces deux déterminations. Sous cette forme : unité de ces deux déterminations, marchandise, elle n'existe pas réellement quand elle est immobile (fixe), mais seulement dans le mouvement social de la circulation où les deux déterminations de la marchandise - valeur d'usage et valeur d'échange - se distribuent à des pôles différents. Pour le vendeur, la marchandise devient valeur d'échange, pour l'acheteur, valeur d'usage. Pour le vendeur, elle est *moyen d'échange*, c'est-à-dire le contraire d'une valeur d'usage immédiate, précisément parce qu'elle est valeur d'usage pour autrui, donc en tant que négation de la valeur d'usage individuelle immédiate ; mais, d'autre part, son prix évalue sa capacité de moyen d'échange, son pouvoir d'achat. Pour l'acheteur, elle devient valeur d'usage parce qu'on réalise son prix, donc son existence idéale en argent. C'est seulement parce qu'il la réalise pour autrui dans la détermination de pure valeur d'échange, que la marchandise adopte pour lui sa détermination de valeur d'usage. Celle-ci elle-même a un double aspect: dans les mains du vendeur, elle est simple matérialisation, matérialisation particulière, mode d'existence de la valeur d'échange ; mais pour l'acheteur elle est *valeur d'usage en soi*, c'est-à-dire objet de satisfaction de besoins particuliers ; à tous deux elle apparaît sous forme de prix. Mais l'un veut la réaliser en tant que prix, qu'argent ; l'autre réalise l'argent en elle. Moyen d'échange, la marchandise a ceci de spécifique : la valeur d'usage y apparaît : 1<sup>o</sup> comme l'abolition de la valeur d'usage (individuelle <sup>2</sup>) immédiate, c'est-à-dire en tant que valeur d'usage pour autrui, pour la société; 2<sup>o</sup> en tant que matérialisation de la valeur d'échange pour son propriétaire. Le dédoublement et l'alternance de la marchandise dans ces deux déterminations : marchandises et argent est le contenu

---

<sup>1</sup>

<sup>2</sup>

principal de la circulation. Mais la marchandise ne se borne pas simplement à faire face à l'argent ; sa valeur d'échange apparaît sous une forme idéale en tant qu'argent ; en tant que prix, elle est de l'argent idéal et, par rapport à elle, l'argent n'est que la réalité de son propre prix. Dans la marchandise, la valeur d'échange aussi n'est qu'une détermination idéale, sa mise en équation idéale avec l'argent ; puis dans l'argent sous forme de numéraire elle adopte une existence abstraite, limitée, mais fugitive, elle n'est plus que valeur ; ensuite cette valeur s'éteint dans la valeur d'usage de la marchandise achetée. A partir du moment où la marchandise devient simple valeur d'usage, elle cesse d'être marchandise. Son existence de valeur d'échange est terminée, éteinte. Mais tant qu'elle se trouve dans la circulation elle est toujours posée sous un double aspect, non seulement parce qu'elle existe comme marchandise face à l'argent, mais elle existe toujours comme marchandise ayant un prix, une valeur d'échange évaluée en unités de mesure de la valeur d'échange.

Le mouvement de la marchandise la fait passer par diverses phases: elle est prix, devient numéraire, se mue enfin en valeur d'usage. On suppose qu'elle *existe* préalablement en tant que valeur d'échange et d'usage, car c'est seulement à ce titre qu'elle est marchandise. Mais elle réalise ces déterminations *formellement* dans la circulation, 1° en parcourant, nous l'avons dit, le cycle de ces diverses déterminations ; 2° parce que son existence de valeur d'échange et de valeur d'usage est toujours répartie de part et d'autre, aux deux pôles de l'échange. Sa nature double se scinde dans la circulation et ce n'est que par ce procès forme] qu'elle *réalise* chacune des virtualités qu'elle contient préalablement. L'unité des deux déterminations apparaît comme un mouvement désordonné, passant par certaines phases, mais en même temps toujours ambivalent. Elle n'apparaît que dans ce rapport social : ainsi *les diverses déterminations de la marchandise ne sont en réalité que les relations alternées des sujets de l'échange, et leurs relations pendant le procès d'échange*. Or leur comportement apparaît comme un rapport objectif dans lequel ils se trouvent placés indépendamment de leur volonté par le contenu de l'échange, par sa définition sociale. Dans le prix, le numéraire ou l'argent, ces relations sociales se présentent à eux comme des rapports qui leur sont extérieurs et auxquels ils sont soumis. La négation d'une détermination de la marchandise signifie toujours la réalisation de l'autre. Le prix, c'est déjà sa négation idéale de valeur d'usage ; c'est son affirmation de valeur d'échange ; la réalisation du prix, c'est-à-dire l'argent, c'est la négation de sa valeur d'usage ; sous forme d'argent réalisé, c'est-à-dire de moyen d'achat aboli, elle est négation de valeur d'échange, réalisation de valeur d'usage. D'abord elle n'est que [...] : valeur d'usage et valeur d'échange en puissance ; c'est seulement dans la circulation qu'elle *est* posée comme l'une et l'autre, et la circulation c'est le passage de l'une à l'autre de ces déterminations. Alternance et opposition de ces deux déterminations, la circulation est toujours aussi leur mise en équation.

Mais, si nous considérons la formule M-A-M, la valeur d'échange n'apparaît toujours, que ce soit sous sa forme de prix, de numéraire pu de mise en équation, de mouvement de l'échange lui-même, que comme une médiation fugitive. En définitive, c'est une marchandise qu'on échange contre une autre, ou plutôt, puisque la détermination de la marchandise s'est éteinte, ce sont des valeurs d'usage de qualité différente que l'on échange ; la circulation elle-même n'a servi, d'une part, qu'à faire changer de mains ces valeurs d'usage conformément aux besoins, d'autre part à les faire changer de mains selon la proportion du temps de travail qu'elles recèlent ; à les faire se remplacer dans la mesure où elles sont des éléments équivalents du temps de travail social général. Mais maintenant

les marchandises mises en circulation ont atteint leur but. Dans la main de leur nouveau propriétaire elles cessent toutes d'être marchandises ; chacune devient objet de besoin et est à ce titre, conformément à sa nature, consommée. Ceci met donc un point final à la circulation. Il n'y a pas de reste, sinon le moyen de circulation, en tant que simple résidu. Mais en cette qualité, il perd sa forme déterminée. Il réintègre sa matière qui demeure comme la cendre inorganique de tout le procès. Dès que la marchandise est devenue valeur d'usage en soi, elle est rejetée de la circulation et a cessé d'être marchandise. Ce n'est donc pas dans ce sens, du côté du contenu (de la matière <sup>1</sup>), qu'il nous faut chercher les formes déterminées qui nous permettront d'aller plus loin. Dans la circulation, la valeur d'usage ne devient pas autre chose que ce qu'on l'avait supposée être, indépendamment de la circulation : objet d'un besoin particulier. A ce titre elle était et demeure le moteur matériel de la circulation ; mais elle n'est nullement affectée par la forme sociale de celle-ci. Dans le mouvement M - A - M, c'est l'élément matériel qui apparaît comme le contenu réel du mouvement ; le mouvement social, lui, comme une simple médiation fugitive, destinée à satisfaire les besoins individuels. L'échange de substance du travail social. Dans ce mouvement, l'abolition de la détermination formelle, c'est-à-dire des déterminations nées du procès social, apparaît non seulement comme un résultat, mais comme une fin, tout à fait comme les procès en justice pour le paysan, sinon pour l'avocat. Donc, pour suivre le développement ultérieur de la forme déterminée issue du mouvement de la circulation même, il nous faut nous en tenir à l'aspect dans lequel le côté formel, la valeur d'échange en soi, poursuit son développement ; acquérant des déterminations plus profondes par le procès de la circulation même. C'est donc le développement de l'argent, la formule A - M - A qu'il nous faut étudier.

En tant que quantité de temps de travail social matérialisé, la valeur d'échange qui s'objective dans la circulation poursuit sa route dans ce sens jusqu'à exister en tant qu'argent, trésor et moyen de paiement général. Que l'argent soit alors fixé dans cette forme, et sa détermination formelle s'évanouit aussi ; il cesse d'être argent pour devenir simple métal, simple valeur d'usage, qui toutefois, ne devant pas servir à ce titre, dans sa qualité de métal, est inutile, et donc ne se réalise pas, comme le fait la marchandise, en tant que valeur d'usage, dans la consommation.

Nous avons vu comment la marchandise réalise ses virtualités en niant toujours une. A considérer le mouvement de la marchandise même, la valeur d'échange y a une existence idéale : le prix dans le numéraire, elle se transforme en moyen d'échange abstrait mais, quand finalement elle se réalise en une autre marchandise, sa valeur d'échange s'éteint et elle est éliminée du procès en tant que simple valeur d'usage, objet immédiat de consommation (M - A - M). Ce mouvement de la marchandise est celui où son existence en tant que valeur d'usage est le facteur dominant ; et il ne consiste en fait pour la marchandise qu'à prendre la forme de valeur d'usage correspondant au besoin à satisfaire, au lieu de sa forme de marchandise.

Considérons, par contre, le développement ultérieur de la valeur d'échange dans l'argent : dans le premier mouvement, elle se borne à devenir argent idéal, ou monnaie, unité et nombre. Mais considérons en bloc les deux mouvements : on constate que l'argent, qui dans le prix existe seulement comme unité de mesure idéale, matière figurée

du travail général, qui existe dans la monnaie seulement comme signe de valeur, mode d'existence abstrait et fugitif de la valeur, représentation matérialisée, c'est-à-dire symbole, est enfin sous la forme argent d'abord négation de ces deux déterminations ; mais il les recèle, aussi toutes deux en tant que phases de son existence et en même temps il se fixe, se matérialise, devient autonome par rapport à la circulation, tout en demeurant en perpétuelle relation avec elle, quoique cette relation soit négative.

A considérer la forme de la circulation elle-même, ce *qui* se développe en elle, ce qui naît, ce *qui* est produit, c'est l'argent lui-même et rien *de plus*. Dans la circulation, on échange les marchandises, mais ce n'est pas là qu'elles prennent naissance. Sans doute, en tant que prix et numéraire, l'argent est-il déjà spécialement un produit de la circulation, mais uniquement d'un point de vue formel. La valeur d'échange de la marchandise est supposée antérieure au prix, de même que la monnaie elle-même n'est que la forme devenue autonome de la marchandise en tant que moyen d'échange, qu'on avait aussi posée au préalable. La circulation ne crée pas la valeur d'échange, pas plus qu'elle ne crée sa grandeur. Pour qu'une marchandise soit évaluée en argent, il faut qu'argent et marchandise se comportent l'un vis-à-vis de l'autre en tant que valeurs d'échange, c'est-à-dire matérialisation du temps de travail. Le prix, c'est seulement une expression de la valeur d'échange de la marchandise où elle est séparée de sa valeur d'usage ; de même, le signe de valeur naît uniquement de l'équivalent, de la marchandise moyen d'échange. A ce titre, la marchandise doit être valeur d'usage, mais ne peut le devenir que par l'aliénation, puisqu'elle n'est point valeur d'usage pour celui entre les mains de qui elle est marchandise, mais pour celui qui, par l'échange, l'acquiert en tant que valeur d'usage. Pour le propriétaire de la marchandise, sa valeur d'usage, c'est uniquement son échangeabilité, la faculté d'être cédée pour le montant de valeur d'échange qu'elle représente. D'où le fait qu'en sa qualité de moyen d'échange général elle n'a, dans la circulation, de valeur d'usage qu'en tant qu'existence de la valeur d'échange, et sa valeur d'usage proprement dite s'évanouit. Qu'on pose la valeur d'échange en tant que prix ou le moyen d'échange en tant qu'argent, cela apparaît comme un changement purement formel. Toute marchandise, en tant que valeur d'échange réalisée, est la monnaie de compte des autres marchandises, l'élément qui leur donne un prix; de même qu'en sa qualité de moyen d'échange toute marchandise est moyen de circulation, monnaie (mais dans cette fonction l'écueil est pour elle son extension en tant que moyen d'échange ; car elle ne saurait être moyen d'échange que pour le possesseur de la marchandise, dont l'échangiste a besoin ; et il faudrait qu'elle passe par une série d'échanges pour devenir moyen d'échange final ; abstraction faite de la *clumsiness*<sup>1</sup> de ce procès, il entrerait en conflit avec la nature de la marchandise comme valeur d'usage, puisqu'elle devrait être divisible et fractionnable, afin de réaliser la série des divers échanges dans les proportions requises). Dans le prix et la monnaie, on rapporte les deux déterminations à une seule marchandise. Ceci apparaît comme pure simplification. Une marchandise est moyen d'échange, équivalent, aliénable contre toutes les autres marchandises, dans la mesure où elle est l'étalement de leur valeur ; dans cette mesure, elle peut servir réellement d'équivalent, de moyen d'échange. Le procès de circulation ne fait que donner à ces déterminations une forme plus abstraite dans l'argent monnaie et moyen d'échange. La formule M-A-M, ce courant de la circulation où l'argent ne figure que comme mesure et monnaie, n'apparaît donc que comme la forme médiatisée du troc, sans que rien soit modifié ni dans sa base ni dans son contenu. Aussi la conscience des peuples où ces faits se reflètent saisit-elle l'argent, dans

---

<sup>1</sup>

ses déterminations de mesure et de monnaie, comme une invention arbitraire, introduite par convention pour des raisons de commodité ; parce que la transformation que subissent les déterminations contenues dans la marchandise, unité de la valeur d'usage et de la valeur d'échange, est purement formelle. Le prix n'est qu'une expression précise de la valeur d'échange, son expression unanimement intelligible, qu'elle prend dans la langue de la circulation elle-même, de même que la monnaie, qui peut également exister en tant que pur symbole, est l'expression purement symbolique de la valeur d'échange ; mais justement, comme moyen d'échange, elle demeure uniquement le moyen d'échanger la marchandise et partant n'acquiert pas de contenu nouveau. Le prix et la monnaie découlent tous deux également du trafic ; en réalité, ce sont des expressions créées par le trafic, les expressions commerciales pour la marchandise valeur d'échange et moyen d'échange.

Mais il en va autrement de l'argent. Il est produit de la circulation, produit qui en est issu et s'en est détaché, pour ainsi dire en violation des conventions passées.

Il n'est pas une forme qui servirait simplement d'intermédiaire, de l'échange de marchandises. Il est une forme de la valeur d'échange, qui naît du procès de circulation : il est un produit social, qui s'engendre de lui-même, par suite des relations s'établissant entre les individus dans la circulation. Dès que l'or et l'argent (ou toute autre marchandise) se sont développés en mesure de valeur et moyen de circulation (que ce soit, à ce titre, sous leur forme matérielle ou sous la forme d'un symbole qui les remplace), ils deviennent de l'argent, sans que la société y soit pour rien, en dehors de sa volonté. Leur pouvoir apparaît comme une fatalité et la conscience des hommes se révolte, particulièrement dans des structures sociales qu'un développement plus poussé des rapports de la valeur d'échange voie à la ruine, contre le pouvoir que prend vis-à-vis d'eux une matière, un objet, contre la domination, qui semble être une pure folie, de ce métal maudit. C'est d'abord dans l'argent, c'est-à-dire dans la forme la plus abstraite, d'où la plus dénuée de sens, la plus inconcevable - forme d'où toute médiation a disparu - que l'on constate la transformation des relations sociales réciproques en un rapport social fixe, écrasant, qui subjugue les individus. Et ce phénomène est d'autant plus brutal qu'il naît d'un monde où l'on a supposé les particuliers isolés comme des atomes, libres, agissant à leur guise et n'ayant de relations entre eux dans la production que celles qui naissent des besoins réciproques de chacun. L'argent lui-même porte en lui sa propre négation en tant que simple mesure et que monnaie. [[En réalité, à ne considérer que la marchandise, elle doit être pour son propriétaire simple mode d'existence de la valeur d'échange ; le substrat matériel de celle-ci n'a pour lui d'autre sens que d'être la matérialisation du temps de travail général, échangeable avec n'importe quelle autre matérialisation de ce dernier ; donc, d'être un *équivalent général* immédiat, d'être de *l'argent*. Mais cet aspect reste caché, n'apparaît que comme un aspect particulier de la marchandise.]] Les philosophes de l'antiquité - et Boisguillebert aussi - considèrent qu'il s'agit là d'une perversion, d'un abus de l'argent qui, de serviteur devient maître, déprécient la richesse naturelle, abolissant l'harmonie des équivalents. Dans sa république, Platon veut conte nir par la force l'argent dans ses fonctions de simple moyen de circulation et de mesure, mais ne pas le laisser devenir argent proprement dit. En conséquence, Aristote considère la formule de la circulation M-A-M, où l'argent ne fait fonction que de mesure et de monnaie, comme le mouvement naturel et rationnel et il l'appelle mouvement économique ; par contre, il stigmatise en la formule A-M-A un mouvement contre nature, qui va à l'encontre du but recherché et l'appelle mouvement chrématistique. Ce que l'on attaque ici, c'est

uniquement la valeur d'échange qui devient contenu et fin en soi de la circulation, c'est la promotion à l'autonomie de la valeur d'échange en soi ; c'est le fait que la valeur en elle-même devient la fin de l'échange et revêt une forme autonome, d'abord sous la forme simple et tangible de l'argent. Dans l'acte de vendre pour acheter la fin de l'opération, c'est la valeur d'usage ; dans l'acte d'acheter pour vendre, c'est la valeur elle-même.

Or, nous avons vu que l'argent, en réalité, n'est qu'un moyen de circulation dont la fonction est suspendue, en attendant d'être par la suite mis en circulation comme moyen d'achat ou de paiement. Par contre, son comportement autonome vis-à-vis de la circulation, son retrait de la circulation, le dépouille de ses deux valeurs : la valeur d'usage, car il ne doit pas servir comme métal, la valeur d'échange, car précisément il ne la possède qu'en sa qualité d'élément de la circulation, de symbole abstrait de la valeur des marchandises qu'elles s'opposent réciproquement, de phase du mouvement formel de la marchandise elle-même. Tant qu'il demeure à l'écart de la circulation, il est sans valeur, tout autant que s'il était enfoui dans le filon le plus profond. Mais qu'il soit remis en circulation et c'est la fin de son caractère impérissable ; la valeur qu'il recèle s'évanouit dans les valeurs d'usage des marchandises contre lesquelles il s'échange. Il redevient simple moyen de circulation. C'est une étape. Il provient *de la circulation*, il en est le résultat, *c'est-à-dire qu'il est le mode d'existence adéquat de la valeur d'échange, l'équivalent général qui existe pour soi et qui persiste en soi*.

D'autre part, en tant que fin de l'échange, c'est-à-dire en tant que mouvement ayant pour contenu la valeur d'échange, l'argent lui-même, le seul contenu du procès, c'est l'accroissement de la valeur d'échange, l'accumulation d'argent. Mais en réalité cet accroissement n'est que purement formel. La valeur ne naît pas de la valeur : on met en circulation de la valeur sous forme de marchandise, pour lui en retirer sous forme de trésor, de valeur inutilisable.

[...]

[...] <sup>1</sup>

Ainsi, quant à son contenu, l'enrichissement se présente comme un appauvrissement volontaire. C'est seulement l'absence de besoins, le renoncement au besoin, à la valeur d'usage de la valeur existant sous forme de marchandise, qui permet d'accumuler cette valeur sous forme d'argent. A vrai dire, le mouvement réel de la formule A-M-A n'existe pas dans la circulation simple, où l'on se borne à faire passer des équivalents de la forme marchandise à la forme argent et vice versa. Si j'échange un écu contre une marchandise valant un écu et celle-ci de nouveau contre un écu, c'est là un procès sans aucun contenu. Or dans la circulation simple c'est cette seule opération qu'il importe de considérer - le contenu de cette forme même - c'est-à-dire l'argent comme fin en soi ; qu'on rencontre cette forme, c'est évident ; abstraction faite de la quantité, la forme dominante du commerce consiste à échanger de l'argent contre de la marchandise et de la marchandise contre de l'argent. Il peut aussi arriver - et cela arrive effectivement - que le résultat de ce procès ne soit pas même, comme nous le supposons, simplement la quantité d'argent engagé. En cas de mauvaises affaires, on peut en retirer moins qu'on n'en a engagé. Mais,

1

ici, il s'agit simplement d'étudier le sens de l'opération : la destination ultérieure ne fait pas partie de la circulation proprement dite. Dans la circulation simple, l'augmentation de la grandeur de valeur, le mouvement dans lequel l'accroissement de la valeur est la fin de l'opération, ne peut se manifester que sous la forme de l'accumulation ; c'est l'opération M-A, la vente sans cesse renouvelée de la marchandise, qui la rend possible, allant de pair avec l'interdiction faite à l'argent de parcourir jusqu'au bout son cycle entier, de se reconvertis en marchandise, après que la marchandise s'est convertie en argent. Aussi l'argent ne se présente-t-il pas comme point de départ, ainsi que le veut la formule A-M-A, mais toujours uniquement comme résultat de l'échange. Il n'est point de départ que dans la mesure suivante : pour le vendeur, la marchandise n'est *que* prix, elle ne vaut que pour l'argent qu'elle doit lui rapporter et il ne jette dans la circulation cet argent sous cette forme périssable que pour l'en retirer sous sa forme éternelle. C'était la valeur d'échange, donc de l'argent, qui était en réalité la condition préalable de la circulation, et de même son existence adéquate et son accroissement apparaissent comme le résultat de la circulation ; pour autant que celle-ci a pour aboutissement l'accumulation d'argent.

Donc, dans le mouvement de la circulation où il a été jeté en tant qu'argent, l'argent se trouve encore nié dans sa détermination concrète d'argent : or celle-ci était déjà la négation de l'argent en tant que simple mesure et que simple monnaie. Mais ce qui est ainsi nié, c'est simplement la forme abstraite sous laquelle la valeur d'échange devenue autonome se présentait dans l'argent - et aussi la forme abstraite du procès de cette promotion à l'autonomie. C'est, du point de vue de la valeur d'échange, la négation de toute la circulation, parce qu'elle ne renferme pas le principe de l'auto-renouvellement

La circulation a pour point de départ les deux déterminations de la marchandise : valeur d'usage et valeur d'échange. Si la première prédomine, la circulation aboutit à l'autonomie de la valeur d'usage : la marchandise devient objet de consommation. Si c'est la seconde, la circulation aboutit à la seconde détermination, la promotion à l'autonomie de la valeur d'échange. La marchandise devient argent. Mais elle n'adopte cette dernière détermination que par le procès de la circulation et elle continue à se déterminer par rapport à la circulation. Mais, dans cette détermination, elle poursuit son développement de temps de travail général matérialisé - sous sa forme sociale. C'est de ce côté que doit nécessairement provenir la nouvelle détermination du travail social, qui apparaît d'abord comme valeur d'échange de la marchandise, puis comme argent. La valeur d'échange est la forme sociale par excellence. Aussi son développement ultérieur est-il le développement ou l'approfondissement du procès social, qui fait remonter la marchandise à sa surface.

Nous étions partis d'abord de la marchandise, prenons maintenant la valeur d'échange comme point de départ - on sait que le procès de circulation a pour résultat de la rendre autonome. Nous trouvons que :

1. La valeur d'échange a une double existence : elle est marchandise et argent ; celui-ci se présente comme sa forme adéquate ; mais l'argent ne disparaît pas dans la marchandise, tant qu'elle le reste : il existe comme prix de celle-ci. La valeur d'échange se dédouble donc, d'une part en valeurs d'usage, de l'autre, en argent. Mais ces deux formes s'échangent entre elles et le simple échange lui-même ne fait pas disparaître la valeur.

2. Pour que l'argent se conserve en tant que tel, il doit, au même titre qu'il apparaît comme le précipité et le résultat du procès de circulation, garder la faculté d'y entrer de nouveau, c'est-à-dire de ne pas se muer dans la circulation en simple moyen de celle-ci, qui, sous forme de marchandise, disparaît quand on l'échange contre une simple valeur d'usage. En entrant dans la circulation dans une détermination, l'argent ne doit pas se perdre dans l'autre : donc, quand il existe comme marchandise, il doit rester argent et, quand il est argent, n'exister que comme forme transitoire de la marchandise ; quand il existe sous forme de marchandise, il ne doit pas cesser d'être valeur d'échange; quand il existe sous forme d'argent, il ne doit pas cesser d'avoir en perspective la valeur d'usage. Son entrée dans la circulation doit être une phase de sa fidélité à lui-même et être fidèle à lui-même, c'est entrer dans la circulation. La valeur d'échange est donc déterminée maintenant en tant que procès et non plus en tant que forme purement fugitive de la valeur d'usage, indifférente au contenu matériel de celle-ci, ni comme simple objet, sous la forme de l'argent ; elle est déterminée comme un rapport vis-à-vis d'elle-même établi par le procès de circulation. D'autre part, la circulation elle-même n'est plus un procès purement formel, où la marchandise parcourt la série de ses déterminations, mais c'est la valeur d'échange elle-même, évaluée en argent, qui, condition préalable de la circulation, doit nécessairement apparaître comme sa création et, née d'elle, comme en étant la condition. La circulation elle-même doit apparaître comme un élément de la production des valeurs d'échange (comme procès de la production des valeurs d'échange). La promotion à l'autonomie de la valeur d'échange, sous forme d'argent, n'établit, en réalité, que son indifférence à la valeur d'usage particulière, dans laquelle elle s'incarne. L'équivalent général devenu autonome est de l'argent, qu'il existe sous la forme de la marchandise ou de l'argent. Le passage à l'autonomie dans l'argent doit apparaître lui-même comme une simple étape du mouvement - résultat sans doute de la circulation, mais destiné à recommencer le procès et non à persister dans cette forme.

L'argent, c'est-à-dire la valeur d'échange devenue autonome, né du procès de circulation dont il est le résultat et en même temps le moteur vivant (quoiqu'il soit cela seulement sous la forme limitée de la thésaurisation) s'est nié en tant que simple Monnaie, c'est-à-dire simple forme fugitive de la valeur d'échange, qui ne fait que disparaître dans la circulation ; il s'est nié aussi dans la mesure où il affronte celle-ci de façon autonome. Pour ne pas se figer sous forme de trésor, c'est pour l'argent une nécessité tout aussi absolue de rentrer dans la circulation, que c'en était une d'en sortir ; mais il ne doit pas le faire comme simple moyen de circulation ; au contraire, son existence de moyen de circulation, et donc sa conversion en marchandise, ne doit être qu'un simple changement de forme qui lui permette de réapparaître sous sa forme adéquate, en tant que *valeur d'échange adéquate*, mais en même temps *en tant que valeur d'échange multipliée, accrue, en tant que valeur d'échange mise en valeur*. Cette valeur qui se *met en valeur* dans la circulation, c'est-à-dire qui se multiplie en elle, c'est somme toute la valeur d'échange en soi, qui décrit le procès de circulation en étant sa propre fin. *Cette mise en valeur, cet accroissement quantitatif de la valeur* - le seul procès que la valeur puisse décrire en tant que telle, - n'apparaît dans l'accumulation d'argent qu'en opposition à la circulation, c'est-à-dire qu'elle se traduit par sa propre suppression. Au contraire, on doit poser la circulation comme étant le procès au cours duquel la valeur se conserve et se met en valeur. Or, dans la circulation, l'argent devient monnaie et, à ce titre, s'échange contre des marchandises. Si l'on ne veut pas que ce changement reste uniquement formel - (ou que la valeur d'échange disparaîsse dans la consommation de la marchandise), - seule aurait changé alors la forme de la valeur d'échange, on aurait d'un côté son existence

générale abstraite dans l'argent, de l'autre son existence dans la valeur d'usage particulière de la marchandise - il faut que la valeur d'échange soit échangée réellement contre de la valeur d'usage et que la marchandise soit consommée comme valeur d'usage, tout en demeurant valeur d'échange dans cette consommation ; ou encore, il faut que sa disparition disparaisse et ne soit que le moyen de faire naître une valeur d'échange plus grande - qu'elle serve à reproduire et à produire de la valeur d'échange ; bref, il faut que ce soit une *consommation productive*, c'est-à-dire une consommation par le travail pour matérialiser le travail, créer de la valeur d'échange. Produire de la valeur d'échange, ce ne peut signifier, d'une façon générale, que produire une plus grande valeur d'échange, la multiplier. Sa reproduction simple change la valeur d'usage, dans laquelle elle existe, comme le fait la circulation simple : elle ne la produit pas, ne la crée pas.

La valeur d'échange devenue autonome suppose la circulation, en tant que phase développée, et se présente comme un procès ininterrompu, qui implique la circulation et, en sortant, revient constamment en elle-même pour l'impliquer de nouveau. En tant que mouvement qui s'implique lui-même, la valeur d'échange n'apparaît plus comme le mouvement purement formel des valeurs d'échange, dont on a supposé l'existence : en même temps elle assure sa production et sa reproduction. La production elle-même n'existe plus ici avant ses résultats, c'est-à-dire ne leur est plus supposée antérieure ; elle apparaît comme produisant elle-même en même temps ces résultats ; elle ne pose plus la valeur d'échange comme aboutissant simplement à la circulation, mais comme supposant en même temps le procès de circulation développé.

Pour accéder à l'autonomie, il faudrait que la valeur d'échange non seulement sorte de la circulation, en soit le résultat, mais aussi qu'elle conserve la faculté d'y rentrer, de s'y maintenir en devenant marchandise. Dans l'argent, la valeur d'échange a revêtu une forme autonome par rapport au mouvement de circulation M-A-M, c'est-à-dire par rapport à son abolition finale dans la simple valeur d'usage. Mais ce n'est qu'une forme négative, fugace ou illusoire, dès qu'il se fixe. Il n'existe que par référence à la circulation et en tant que possibilité d'y entrer. Mais cette détermination, il la perd dès qu'il se réalise. Il retombe dans ses deux fonctions de mesure et de moyen de circulation. Simple argent, il ne dépasse pas ces deux déterminations. Mais en même temps la circulation implique aussi qu'il demeure argent, qu'il existe sous cette forme ou en tant que prix des marchandises. Le mouvement de la circulation doit obligatoirement ne pas apparaître comme le mouvement de sa disparition, mais au contraire comme celui par lequel il se pose réellement lui-même en d'échange, par lequel il se réalise en tant que valeur 'on échange marchandise contre argent, la forme de ange, la valeur d'échange posée en tant que telle, l'argent, ne subsiste qu'aussi longtemps qu'il se maintient hors de l'échange, dans lequel il fait office de valeur, aussi longtemps qu'il s'en abstrait ; l'argent est donc une concrétisation purement illusoire de cette valeur d'échange, une concrétisation purement idéale dans cette forme, où l'autonomie de la valeur d'échange existe d'une façon tangible.

La même valeur d'échange doit devenir argent, marchandise, marchandise, argent : c'est ce qu'implique la forme A-M-A. Dans la circulation simple, la marchandise se transforme en argent et puis en marchandise ; c'est une autre marchandise qui redevient argent : *La valeur d'échange ne se conserve pas dans ce changement de sa forme. Mais la circulation implique déjà que l'argent est à la fois argent et marchandise et qu'il se conserve dans l'alternance de ses deux déterminations.*

Dans la circulation, la valeur d'échange apparaît doublement tantôt comme marchandise et tantôt comme argent. Quand elle est dans une de ces déterminations, elle n'est pas dans l'autre. Ceci s'applique à n'importe quelle marchandise particulière ; y compris l'argent, moyen de circulation. Mais, à considérer la circulation dans son ensemble, on voit que la même valeur d'échange, la valeur d'échange en tant que sujet, se pose une fois comme marchandise, la fois suivante comme argent, et que le mouvement consiste précisément en ce qu'elle se pose dans cette double détermination et se maintient dans chacune d'elles comme son contraire : dans la marchandise comme argent, dans l'argent comme marchandise. Mais ceci, qui en soi existe dans la circulation simple, cette dernière ne l'implique pas.

Dans la circulation simple, là où ces déterminations ont, l'une envers l'autre, un comportement autonome, s'il est *positif*, comme c'est le cas dans la marchandise, qui devient objet de consommation, la circulation cesse d'être un élément du procès économique; là où elles ont un rapport *négatif*, comme dans l'argent, elle devient absurde, une absurdité engendrée par le procès économique lui-même.

On ne peut pas dire que la valeur d'échange se réalise dans la circulation simple, parce que ce qui lui fait face ce n'est pas la valeur d'usage en tant que telle, en tant que valeur d'usage déterminée par elle. Inversement, la valeur d'usage en tant que telle ne se transforme pas en valeur d'échange, ou ne le fait que dans la mesure où on lui applique, de l'extérieur, la détermination des valeurs d'usage : d'être du temps de travail général matérialisé. Ici, leur unité se dissocie encore immédiatement et leur différence se résout encore immédiatement en unité. Il faut dès lors poser que la valeur d'usage devient valeur d'usage grâce à la valeur d'échange et que la valeur d'échange est à soi-même sa propre médiation grâce à la valeur d'usage. Dans la circulation simple, nous n'avions à faire qu'à deux déterminations de la valeur d'échange distinctes formellement : l'argent et le prix de la marchandise ; et qu'à deux valeurs d'usage matériellement différentes : M-M, pour qui l'argent, médiation seulement transitoire de la valeur d'échange, est une forme qu'elles adoptent provisoirement. Il ne s'établissait pas de rapport réel entre valeur d'échange et valeur d'usage. La valeur d'usage implique, il est vrai, également l'existence de la valeur d'échange en tant que prix (détermination idéale) ; l'argent englobe, il est vrai, aussi la valeur d'usage qui est sa réalité, sa matière. Dans un cas la valeur d'échange n'était qu'idéale; dans l'autre, c'était la valeur d'usage. Partant la marchandise prise en soi - sa valeur d'usage particulière - n'est que la raison matérielle de l'échange, mais, à ce titre, se situe en dehors des déterminations économiques formelles ; ou encore, les déterminations économiques formelles ne sont que des formes superficielles, déterminations formelles qui ne pénètrent pas la substance réelle de la richesse et n'ont absolument pas de rapport avec celle-ci ; c'est pourquoi, si l'on veut fixer par la thésaurisation cette forme déterminée en tant que telle, elle se transforme subrepticement en un produit naturel indifférent, en un métal, dans lequel s'est effacé jusqu'au dernier de ses liens avec la circulation. Du métal, en sa qualité de métal, n'exprime naturellement pas de relation sociale; il a même perdu sa forme de monnaie, dernière marque vivante de sa signification sociale.

A la fois condition préalable et résultat de la circulation, la valeur d'échange doit rentrer dans la circulation, tout comme elle en est sortie.

En étudiant l'argent nous avons vu - et c'est apparent dans la thésaurisation - que l'accroissement de l'argent, sa multiplication est le seul procès formel de la circulation, qui soit pour la valeur une fin en soi, c'est-à-dire que la valeur devenue autonome et qui se conserve sous sa forme de valeur d'échange (tout d'abord d'argent) est en même temps le procès de son accroissement ; que son propre maintien en tant que valeur est en même temps le dépassement de sa limite quantitative, sa croissance en tant que grandeur de valeur et que la promotion à l'autonomie de la valeur d'échange, n'a pas d'autre contenu que celui-là. Le maintien en tant que tel de la valeur d'échange par l'entremise de la circulation se présente en même temps comme son auto-augmentation. C'est sa mise en valeur par elle-même, sa façon active de se poser comme valeur créatrice de valeur, comme valeur se reproduisant elle-même et se conservant de ce fait, mais se posant en même temps comme valeur, c'est-à-dire comme plus-value. Dans la thésaurisation, ce procès demeure encore purement formel. A considérer l'individu, ce procès apparaît comme un mouvement sans contenu qui fait passer la richesse d'une forme utile en une forme sans utilité et pour ce qui est de sa détermination, inutile. Si l'on examine le procès économique dans son ensemble, la thésaurisation ne constitue que l'une des conditions de la circulation métallique elle-même. Tant que l'argent demeure trésor, il ne fait pas fonction de valeur d'échange, il est uniquement imaginaire. Par ailleurs, l'accroissement - le fait de se poser comme valeur, la valeur qui, par la circulation, non seulement se conserve, mais en résulte, donc la valeur qui se pose en tant que plus-value - est aussi purement imaginaire. La même grandeur de valeur, qui existait précédemment sous forme de marchandise, existe maintenant sous forme d'argent ; on l'accumule sous cette forme, parce qu'on y renonce sous la première. Si on veut le réaliser, il disparaît dans la consommation. La conservation et l'augmentation de la valeur ne sont donc qu'abstraites, formelles. La circulation simple ne fait qu'en poser la forme.

Forme de la richesse générale, valeur d'échange devenue autonome, l'argent n'est capable d'aucun autre mouvement que quantitatif : il ne peut que s'accroître. Selon son concept, il est la quintessence de toutes les valeurs d'usage ; mais il n'est jamais qu'une grandeur de valeur déterminée, une somme déterminée d'or et d'argent : ainsi sa limite quantitative est en contradiction avec sa qualité. C'est pourquoi il est dans sa nature de vouloir sans cesse dépasser sa propre limite. (Cet argent, cette richesse pourvoyeuse de jouissances, sous l'Empire romain par exemple, prend l'aspect d'une prodigalité folle et sans limite, qui tente d'élever la jouissance aussi jusqu'à l'infini qu'elle s'imagine être ; c'est-à-dire qui traite aussi l'argent, forme de la richesse, directement comme valeur d'usage. Salade de perles, etc.) Pour la valeur qui se maintient en tant que valeur, l'augmentation coïncide donc avec la conservation et elle ne se conserve qu'en tendant constamment à dépasser sa limite quantitative, qui est en contradiction avec sa généralité interne. L'enrichissement est ainsi fin en soi. L'activité finale de la valeur d'échange autonome ne peut être que l'enrichissement, c'est-à-dire son propre accroissement. Sa reproduction, mais non pas seulement formelle, sa reproduction avec augmentation. Mais, grandeur de valeur déterminée quantitativement, l'argent n'est aussi que le représentant limité de la richesse générale, *Du* le représentant d'une richesse limitée, qui est juste à la mesure de sa valeur d'échange et ne va pas plus loin que la grandeur de celle-ci. Il n'a donc nullement la capacité, qu'implique son concept général, d'acheter toutes les jouissances, toutes les marchandises, la totalité de la richesse matérielle : il n'est pas un « précis de toutes les choses <sup>1</sup> ». Fixé comme richesse, forme générale de la richesse, il est

---

<sup>1</sup>

donc en tant que valeur qui vaut comme valeur, la tendance permanente à dépasser sa limite quantitative; un procès sans fin. C'est en cela exclusivement que réside sa vitalité propre; il ne se maintient comme valeur autonome et intrinsèque, différente de la valeur d'usage, qu'en se multipliant sans cesse par le procès de l'échange même. La valeur active ce n'est pas autre chose que de la valeur créatrice de plus-value. Sa seule fonction en sa qualité de valeur d'échange, c'est l'échange lui-même. C'est donc dans cette fonction qu'il doit s'accroître, non en s'en retirant, comme dans la thésaurisation. Dans la thésaurisation, l'argent ne fait pas fonction d'argent. Retiré de la circulation sous forme de trésor, il ne fait fonction ni de valeur d'échange, ni de valeur d'usage : c'est un trésor mort, improductif. Aucune action n'en émane. Sa multiplication est un apport extérieur venu de la circulation : on a jeté de nouveau des marchandises dans la circulation, transférée la valeur de la forme marchandise à la forme argent et, sous cette forme, on l'a mis en sûreté ; c'est-à-dire qu'il cesse, en somme, d'être de l'argent. Mais qu'il soit remis en circulation et il disparaît en tant que valeur d'échange.

L'argent qui est valeur d'échange adéquate résultant de la circulation, qui est devenu autonome mais rentre dans la circulation pour s'y perpétuer et être mis en valeur (s'y multiplier) grâce à la circulation elle-même, c'est du capital. Dans le capital, l'argent a perdu sa rigidité et, d'objet tangible, il est devenu procès. L'argent et la marchandise pris en eux-mêmes, de même que la circulation simple, n'existent plus pour le capital qu'en tant que phases particulières, abstraites, de son existence, dans lesquelles il apparaît sans cesse, pour passer de l'une à l'autre et disparaître avec la même constance. Son caractère autonome ne se manifeste pas seulement en ce qu'il fait face à la circulation sous la forme de valeur d'échange abstraite et autonome - l'argent -, mais en ce que la circulation est en même temps le procès de sa promotion à l'autonomie ; c'est en elle qu'il devient chose autonome.

La formule A-M-A exprime ceci - l'autonomie de l'argent doit apparaître comme procès : à la fois condition préalable et résultat de la circulation. Mais cette forme reste vide de contenu dans la circulation simple ; elle n'apparaît pas comme un mouvement pourvu de contenu. C'est un mouvement de la circulation, dont la valeur d'échange n'est pas seulement la forme, mais aussi le contenu et la fin ; partant c'est la forme même de la *valeur d'échange décrivant son propre procès*.

Dans la circulation simple, la valeur d'échange devenue autonome, l'argent en tant que tel n'est toujours que résultat, *caput mortuum*<sup>1</sup> du mouvement. Elle doit tout autant apparaître comme étant sa condition préalable; son résultat en étant sa condition préalable, et sa condition en étant son résultat.

L'argent doit se conserver en tant qu'argent, aussi bien sous forme d'argent que de marchandise ; et l'échange de ces déterminations : le procès au cours duquel il parcourt ces métamorphoses doit apparaître en même temps comme son procès de production ; il doit apparaître comme son propre créateur - c'est-à-dire augmenter sa grandeur de valeur. Du fait que l'argent devient marchandise et que la marchandise, de par sa fonction de valeur d'usage, est nécessairement consommée, doit disparaître, cette disparition doit disparaître à son tour, et cette consommation se consumer : aussi la consommation de la

---

<sup>1</sup>

marchandise-valeur d'usage apparaît elle-même comme une phase du procès d'autoreproduction de la valeur.

L'argent et la marchandise, aussi bien que leur relation dans la circulation, nous apparaissent maintenant autant comme de simples conditions préalables du capital, que comme ses modes d'existence; à la fois conditions simples, existantes, élémentaires du capital et formes d'existence et résultats de celui-ci.

L'immortalité à laquelle tend l'argent en prenant une attitude négative vis-à-vis de la circulation (en s'en retirant), le capital y parvient, qui se conserve précisément en s'abandonnant à la circulation. Valeur d'échange supposant la circulation, en même temps qu'elle est sa condition préalable et qu'elle s'y conserve, le capital adopte alternativement la forme des deux éléments que recèle la circulation simple, mais, à la différence de ce qui se produit dans celle-ci, il ne se borne pas à passer d'une forme dans l'autre : au contraire, dans chacune des deux déterminations il est en même temps la relation, le rapport avec la forme opposée. S'il apparaît sous l'aspect d'argent, ce n'est maintenant que l'expression unilatérale, abstraite de sa généralité ; en dépouillant aussi cette forme, il n'en dépouille que la détermination contradictoire (la forme contradictoire de la généralité). Le poser sous son aspect d'argent, c'est-à-dire sous l'aspect de cette forme contradictoire de la généralité de la valeur d'échange, c'est en même temps dire qu'il ne doit pas, comme dans la circulation simple, perdre sa généralité, mais la détermination contradictoire de celle-ci ou qu'il n'adopte cette dernière que fugitivement, donc qu'il s'échangera de nouveau contre la marchandise; mais celle-ci devra, dans sa particularité, exprimer la généralité de la valeur d'échange, donc changer sans cesse de forme déterminée.

La marchandise n'est pas seulement valeur d'échange, mais aussi valeur d'usage, et à ce titre elle doit normalement être consommée. Même quand elle sert de valeur d'usage, c'est-à-dire pendant sa consommation, sa valeur d'échange doit en même temps être conservée et apparaître comme l'âme qui assigne la consommation comme fin au procès. Le procès de sa disparition doit donc apparaître en même temps comme le procès de disparition de la disparition, c'est-à-dire apparaître comme procès reproducteur. La consommation de la marchandise, tendant non pas à la jouissance immédiate, mais considérée elle-même comme une phase de la reproduction de sa valeur d'échange. Ainsi la valeur d'échange ne fournit pas seulement la forme de la marchandise, mais apparaît comme le feu, dans lequel sa substance même se dissout. Cette détermination résulte du concept même de valeur d'usage. Mais, sous forme d'argent, le capital, d'une part, n'apparaîtra que d'une façon fugace sous l'aspect de moyen de circulation, d'autre part, il apparaîtra comme posé de façon passagère, simple moment de celui-ci dans la détermination de la valeur d'échange adéquate.

D'une part, la circulation simple est une condition qui préexiste à la marchandise, et ses pôles, argent et marchandise, apparaissent comme d'élémentaires conditions préalables, des formes virtuellement capables de se transformer en capital, ou alors ce sont des sphères purement abstraites du procès de production du capital qu'on suppose exister. D'autre part, elles aboutissent au capital et s'y perdent comme dans un gouffre, ou y mènent. (Ici l'exemple historique donné plus haut.)

Dans le capital, l'argent - valeur d'échange autonome existant antérieurement - n'apparaît pas seulement sous l'aspect de valeur d'échange, mais de valeur d'échange

devenue autonome, comme résultat de la circulation. Et, de fait, il n'y a pas formation de capital avant que la sphère de la circulation simple, quoique ayant pour base de tout autres conditions de production que le capital lui-même, n'ait atteint un certain niveau de développement. D'autre part, on admet que l'argent implique la circulation comme mouvement de son propre procès, de sa propre réalisation de la valeur qui se pérennise et se met en valeur. Condition préalable, il est en même temps ici résultat du procès de circulation et, en tant que résultat, il est en même temps condition de la forme déterminée de ce procès, qui a été définie par la formule A-M-A (d'abord seulement du courant de cette forme). Il est l'unité de la marchandise et de l'argent, mais une unité en mouvement ; et n'est ni l'une ni l'autre, tout en étant la première aussi bien que le second.

Il se conserve et se met en valeur dans la circulation et par elle. D'autre part, on a supposé la valeur d'échange non plus comme valeur d'échange simple, telle qu'elle existe comme simple détermination dans la marchandise, avant que celle-ci n'entre dans la circulation, ou plutôt comme détermination purement imaginée, puisque c'est seulement dans la circulation qu'elle devient pour un instant valeur d'échange. Elle existe sous la forme de la matérialité ; mais elle y est indifférente et ne se préoccupe point de savoir si c'est la matérialité de l'argent ou de la marchandise. Elle provient de la circulation, donc suppose l'existence de celle-ci ; mais, en même temps, vis-à-vis d'elle, elle est à soi-même sa propre condition.

Dans l'échange réel de l'argent contre la marchandise, tel que l'exprime la formule A-M-A, c'est-à-dire alors que l'être réel de la marchandise est sa valeur d'usage et l'être réel de la valeur d'usage sa consommation, la valeur d'échange elle-même doit nécessairement ressurgir de la marchandise qui se réalise comme valeur d'usage ; l'argent et la consommation de la marchandise doivent apparaître comme forme de sa conservation, aussi bien que de sa mise en valeur. Par rapport à elle, la circulation se présente comme une phase du procès de sa propre réalisation.

L'existence réelle de la marchandise, son existence de valeur d'usage, se situe en dehors de la circulation simple. Mais il faut que ce moment entre dans le procès du capital, dans lequel la consommation de la marchandise se présente comme un élément de la propre mise en valeur de celui-ci.

Tant que l'argent, c'est-à-dire la valeur d'échange promue à l'autonomie, ne se fixe que par rapport à son contraire, la valeur d'usage en tant que telle, il n'est en réalité susceptible que d'avoir une existence abstraite. Il faut qu'il continue d'exister dans son contraire, dans son devenir de valeur d'usage et dans le procès de celle-ci, la consommation, et qu'en même temps il s'accroisse en tant que valeur d'échange ; donc il lui faut transformer la consommation de la valeur d'usage - la négation active - et l'affirmation positive de celle-ci - en reproduction et production de la valeur d'échange elle-même.

Dans la circulation simple, toute marchandise se présente alternativement sous l'aspect de valeur d'usage ou de valeur d'échange. Dès qu'elle est réalisée comme valeur d'usage, elle tombe hors de la circulation. Si la marchandise se fixe en tant que valeur d'échange, dans l'argent, elle tend aussi à devenir amorphe, mais demeure dans le cadre de la relation économique. En tout cas, les marchandises ne présentent d'intérêt que dans les rapports d'échange (circulation simple), pour autant qu'elles possèdent de la valeur d'échange. D'autre part, leur valeur d'échange ne présente qu'un intérêt passager, en

abolissant le caractère unilatéral de la valeur d'usage - le fait d'être une valeur que les particuliers ne peuvent utiliser qu'immédiatement - : elle apporte la valeur d'usage. à l'homme qui en a besoin ; elle ne modifie en rien la valeur d'usage, sinon qu'elle en fait une valeur d'usage pour les autres (les acheteurs). Mais si la valeur d'échange même est fixée dans l'argent, la valeur d'usage ne lui fait plus face que comme un chaos abstrait ; et c'est précisément cette séparation d'avec sa substance qui la fait se ratatiner et la pousse à sortir de la sphère de la valeur d'échange simple, dont le mouvement suprême est la circulation simple et dont l'argent est l'accomplissement le plus achevé. Mais, dans cette sphère, cette différence n'est qu'une distinction formelle, superficielle. L'argent lui-même, quand il a perdu toute fluidité, est lui-même de nouveau marchandise.

# CHAPITRE III<sup>1</sup>

## LE CAPITAL

### A. - Procès de production du capital.

#### 1. - TRANSFORMATION DE L'ARGENT EN CAPITAL.

[←](#)

En sa qualité de résultat de la circulation simple, le capital existe tout d'abord sous la forme simple de l'argent. Mais l'autonomie matérielle que, thésaurisé, il conservait sous cette forme vis-à-vis de la circulation, a disparu. Au contraire, son existence monétaire, expression adéquate de l'équivalent général, n'exprime rien d'autre que son indifférence à la particularité de toutes les marchandises et sa possibilité d'adopter n'importe quelle forme de marchandise. Il n'est pas telle ou telle marchandise, mais peut être métamorphosé en chacune d'elles et dans chacune il continue d'être la même grandeur de valeur et d'être une valeur qui fait d'elle-même sa propre fin. Donc le capital, qui existe tout d'abord sous forme d'argent, ne reste pas immobile, opposé à la circulation ; au contraire, il faut qu'il y entre. Il ne s'y perd pas non plus, en se convertissant de la forme d'argent en la forme marchandise. Au contraire, son existence monétaire n'est que son existence de valeur d'échange adéquate, qui peut indifféremment se convertir en n'importe quelle marchandise. Il reste dans chacune d'elles valeur d'échange qui ne perd pas sa qualité. Mais le capital ne peut être valeur d'échange promue à l'autonomie que s'il est devenu autonome par rapport à un troisième élément ; il ne peut l'être que dans son rapport avec cet élément. [[Son existence monétaire est double : il peut s'échanger contre n'importe quelle marchandise et n'est pas lié, étant valeur d'échange générale, à la substance particulière de quelque marchandise que ce soit ; de deuxièmement, il reste argent même en devenant marchandise ; c'est-à-dire que la matière qui l'incarne n'est pas un objet servant à satisfaire une jouissance individuelle, mais la matérialisation de la valeur d'échange, qui n'adopte cette forme que pour se conserver et s'accroître.]] Ce troisième élément, ce ne sont pas les marchandises. Car le capital, c'est de l'argent qui passe indifféremment de sa forme d'argent à celle de n'importe quelle marchandise sans s'y perdre comme objet de consommation individuelle. Au lieu de l'exclure, l'ensemble des

Marchandises qui l'entourent, toutes les marchandises, apparaissent comme autant d'incarnations de l'argent. Pour ce qui est de la naturelle diversité matérielle des marchandises, aucune n'exclut l'argent, ne lui interdit de prendre place en elle, de faire d'elle son propre corps, parce qu'aucune n'exclut la détermination de l'argent dans la marchandise. Le monde objectif de la richesse tout entier se présente maintenant comme enveloppe physique de l'argent, au même titre que l'or et l'argent (-métal), et c'est précisément le caractère purement formel de la différence qui sépare l'argent sous forme monétaire de l'argent sous forme marchandise, qui lui permet d'adopter uniformément la première ou la seconde de ces formes, de passer de la forme monétaire à la forme marchandise. (L'autonomie ne réside plus qu'en ceci : la valeur d'échange se maintient en sa qualité de valeur, qu'elle existe sous forme d'argent ou de marchandise, et elle ne passe dans la forme marchandise que pour se mettre elle-même en valeur.)

L'argent est maintenant du *travail matérialisé*, qu'il possède la forme d'argent ou de marchandise particulière. Face au capital, il n'y a pas un mode d'existence objectif du travail, mais chacun d'eux apparaît comme son mode d'existence possible, qu'il pourrait adopter par simple changement de forme en passant de la forme monétaire à la forme marchandise. La seule chose qui s'oppose au *travail matérialisé*, c'est le travail non *objectif*; au travail *objectivé* s'oppose le travail *subjectif*. Ou encore, au travail passé (dans le temps), mais qui existe dans l'espace, s'oppose le travail vivant qui existe temporellement. Le travail non *objectif* (et qui n'est donc pas encore matérialisé), existant temporellement, ne peut exister que sous la forme de *capacité*, de possibilité, de faculté, de *capacité de travail* du sujet vivant. Au capital, travail matérialisé autonome conservant son caractère de capital, ne peut s'opposer que la puissance de travail vivante elle-même et ainsi le seul échange qui puisse transformer de l'argent en capital est celui qu'effectue le possesseur du capital avec le possesseur de la puissance de travail vivante, c'est-à-dire l'ouvrier.

La valeur d'échange en tant que telle ne peut, somme toute, devenir autonome qu'en s'opposant à la valeur d'usage, qui lui fait face en cette qualité. C'est seulement dans ce rapport que la valeur d'échange peut devenir autonome en tant que telle, être posée comme telle et faire fonction de valeur d'échange. Dans l'argent, la valeur d'échange devait accéder à cette autonomie parce qu'il est fait abstraction de la valeur d'usage, et cette abstraction active - rester en opposition avec la valeur d'usage - devait apparaître alors la seule méthode pour conserver la valeur d'échange en tant que telle et pour l'accroître. Maintenant, au contraire, la valeur d'échange doit se conserver dans son existence de valeur d'usage, dans son existence réelle (et pas seulement formelle) de valeur d'usage ; elle doit se conserver en tant que valeur d'échange dans la valeur d'usage en tant que valeur d'usage et cette dernière doit être la source de sa production. Or l'existence réelle des valeurs d'usage, c'est leur négation concrète, leur consommation, leur anéantissement dans la consommation. C'est donc dans cette négation concrète en tant que valeurs d'usage, négation qui leur est immanente, que la valeur d'échange doit s'affirmer en se conservant par rapport à la valeur d'usage, ou plutôt faire de l'existence active de la valeur d'usage la confirmation de la valeur d'échange. Il ne s'agit pas de cette négation, où la valeur d'échange, en tant que prix, est la détermination purement formelle de la valeur d'usage et où celle-ci est abolie en idée, tandis qu'en fait c'est seulement la valeur d'échange qui se manifeste comme une détermination formelle et transitoire de la valeur d'usage. Il ne s'agit pas non plus de sa fixation sous forme d'or et d'argent, où une substance rigide et solide apparaît comme l'existence pétrifiée de la valeur d'échange. En

réalité, l'argent implique que la valeur d'usage est la simple matérialisation, la réalité de la valeur d'échange, tandis qu'il est l'existence tangible purement figurée de son abstraction. Cependant, dans la mesure où la valeur d'usage est déterminée comme valeur d'usage, c'est-à-dire où c'est la consommation même de la marchandise qui pose la valeur d'échange et n'est que le moyen de la poser, la valeur d'usage de la marchandise n'est alors en fait que la manifestation active de la valeur d'échange engagée dans un procès. La négation réelle de la valeur d'usage qui ne réside pas dans le fait d'en faire abstraction, mais dans sa consommation (non pas dans le fait de s'opposer à elle dans un état d'immobile tension), cette négation concrète qui lui est propre et qui est en même temps sa réalisation en tant que valeur d'usage, il faut la transformer en opération par laquelle la valeur d'échange s'affirme elle-même et manifeste son activité. Mais ce n'est possible que pour autant que la marchandise est consommée par le travail, que sa consommation apparaît comme objectivation du travail et partant comme création de valeur. Par conséquent pour se conserver, non seulement d'une manière formelle, comme dans l'argent, mais dans son existence réelle de marchandise et pour se manifester activement, la valeur d'échange objectivée dans l'argent doit s'approprier le travail lui-même, s'échanger contre lui.

La valeur d'usage n'est plus pour l'argent un article de consommation dans lequel il se perd, mais seulement la valeur d'usage par laquelle il se conserve et s'accroît. *Pour l'argent sous sa forme de capital, il n'existe pas d'autre valeur d'usage.* C'est précisément là son rapport en tant que valeur d'échange à la valeur d'usage. L'unique *valeur d'usage qui puisse constituer l'opposé et le complément de l'argent en sa qualité de capital, c'est le travail* et celui-ci existe en tant que capacité de travail, existant elle-même comme sujet. En sa qualité de capital, l'argent ne se rapporte qu'au non-capital, à la négation du capital, et c'est seulement par référence à celle-ci qu'il est capital. *Le non-capital réel, c'est le travail lui-même.* La première opération, pour permettre à l'argent de devenir du capital, c'est de l'échanger contre la capacité de travail afin de transformer en même temps, par son intermédiaire, la consommation des marchandises, c'est-à-dire le fait de les poser et de les nier concrètement en tant que valeurs d'usage, en manifestation active de la valeur d'échange.

L'échange qui fait de l'argent du capital ne peut être un échange contre des marchandises, mais contre son contraire déterminé conceptuellement, contre la marchandise qui se trouve en opposition conceptuellement déterminée avec lui : le travail.

A la valeur d'échange sous forme d'argent s'oppose la valeur d'échange sous forme de valeur d'usage particulière. Mais toutes les marchandises particulières, modes d'existence particuliers du travail objectivé, sont désormais des expressions indifférentes de la valeur d'échange, que l'argent peut adopter sans se perdre. Ce n'est donc pas par l'échange avec ces marchandises, puisqu'on peut supposer maintenant qu'il existe indifféremment dans une forme ou dans l'autre, que l'argent pourrait perdre son caractère simple. Mais c'est par échange, primo avec la seule forme de valeur d'usage qu'il ne soit pas lui-même immédiatement - le travail non objectif - et en même temps avec la valeur d'usage immédiate pour lui en tant que valeur d'échange engagée dans son procès - donc encore le travail. C'est donc uniquement par l'échange de l'argent contre le travail que peut se produire sa transformation en capital. La valeur d'usage contre laquelle l'argent, capital virtuel, peut s'échanger ne peut être que celle, de laquelle naît la valeur d'échange elle-même, à partir de laquelle elle s'engendre et s'accroît. Or c'est uniquement le travail. La

valeur d'échange ne peut se réaliser comme telle qu'en faisant face à la valeur d'usage - non pas à n'importe laquelle - mais à celle qui se rapporte à elle. Cette valeur d'usage, c'est le travail. La capacité de travail est cette valeur d'usage dont la consommation coïncide immédiatement avec la matérialisation du travail, donc avec, la création de valeur d'échange. Pour l'argent, en sa qualité de capital, la capacité de travail est la valeur d'usage immédiate, contre laquelle il doit s'échanger. Dans la circulation simple, le contenu de la valeur d'usage n'avait pas d'importance, l'aspect formel du rapport économique lui restait extérieur. Ici, ce contenu est un facteur économique essentiel de celle-ci. En effet, la valeur d'échange n'est déterminée dans sa propriété de rester elle-même dans l'échange que parce qu'elle s'échange avec la valeur d'usage qui lui fait face de par sa propre détermination formelle.

La condition pour que l'argent se transforme en capital est que le possesseur d'argent puisse échanger de l'argent contre la capacité de travail d'autrui, en tant que marchandise. Il faut donc que, dans le cadre de la circulation, la capacité de travail soit mise en vente comme marchandise, puisque dans la circulation simple les échangistes ne s'affrontent qu'en qualité de vendeurs et d'acheteurs. Il faut donc que l'ouvrier mette en vente sa capacité de travail comme marchandise à consommer par usage : il ne peut donc s'agir que de l'ouvrier libre. Il faut donc que l'ouvrier : premièrement, dispose de sa capacité de travail en tant que propriétaire libre, se comporte vis-à-vis d'elle comme vis-à-vis d'une marchandise ; à cet effet, il doit en être le libre propriétaire. Mais, deuxièmement, il faut qu'il n'ait plus à échanger son travail sous forme d'une autre marchandise, sous forme de travail matérialisé, mais que la seule marchandise qu'il ait à offrir, à vendre, soit précisément sa capacité de travail vivante, existant dans son corps vivant ; il faut donc que les conditions de matérialisation de son travail, les conditions objectives de son travail existent comme propriété d'autrui, qu'elles existent dans la circulation en tant que marchandises situées à l'autre pôle, du côté opposé au sien. Que le possesseur d'argent - ou l'argent, car provisoirement le premier n'est pour nous, dans le procès économique proprement dit, que la personification du second - trouve la capacité de travail sur le marché, sous forme de marchandise, dans les limites de la circulation, cette condition préalable qui nous sert ici de point de départ (et qui sert de point de départ à la société bourgeoise dans son procès de production), est de toute évidence le résultat d'une longue évolution historique, le résumé de bien des bouleversements économiques et suppose le déclin d'autres modes de production (d'autres rapports sociaux de production) et d'un développement déterminé des forces productives du travail social. Le procès historique précis, déjà écoulé, qu'implique cette hypothèse, nous le formulerons avec plus de précision encore en étudiant ultérieurement ces rapports. Mais ce stade historique de développement de la production économique - dont le *travailleur libre* est déjà le produit - est la condition préalable de la naissance et plus encore de l'existence du capital en tant que tel. L'existence du capital est le résultat d'un long procès historique qui a donné à la société sa structure économique. On voit, à ce point, de façon précise, combien la forme dialectique de l'exposé n'est juste que lorsqu'elle connaît ses limites. De l'étude de la circulation simple résulte *pour nous* la notion générale de capital, parce que, dans le cadre du mode de production bourgeois, la circulation simple elle-même n'existe que comme condition préalable du capital et qu'elle le suppose. Ce qui ne conduit pas à faire du capital l'incarnation d'une idée éternelle, mais le montre tel qu'il est en réalité, simplement forme *nécessaire*, à laquelle doit nécessairement aboutir le travail créateur de valeur d'échange, la production fondée sur la valeur d'échange.

Il est d'une importance essentielle de ne pas perdre de vue ce fait le rapport simple de circulation auquel nous avons à faire ici - tout d'abord il fait partie totalement de la circulation et c'est seulement la valeur d'usage spécifique des marchandises acquises par échange qui tend à dépasser les limites de la circulation simple - n'est qu'un rapport d'argent à marchandise, un rapport d'équivalents situés aux deux pôles opposés, tels qu'ils se présentent dans la circulation simple. Dans le cadre de cette circulation, et à considérer l'échange capital-travail, tel qu'il existe en tant que simple rapport de circulation - il ne s'agit pas d'échange entre de l'argent et du travail, mais entre de *l'argent* et de la *capacité de travail vivante*. Valeur d'usage, la capacité de travail ne se réalise que dans l'activité laborieuse elle-même, mais tout à fait de la même manière qu'une bouteille de vin, qu'on achète, ne réalise sa valeur d'usage que quand on boit ce vin. Le travail lui-même n'est pas plus du domaine du procès de circulation simple que le boire. En tant que virtualité, [...] (en puissance), le vin est quelque chose de potable et l'achat de vin est l'appropriation d'une boisson. De même, l'achat de capacité de travail, c'est la possibilité de disposer du travail. Or la capacité de travail existant dans la vitalité du sujet lui-même, et ne se manifestant que comme extériorisation de sa propre vie, l'achat de la capacité de travail, l'acquisition du titre à l'utilisation de cette capacité, place naturellement, pendant l'acte de l'utilisation, acheteur et vendeur dans un rapport différent de celui qui s'instaure dans le cas d'achat de travail matérialisé, existant sous forme d'objet extérieur au producteur. Ceci ne met nullement en cause le rapport d'échange simple. C'est uniquement la nature spécifique de la valeur d'usage, achetée à l'aide d'argent - à savoir que sa consommation (celle des capacités de travail) est production, temps de travail qui se traduit matériellement, consommation créatrice de valeur d'échange - bref, son existence réelle de valeur d'usage consiste à créer de la valeur d'échange -, c'est cette nature spécifique qui, de l'échange travail contre argent, fait l'échange spécifique A-M-A ; acte dans lequel on pose que la fin de l'échange est la valeur d'échange elle-même et où la *valeur d'usage acquise est valeur d'usage immédiate pour la valeur d'échange, c'est-à-dire valeur d'usage créatrice de valeur*.

Peu importe que l'argent soit considéré ici comme simple moyen de circulation (moyen d'achat<sup>1</sup>), ou comme moyen de paiement. Si quelqu'un, qui me vend, par exemple, la valeur d'usage de douze heures de sa capacité de travail, sa capacité de travail pour douze heures, ne me l'a vendue, en réalité, qu'après avoir, à ma demande, travaillé douze heures, si donc c'est seulement au terme de ces douze heures qu'il m'a fourni douze heures de sa capacité de travail, il réside dans la nature du rapport qui s'est instauré entre nous que l'argent se présentera ici comme moyen de paiement. Achat et vente n'ont pas été réalisés immédiatement des deux côtés. Mais la seule chose importante ici, c'est que le *moyen de paiement est le moyen de paiement général, l'argent*, et que, par conséquent, l'ouvrier n'est pas placé, par quelque mode de paiement particulier en nature, dans d'autres rapports avec l'acheteur que les rapports de circulation. L'ouvrier convertit directement sa capacité de travail en équivalent général et, comme propriétaire de celui-ci, il est dans la même situation que n'importe quel autre possesseur d'argent - sa position étant déterminée par la grandeur de valeur de son équivalent général ; et de ni me, c'est la richesse

---

1

générale, la richesse sous sa forme sociale générale, et en tant que possibilité de toutes les jouissances, qui constitue le but final de sa vente<sup>1</sup>.

---

1

# INDEX

◀

# INDEX DES OEUVRES CITÉES

[◀](#)

## A

- ARISTOTE: *De Republica* [de l'État]. Édité par I. Bekker. Oxonii, 1837 - p. 7 n, 28 n, 84 n, 101 n.
- *Ethika Nicomachea* [Éthique à Nichomaque]. Édité par I. Bekker. Oxonii - 1832, pp. 42 n, 84 n, 209.

ATHENAEUS DE NAUCRATIS: *Deipnosophistarum libri quindecim* [Banquet des sophistes en quinze livres]. Livre IV, Édition Schweighaeuser, Strasbourg, 1802 - pp. 47 n, 202.

ATTWOOD I., WRIGHT I. B., HARLOW I.: *The Currency Question. The Gemini Letters* [La question des moyens de circulation. Lettres jumelles]. London, 1844 - p. 54 n.

## B

BAILEYS.: *Money and its Vicissitudes in Value; as they affect National Industry and Pecuniary Contracts ; With a Postscript on Joint Stock Banks* [La monnaie et ses changements de valeur ; leur influence sur l'industrie et les accords monétaires nationaux; avec un appendice sur les banques par actions]. London, 1837 - pp. 45 n, 107 n.

BARBON Nicolas: *A Discourse concerning Coining the new money lighter, in answer to Mr. Locke's Considerations about raising the value of money* (Dissertation sur le monnayage plus léger de la nouvelle monnaie, en réponse aux considérations de M. Locke sur l'élévation de la valeur de la monnaie]. London, 1696 - p. 51 n.

BASTIAT Frédéric: *Harmonies économiques*, 2e édition, Paris, 1851 - pp. 225-226.

BERKELEY George: *The Querist* [Le Questionneur]. London, 1750 - pp. 14 n, 51 n, 85 n.

BERNIER François: *Voyage contenant la description des États du Grand Mogol*. Paris, 1830 - pp. 95 n, 197.

BLAKE W.: *Observations on the Effects produced by the expenditure of Government during the restriction of cash payments* [Observations sur les effets des dépenses gouvernependant la suppression des paiements en espèces]. London, 1823 - pp. 72 n, 138 n.

BOISGUILLEBERT Pierre de: *Le Détail de la France* (1697). Dans : « Collection des principaux économistes ». Volume I : « Économistes financiers du XVIII<sup>e</sup> siècle. » Édité par Daire, Paris, 1843 - pp. 32 n, 66 n, 72 n, 200.

- *Dissertation sur la nature des richesses, de l'argent et des tributs, etc.* Dans : « Collection des principaux économistes ». Vol. 1 : « Économistes financiers du XVIII<sup>e</sup> siècle ». Édité par Daire, Paris, 1843 - pp. 32 n, 91 n sqq., 109 n, 201.

BOSANQUET J. W.: *Metallic, Paper and Credit Currency and the Means of Regulating their Quantity and Value* [Moyens de circulation métalliques, papier monnaie et crédit et les moyens de régulariser leur quantité et leur valeur]. London, 1842 - pp. 67 n, 192.

BRAY J. F.: *Labours Wrongs and Labours Remedy or the Age of Right* [Le mat du travail et le remède du travail, ou l'âge du droit]. Leeds, 1839 - pp. 57 n, 196.

BUCHANAN D.: *Observations on the Subjects treated of in Doctor Smith's Inquiry on the Wealth «Nations, etc.* [Observations sur les sujets traités dans les recherches du Dr. Smith sur la richesse des nations]. Edinburgh, 1814, p. 80.

## C

CAREY B. C. : *Slavery at home and abroad* [L'Esclavage dans notre pays et à l'étranger]. Philadelphia, 1853 - p. 226.

CARLI G. B. : *Notes pour P. Verri : « Meditazioni sulla Economia Politica ».* [Méditations sur l'économie politique]. Dans : « *Scrittori Classici Italiani di Economia Politica* ». Parte Moderna. Vol. 15, Édité par Custodi, Milano, 1804 - p. 113 n.

CARLYLE Thomas: *Chartism*, London, 1840 - p. 182,

CHERBULIEZ : *Riche ou pauvre. Exposition succincte des causes et des effets de la distribution actuelle des richesses sociales.* Paris-Genève, 1840 - pp. 211, 213.

COBBETT W. : *Political Register* [Aperçu politique]. 1807 - p. 67 n.

COOPER Th. : *Lectures on the Elements of Political Economy* [Conférences sur les éléments de l'économie politique]. Columbia, 1820 ; London, 1821 - p. 15 n.

CORBET Th. : *An Inquiry into the Causes and Modes of the Wealth of Individuals; or the Principles of Trade and Speculation explained* [Recherche sur les causes et les

formes de la richesse des individus ; ou explication des principes du commerce et de la spéculation]. London, 1941 - P. 67 n,

## D

DALRYMPLE John- An Essay towards a general history of Feudal Property in Great Britain [Essai d'histoire générale de la propriété féodale en GrandeBretagne]. 40 édit,, London, 1759 -pp. 196-197.

DANTE: Divina Comedia [La Divine comédie], p. 6.

DARIMON Alfred : De la Réforme des Banques. Paris, 1856 - p. 58 n.

DODD George: Curiosities of Industry and the Applied Sciences [Particularités de l'industrie et des sciences appliquées]. London, 1854 - p. 77.

## E

ENGELS Friedrich: Die Lage der arbeitenden Klasse in England [La situation de la classe labo,rieuse en Angleterre], Leipzig, 1845 - p. 5.

## F

FRANKLIN Benjamin: A Modest Inquiry into the Nature and Necessity of pape, Currency [Modeste recherche sur la nature et la nécessité de la circulation du papier-monnaie] (1229). Dans: « The Works of B. Franklin ». Édité par J. Sparks. Boston, 1836 - p. 32 n.

- Remarks and Facts relative to the American Paper Money [Remarques et faits concernant le papier-monnaie américain] (1764). Dans : « The Works of B. Franklin ». Édité par J. Sparks. Boston, 1836 - pp. 33 n, 34 n, 85 n.

FULLARTON John: on the Regulation of Currencies, being an examination Of the principles on which il is proposed to restrict withincertain fixed limits the future issues on credit of the Bank of England and of the other banking establishments throughout the country [Sur la réglementation des moyens de circulation, recherche des principes sur la base desquels il est proposé de limiter dans une mesure déterminée les nouvelles émissions gagées sur le crédit de la Banque d'Angleterre et des autres instituts bancaires de tout le pays]. 2e éd., London, 1845 - pp. 144 n, 192-193.

## G

GALIANI Ferdinando: *Della Moneta* [De la monnaie] (1750). Dans : « *Scrittori Classici Italiani di Economia Politica* ». Parte Moderna. Vol. III. Édité par Custodi. Milano, 1803 - pp. 13 n, 34 n, 46 B, 93 n, 115 n, 206.

GARNIER Germain: *Histoire de la monnaie depuis les temps de la plus haute antiquité jusqu'au règne de Charlemagne*. Paris, 1819 - pp. 47 n, 97 n.

GENOVESI Antonio: *Lezioni di Economia Civile* [Leçons sur l'Économie bourgeoise]. (1765). Dans, « *Scrittori Classici Italiani di Economia Politica* ». Parte Moderna, Vol. VIII. Édité par Custodi, Milano, 1803 - p. 90 n.

GRAY John: *Lectures on the nature and use of Money* [Leçons sur la nature et l'usage de la monnaie]. Edinburgh, 1848, pp. 55 n sqq.

- *The Social System. A treatise On the Principle of Exchange* [Le système social, dissertation sur le principe de l'échange]. Edinburgh, 1831 - pp. 55 n, 59.

GRIMM Jakob: *Geschichte der. deutschen Sprache* [Histoire de la langue allemande]. Leipzig, 1848 - pp. il 7, 209.

## H

HEGEL. *La Philosophie du droit*, p. 4.

HOMÈRE: *L'Iliade*, p. 174.

HODGSKIN Th.: *Popular Political Economy* [Economie politique populaire]. London, 1827 - p. 29 a.

HORATIUS FLACCUS: *Salirarum, liber secundus* [Second livre des satires]. Dans, « *Opera omnia* ». Édité par Fr. J. Doering. Lipsiai, 1824, vol. II. Traduction allemande de Wilbelm Binder, Bibliothèque Langenscheidt, vol. LXII. Berlin-Schöneberg - p. 98 n.

HUME David: *Essays and Treatises on Several Subjects* [Essais et dissertations sur différents sujets]. Vol. I. London, 1777 - pp. 122 n sqq.

HUME James Deacon: *Letters on the Corn Laws, and on the Rights of the Working Classes* [Lettres sur les lois sur les céréales et sur les droits des classes laborieuses]. London, 1834 - p. 137 n.

## J

JACOB William: *An Historical Inquiry into the Production and Consumption of the Precious Metals* [Recherches historiques sur la production et l'usage des métaux précieux]. Vol. II. London, 1831 - pp. 77 n, 100 n.

JOVELLANOS Ramirez C. M. de: Obras [Œuvres]. Barcelone, 1839-1840 - p. 32 n.

## K

KORNER M. G.: *Abhandlung von dem Altertum des böhmischen Bergwerks* [Traité sur l'antiquité des mines de Bohême]. Schneeberg, 1758 - p. 117 n, 192.

## L

LOCKE John: *Some Considerations on the Consequences of the Lowering of Interest and Raising the Value of Money* [Quelques considérations sur les conséquences de l'abaissement de l'intérêt et de l'augmentation de la valeur de la monnaie] (1691). Dans : « *Oeuvres* ». Vol. II, 8. Édition London, 1777 - pp. 49 n, 50-51 n, 110 n.

LUTHER Martin: *Von Kaufhandlung und Wucher* [Du commerce et de l'usure]. Wittenberg, 1524. Dans: (« *Oeuvres de Luther* »). Wittenberg, 1589, 6e partie) - pp. 96 n, 199-200.

MAC CULLOCH J. R.: *Discours sur l'origine, les progrès, les objets particuliers et l'importance de l'économie politique*. Genève et Paris, 1825 - p. 14 n.

- The Literature of Political Economy, a classified Catalogue of select publications in the different départements of that science [La littérature de l'économie politique, catalogue avec classification de publications choisies dans les différents domaines de cette science]. London, 1845 - p. 30 n.

MACLAREN James: *A Sketch of the History of the Currency* [Esquisse de l'histoire des moyens de circulation]. London, 1858 - pp. 44 n, 128 n.

MACLEOD Henry D.: *The Theory and Practice of Banking, with the elementary Principles of Currency, Prices, Credit and Exchanges* [Théories et pratique de la banque, avec les principes élémentaires des moyens de circulation, des prix, du crédit et du change]. Vol. I. London, 1858 - pp. 37 n, 138.

MANDEVILLE Sir John: *Voyages and Travels* [Voyages et promenades]. London, 1705 - 81, n.

MARTYR Anghiera Pedro: *De orbo novo, Decades* [Du monde nouveau, Décades]. Alcala, 1516 et 1530. Parisiis, 1527 - pp. 116, 208.

MARX Karl: *Misère de la philosophie. Réponse à « La philosophie de la misère »*, par M. Proudhon. Paris et Bruxelles, 1847 - pp. 6, 38 n.

- Discours sur le libre-échange, p. 5.  
- Travail salarié et capital. Dans: *Nouvelle Gazette rhénane*, Köln, avril 1849 - p. 6.

MARX Karl et ENGELS Friedrich: *Manifest der kommunistischen Partei* [Manifeste du parti communiste]. London, 1848 - P. 5.

MILL James: *Commerce defended. An Answer for the Arguments by which Mr. Spence, Mr. Cobbett, and others, have attempted to prove that Commerce is not a Source of National Wealth* [Défense du commerce. Réponse aux arguments par lesquels M. Spence, M. Cobbett et autres ont tenté de démontrer que le commerce n'est pas une source de la richesse nationale]. London, 1808 - p. 67 n.

- *Elements of Political Economy* [Principes d'économie politique]. Traduction française de Parissot. Paris, 1823 - pp. 138 n sqq.

MISSELDEN E.: *Free Trade. Or the Means to make Trade florish, wherein the Causes of the Decay of Trade in this Kingdom are discovered; and the remedies also to remove the same are represented* [Libre-échange, ou les moyens de rendre le commerce florissant, où sont dévoilées les causes de la diminution du commerce dans ce royaume et où sont proposés les moyens d'y remédier]. London, 1622 - pp. 91 n, 94 n, 96 n, 196,198-199.

MONTANARI Geminiano: *Della Moneta, trattato mercantile, etc.* [De la monnaie, traité commercial, etc.] (1680-1681). Dans: « *Scrittori Classici Italiani di Economia Politica* ». Parte Antica, vol. III. Édité par Custodi. Milano, 1804 - pp. 18 n, 115 n, 202.

MULLER Adam: *Die Elemente der Staatskunst* [Les principes de la politique]. 3 vol., Berlin, 1809 - p. 46 n.

## O

OPDYKE George: *A Treatise on Political Economy* [Traité d'économie politique]. New-York, 1851 - p. 67 n, 207.

## p

PEREIRE Isaac: *Leçons sur l'industrie et les finances*. Paris, 1832 - p. 65 n.

PETTY William: *An Essay concerning the Multiplication of Mankind, etc.* [Essai sur l'accroissement de la population, etc.]. 1686 - p. 30 n.

- *Several Essays in Political Arithmetic, etc.* [Quelques essais sur l'arithmétique politique, etc.]. London, 1699 - pp. 30 n, 31, 90 n, 95 n, 197-198.

PINDARE: *Carmina* [Chants]. Ad optimorum Librorum fidem accurate edita. Editio stereotypa. Lipsiae, 1819 - p. 179.

PLATON : *De Republica* [La République]. Dans « *Platonis Opera omnia* ». Édité par G. Stallbumius. London, 1850 - p. 84 n.

PLINE L'ANCIEN Caïus Secundus: *Historiae Naturalis Libri XXXVII* [Histoire naturelle en trente-sept livres]. Vol. V, P. 81, Hamburg et Gotha, 1851 - P. 97 n, 202.

## R

RICARDO David: *The High Price of Bullion. A proof of the Depreciation of Bank Notes* [Le prix élevé de l'or en barres. Une preuve de la dépréciation des billets]. (1809), 4e éd., London, 1811 - pp. 130 n, 131, n, 135 n, 136 n.

- *Reply to Mr. Bosanquet's Practical Observations on the Report of the Bullion Committee* [Réponse aux considérations pratiques de M. Bosanquet sur le compte rendu du Comité de l'or en barres]. 1811 - pp. 130 n, 133 n.
- *Proposals for an Economical and Secure Currency ; with Observations on the Profits of the Bank of England* [Projet d'un moyen de circulation économique et sûr, accompagné de considérations sur les bénéfices de la Banque d'Angleterre]. 1816, 2e éd., London, 1816 - p. 130 n.
- *On the Principles of Political Economy and Taxation* [Considérations sur les principes de l'économie politique et les impôts]. (1817), 3e éd., London, 1821, pp. 37 n, 130 n, 134 n.

ROUSSEAU Jean-Jacques: *Du Contrat social*, p. 149.

## S

SEMPEREYGUARINOS J.: *Considérations sur les causes de la grandeur et de la décadence de la monarchie espagnole*. Paris, 1826, T. I - p. 197.

SENIOR William Nassau: *Principes fondamentaux de l'économie politique*. Traduction de J. Arrivabène. Paris, 1836 - pp. 98 n, 107 n.

SHAKESPEARE: *Timon d'Athènes*, p. 203.

SISMONDI J. Ch. Simonde de: *Études sur l'économie politique*. Vol. II. Bruxelles, 1837 - p. 37 n.

SMITH Adam: *An Inquiry into the Nature and Causes of the Wealth of Nations* [Recherches sur la nature et les causes de la richesse des nations]. Édition E. Wakefield. London, 1835-1839 - pp. 34 a sqq. 128 n.

SOPHOCLE: *Antigone*, pp. 202-203.

SPENCE William: *Britain independent of Commerce; or proofs deduced from an investigation into the true causes of the wealth of nations, that our riches, prosperity and power are derived from sources inherent in ourselves, and would not be affected even though our commerce were annihilated* [La Grande-Bretagne indépendante du commerce; ou preuves résultant d'une recherche des véritables causes de la richesse des nations, montrant que notre richesse, notre prospérité et notre puissance

proviennent de sources qui se trouvent en nous-mêmes et ne seraient pas touchées par la destruction de notre commerce]. London, 1807 - p. 67 n.

STEIN Lorenz von: *System der Staatswissenschaft* [Doctrine de la science politique]. Vol. I: « *System der Statistik, der Populationistik und der Volkswirtschaftslehre* » [Doctrine de la statistique, de la démographie et de l'économie politique]. Stuttgart et Tübingen, 1852 - pp. 8 n, 14 n.

STEUART James: *A Inquiry into the Principles of Political Economy. Being an Essay on the Science of Domestic Policy in Free Nations* [Recherches sur les principes de l'économie politique. Essai sur la science de la politique intérieure des nations libres]. 2e éd., London, 1767, Dublin, 1770 - pp. 34 a et suiv., 51 n sqq. 123 n sqq. 127 n, 189.

STORCH Henry *Cours d'économie politique ou exposition des principes qui déterminent la prospérité des nations*. Paris, 1823 - pp. 84 n, 208.

- Considérations sur la nature du revenu national. Paris, 1824 - pp. 84 n, 98 n.

## T

THOMPSON William Thomas: *An Inquiry into the Principle of the Distribution of Wealth, most conducive to human happiness, applied to the newly proposed system of voluntary equality of wealth* [Recherches sur les principes de la répartition de la richesse contribuant le plus au bonheur humain, appliqués au système récemment proposé de l'égalité de richesse volontaire]. London, 1824 - P. 57 n.

TOOKE Thomas: *A History of Prices and of the State of the Circulation from 1839 to 1847 inclusive* [Histoire des prix et de l'état de la circulation de 1839 à 1847 inclus]. London, 1848 pp. 136 n, 137 n, 143 n. 191. - *An Inquiry into the Currency Principle, the connection of the currency with prices and the expediency of a separation of issue from banking* [Recherches sur la théorie des moyens de circulation, le rapport des moyens de circulation avec les prix et l'utilité d'une séparation de l'émission des billets et de l'activité bancaire]. London, 1844 - pp. 67 n, 143 sqq., 192-193.

## U

URQUHART David: *Familiar Words as affecting England and the English* [Propos familiers concernant l'Angleterre et les Anglais]. London, 1855 - p. 48 n.

## W

WILSON James: *Capital, Currency and Banking* [Capital, moyens de circulation et banque]. London, 1847 - pp. 136 n, 144 n.

## X

XÉNOPHON: *De Vectigalibus* [Sur les impôts]. Dans : a *Xenophontis quae extant* ». Édité par J. V. Gottlob Schneider. Vol. VI. Lipsine, 1815 [vol. VI, p. 156] - pp. 101 n, 186.

**Anonyme**

The Currency Theory Reviewed<sup>1</sup> ; in a Letter to the Scottish People. By a Banker in England [La théorie des moyens de circulation examinée dans une lettre au peuple écossais. Par un banquier d'Angleterre]. Edinburgh, 1845 - p. 77 n.

- Allgemeine Augsburger Zeitung [Gazette générale d'Augsbourg]. 1843 - p. 4.
- Deutsch - Französische Jahrbücher [Annales franco-allemandes]. 1843 - pp. 4-5.
- Economijt [L'Economiste]. 10 juillet, 1858 - p. 74 n.
- Neue Rheinische Zeitung [Nouvelle Gazette rhénane]. 1848-1849 - p. 6.
- New York Tribune, p. 6.
- Rheinische Zeitung [Gazette rhénane]. 1842-1843 - pp. 3-4. - The Spectator, 26 octobre et 19 novembre 1711 - pp. 30 n, 121. - Report on Bank-Acts, 14 juillet 1857, p. 143 n.
- Report on Bank. Acte 1er juillet 1858 - p. 183 n.
- London Economist, p. 136 n.

# INDEX

## DES NOMS CITÉS

[◀](#)

### A

ANACHARSIS, p. 47 n.

ARBUTHNOT (1802-1865) : économiste anglais, secrétaire privé, de Sir Robert Peel, p. 143.

ARETINO Pietro (1492-1556) : écrivain italien, pamphlétaire et poète satirique ; vécut aux cours des papes et des princes, p. 128.

ARISTOTE (384-322 avant notre ère philosophe grec « l'esprit le plus universel de tous les philo. sophes de l'antiquité » (Engels), pp. 42 n, 84, 101 n, 117, 237.

ARRIVABENE Jean, comte de (1787-1881) : émigré politique italien, promoteur du Congrès économique de Bruxelles de 1847, ami de Senior et traducteur d'ouvrages d'économie politique en français, p. 98 n.

ATHENAEUS DE NAUCRATIS (début du nie siècle) : rhéteur grec, p. 47 n.

ATTWOOD Thomas (1788-1856): banquier de Birmingham et écrivain financier, pp. 54, 206, 213.

### B

BAILEY Samuel (1791-1870) philosophe et économiste anglais, polémique avec Ricardo. Marx l'appelle « un critique inépte, superficiel et plein de prétention », pp. 45, 107.

BARBON Nicolas (1640-1698) : économiste anglais, adversaire du mercantilisme, champion du libre-échange, p. 51.

BASTIAT Frédéric (1801-1850) libre-échangiste français, économiste vulgaire, pp. 16 n, 150, 225-226.

BERKELEY (BERKLEY) George (1685-1753) : évêque irlandais, philosophe, réactionnaire. Fondateur d'un idéalisme subjectif qui conteste l' « existence en soi et hors de l'esprit d'objets perceptibles par les sens », pp. 14, 51 sqq., 85.

BERNIER François (1625-1688) : écrivain et philosophe français, pp. 95, 197.

BLAKE William: économiste anglais, auteur de quelques écrits sur la circulation monétaire et le paupérisme, pp. 72, 138.

BLANC Louis (1811-1882) : historien français, socialiste petit bourgeois, p. 127 n.

BOISGUILLEBERT Pierre le Pesant, sieur de (1646-1714) : économiste français, précurseur des physiocrates. Avec lui commence l'économie politique classique en France, pp. 30-31 sqq. 37, 90, 200-201, 213, 218.

BOSANQUET James Whatman (1804-1877) : économiste anglais propriétaire d'une banque, pp. 67, 133, 192.

BRAY John Francis (1809-1895) - socialiste utopiste anglais, chartiste, pp. 57 n, 196.

BROUGHAM Henry Peter (1778-1868) : juriste et homme d'État anglais. Partisan des Whigs, P. 3 7.

BUCHANAN David (1779-1848) : économiste anglais, « grand adversaire des physiocrates » (Marx), p. 80.

BURLEIGH William Cecil, lord (1520-1598) : homme d'État anglais, p. 107 n.

BUSCH Johann Georg (1728-1800) : économiste allemand, professeur de mathématiques et directeur d'un institut commercial à Hambourg, p. 128 n.

## C

CAREY Henry Charles (1793-1879) : économiste américain, adversaire de la théorie de Ricardo sur la rente foncière, d'abord libre-échangiste, puis protectionniste, pp. 150 sqq., 225-226.

CARLI Giovanni Rinaldo (1720-1795) : astronome et économiste italien, écrivit contre les mercantilistes, p. 113.

CASTLEREAGH Robert Stewart (1769-1822): homme d'État anglais réactionnaire, pp. 53 n sq.

CATON Marcus Porcius (95-46 avant notre ère) : homme politique romain, pp. 94, 199.

CHARLES II (1630-1685) : roi d'Angleterre de 1660 à 1685, p. 31 n.

CHERBULIEZ Antoine-Élysée (1797-1869) : avocat et économiste d'orientation saint-simonienne, pp. 211, 213.

CHEVALIER Michel (1806-1879): ancien saint-simonien, rallié au bonapartisme, libre-échangiste, p. 118 n.

CLAY (1791-1869) : homme politique anglais libéral, p. 143.

COBBETT William (1763-1835) : journaliste anglais, précurseur des chartistes dans la lutte pour le suffrage universel et l'amélioration de la situation des travailleurs, partisan de la légalité, « le plus grand écrivain politique anglais du siècle » (Marx), p. 67 n.

COLOMB Christophe (1446-1506): navigateur italien qui a découvert l'Amérique, p. 119 n.

COOPER Thomas (1759-1840): philosophe de la nature et homme politique anglais, p. 14.

CORBET Thomas: économiste anglais de la première moitié du XIXe siècle, p. 67 n.

COTTON William (1786-1866): négociant et banquier anglais, gouverneur de la banque d'Angleterre. Inventeur d'une balance automatique pour la pesée de l'or, p. 79.

CROMWELL Oliver (1599-1658): homme d'État anglais, chef de la révolution bourgeoise de 1648-1649, plus tard « Lord-Protecteur » (chef de l'État) de la République anglaise de 1653 à 1658, p. 31 n.

## D

DANTE Alighieri (1265-1321) : le plus grand poète italien de la fin du Moyen Age, p. 6.

DARIMON Alfred (1819-1902) : homme politique français, prudhonien. Rédacteur du *Représentant du peuple*, de *La Voix du peuple et du Peuple*, plus tard collaborateur de *La Presse*, p. 58.

DODD George (1808-1881) . écrivain anglais, p. 77.

## E

EDOUARD RI, « de Windsor » (1312-1377) : roi d'Angleterre de 1327 à 1377, p. 48.

ENGELS Friedrich (1820-1895): p. 5.

EURIPIDE (480-406 avant notre ère): auteur dramatique grec, p. 101 n.

## F

FORBONNAIS François Véron de (1722-1800): financier et économiste français, mercantiliste et protectionniste. Adversaire des physiocrates, p. 125 n.

FRANKLIN Benjamin (1706-1790) : homme politique et économiste des États-Unis, joua un grand rôle dans le mouvement de l'indépendance américaine. Le plus important représentant du rationalisme en Amérique, pp. 32 sqq., 85, 125 n.

FULLARTON John (1780-1849): économiste anglais, appartient à la « Banking-School », qui fit la critique de la Currency Theory, pp. 144 sqq., 192.

## G

GALIANI Ferdinando (1728-1787): abbé et diplomate italien, économiste mercantiliste, qui écrivit contre les physiocrates, pp. 13, 34, 46, 60, 73, 115, 206.

GARNIER Germain (Comte de) (1754-1821) : économiste français, sénateur bonapartiste, « l'économiste du Directoire et du Consulat » (Marx). Traducteur et commentateur de A. Smith, pp. 47 n, 77.

GENOVESI Antonio (1712-1769): théologien et philosophe italien, élève de Locke, mercantiliste, pp. 26 ri, 90 n.

GEORGE II (1683-1760): roi de Grande-Bretagne et d'Irlande, de 1727 à 1760, pp. 46 ri, 48.

GEORGE III (1738-1820): roi d'Angleterre de 1760 à 1820, p. 46 n.

GLADSTONE William Ewart (1809-1898) : homme d'État anglais, d'abord conservateur, puis chef des libéraux, p. 39.

GOTTSCHED Johann Christoph (1700-1766) : esthéticien et critique littéraire allemand, type de pédant, p. 128.

GRAY John (1798-1850) : socialiste utopiste, élève d'Owen, voulait résoudre la question sociale par l'utopie de la monnaie-travail servant de base à l'échange, pp. 55 sq.

GRIMM Jakob (1785-1863) : linguiste allemand, pp. 117 sq.

GUILLAUME 1er (LE CONQUÉRANT) (1027 [?] -1087) : roi d'Angleterre, p. 47.

GUILLAUME lu (Guillaume d'Orange) : (1650-1702) roi d'Angleterre, de 1689 à 1702, pp. 49, 54.

GUIZOT François Pierre Guillaume (1787-1874) : homme d'État réactionnaire français, président du conseil des ministres de 1840 à 1848. Auteur d'ouvrages historiques sur la France et l'Angleterre, p. 4.

## H

HEGEL Georg Wilhelm Friedrich (1770-1831) : principal représentant de la philosophie classique allemande et de l'idéalisme objectif, qui découvrit les lois de la dialectique, pp. 165-166.

HOBBES Thomas (1588-1679) philosophe anglais. « A systématisé le matérialisme de Bacon... Le mouvement physique est sacrifié au mouvement mécanique ou mathématique... Le matérialisme devient hostile à l'homme » (Marx). Partisan de la monarchie absolue, P. 31.

HODGSKIN Thomas (1787-1869): économiste anglais, un des représentants de l'opposition prolétarienne à l'économie classique, reste cependant prisonnier des théories de Ricardo, accepte à toutes les conditions économiques de la production capitaliste comme des formes éternelles, voulant seulement éliminer le capital, qui en est la base et en même temps la conséquence nécessaire » (Marx). p. 29 n.

HOMÈRE : poète grec légendaire, à qui sont attribuées les épopées de l'Iliade et de l'Odyssée (composées vers le Xe siècle avant notre ère), p. 128.

HORACE Quintus Flaccus (65-8 avant notre ère) : le plus illustre poète lyrique romain, écrivit des odes et des satires, p. 98.

HUME David (1711-1776): philosophe anglais, agnostique. Hume conteste la possibilité d'une connaissance du monde en affirmant que les sensations

seules nous sont données. Comme économiste, Hume était un adversaire des mercantilistes, un partisan inconséquent du libre-échange. Le principal représentant au XVIII<sup>e</sup> siècle de la théorie suivant laquelle les prix des marchandises dépendent de la quantité d'argent en circulation (théorie de la quantité), pp. 121-126, 128-129 sqq., 143.

## J

JACOB William (1762-1851) : statisticien anglais, spécialiste de l'agriculture et des finances, pp. 22, 77, 100.

JOVELLANOS Ramirez Caspar Melchior de (1744-1811) : écrivain espagnol, économiste, p. 32 n.

JULIUS Gustav (1810-1851) écrivain et économiste radical allemand. Rédacteur de la Gazette générale de Leipzig ; éditeur de la Berliner Zeitungshalle, p. 128 n.

## K

KORNER M. G. (?-1772) : publiciste allemand, p. 192.

## L

LAW John (1671-1729) : financier et économiste écossais. Fonda à Paris en 1716 une banque par actions avec privilège d'État, qui émettait du papier-monnaie avec couverture métallique réduite pour payer les dettes de l'État français. Contrôleur général des finances. Ses établissements firent banqueroute en 1720, pp. 125 n, 127 n, 129.

LESSING Gotthold Ephraïm (1729-1781) : rationaliste allemand, auteur dramatique et principal critique de son temps. Défend dans le domaine littéraire la bourgeoisie allemande contre l'absolutisme, p. 127.

LIST Friedrich (1789-1846) : économiste allemand, théoricien de la bourgeoisie allemande d'avant 1848 dans sa lutte pour le développement indépendant du système de production capitaliste en Allemagne. Se fit le défenseur du protectionnisme « pour remplacer le travail manuel par les machines, l'industrie patriarcale par l'industrie moderne, pour... développer la domination de la bourgeoisie, en particulier des grands capitalistes industriels » (Marx), p. 16. n.

LOCKE John (1632-1704) : philosophe anglais, combattit la théorie cartésienne des idées innées et ramena la connaissance à l'expérience. Fondateur d'un sensualisme métaphysique. Défenseur en économie des intérêts de la bourgeoisie montante, pp. 50 sqq., 87, 110, 121, 128 n.

LOUIS XIV (1638-1715) : roi de France de 1643 à 1715, pp. 32, 182.

LOWNDES William (1652-1724) : chancelier de l'Échiquier anglais depuis 1695, publie la même année ses recherches sur la question de la valeur monétaire sous le titre : A Report containing an Essay for the Amendement of the Silver Coins, pp. 50, 54, 87.

LOYD Jones (1796-1883) : homme politique libéral et banquier anglais, p. 143.

LUTHER Martin (1483-1546) : chef de la Réforme allemande. Représentant dans le camp protestant la Réforme modérée bourgeoise. Dans la Guerre des Paysans, s'allie avec le parti contre - révolutionnaire catholique contre les révolutionnaires des campagnes et des villes dirigés par Thomas Münzer, pp. 105 n, 109, 199-200.

## M

MAC CULLOCH John Ramsay (1789-1864) : économiste anglais apologiste du capital. « Vulgarisateur de l'économie politique de Ricardo, offre le spectacle lamentable de la désagrégation de ce système ». « Ses derniers écrits sur l'argent, les impôts, etc., sont de simples plaidoyers en faveur de tous les cabinets whigs, ce qui valut à notre homme des situations lucratives » (Marx), pp. 14, 40.

MACLAREN James : économiste écossais, pp. 127 sqq.

MACLEOD Henry Dunning (1821-1902) : avocat et théoricien du crédit écossais, pp. 50, 106 n sqq.

MALTHUS Thomas Robert (1766-1834) : ecclésiastique et économiste anglais, « un habile plagiaire ». Son vrai mérite « consiste à avoir souligné toute l'importance de l'inégalité de l'échange entre capital et travail salarié ». Mais il le fait « d'une part pour démontrer la nécessité de la misère des classes laborieuses... d'autre part pour démontrer aux capitalistes qu'un corps de clergé d'État grassement entretenu leur est indispensable », explique la paupérisation croissante des travailleurs par l'insuffisance de la production des denrées alimentaires par rapport à l'accroissement de la population et recommande au prolétariat la limitation des naissances, pp. 16 n, 67 n.

MANDEVILLE Jehan de ((( Sir John Mandeville ))) : pseudonyme du compilateur d'un livre de voyages qui parut en Angleterre dans les années 1357-1371, fut traduit en de nombreuses langues et devint très populaire, p. 110.

MARTYR (Anghiera) Pedro (1457-1526) : historien italien, médecin de Louis XI de France, puis précepteur à la cour d'Isabelle d'Espagne, fut en relation avec les grands explorateurs et conquistadores, et écrivit plusieurs ouvrages sur leurs découvertes, p. 116.

MENDELSON Moses (1729-1786) : philosophe petit-bourgeois allemand, type parfait de la platitude littéraire, p. 127.

MILL James (1773-1836) : historien, philosophe et économiste anglais. « Le premier qui a présenté la théorie de Ricardo sous une forme systématique. » En essayant de « clarifier » les contradictions de la théorie de Ricardo, « il s'embarrasse lui-même dans des contradictions et, en essayant de les résoudre, il donne le spectacle du commencement de la désagrégation de la théorie dont il est le représentant dogmatique » (Marx), pp. 66 sqq., 138 sqq.

MILL John Stuart (1806-1873) fils du précédent, philosophe et économiste anglais, libre-échangiste et éclectique, épigone de l'économie politique classique, avec lui s'achève la désagrégation de l'école de Ricardo, Cherche un compromis entre les doctrines de cette école et les revendications socialistes du prolétariat, pp. 66, 152 sqq.

MISSELDEN Edward (?-1654) : marchand, directeur d'une compagnie de commerce à Delft entre 1623 et 1633, fut au service de la compagnie des Indes orientales, membre de la commission permanente de commerce, pli. 91, 94, 96, 187, 196-198, 199.

MONTANARI Geminiano (1633-1687) : mathématicien et astronome italien. Auteur de deux ouvrages sur la monnaie : Breve trattato del valore delle monete, etc. (1680) et La zecca in consulta di stato, trattato mercantile, etc. (1687), pp. 18, 115, 202.

MONTESQUIEU Charles Louis de (1689-1755) - écrivain politique français, père du libéralisme européen. Représentant de ce que l'on a appelé la « théorie quantitative de la monnaie », pp. 121, 125 n, 126.

MORUS Thomas (1478-1535) : chancelier d'Henry VIII d'Angleterre. Auteur de L'Utopie, p. 230.

MULLER Adam (1779-1829) : homme politique et économiste allemand. Romantique en économie dont « la profondeur s'arrête à la contemplation des nuages de poussière superficielle, qui attribue prétentieusement à cette poussière un caractère mystérieux et important » (Marx), p. 60.

## N

NAPOLÉON 1er (1769-1821) p. 137.

NORMAN G. Warde (1793-1882) : économiste anglais, écrivit surtout sur la monnaie et la banque. Directeur de la Banque d'Angleterre, p. 143.

## O

OPDYKE George (1805-1880) économiste américain. Banquier de New York, puis maire de cette ville, pp. 67, 207.

OVERSTONE, Lord Samuel Jones Loyd (1796-1883) : banquier anglais, représentant du currency-principle, père de la loi sur les banques établie sur ce principe en 1844, pp. 133, 143.

OWEN Robert (1771-1851) : socialiste utopiste anglais, tout d'abord fabricant, que l'expérience pratique acquise dans ses fabriques conduisit à une doctrine communiste. Mais rejeta tout emploi de la violence. Ses essais de fonder des colonies communistes en Amérique échouèrent. Alors a il s'adressa directement à la classe ouvrière et poursuivit encore pendant trente ans son activité au milieu de celle-ci. Tous les mouvements sociaux, tous les progrès réels qui furent réalisés

en Angleterre dans l'intérêt des travailleurs sont liés au nom de Owen » (Engels), p. 37.

## P

PEEL, Sir Robert (1788-1850) homme d'État anglais, tory. A donné son nom à la loi sur les banques de 1844. « Ce fils de banquier devenu le chef de l'aristocratie foncière... utilisa ... continuellement cette position ... pour lui arracher des concessions en faveur de la bourgeoisie (suppression des droits de douane sur les grains) » (Marx), pp. 39, 47, 54, 133, 143.

PEREIRE Isaac (1806-1880) : banquier français, saint-simonien, cofondateur du « Crédit Mobilier », p. 65.

PIERRE LE GRAND (1672-1725) : tsar russe de 1682 à 1725, p. 84.

PETTY, Sir William (1823-1887): économiste et statisticien anglais, « fondateur de l'économie politique moderne, un des savants économistes les plus géniaux et les plus originaux » (Marx), pp. 14, 30, 31, 31 ri, 32, 39-181, 197, 198, 200, 218.

PHILIPPE II (1528-1598) : roi d'Espagne, pp. 94, 197.

PINDARE (521-441 av. notre ère) : poète grec, p. 179.

PLATON (env. 348 av. n. ère philosophe grec, idéologue de la classe des propriétaires d'esclaves. Fondateur de l'idéalisme objectif. D'après sa théorie, les idées des choses demeurent éternelles et immuables en dehors de l'espace et du temps comme essence véritable des choses s'opposant à leur existence apparente et passagère, p. 84.

PLINE CAJUS P. Secundus (l'Ancien) (23-79) : savant romain, administrateur et militaire, écrivit une Histoire naturelle en 37 livres, périt lors de l'éruption du Vésuve, p. 202.

POUCHKINE Alexandre Sergueivitch (1799-1837): célèbre poète russe, p. 134 n.

PROPERCE Sextus Propertius (né au milieu du 1er siècle av. notre ère) . poète élégiaque romain de l'époque d'Auguste, p. 8.

PROUDHON Pierre Joseph (1809-1865) : écrivain français, socialiste, petit-bourgeois réactionnaire, un des théoriciens fondateurs de l'anarchisme. Proudhon « réduit les catégories économiques à... des idées éternelles et revient par ce détour au point de vue de l'économie politique bourgeoise. Son socialisme est l'image même de l'utopisme petit-bourgeois ». « Comme il n'a jamais vraiment compris la dialectique scientifique, il n'a abouti qu'au sophisme » (Marx). Les théories prudhoniennes, contre lesquelles Marx écrivit sa Misère de la philosophie, eurent longtemps une grande influence en France, pp. 6, 38 n, 55 n, 57, 150, 171, 224.

## R

RICARDO David (1772-1823) économiste anglais, dernier grand représentant de l'économie classique, qui atteint avec lui son apogée. Son point de départ est la détermination de la valeur par le temps de travail. Marx dit que « Ricardo découvre et exprime l'opposition économique des classes - telle que la montre leur lutte interne - et (qu')ainsi, dans l'économie politique, on saisit et on découvre dans leur racine même la lutte et les modes de développement historiques » (Marx). Ricardo, cependant, n'a pas compris le caractère historique du mode de production capitaliste, qu'il conçoit comme éternel. Représentant de la fausse théorie de la monnaie de Hume, pp. 30, 36 sqq., 38 n, 67 n, 120, 128, 141, 149, 160 sqq., 187, 213, 225.

ROUSSEAU Jean-Jacques (1712-1778) : p. 149.

## S

SAINT-SIMON, Claude-Henry, comte de (1760-1825) : socialiste utopiste français. «D'une largeur de vue géniale, qui fait que presque toutes les idées non strictement économiques des socialistes postérieurs sont déjà contenues en germe chez lui » (Engels), p. 65 n.

SAY Jean-Baptiste (1767-1832) économiste français, d'après Marx, « très vulgaire », « qui cherche à masquer son caractère insipide et superficiel en transformant les insuffisances et les erreurs d'Adam Smith en phrases vagues et creuses ». Se distingue des économistes vulgaires qui lui succèdent, par la fait qu'il « ne trouve pas encore la matière de l'économie politique complètement élaborée et collabore ainsi plus ou moins à la solution des problèmes économiques en se plaçant au point de vue de l'économie politique classique » (Marx), pp. 16 n, 37 n, 67 n, 128, 158, 228.

SCHAPER: préfet de- Trèves de 1837 à 1842, puis gouverneur de la province rhénane jusqu'en 1845, p. 3.

SEMPERE Y GUARINOS Juan (1754-1830) : juriste et historien espagnol, p. 197.

SENIOR William Nassau (1790-1864) : économiste anglais, «simple apologiste du régime existant et, par suite, économiste vulgaire », « le porteparole du bourgeois cultivé » (Marx), pp. 98 n, 138.

SHAKESPEARE: pp. 173, 174-203.

SISMONDI Jean Charles Simonde de (1773-1842) : économiste et historien suisse. Critique l'économie classique du point de vue du romantisme économique. « Sur tous les points, il se distingue des classiques par le fait qu'il souligne les contradictions du capitalisme. C'est l'un des côtés de son oeuvre. Mais, d'un autre côté, il ne peut, en aucun cas (et ne le veut d'ailleurs pas non plus), pousser plus loin l'analyse des classiques et se limite ainsi à une critique sentimentale du capitalisme faite du point de vue du petit-bourgeois » (Lénine), pp. 30, 37, 67 n,

SLATER (?-?) : associé de la firme londonienne Morrison, Dillon, and Co, p. 183.

SMITH Adam (1723-1790) : économiste et moraliste anglais. Donne à l'économie classique

une forme plus achevée. Marx l'appelle l'économiste de la période de la manufacture. Suivant sa doctrine, la véritable richesse des nations n'est pas constituée par la monnaie - comme le prétendent les mercantilistes - mais par le travail utile, créateur de valeurs d'échange. D'après lui, le travail industriel, et non le travail agricole seul, comme chez les physiocrates, crée la valeur et la plus-value. « Les contradictions d'Adam Smith ont ceci d'important qu'elles renferment des problèmes qu'à vrai dire il ne résout pas, mais qu'il énonce par le seul fait qu'il se contredit » (Marx), pp. 16, 30 n, 32 n, 35, 43, 47 n, 92, 109, 127 sqq., 149, 152, 168, 213, 215, 218, 219.

SMITH Thomas: homme d'État anglais. Auteur du pamphlet *Britain independent of Commerce*, p. 67.

SPINOZA Baruch (Benedictus) (1632-1677) : célèbre philosophe hollandais, panthéiste. Engels l'appelle un brillant représentant de la dialectique de la philosophie moderne, pp. 127, 155.

STEIN Lorenz von (1815-1890) : historien et économiste allemand, professeur à Kiel, puis à Vienne. « Stein rassemble d'une façon mécanique sous forme de trichotomies les pires trivialités en les parant de quelques idées hégéliennes » (Marx), pp. 8, 14.

STEUART (STEWART), Sir James D. (1712-1780) : économiste anglais. Sa doctrine est, d'après Marx, l'expression rationnelle du mercantilisme. « Son mérite dans la conception du capital réside en ce qu'il a montré comment s'effectue le processus de séparation entre les conditions de production, celles-ci étant considérées, d'une part, comme propriété de classes déterminées et, d'autre part, comme force de travail » (Marx). Explique le profit par l'excédent du prix par rapport à la valeur, pp. 34 sqq., 50, 52 sqq., 128 sqq., 143 n, 149, 189, 218, 224, 225.

STORCH Henry (1766-1835) économiste russe, polémiste contre A. Smith, pp. 98 n, 158.

STRABON (66 avant notre ère, 24) : célèbre géographe grec, p. 118.

## T

THOMPSON William (env. 1785-1833) : économiste anglais, disciple d'Owen, le principal représentant scientifique du communisme de Owen, p. 57.

TOOKE Thomas (1774-1858) : économiste anglais, auteur de l'importante *Histoire des prix*. Il s'opposait aux théoriciens du currency principle. Marx l'appelle le « dernier économiste anglais de quelque valeur », pp. 136, 137, 143, 191, 192, 193.

TORRENS Robert (1780-1864) : officier et économiste anglais, libre-échangiste ; un des principaux représentants du currency principle, p. 143.

## U

URQUHART David (1805-1877) diplomate et écrivain anglais, prit parti pour la Turquie contre la politique orientale du gouvernement anglais favorable au tsar (Lord Palmerstone), pp. 48.

UZTARIZ Jeronimo (mort entre 1730 et 1742) : économiste espagnol, mercantiliste, p. 32 n.

W

WILSON James (1805-1860) économiste anglais, libre-échangiste, fondateur de la revue *Economist*, p. 144.

X

XÉNOPHON (430-354 avant notre ère) : général et historien grec, élève de Socrate, pp. 99 n sqq.,

Y

YOUNG Arthur (1741-1820) : écrivain et statisticien anglais, p. 127 n.